





N<sup>o</sup> 91/5



*Henry Standish Esq<sup>r</sup>*













ŒUVRES  
POSTHUMES

*D È*

J. J. ROUSSEAU.

---

---

TOME CINQUIÈME.

---

---



THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
PRESS

CHICAGO, ILLINOIS

---

1954

---

ŒUVRES  
POSTHUMES

DE

JEAN - JAQUES ROUSSEAU ,  
OU

RECUEIL

DE PIÈCES MANUSCRITES ,

*Pour servir de SUPPLÉMENT aux Editions  
publiées pendant sa Vie.*

---

TOME CINQUIÈME.

---



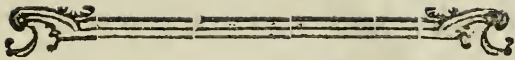
GENÈVE.

---

M. DCC. LXXII.

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa





# AVERTISSEMENT

*DE L'ÉDITEUR.*

DU PREMIER DIALOGUE (\*).

CET ouvrage me fut confié par son Auteur dans le mois d'Avril 1776 , avec des conditions que je me suis fait un devoir sacré de remplir.

J'ai cru un moment que ce seroit ici la place d'examiner l'effet que le traitement que l'Auteur reçut de son siecle devoit nécessairement produire sur une ame aussi sensible que la sienne ( † ) : mais après avoir fait quelques

---

(\*) L'Éditeur de ce Dialogue est Monsieur Brooke Boothby , qui le fit imprimer à Londres en 1780 , & qui en déposa ensuite l'original dans le BRITISH MUSEUM.

(†) L'histoire des persécutions excitées contre M. Rousseau par les Ecclésiastiques à Geneve , à Motiers , à Berne , à Paris , est entre les mains

## 6 AVERTISSEMENT

progrès dans ce travail , une considération que je n'avois pas prévue , m'obligea à l'abandonner : forcé de citer des faits & d'entrer dans des détails , je voyois que je ne pouvois éviter d'y

---

de tout le monde ; mais j'ai trouvé bien des personnes , sur-tout en Angleterre , où les livres de M. Rousseau sont plus connus que ceux de ses adversaires , qui ont ignoré avec quelle cruauté sa réputation a été déchirée. Pour leur information , je veux bien citer ici deux passages , pris au hasard , dans la quantité prodigieuse de libelles que les Théologiens , les Musiciens , les Partisans du despotisme , les Auteurs , les Dévots , & sur-tout les Philosophes de l'Ecole moderne n'ont pas cessé de vomir contre lui depuis plus de seize ans. Le premier est pris d'une brochure anonyme , qui a pour titre *Sentimens des Citoyens* , imprimée à Geneve en 1763.

“ Est - ce un Savant qui dispute contre les  
„ Savans ? non : c'est l'Auteur d'un opéra , &  
„ de deux comédies sifflées. Est - ce un homme  
„ de bien qui , trompé par un faux zele , fait  
„ des reproches indiscrets à des hommes ver-  
„ tueux ? Nous avouons avec douleur , & en  
„ rougissant , que c'est un homme qui porte en-  
„ core les marques funestes de ses débauches ,

mettre un air d'apologie ; & le rôle d'apologiste est trop au - dessous des sentimens de vénération que M. Rousseau m'a inspirés , pour que j'aye voulu paroître m'en charger un seul

---

„ & qui , déguisé en Saltimbanque , traîne avec  
 „ lui de village en village , & de montagne en  
 „ montagne , la malheureuse dont il fit mourir  
 „ la mere , & dont il a exposé les enfans à la  
 „ porte d'un hôpital , en rejetant les soins  
 „ qu'une personne charitable vouloit avoir  
 „ d'eux , & en abjurant tous les sentimens de  
 „ la nature , comme il avoit dépouillé ceux de  
 „ l'honneur & de la Religion „.

A ce passage M. Rousseau a répondu de la maniere suivante.

“ Je veux faire , avec simplicité , la déclaration  
 „ que semble exiger de moi cet article. Jamais  
 „ aucune maladie de celles dont parle ici l'Au-  
 „ teur , ni petite , ni grande , n'a souillé mon  
 „ corps. Celle dont je suis affligé , n'y a pas le  
 „ moindre rapport : elle est née avec moi ,  
 „ comme le savent les personnes encore vivan-  
 „ tes qui ont pris soin de mon enfance. Cette  
 „ maladie est connue de MM. Malouin , Mo-  
 „ rand , Thierry , Daran , & du frere Côme.  
 „ S'il s'y trouve la moindre marque de débau-



instant. Au reste , l'ouvrage est assez fortement frappé pour pouvoir se passer de commentaire. Les gens sensibles & vertueux , *les habitans du monde idéal* , reconnoîtront à l'instant leur

---

„ che , je les prie de me confondre , & de me  
 „ faire honte de ma devise. La personne sage  
 „ & généralement estimée , qui me soigne dans  
 „ mes maux & me console dans mes afflictions ,  
 „ n'est malheureuse , que parce qu'elle partage  
 „ le sort d'un homme fort malheureux ; sa mere  
 „ est actuellement pleine de vie & en bonne  
 „ santé malgré sa vieillesse. Je n'ai jamais ex-  
 „ posé , ni fait exposer aucun enfant à la porte  
 „ d'aucun hôpital , ni ailleurs. Une personne qui  
 „ auroit eu la charité dont on parle , auroit eu  
 „ celle d'en garder le secret ; & chacun sent  
 „ que ce n'est pas de Geneve , où je n'ai point  
 „ vécu , & d'où tant d'animosité se répand con-  
 „ tre moi qu'on doit attendre des informations  
 „ fidelles sur ma conduite. Je n'ajouterai rien  
 „ sur ce passage , sinon qu'au meurtre près , j'ai-  
 „ merois mieux avoir fait ce dont son Auteur  
 „ m'accuse , que d'en avoir écrit un pareil „.

L'autre se trouve dans une espeece de *Vie de Sénèque* , imprimée à Paris depuis la mort de M. Rousseau ; dans laquelle l'Auteur anonyme ,

compatriote , qui parle si bien la langue du pays ; ils pleureront sur les angoisses d'une grande & belle ame , réduite à l'état affreux d'où elle devoit voir toute la terre se liguier contre son

---

avec un zele digne de son école , sous prétexte de défendre la mémoire d'un homme mort depuis 1500 ans , se permet de noircir impitoyablement celle d'un contemporain. Cet écrivain parle d'un *Suilius* , qu'il qualifie de *Délateur par état* ; puis il ajoute cette note.

“ Si par une bizarrerie qui n'est pas sans exemple , il paroïssoit jamais un ouvrage où d'honnêtes gens fussent impitoyablement déchirés par un artificieux scélérat , qui pour donner quelque vraisemblance à ses injustes & cruelles imputations , se peindroit lui-même de couleurs odieuses , anticipez sur le moment & demandez-vous à vous-même : si un impudent , un Cardan , qui s'avoueroit coupable de mille méchancetés , seroit un garant bien digne de foi ; ce que la calomnie auroit dû lui coûter , & ce qu'un forfait de plus ou de moins ajouteroit à la turpitude secrète d'une vie cachée pendant plus de cinquante ans sous le masque le plus épais de l'hypocrisie. Jetez loin de vous son infâme libelle ,

repos & son honneur; & ils commenceront la vengeance qui attend ses lâches persécuteurs dans le mépris & l'exécration de toute la postérité.

Je dois avertir tous ceux à qui le nom célèbre de l'Auteur pourroit faire chercher de l'amusement dans ces feuilles, qu'ils n'y trouveront rien, ni pour flatter leur goût, ni pour satisfaire à leur curiosité. Le froid Philosophe daignera peut-être y voir un morceau intéressant pour servir à l'histoire de l'esprit humain.

---

„ & craignez que, séduit par une éloquence  
 „ perfide, & entraîné par les exclamations  
 „ aussi puériles qu'insensées de ses enthousias-  
 „ tes, vous ne finissiez par devenir ses complices.  
 „ Détestez l'ingrat qui dit du mal de ses bien-  
 „ faiteurs; détestez l'homme atroce qui ne ba-  
 „ lance pas à noircir ses anciens amis; détestez  
 „ le lâche qui laisse sur sa tombe la révélation  
 „ des secrets qui lui ont été confiés, ou qu'il a  
 „ surpris de son vivant. Pour moi, je jure que  
 „ mes yeux ne seroient jamais fouillés de la



S'il est une plume capable de peindre les mœurs les plus simples & les plus sublimes , une bienveillance qui partageoit toutes les misères du genre-humain , un courage toujours prêt à se sacrifier pour la cause de la vérité , & sur-tout ces aspirations continuelles après la plus haute vertu , trop élevée peut-être pour que notre foiblesse puisse y atteindre , mais qui tiennent celui qui les ressent dans une affiette bien au-dessus de celle des

---

„ lecture de son ouvrage ; je proteste que je „ préférerois ses invectives à son éloge „.

*Essai sur la vie de Sénèque , p. 128.*

Qui peut lire ces deux passages , écrits à la distance de seize ans l'un de l'autre , dont tout l'intervalle a été rempli de pareilles horreurs , sans féliciter leur objet infortuné , d'avoir enfin trouvé le seul asyle où il sera également à l'abri de la rage , du fanatisme & des traits empoisonnés de l'envie !

ames ordinaires, -- que cette plume  
écrive la Vie de JEAN-JAQUES  
ROUSSEAU (\*).

---

(\*) Socrate vivoit dans un siecle où ses préceptes & son exemple lui attirerent une foule de disciples, & c'est à quelques - uns d'entr'eux que nous devons tout ce que nous savons de cet homme admirable. Rousseau a été seul dans le sien; mais ses livres nous restent, & ceux qui savent les lire n'ont pas besoin d'autre histoire, ni de sa vie, ni de ses mœurs.



---

# T A B L E

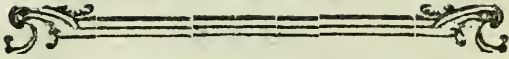
D E S

M A T I E R E S.

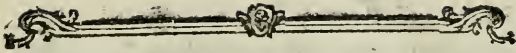
---

- I. *Du sujet & de la forme de cet Ecrit.*
- II. *Du système de conduite envers J. J. adopté par l'administration avec l'approbation du public. Premier Dialogue.*
- III. *Du naturel de J. J. & de ses habitudes. Second Dialogue.*
- IV. *De l'esprit de ses livres & conclusion. Troisième Dialogue.*





QUI que vous foyez que le Ciel a fait l'arbitre de cet Ecrit, quelque usage que vous ayez résolu d'en faire, & quelque opinion que vous ayez de l'Auteur, cet Auteur infortuné vous conjure par vos entrailles humaines, & par les angoisses qu'il a souffertes en l'écrivant, de n'en disposer qu'après l'avoir lu tout entier. Songez que cette grâce que vous demande un cœur brisé de douleur, est un devoir d'équité que le Ciel vous impose.



# DU SUJET

*ET DE LA FORME*

DE CET ÉCRIT.

J'AI souvent dit que si l'on m'eût donné d'un autre homme les idées qu'on a données de moi à mes contemporains, je ne me serois pas conduit avec lui comme ils font avec moi. Cette assertion a laissé tout le monde fort indifférent sur ce point, & je n'ai vu chez personne la moindre curiosité de savoir en quoi ma conduite eût différé de celle des autres, & quelles eussent été mes raisons. J'ai conclu de-là que le public, parfaitement sûr de l'impossibilité d'en user plus justement, ni plus honnêtement qu'il ne fait à mon égard, l'étoit par conséquent que dans ma supposition j'aurois eu tort de ne pas l'imiter. J'ai cru même appercevoir dans sa confiance une hauteur dédaigneuse qui ne pouvoit venir que d'une grande opinion de la vertu de ses guides & de la sienne dans cette affaire. Tout cela, cou-

vert pour moi d'un mystere impénétrable, ne pouvant s'accorder avec mes raisons, m'a engagé à les dire pour les soumettre aux réponses de quiconque auroit la charité de me détromper : car mon erreur, si elle existe ; n'est pas ici sans conséquence : elle me force à mal penser de tous ceux qui m'entourent ; & comme rien n'est plus éloigné de ma volonté que d'être injuste & ingrat envers eux, ceux qui me défabuseroient, en me ramenant à de meilleurs jugemens, substitueroient dans mon cœur la gratitude à l'indignation, & me rendroient sensible & reconnoissant en me montrant mon devoir à l'être : ce n'est pas-là, cependant, le seul motif qui m'ait mis la plume à la main. Un autre encore plus fort & non moins légitime se fera sentir dans cet écrit. Mais je proteste qu'il n'entre plus dans ces motifs l'espoir, ni presque le desir d'obtenir enfin de ceux qui m'ont jugé la justice qu'ils me refusent, & qu'ils sont bien déterminés à me refuser toujours.

En voulant exécuter cette entreprise, je me suis vu dans un bien singulier embarras. Ce n'étoit pas de trouver des  
raisons



raisons en faveur de mon sentiment, c'étoit d'en imaginer de contraires, c'étoit d'établir sur quelque apparence d'équité des procédés où je n'en appercevois aucune. Voyant cependant tout Paris, toute la France, toute l'Europe se conduire à mon égard avec la plus grande confiance sur des maximes si nouvelles, si peu concevables pour moi, je ne pouvois supposer que cet accord unanime n'eût aucun fondement raisonnable ou du moins apparent, & que toute une génération s'accordât à vouloir éteindre à plaisir toutes les lumières naturelles, violer toutes les loix de la justice, toutes les règles du bon sens, sans objet, sans profit, sans prétexte, uniquement pour satisfaire une fantaisie dont je ne pouvois pas même appercevoir le but & l'occasion. Le silence profond, universel, non moins inconcevable que le mystère qu'il couvre, mystère que depuis quinze ans on me cache avec un soin que je m'abstiens de qualifier, & avec un succès qui tient du prodige; ce silence effrayant & terrible ne m'a pas laissé saisir la moindre idée qui pût m'éclairer sur ces étranges dispo-

sitions. Livré pour toute lumière à mes conjectures, je n'en ai su former aucune qui pût expliquer ce qui m'arrive de manière à pouvoir croire avoir démêlé la vérité. Quand de forts indices m'ont fait penser quelquefois avoir découvert avec le fond de l'intrigue son objet & ses auteurs, les absurdités sans nombre que j'ai vu naître de ces suppositions m'ont bientôt contraint de les abandonner, & toutes celles que mon imagination s'est tourmentée à leur substituer n'ont pas mieux soutenu le moindre examen.

Cependant pour ne pas combattre une chimère, pour ne pas outrager toute une génération, il falloit bien supposer des raisons dans le parti approuvé & suivi par tout le monde. Je n'ai rien épargné pour en chercher, pour en imaginer de propres à séduire la multitude; & si je n'ai rien trouvé qui dût avoir produit cet effet, le Ciel m'est témoin que ce n'est faute ni de volonté ni d'efforts, & que j'ai rassemblé soigneusement toutes les idées que mon entendement m'a pu fournir pour cela. Tous mes soins n'aboutissant à rien qui pût me satisfaire, j'ai pris

le seul parti qui me restoit à prendre pour m'expliquer : c'étoit , ne pouvant raisonner sur des motifs particuliers qui m'étoient inconnus & incompréhensibles , de raisonner sur une hypothese générale qui pût tous les rassembler : c'étoit entre toutes les suppositions possibles de choisir la pire pour moi , la meilleure pour mes adversaires , & dans cette position , ajustée autant qu'il m'étoit possible aux manœuvres dont je me suis vu l'objet , aux allures que j'ai entrevues , aux propos mystérieux que j'ai pu saisir çà & là , d'examiner quelle conduite de leur part eût été la plus raisonnable & la plus juste. Epuiser tout ce qui se pouvoit dire en leur faveur , étoit le seul moyen que j'eusse de trouver ce qu'ils disent en effet , & c'est ce que j'ai tâché de faire , en mettant de leur côté tout ce que j'y ai pu mettre de motifs plausibles & d'argumens spécieux , & cumulant contre moi toutes les charges imaginables. Malgré tout cela , j'ai souvent rougi , je l'avoue , des raisons que j'étois forcé de leur prêter. Si j'en avois trouvé de meilleures , je les aurois employées de tout mon cœur &

de toute ma force , & cela avec d'autant moins de peine qu'il me paroît certain qu'aucune n'auroit pu tenir contre mes réponses ; parce que celles-ci dérivent immédiatement des premiers principes de la justice , des premiers élémens du bon sens & qu'elles sont applicables à tous les cas possibles d'une situation pareille à celle où je suis.

La forme du dialogue m'ayant paru la plus propre à discuter le pour & le contre , je l'ai choisie pour cette raison. J'ai pris la liberté de reprendre dans ces entretiens mon nom de famille que le public a jugé à propos de m'ôter , & je me suis désigné en tiers à son exemple par celui de baptême auquel il lui a plu de me réduire. En prenant un François pour mon autre interlocuteur , je n'ai rien fait que d'honnête & d'obligeant pour le nom qu'il porte , puisque je me suis abstenu de le rendre complice d'une conduite que je désapprouve , & je n'aurois rien fait d'injuste en lui donnant ici le personnage que toute sa nation s'empresse de faire à mon égard. J'ai même eu l'attention de le ramener à des sentimens plus raison-

nables que je n'en ai trouvé dans aucun de ses compatriotes, & celui que j'ai mis en scene est tel, qu'il seroit aussi heureux pour moi qu'honorable à son pays qu'il s'y en trouvât beaucoup qui l'imitassent. Que si quelquefois je l'engage en des raisonnemens absurdes, je proteste derechef en sincérité de cœur que c'est toujours malgré moi, & je crois pouvoir défier toute la France d'en trouver de plus solides pour autoriser les singulieres pratiques dont je suis l'objet, & dont elle paroît se glorifier si fort.

Ce que j'avois à dire étoit si clair & j'en étois si pénétré, que je ne puis assez m'étonner des longueurs, des redites, du verbiage & du désordre de cet écrit. Ce qui l'eût rendu vif & véhément sous la plume d'un autre est précisément ce qui l'a rendu tiède & languissant sous la mienne. C'étoit de moi qu'il s'agissoit, & je n'ai plus trouvé pour mon propre intérêt ce zele & cette vigueur de courage qui ne peut exalter une ame généreuse que pour la cause d'autrui. Le rôle humiliant de ma propre défense est trop au-dessous de moi, trop peu digne des sentimens qui

m'animent pour que j'aime à m'en charger. Ce n'est pas non plus, on le sentira bientôt, celui que j'ai voulu remplir ici. Mais je ne pouvois examiner la conduite du public à mon égard, sans me contempler moi-même dans la position du monde la plus déplorable & la plus cruelle. Il falloit m'occuper d'idées tristes & déchirantes, de souvenirs amers & révoltans, de sentimens les moins faits pour mon cœur; & c'est en cet état de douleur & de détresse qu'il a fallu me remettre, chaque fois que quelque nouvel outrage forçant ma répugnance m'a fait faire un nouvel effort pour reprendre cet écrit si souvent abandonné. Ne pouvant souffrir la continuité d'une occupation si douloureuse, je ne m'y suis livré que durant des momens très-courts, écrivant chaque idée quand elle me venoit & m'en tenant là, écrivant dix fois la même quand elle m'est venue dix fois, sans me rappeler jamais ce que j'avois précédemment écrit, & ne m'en appercevant qu'à la lecture du tout, trop tard pour pouvoir rien corriger, comme je le dirai tout-à-l'heure. La colere anime quelquefois le talent,



mais le dégoût & le ferrement de cœur l'étouffent ; & l'on sentira mieux après m'avoir lu que c'étoient là les dispositions constantes où j'ai dû me trouver durant ce pénible travail.

Une autre difficulté me l'a rendu fatigant ; c'étoit , forcé de parler de moi sans cesse , d'en parler avec justice & vérité , sans louange & sans dépression. Cela n'est pas difficile à un homme à qui le public rend l'honneur qui lui est dû : il est par-là dispensé d'en prendre le soin lui-même. Il peut également & se taire sans s'avilir , & s'attribuer avec franchise les qualités que tout le monde reconnoît en lui. Mais celui qui se sent digne d'honneur & d'estime & que le public défigure & diffame à plaisir , de quel ton se rendra-t-il seul la justice qui lui est due ? Doit-il se parler de lui-même avec des éloges mérités , mais généralement démentis ? Doit-il se vanter des qualités qu'il sent en lui , mais que tout le monde refuse d'y voir ? Il y auroit moins d'orgueil que de bassesse à profiter ainsi la vérité. Se louer alors , même avec la plus rigoureuse justice , seroit plutôt se dé-

grader que s'honorer, & ce feroit bien mal connoître les hommes que de croire les ramener d'une erreur dans laquelle ils se complaisent, par de telles protestations. Un silence fier & dédaigneux est en pareil cas plus à sa place, & eût été bien plus de mon goût : mais il n'auroit pas rempli mon objet, & pour le remplir il falloit nécessairement que je disse de quel œil, si j'étois un autre, je verrois un homme tel que je suis. J'ai tâché de m'acquitter équitablement & impartialement d'un si difficile devoir, sans insulter à l'incroyable aveuglement du public, sans me vanter fièrement des vertus qu'il me refuse, sans m'accuser non plus des vices que je n'ai pas & dont il lui plaît de me charger, mais en expliquant simplement ce que j'aurois déduit d'une constitution semblable à la mienne, étudiée avec soin dans un autre homme. Que si l'on trouve dans mes descriptions de la retenue & de la modération, qu'on n'aille pas m'en faire un mérite. Je déclare qu'il ne m'a manqué qu'un peu plus de modestie pour parler de moi beaucoup plus honorablement.

Voyant l'excessive longueur de ces Dialogues, j'ai tenté plusieurs fois de les élaguer, d'en ôter les fréquentes répétitions, d'y mettre un peu d'ordre & de suite; jamais je n'ai pu soutenir ce nouveau tourment. Le vif sentiment de mes malheurs, ranimé par cette lecture, étouffe toute l'attention qu'elle exige. Il m'est impossible de rien retenir, de rapprocher deux phrases & de comparer deux idées. Tandis que je force mes yeux à suivre les lignes, mon cœur ferré gémit & soupire. Après de fréquens & vains efforts, je renonce à ce travail dont je me sens incapable, &, faute de pouvoir faire mieux, je me borne à transcrire ces informes essais que je suis hors d'état de corriger. Si tels qu'ils sont, l'entreprise en étoit encore à faire, je ne la ferois pas quand tous les biens de l'univers y seroient attachés; je suis même forcé d'abandonner des multitudes d'idées meilleures & mieux rendues que ce qui tient ici leur place, & que j'avois jettées sur des papiers détachés dans l'espoir de les encadrer aisément; mais l'abattement m'a gagné au point de me rendre même im-

possible ce léger travail. Après tout, j'ai dit à-peu-près ce que j'avois à dire : il est noyé dans un cahos de désordre & de redites , mais il y est : les bons esprits sauront l'y trouver. Quant à ceux qui ne veulent qu'une lecture agréable & rapide , ceux qui n'ont cherché , qui n'ont trouvé que cela dans mes confessions , ceux qui ne peuvent souffrir un peu de fatigue, ni soutenir une attention suivie pour l'intérêt de la justice & de la vérité , ils feront bien de s'épargner l'ennui de cette lecture ; ce n'est pas à eux que j'ai voulu parler , & loin de chercher à leur plaire , j'éviterai du moins cette dernière indignité que le tableau des misères de ma vie soit pour personne un objet d'amusement.

Que deviendra cet écrit ? Quel usage en pourrai-je faire ? Je l'ignore , & cette incertitude a beaucoup augmenté le découragement qui ne m'a point quitté en y travaillant. Ceux qui disposent de moi en ont eu connoissance aussi-tôt qu'il a été commencé , & je ne vois dans ma situation aucun moyen possible d'empêcher qu'il ne tombe entre leurs mains tôt

ou tard. Ainsi selon le cours naturel des choses toute la peine que j'ai prise est à pure perte. Je ne fais quel parti le Ciel me suggérera, mais j'espérerai jusqu'à la fin qu'il n'abandonnera point la cause juste. Dans quelques mains qu'il fasse tomber ces feuilles, si parmi ceux qui les liront peut-être il est encore un cœur d'homme, cela me suffit, & je ne mépriserai jamais assez l'espece humaine pour ne trouver dans cette idée aucun sujet de confiance & d'espoir.'









ROUSSEAU

JUGED E

JEAN-JAQUES.

DIALOGUES.

---

*Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis.*

OVID. TRIST.

---

PREMIER DIALOGUE.

ROUSSEAU.

QUELLES incroyables choses je viens d'apprendre ! Je n'en reviens pas : non , je n'en reviendrai jamais. Juste Ciel ! quel abominable homme ! qu'il m'a fait de mal ! que je le vais détester !

UN FRANÇOIS.

Et notez bien que c'est ce même homme dont les pompeuses productions vous ont

si charmé, si ravi par les beaux préceptes de vertu qu'il y étale avec tant de faste.

R O U S S E A U.

Dites, de force. Soyons justes, même avec les méchans. Le faste n'excite tout au plus qu'une admiration froide & stérile, & sûrement ne me charmera jamais. Des écrits qui élèvent l'ame & enflamment le cœur, méritent un autre mot.

L E F R A N Ç O I S.

Faste ou force, qu'importe le mot, si l'idée est toujours la même ? Si ce sublime jargon tiré par l'hypocrisie d'une tête exaltée n'en est pas moins dicté par une ame de boue ?

R O U S S E A U.

Ce choix du mot me paroît moins indifférent qu'à vous. Il change pour moi beaucoup les idées, & s'il n'y avoit que du faste & du jargon dans les écrits de l'Auteur que vous m'avez peint, il m'inspireroit moins d'horreur. Tel homme pervers s'endurcit à la sécheresse des sermons & des prênes, qui rentreroit peut-être en lui-même & deviendroit honnête homme, si l'on savoit chercher & ranimer dans son cœur ces sentimens de droiture

& d'humanité que la nature y mit en réserve & que les passions étouffent. Mais celui qui peut contempler de sang-froid la vertu dans toute sa beauté, celui qui fait la peindre avec ses charmes les plus touchans sans en être ému, sans se sentir épris d'aucun amour pour elle; un tel être, s'il peut exister, est un méchant sans ressource, c'est un cadavre moral.

LE FRANÇOIS.

Comment, s'il peut exister? Sur l'effet qu'ont produit en vous les écrits de ce misérable, qu'entendez-vous par ce doute; après les entretiens que nous venons d'avoir? Expliquez-vous.

ROUSSEAU.

Je m'expliquerai. Mais ce fera prendre le soin le plus inutile ou le plus superflu: car tout ce que je vous dirai ne sauroit être entendu que par ceux à qui l'on n'a pas besoin de le dire.

Figurez-vous donc un monde idéal semblable au nôtre, & néanmoins tout différent. La nature y est la même que sur notre terre, mais l'économie en est plus sensible, l'ordre en est plus marqué, le spectacle plus admirable; les formes sont

plus élégantes , les couleurs plus vives , les odeurs plus suaves , tous les objets plus intéressans. Toute la nature y est si belle que sa contemplation enflammant les ames d'amour pour un si touchant tableau , leur inspire avec le desir de concourir à ce beau systême la crainte d'en troubler l'harmonie ; & de-là naît une exquisite sensibilité , qui donne à ceux qui en sont doués des jouissances immédiates , inconnues aux cœurs que les mêmes contemplations n'ont point avivés.

Les passions y sont comme ici le mobile de toute action , mais plus vives , plus ardentés , ou seulement plus simples & plus pures , elles prennent par cela seul un caractère tout différent. Tous les premiers mouvemens de la nature sont bons & droits. Ils tendent le plus directement qu'il est possible à notre conservation & à notre bonheur : mais bientôt manquant de force pour suivre à travers tant de résistance leur première direction , ils se laissent défléchir par mille obstacles qui , les détournant du vrai but , leur font prendre des routes obliques où l'homme oublie sa première destination. L'erreur du jugement ,  
la

la force des préjugés, aident beaucoup à nous faire prendre ainsi le change ; mais cet effet vient principalement de la foiblesse de l'ame qui, suivant mollement l'impulsion de la nature, se détourne au choc d'un obstacle, comme une boule prend l'angle de réflexion ; au lieu que celle qui fuit plus vigoureusement sa course ne se détourne point, mais comme un boulet de canon, force l'obstacle, ou s'amortit & tombe à sa rencontre.

Les habitans du monde idéal dont je parle ont le bonheur d'être maintenus par la nature, à laquelle ils sont plus attachés, dans cet heureux point de vue où elle nous a placés tous, & par cela seul leur ame garde toujours son caractère originel. Les passions primitives, qui toutes tendent directement à notre bonheur, ne nous occupent que des objets qui s'y rapportent, & n'ayant que l'amour de soi pour principe, sont toutes aimantes & douces par leur essence ; mais quand, détournées de leur objet par des obstacles, elles s'occupent plus de l'obstacle pour l'écartier que de l'objet pour l'atteindre, alors elles changent de nature & deviennent

irascibles & haineuses, & voilà comment l'amour de soi, qui est un sentiment bon & absolu, devient amour-propre, c'est-à-dire, un sentiment relatif par lequel on se compare, qui demande des préférences, dont la jouissance est purement négative, & qui ne cherche plus à se satisfaire par notre propre bien, mais seulement par le mal d'autrui.

Dans la société humaine, si-tôt que la foule des passions & des préjugés qu'elle engendre a fait prendre le change à l'homme, & que les obstacles qu'elle entasse l'ont détourné du vrai but de notre vie, tout ce que peut faire le sage, battu du choc continu des passions d'autrui & des siennes, & parmi tant de directions qui l'égareront, ne pouvant plus démêler celle qui le conduiroit bien; c'est de se tirer de la foule autant qu'il lui est possible, & de se tenir sans impatience à la place où le hasard l'a posé; bien sûr qu'en n'agissant point, il évite au moins de courir à sa perte & d'aller chercher de nouvelles erreurs. Comme il ne voit dans l'agitation des hommes que la folie qu'il veut éviter, il plaint leur aveuglement encore plus qu'il ne hait leur

malice ; il ne se tourmente point à leur rendre mal pour mal, outrage pour outrage, & si quelquefois il cherche à repousser les atteintes de ses ennemis, c'est sans chercher à les leur rendre, sans se passionner contre eux, sans sortir ni de sa place, ni du calme où il veut rester.

Nos habitans suivant des vues moins profondes, arrivent presque au même but par la route contraire, & c'est leur ardeur même qui les tient dans l'inaction. L'état céleste auquel ils aspirent & qui fait leur premier besoin par la force avec laquelle il s'offre à leurs cœurs, leur fait rassembler & tendre sans cesse toutes les puissances de leur ame pour y parvenir. Les obstacles qui les retiennent ne sauroient les occuper au point de le leur faire oublier un moment ; & de-là ce mortel dégoût pour tout le reste, & cette inaction totale quand ils désespèrent d'atteindre au seul objet de tous leurs vœux.

Cette différence ne vient pas seulement du genre des passions, mais aussi de leur force ; car les passions fortes ne se laissent pas dévoyer comme les autres. Deux amans, l'un très-épris, l'autre assez tiede,



souffriront néanmoins un rival avec la même impatience , l'un à cause de son amour , l'autre à cause de son amour-propre. Mais il peut très-bien arriver que la haine du second , devenue sa passion principale , survive à son amour & même s'accroisse après qu'il est éteint ; au lieu que le premier , qui ne hait qu'à cause qu'il aime , cesse de haïr son rival si-tôt qu'il ne le craint plus. Or si les ames foibles & tièdes sont plus sujettes aux passions haineuses qui ne sont que des passions secondaires & défléchies , & si les ames grandes & fortes se tenant dans leur première direction , conservent mieux les passions douces & primitives , qui naissent directement de l'amour de soi , vous voyez comment d'une plus grande énergie dans les facultés & d'un premier rapport mieux senti , dérivent dans les habitans de cet autre monde des passions bien différentes de celles qui déchirent ici-bas les malheureux humains. Peut-être n'est-on pas dans ces contrées plus vertueux qu'on ne l'est autour de nous , mais on y fait mieux aimer la vertu. Les vrais penchans de la nature étant tous bons , en s'y livrant ils sont bons

eux-mêmes : mais la vertu parmi nous oblige souvent à combattre & vaincre la nature, & rarement font-ils capables de pareils efforts. La longue inhabitude de résister peut même amollir leurs ames au point de faire le mal par foiblesse, par crainte, par nécessité : ils ne sont exempts ni de fautes ni de vices ; le crime même ne leur est pas étranger, puisqu'il est des situations déplorables où la plus haute vertu suffit à peine pour s'en défendre & qui forcent au mal l'homme foible malgré son cœur. Mais l'expresse volonté de nuire, la haine envenimée, l'envie, la noirceur, la trahison, la fourberie y sont inconnues ; trop souvent on y voit des coupables, jamais on n'y vit un méchant. Enfin s'ils ne sont pas plus vertueux qu'on ne l'est ici, du moins par cela seul qu'ils savent mieux s'aimer eux-mêmes, ils sont moins malveillans pour autrui.

Ils sont aussi moins actifs, ou pour mieux dire, moins remuans. Leurs efforts pour atteindre à l'objet qu'ils contemplent consistent en des élans vigoureux ; mais si-tôt qu'ils en sentent l'impuissance ils s'arrêtent, sans chercher à leur portée des équivalens

à cet objet unique , lequel seul peut les tenter.

Comme ils ne cherchent pas leur bonheur dans l'apparence mais dans le sentiment intime , en quelque rang que les ait placés la fortune , ils s'agitent peu pour en sortir ; ils ne cherchent gueres à s'élever , & descendroient sans répugnance à des relations plus de leur goût , sachant bien que l'état le plus heureux n'est pas le plus honoré de la foule , mais celui qui rend le cœur plus content. Les préjugés ont sur eux très - peu de prise , l'opinion ne les mene point , & quand ils en sentent l'effet ce n'est pas eux qu'elle subjugué , mais ceux qui influent sur leur sort.

Quoique sensuels & voluptueux , ils font peu de cas de l'opulence , & ne font rien pour y parvenir , connoissant trop bien l'art de jouir pour ignorer que ce n'est pas à prix d'argent que le vrai plaisir s'achete ; & quant au bien que peut faire un riche , sachant aussi que ce n'est pas lui qui le fait , mais sa richesse , qu'elle le feroit sans lui mieux encore , répartie entre plus de mains , ou plutôt anéantie par ce partage , & que

tout ce bien qu'il croit faire par elle , équivaut rarement au mal réel qu'il faut faire pour l'acquérir. D'ailleurs aimant encore plus leur liberté que leurs aises, ils craindroient de les acheter par la fortune , ne fût - ce qu'à cause de la dépendance & des embarras attachés au foin de la conserver. Le cortège inféparable de l'opulence leur feroit cent fois plus à charge que les biens qu'elle procure ne leur feroient doux. Le tourment de la possession empoisonneroit pour eux tout le plaisir de la jouissance.

Ainsi bornés de toutes parts par la nature & par la raison, ils s'arrêtent, & passent la vie à en jouir en faisant chaque jour ce qui leur paroît bon pour eux & bien pour autrui, sans égard à l'estimation des hommes & aux caprices de l'opinion.

## L E F R A N Ç O I S.

Je cherche inutilement dans ma tête ce qu'il peut y avoir de commun entre les êtres fantastiques que vous décrivez & le monstre dont nous parlions tout-à-l'heure.

## R O U S S E A U.

Rien sans doute, & je le crois ainsi : mais permettez que j'acheve.

Des êtres si fingulièrement constitués doivent nécessairement s'exprimer autrement que les hommes ordinaires. Il est impossible qu'avec des ames si différemment modifiées, ils ne portent pas dans l'expression de leurs sentimens & de leurs idées l'empreinte de ces modifications. Si cette empreinte échappe à ceux qui n'ont aucune notion de cette maniere d'être, elle ne peut échapper à ceux qui la connoissent & qui en sont affectés eux-mêmes. C'est un signe caractéristique auquel les initiés se reconnoissent entr'eux, & ce qui donne un grand prix à ce signe si peu connu & encore moins employé, est qu'il ne peut se contrefaire, que jamais il n'agit qu'au niveau de sa source, & que quand il ne part pas du cœur de ceux qui l'imitent, il n'arrive pas non plus aux cœurs faits pour le distinguer; mais si-tôt qu'il y parvient, on ne sauroit s'y méprendre; il est vrai dès qu'il est senti. C'est dans toute la conduite de la vie plutôt que dans quelques actions éparées, qu'il se manifeste le plus sûrement. Mais dans des situations vives où l'ame s'exalte involontairement, l'initié distingue bientôt son frere de celui

qui fans l'être veut feulement en prendre l'accent , & cette diftinction fe fait fentir également dans les écrits. Les habitans du monde enchanté font généralement peu de livres , & ne s'arrangent point pour en faire ; ce n'est jamais un métier pour eux. Quand ils en font , il faut qu'ils y foient forcés par un ftimulant plus fort que l'intérêt & même que la gloire. Ce ftimulant, difficile à contenir , impossible à contrefaire , fe fait fentir dans tout ce qu'il produit. Quelque heureufe découverte à publier , quelque belle & grande vérité à répandre , quelque erreur générale & pernicieufe à combattre , enfin quelque point d'utilité publique à établir ; voilà les feuls motifs qui puiffent leur mettre la plume à la main : encore faut-il que les idées en foient affez neuves , affez belles , affez frappantes pour mettre leur zele en effervescence & le forcer à s'exhaler. Il n'y a point pour cela chez eux de tems , ni d'âge propre. Comme écrire n'est point pour eux un métier , ils commenceront ou cesseront de bonne heure ou tard , felon que le ftimulant les pouffera. Quand chacun aura dit ce qu'il avoit à dire , il

restera tranquille comme auparavant, sans s'aller fourrant dans le tripot littéraire, sans sentir cette ridicule démangeaison de rabâcher, & barbouiller éternellement du papier, qu'on dit être attachée au métier d'auteur, & tel, né peut-être avec du génie ne s'en doutera pas lui-même & mourra sans être connu de personne, si nul objet ne vient animer son zèle au point de le contraindre à se montrer.

L E F R A N Ç O I S.

Mon cher Monsieur Rousseau, vous m'avez bien l'air d'être un des habitans de ce monde-là!

R O U S S E A U.

J'en reconnois un du moins sans le moindre doute dans l'Auteur d'Emile & d'Héloïse.

L E F R A N Ç O I S.

J'ai vu venir cette conclusion; mais pour vous passer toutes ces fictions peu claires, il faudroit premièrement pouvoir vous accorder avec vous-même: mais après avoir paru convaincu des abominations de cet homme, vous voilà maintenant le plaçant dans les astres parce qu'il a fait des romans. Pour moi je n'entends



rien à ces énigmes. De grace , dites-moi donc une fois votre vrai sentiment sur son compte.

R O U S S E A U.

Je vous l'ai dit sans mystere & je vous le répéterai sans détour. La force de vos preuves ne me laisse pas douter un moment des crimes qu'elles attestent , & là-dessus je pense exactement comme vous : mais vous unissez des choses que je sépare. L'Auteur des livres & celui des crimes vous paroît la même personne ; je me crois fondé à en faire deux. Voilà, Monsieur, le mot de l'énigme.

L E F R A N Ç O I S.

Comment cela , je vous prie ? Voici qui me paroît tout nouveau.

R O U S S E A U.

A tort , selon moi ; car ne m'avez-vous pas dit qu'il n'est pas l'Auteur du Devin du Village ?

L E F R A N Ç O I S.

Il est vrai , & c'est un fait dont personne ne doute plus : mais quant à ses autres ouvrages , je n'ai point encore ouï les lui disputer.

Le second dépouillement me paroît pourtant une conséquence assez prochaine de l'autre. Mais pour mieux juger de leur liaison , il faudroit connoître la preuve qu'on a qu'il n'est pas l'Auteur du Devin.

L E F R A N Ç O I S.

La preuve ! Il y en a cent , toutes péremptoires.

R O U S S E A U.

C'est beaucoup. Je me contente d'une ; mais je la veux , & pour cause , indépendante du témoignage d'autrui.

L E F R A N Ç O I S.

Ah très-volontiers ! Sans vous parler donc des pillages bien attestés dont on a prouvé d'abord que cette piece étoit composée , sans même insister sur le doute s'il fait faire des vers , & par conséquent s'il a pu faire ceux du Devin du Village , je me tiens à une chose plus positive & plus sûre ; c'est qu'il ne fait pas la musique ; d'où l'on peut , à mon avis , conclure avec certitude qu'il n'a pas fait celle de cet Opéra.

R O U S S E A U.

Il ne fait pas la musique ! Voilà encore

une de ces découvertes auxquelles je ne me ferois pas attendu.

LE FRANÇOIS.

N'en croyez là-dessus ni moi ni personne , mais vérifiez par vous-même.

ROUSSEAU.

Si j'avois à surmonter l'horreur d'approcher du personnage que vous venez de peindre , ce ne seroit assurément pas pour vérifier s'il fait la musique : la question n'est pas assez intéressante lorsqu'il s'agit d'un pareil scélérat.

LE FRANÇOIS.

Il faut qu'elle ait paru moins indifférente à nos Messieurs qu'à vous : car les peines incroyables qu'ils ont prises & prennent encore tous les jours pour établir de mieux en mieux dans le public cette preuve , passent encore ce qu'ils ont fait pour mettre en évidence celle de ses crimes.

ROUSSEAU.

Cela me paroît assez bizarre ; car quand on a si bien prouvé le plus , d'ordinaire on ne s'agite pas si fort pour prouver le moins.

P R E M I E R  
L E F R A N Ç O I S.

Oh vis-à-vis d'un tel homme on ne doit négliger ni le plus ni le moins. A l'horreur du vice se joint l'amour de la vérité, pour détruire dans toutes ses branches une réputation usurpée, & ceux qui se sont empressés de montrer en lui un monstre exécrationnable ne doivent pas moins s'empresser aujourd'hui d'y montrer un petit pillard sans talent.

R O U S S E A U.

Il faut avouer que la destinée de cet homme a des singularités bien frappantes : sa vie est coupée en deux parties qui semblent appartenir à deux individus différens, dont l'époque qui les sépare, c'est-à-dire, le tems où il a publié des livres marque la mort de l'un & la naissance de l'autre.

Le premier, homme paisible & doux, fut bien voulu de tous ceux qui le connurent, & ses amis lui restèrent toujours. Peu propre aux grandes sociétés par son humeur timide & son naturel tranquille, il aima la retraite, non pour y vivre seul, mais pour y joindre les douceurs de l'étude aux charmes de l'intimité. Il consacra

cra sa jeunesse à la culture des belles connoissances & des talens agréables , & quand il se vit forcé de faire usage de cet acquis pour subsister , ce fut avec si peu d'ostentation & de prétention , que les personnes auprès desquelles il vivoit le plus n'imaginoient pas même qu'il eût assez d'esprit pour faire des livres. Son cœur fait pour s'attacher se donnoit sans réserve ; complaisant pour ses amis jusqu'à la foiblesse , il se laissoit subjugué par eux au point de ne pouvoir plus secouer ce joug impunément.

Le second , homme dur , farouche & noir , se fait abhorrer de tout le monde qu'il fuit , & dans son affreuse misanthropie , ne se plaît qu'à marquer sa haine pour le genre-humain. Le premier , seul , sans étude & sans maître , vainquit toutes les difficultés à force de zèle , & consacra ses loisirs , non à l'oïveté , encore moins à des travaux nuisibles , mais à remplir sa tête d'idées charmantes , son cœur de sentimens délicieux , & à former des projets , chimériques peut-être à force d'être utiles , mais dont l'exécution , si elle eût été possible , eût fait le bonheur du gen-

re-humain. Le second , tout occupé de ses odieuses trames , n'a su rien donner de son tems ni de son esprit à d'agréables occupations , encore moins à des vues utiles. Plongé dans les plus brutales débauches , il a passé sa vie dans les tavernes & les mauvais lieux , chargé de tous les vices qu'on y porte ou qu'on y contracte , n'ayant nourri que les goûts crapuleux & bas qui en sont inséparables , il fait ridiculement contraster ses inclinations rampantes avec les altieres productions qu'il a l'audace de s'attribuer. En vain a-t-il paru feuilleter des livres & s'occuper de recherches philosophiques , il n'a rien saisi , rien conçu que ses horribles systêmes ; & après de prétendus essais qui n'avoient pour but que d'en imposer au genre-humain , il a fini comme il avoit commencé , par ne rien savoir que mal faire.

Enfin , sans vouloir suivre cette opposition dans toutes ses branches & pour m'arrêter à celle qui m'y a conduit ; le premier , d'une timidité qui alloit jusqu'à la bêtise , osoit à peine montrer à ses amis les productions de ses loisirs : le second ,

second, d'une impudence encore plus bête s'approprioit fièrement & publiquement les productions d'autrui sur les choses qu'il entendoit le moins. Le premier aima passionnément la musique, en fit son occupation favorite & avec assez de succès pour y faire des découvertes, trouver les défauts, indiquer les corrections. Il passa une grande partie de sa vie parmi les artistes & les amateurs, tantôt composant de la musique dans tous les genres en diverses occasions, tantôt écrivant sur cet Art, proposant des vues nouvelles, donnant des leçons de composition, constatant par des épreuves l'avantage des méthodes qu'il proposoit, & toujours se montrant instruit dans toutes les parties de l'Art, plus que la plupart de ses contemporains, dont plusieurs étoient à la vérité plus versés que lui dans quelque partie, mais dont aucun n'en avoit si bien fait l'ensemble & suivi la raison. Le second, inepte au point de s'être occupé de musique pendant quarante ans, sans pouvoir l'apprendre, s'est réduit à l'occupation d'en copier faute d'en savoir faire; encore lui-même ne se trouve-t-il pas



assez favant pour le métier qu'il a choisi , ce qui ne l'empêche pas de se donner avec la plus stupide effronterie pour l'auteur de choses qu'il ne peut exécuter. Vous m'avouerez que voilà des contradictions difficiles à concilier.

L E F R A N Ç O I S .

Moins que vous ne croyez , & si vos autres énigmes ne m'étoient pas plus obscures que celle-là , vous me tiendriez moins en haleine.

R O U S S E A U .

Vous m'éclaircirez donc celle-ci quand il vous plaira , car pour moi , je déclare que je n'y comprends rien.

L E F R A N Ç O I S .

De tout mon cœur , & très-facilement ; mais commencez vous-même par m'éclaircir votre question.

R O U S S E A U .

Il n'y a plus de question sur le fait que vous venez d'exposer. A cet égard nous sommes parfaitement d'accord , & j'adopte pleinement votre conséquence , mais je la porte plus loin. Vous dites qu'un homme qui ne fait faire ni musique , ni vers , n'a pas fait le Devin du Village ,

& cela est incontestable : moi j'ajoute que celui qui se donne faussement pour l'auteur de cet Opéra , n'est pas même l'auteur des autres écrits qui portent son nom , & cela n'est gueres moins évident ; car s'il n'a pas fait les paroles du Devin , puisqu'il ne fait pas faire des vers , il n'a pas fait non plus l'Allée de Sylvie , qui difficilement en effet peut être l'ouvrage d'un scélérat ; & s'il n'en a pas fait la musique , puisqu'il ne fait pas la musique , il n'a pas fait non plus la lettre sur la Musique Françoisé , encore moins le Dictionnaire de Musique qui ne peut être que l'ouvrage d'un homme versé dans cet Art & sachant la composition.

## LE FRANÇOIS.

Je ne suis pas là-dessus de votre sentiment non plus que le public , & nous avons pour surcroît celui d'un grand Musicien étranger venu depuis peu dans ce pays.

R O U S S E A U.

Et , je vous prie , le connoissez-vous bien ce grand Musicien étranger ? Savez-vous par qui & pour quoi il a été appelé en France , quels motifs l'ont porté

tout - d'un - coup à ne faire que de la musique Françoisé , & à venir s'établir à Paris ?

L E F R A N Ç O I S .

Je soupçonne quelque chose de tout cela ; mais il n'en est pas moins vrai que J. J. étant plus que personne son admirateur , donne lui-même du poids à son suffrage.

R O U S S E A U .

Admirateur de son talent , d'accord , je le suis aussi ; mais quant à son suffrage , il faudroit premièrement être au fait de bien des choses avant de savoir quelle autorité l'on doit lui donner.

L E F R A N Ç O I S .

Je veux bien , puisqu'il vous est suspect ; ne m'en pas étayer ici , ni même de celui d'aucun Musicien. Mais je n'en dirai pas moins de moi-même ; que pour composer de la musique , il faut la savoir sans doute ; mais qu'on peut bavarder tant qu'on veut sur cet Art sans y rien entendre , & que tel qui se mêle d'écrire fort doctement sur la musique , seroit bien embarrassé de faire une bonne basse sous un menuet , & même de le noter.

ROUSSEAU.

Je me doute bien aussi de cela. Mais votre intention est-elle d'appliquer cette idée au Dictionnaire & à son Auteur?

LE FRANÇOIS.

Je conviens que j'y pensois.

ROUSSEAU.

Vous y pensiez ! Cela étant, permettez-moi de grace encore une question. Avez-vous lu ce livre ?

LE FRANÇOIS.

Je serois bien fâché d'en avoir lu jamais une seule ligne, non plus que d'aucun de ceux qui portent cet odieux nom.

ROUSSEAU.

En ce cas, je suis moins surpris que nous pensions vous & moi si différemment sur les points qui s'y rapportent. Ici, par exemple, vous ne confondriez pas ce livre avec ceux dont vous parlez, & qui ne roulant que sur des principes généraux ne contiennent que des idées vagues ou des notions élémentaires tirées peut-être d'autres écrits, & qu'ont tous ceux qui savent un peu de musique ; au lieu que le Dictionnaire entre dans le détail des règles pour en montrer la raison, l'application,

l'exception, & tout ce qui doit guider le Compositeur dans leur emploi. L'Auteur s'attache même à éclaircir de certaines parties qui jusqu'alors étoient restées confuses dans la tête des Musiciens & presque inintelligibles dans leurs écrits. L'article *Enharmonique*, par exemple, explique ce genre avec une si grande clarté, qu'on est étonné de l'obscurité avec laquelle en avoient parlé tous ceux qui jusqu'alors avoient écrit sur cette matière. On ne me persuadera jamais que cet article, ceux d'*expression*, *fugue*, *harmonie*, *licence*, *mode*, *modulation*, *préparation*, *récitatif*, *trio* (\*), & grand nombre d'autres répandus dans ce Dictionnaire, & qui furent ne font pillés de personne, soient l'ou-

---

(\*) Tous les articles de musique que j'avois promis pour l'Encyclopédie, furent faits dès l'année 1749 & remis par M. Diderot l'année suivante à M. d'Alembert, comme entrant dans la partie Mathématique dont il étoit chargé; quelque tems après parurent ses Elémens de musique qu'il n'eut pas beaucoup de peine à faire. En 1768 parut mon Dictionnaire & quelque tems après une nouvelle édition de ses Elémens avec des augmentations. Dans l'intervalle avoit aussi paru un Dictionnaire des beaux arts, où je reconnus plusieurs des articles que j'avois faits pour l'Encyclopédie. M. d'Alembert avoit des bontés si tendres pour mon Dictionnaire encore manuscrit, qu'il offrit obligeamment au sieur Guy d'en revoir les épreuves, faveur que, sur l'avis que celui-ci m'en donna, je le priai de ne pas accepter.

vrage d'un ignorant en musique qui parle de ce qu'il n'entend point, ni qu'un livre, dans lequel on peut apprendre la composition, soit l'ouvrage de quelqu'un qui ne la favoit pas.

Il est vrai que plusieurs autres articles également importans sont restés seulement indiqués, pour ne pas laisser le vocabulaire imparfait, comme il en avertit dans sa préface. Mais seroit-il raisonnable de le juger sur les articles qu'il n'a pas eu le tems de faire, plutôt que sur ceux où il a mis la dernière main & qui demandoient assurément autant de savoir que les autres? L'auteur convient, il avertit même de ce qui manque à son livre & il dit la raison de ce défaut. Mais tel qu'il est, il seroit cent fois plus croyable encore qu'un homme qui ne fait pas la musique eût fait le Devin que le Dictionnaire. Car, combien ne voit-on pas, sur-tout en Suisse & en Allemagne, de gens qui ne sachant pas une note de musique, & guidés uniquement par leur oreille & leur goût, ne laissent pas de composer des choses très-agréables & même très-régulières, quoiqu'ils n'aient



nulle connoissance des regles & qu'ils ne puissent déposer leur composition que dans leur mémoire. Mais il est absurde de penser qu'un homme puisse enseigner & même éclaircir dans un livre une science qu'il n'entend point , & bien plus encore dans un Art dont la seule langue exige une étude de plusieurs années avant qu'on puisse l'entendre & la parler. Je conclus donc qu'un homme qui n'a pu faire le Devin du Village parce qu'il ne favoit pas la musique , n'a pu faire à plus forte raison le Dictionnaire qui demandoit beaucoup plus de savoir.

L E F R A N Ç O I S .

Ne connoissant ni l'un ni l'autre ouvrage, je ne puis par moi-même juger de votre raisonnement. Je fais seulement qu'il y a une différence extrême à cet égard dans l'estimation du public , que le Dictionnaire passe pour un ramassis de phrases sonores & inintelligibles , qu'on en cite un article *Génie* que tout le monde prône & qui ne dit rien sur la musique. Quant à votre article *enharmonique* & aux autres qui , selon vous , traitent pertinemment de l'Art , j'en ai jamais ouï parler à personne ,



si ce n'est à quelques Musiciens ou Amateurs étrangers qui paroissent en faire cas avant qu'on les eût mieux instruits , mais les nôtres disent & ont toujours dit ne rien entendre au jargon de ce livre.

Pour le Devin, vous avez vu les transports d'admiration excités par la dernière reprise; l'enthousiasme du public poussé jusqu'au délire fait foi de la sublimité de cet ouvrage. C'étoit le divin J. J., c'étoit le moderne Orphée; cet Opéra étoit le chef-d'œuvre de l'art & de l'esprit humain, & jamais cet enthousiasme ne fut si vif que lorsqu'on fut que le divin J. J. ne savoit pas la musique. Or, quoique vous en puissiez dire, de ce qu'un homme qui ne fait pas la musique n'a pu faire un prodige de l'Art universellement admiré, il ne s'enfuit pas, selon moi, qu'il n'a pu faire un livre peu lu, peu entendu, & encore moins estimé.

## R O U S S E A U.

Dans les choses dont je peux juger par moi-même, je ne prendrai jamais pour regles de mes jugemens ceux du public, & sur-tout quand il s'engoïte, comme il a fait tout-d'un-coup pour le Devin du

Village, après l'avoir entendu pendant vingt ans avec un plaisir plus modéré. Cet engoïement subit, quelle qu'en ait été la cause au moment où le soi-disant Auteur étoit l'objet de la dérision publique, n'a rien eu d'assez naturel pour faire autorité chez les gens sensés. Je vous ai dit ce que je pensois du Dictionnaire, & cela, non pas sur l'opinion publique, ni sur ce célèbre article *Génie*, qui n'ayant nulle application particulière à l'Art; n'est là que pour la plaisanterie; mais après avoir lu attentivement l'ouvrage entier, dont la plupart des articles feront faire de meilleure musique, quand les Artistes en sauront profiter.

Quant au Devin, quoique je sois bien sûr que personne ne sent mieux que moi les véritables beautés de cet ouvrage, je suis fort éloigné de voir ces beautés où le public engoïé les place. Ce ne sont point de celles que l'étude & le savoir produisent, mais de celles qu'inspirent le goût & la sensibilité; & l'on prouveroit beaucoup mieux qu'un savant Compositeur n'a point fait cette piece, si la partie du beau chant & de l'invention lui man-

que, qu'on ne prouveroit qu'un ignorant ne l'a pu faire, parce qu'il n'a pas cet acquis qui supplée au génie & ne fait rien qu'à force de travail. Il n'y a rien dans le Devin du Village qui passe, quant à la partie scientifique, les principes élémentaires de la composition; & non-seulement il n'y a point d'écolier de trois mois qui dans ce sens ne fût en état d'en faire autant; mais on peut bien douter qu'un savant Compositeur pût se résoudre à être aussi simple. Il est vrai que l'Auteur de cet ouvrage y a suivi un principe caché qui se fait sentir sans qu'on le remarque, & qui donne à ses chants un effet qu'on ne sent dans aucune autre Musique Françoisise. Mais ce principe, ignoré de tous nos Compositeurs, dédaigné de ceux qui en ont entendu parler, posé seulement par l'Auteur de la lettre sur la Musique Françoisise qui en a fait ensuite un article du Dictionnaire, & suivi seulement par l'Auteur du Devin est une grande preuve de plus que ces deux Auteurs sont le même. Mais tout cela montre l'invention d'un amateur qui a réfléchi sur l'Art, plutôt que la routine d'un professeur qui le

possede supérieurement. Ce qui peut faire honneur au Musicien dans cette piece est le récitatif: il est bien modulé, bien ponctué, bien accentué, autant que du récitatif François peut l'être. Le tour en est neuf, du moins il l'étoit alors à tel point qu'on ne voulut point hasarder ce récitatif à la Cour, quoiqu'adapté à la langue plus qu'aucun autre. J'ai peine à concevoir comment du récitatif peut être pillé, à moins qu'on ne pille aussi les paroles, & quand il n'y auroit que cela de la main de l'Auteur de la piece, j'aime-rois mieux, quant à moi, avoir fait le récitatif sans les airs, que les airs sans le récitatif; mais je sens trop bien la même main dans le tout pour pouvoir le partager à différens Auteurs. Ce qui rend même cet Opéra prisable pour les gens de goût, c'est le parfait accord des paroles & de la musique, c'est l'étroite liaison des parties qui le composent, c'est l'ensemble exact du tout qui en fait l'ouvrage le plus un que je connoisse en ce genre. Le Musicien a par-tout pensé, senti, parlé comme le Poète, l'expression de l'un répond toujours si fidèlement à celle de l'autre,

qu'on voit qu'ils font toujours animés du même esprit ; & l'on me dit que cet accord si juste & si rare résulte d'un tas de pillages fortuitement rassemblés ? Monsieur, il y auroit cent fois plus d'art à composer un pareil tout de morceaux épars & découfus qu'à le créer soi-même d'un bout à l'autre.

LE FRANÇOIS.

Votre objection ne m'est pas nouvelle ; elle paroît même si solide à beaucoup de gens, que, revenus des vols partiels, quoique tous si bien prouvés, ils sont maintenant persuadés que la pièce entière, paroles & musique, est d'une autre main, & que le charlatan a eu l'adresse de s'en emparer & l'impudence de se l'attribuer. Cela paroît même si bien établi que l'on n'en doute plus gueres ; car enfin il faut bien nécessairement recourir à quelque explication semblable ; il faut bien que cet ouvrage qu'il est incontestablement hors d'état d'avoir fait, ait été fait par quelqu'un. On prétend même en avoir découvert le véritable Auteur.

ROUSSEAU.

J'entends : après avoir d'abord décou-

vert & très-bien prouvé les vols partiels dont le Devin du Village étoit composé, on prouve aujourd'hui non moins victorieusement qu'il n'y a point eu de vols partiels; que cette piece, toute de la même main, a été volée en entier par celui qui se l'attribue. Soit donc; car l'une & l'autre de ces vérités contradictoires est égale pour mon objet. Mais enfin quel est - il donc ce véritable auteur? Est-il François, Suisse, Italien, Chinois?

LE FRANÇOIS.

C'est ce que j'ignore; car on ne peut gueres attribuer cet ouvrage à Pergolèse, comme un *Salvè Regina*.

ROUSSEAU.

Oui, j'en connois un de cet Auteur, & qui même a été gravé.

LE FRANÇOIS.

Ce n'est pas celui - là. Le *Salve* dont vous parlez, Pergolèse l'a fait de son vivant, & celui dont je parle en est un autre qu'il a fait vingt ans après sa mort; & que J. J. s'approprioit en disant l'avoir fait pour Mlle. Fel, comme beaucoup d'autres motets que le même J. J. dit ou dira de même avoir faits depuis-lors; & qui par



autant de miracles de M. d'Alembert, font & feront toujours tous de Pergolese dont il évoque l'ombre quand il lui plaît.

R O U S S E A U.

Voilà qui est vraiment admirable. Oh je me doutois depuis long-tems que ce M. d'Alembert devoit être un saint à miracles, & je parierois bien qu'il ne s'en tient pas à ceux-là. Mais, comme vous dites, il lui sera néanmoins difficile, tout saint qu'il est, d'avoir aussi fait faire le Devin du Village à Pergolese, & il ne faudroit pas multiplier les auteurs sans nécessité.

L E F R A N Ç O I S.

Pourquoi non? Qu'un pillard prenne à droite & à gauche, rien au monde n'est plus naturel.

R O U S S E A U.

D'accord; mais dans toutes ces musiques ainsi pillées on sent les coutures & les pieces de rapport, & il me semble que celle qui porte le nom de J. J. n'a pas cet air-là. On n'y trouve même aucune physionomie nationale. Ce n'est pas plus de la musique Italienne que de la musique Françoisse. Elle a le ton de la chose & rien de plus.



Tout le monde convient de cela. Comment l'Auteur du Devin a-t-il pris dans cette piece un accent alors si neuf qu'il n'ait employé que là ? & si c'est son unique ouvrage , comment en a-t-il tranquillement cédé la gloire à un autre , sans tenter de la revendiquer, ou du moins de la partager par un second Opéra semblable ? On m'a promis de m'expliquer clairement tout cela ; car j'avoue de bonne foi y avoir trouvé jusqu'ici quelque obscurité.

R O U S S E A U.

Bon ! vous voilà bien embarrassé ! Le pillard aura fait accointance avec l'Auteur : il se fera fait confier sa piece, ou la lui aura volée, & puis il l'aura empoisonné. Cela est tout simple.

L E F R A N Ç O I S.

Vraiment, vous avez là de jolies idées !

R O U S S E A U.

Ah ! ne me faites pas honneur de votre bien ! Ces idées vous appartiennent ; elles sont l'effet naturel de tout ce que vous m'avez appris. Au reste , & quoi qu'il en soit du véritable Auteur de la piece, il me suffit que celui qui s'est dit l'être, soit  
par

par son ignorance & son incapacité hors d'état de l'avoir faite , pour que j'en conclue à plus forte raison qu'il n'a fait ni le Dictionnaire qu'il s'attribue aussi , ni la lettre sur la Musique Française , ni aucun des autres livres qui portent son nom & dans lesquels il est impossible de ne pas sentir qu'ils partent tous de la même main. D'ailleurs , concevez-vous qu'un homme doué d'assez de talens pour faire de pareils ouvrages , aille au fort même de son effervescence piller & s'attribuer ceux d'autrui dans un genre qui non-seulement n'est pas le sien , mais auquel il n'entend absolument rien ; qu'un homme qui , selon vous , eut assez de courage , d'orgueil , de fierté , de force pour résister à la déman-gaison d'écrire si naturelle aux jeunes gens qui se sentent quelque talent , pour laisser meurir vingt ans sa tête dans le silence , afin de donner plus de profondeur & de poids à ses productions long - tems méditées , que ce même homme , l'ame toute remplie de ses grandes & sublimes vues aille en interrompre le développement , pour chercher par des manœuvres aussi lâches que puériles une réputation usur-

pée & très-inférieure à celle qu'il peut obtenir légitimement ? Ce sont des gens pourvus de bien petits talens par eux-mêmes qui se parent ainsi de ceux d'autrui , & quiconque avec une tête active & pensante a senti le délire & l'attrait du travail d'esprit, ne va pas servilement sur la trace d'un autre pour se parer ainsi de productions étrangères par préférence à celles qu'il peut tirer de son propre fonds. Allez, Monsieur, celui qui a pu être assez vil & assez sot pour s'attribuer le Devin du Village sans l'avoir fait & même sans favoir la musique, n'a jamais fait une ligne du Discours sur l'inégalité, ni de l'Emile, ni du Contrat Social. Tant d'audace & de vigueur d'un côté, tant d'ineptie & de lâcheté de l'autre, ne s'associeront jamais dans la même ame.

Voilà une preuve qui parle à tout homme sensé. Que d'autres qui ne sont pas moins fortes ne parlent qu'à moi, j'en suis fâché pour mon espece ; elles devroient parler à toute ame sensible & douée de l'instinct moral. Vous me dites que tous ces écrits qui m'échauffent, me touchent, m'attendrissent, me donnent la volonté

sincere d'être meilleur , sont uniquement des productions d'une tête exaltée conduite par un cœur hypocrite & fourbe. La figure de mes êtres furlunaires vous aura déjà fait entendre que je n'étois pas là-dessus de votre avis. Ce qui me confirma encore dans le mien est le nombre & l'étendue de ces mêmes écrits , où je sens toujours & par-tout la même véhémence d'un cœur échauffé des mêmes sentimens. Quoi ! ce fléau du genre-humain , cet ennemi de toute droiture , de toute justice , de toute bonté , s'est captivé dix à douze ans dans le cours de quinze volumes à parler toujours le plus doux , le plus pur , le plus énergique langage de la vertu , à plaindre les miseres humaines , à en montrer la source dans les erreurs , dans les préjugés des hommes ; à leur tracer la route du vrai bonheur , à leur apprendre à rentrer dans leurs propres cœurs pour y retrouver le germe des vertus sociales qu'ils étouffent sous un faux simulacre dans le progrès mal entendu des sociétés , à consulter toujours leur conscience pour redresser les erreurs de leur raison , & à écouter dans le silence des

passions cette voix intérieure que tous nos philosophes ont tant à cœur d'étouffer, & qu'ils traitent de chimere parce qu'elle ne leur dit plus rien : il s'est fait siffler d'eux & de tout son siecle pour avoir toujours soutenu que l'homme étoit bon quoique les hommes fussent méchans, que ses vertus lui venoient de lui-même, que ses vices lui venoient d'ailleurs : il a consacré son plus grand & meilleur ouvrage à montrer comment s'introduisent dans notre ame les passions nuisibles, à montrer que la bonne éducation doit être purement négative, qu'elle doit consister, non à guérir les vices du cœur humain, puisqu'il n'y en a point naturellement, mais à les empêcher de naître, & à tenir exactement fermées les portes par lesquelles ils s'introduisent. Enfin, il a établi tout cela avec une clarté si lumineuse, avec un charme si touchant, avec une vérité si persuasive, qu'une ame non dépravée ne peut résister à l'attrait de ses images & à la force de ses raisons ; & vous voulez que cette longue suite d'écrits où respirent toujours les mêmes maximes, où le même langage se soutient toujours

avec la même chaleur, soit l'ouvrage d'un fourbe qui parle toujours non-seulement contre sa pensée, mais aussi contre son intérêt, puisque mettant tout son bonheur à remplir le monde de malheurs & de crimes, il devoit conséquemment chercher à multiplier les scélérats pour se donner des aides & des complices dans l'exécution de ses horribles projets; au lieu qu'il n'a travaillé réellement qu'à se susciter des obstacles & des adversaires dans tous les profélytes que ses livres feroient à la vertu.

Autres raisons non moins fortes dans mon esprit. Cet Auteur putatif, reconnu par toutes les preuves que vous m'avez fournies, le plus crapuleux, le plus vil débauché qui puisse exister, a passé sa vie avec les trainées des rues dans les plus infâmes réduits; il est hébété de débauche, il est pourri de verole, & vous voulez qu'il ait écrit ces inimitables lettres pleines de cet amour si brûlant & si pur qui ne germa jamais que dans des cœurs aussi chastes que tendres? Ignorez-vous que rien n'est moins tendre qu'un débauché, que l'amour n'est pas plus connu des liber-



tins que des femmes de mauvaise vie , que la crapule endurecit le cœur , rend ceux qui s'y livrent impudens , grossiers , brutaux , cruels , que leur sang appauvri dépouillé de cet esprit de vie qui du cœur porte au cerveau ces charmantes images d'où naît l'ivresse de l'amour , ne leur donne par l'habitude que les âcres picotemens du besoin , sans y joindre ces douces impressions qui rendent la sensualité aussi tendre que vive ? Qu'on me montre une lettre d'amour d'une main inconnue , je suis assuré de connoître à sa lecture si celui qui l'écrit a des mœurs. Ce n'est qu'aux yeux de ceux qui en ont que les femmes peuvent briller de ces charmes touchans & chastes qui seuls font le délire des cœurs vraiment amoureux. Les débauchés ne voient en elles que des instrumens de plaisir qui leur sont aussi méprisables que nécessaires , comme ces vases dont on se sert tous les jours pour les plus indispensables besoins. J'aurois défié tous les coureurs de filles de Paris d'écrire jamais une seule des lettres de l'Héloïse , & le livre entier , ce livre dont la lecture me jette dans les plus angéliques extases



feroit l'ouvrage d'un vil débauché ! comp-  
 tez , Monsieur, qu'il n'en est rien : ce n'est  
 pas avec de l'esprit & du jargon que ces  
 choses-là se trouvent. Vous voulez qu'un  
 hypocrite adroit qui ne marche à ses fins  
 qu'à force de ruse & d'astuce , aille étour-  
 diment se livrer à l'impétuosité de l'indi-  
 gnation contre tous les états , contre tous  
 les partis sans exception , & dire égale-  
 ment les plus dures vérités aux uns & aux  
 autres. Papistes , huguenots , grands , pe-  
 tits , hommes , femmes , robins , soldats ,  
 moines , prêtres , dévots , médecins , phi-  
 losophes , *Tros Rutulusve fuat* , tout est  
 peint , tout est démasqué sans jamais un mot  
 d'aigreur ni de personnalité contre qui  
 que ce soit , mais sans ménagement pour  
 aucun parti. Vous voulez qu'il ait toujours  
 suivi sa fougue au point d'avoir tout  
 soulevé contre lui , tout réuni pour l'ac-  
 cabler dans sa disgrâce , & tout cela sans  
 se ménager ni défenseur ni appui , sans  
 s'embarasser même du succès de ses li-  
 vres , sans s'informer au moins de l'effet  
 qu'ils produisoient & de l'orage qu'ils  
 attiroient sur sa tête , & sans en concevoir  
 le moindre souci quand le bruit com-

mença d'en arriver jusqu'à lui ? Cette intrépidité, cette imprudence, cette incurie est-elle de l'homme faux & fin que vous m'avez peint ? Enfin vous voulez qu'un *misérable* à qui l'on a ôté le nom de *scélérat* qu'on ne trouvoit pas encore assez abject, pour lui donner celui de *coquin* comme exprimant mieux la bassesse & l'indignité de son ame ; vous voulez que ce reptile ait pris & soutenu pendant quinze volumes le langage intrépide & fier d'un écrivain qui , consacrant sa plume à la vérité, ne quête point les suffrages du public & que le témoignage de son cœur met au-dessus des jugemens des hommes ? Vous voulez que parmi tant de si beaux livres modernes , les seuls qui pénètrent jusqu'à mon cœur , qui l'enflamment d'amour pour la vertu , qui l'attendrissent sur les miseres humaines, soient précisément les jeux d'un détestable fourbe qui se moque de ses lecteurs & ne croit pas un mot de ce qu'il leur dit avec tant de chaleur & de force ; tandis que tous les autres , écrits , à ce que vous m'affiurez , par de vrais sages dans de si pures intentions , me glacent le cœur , le resserrent , & ne m'inf-

pirent avec des sentimens d'aigreur , de peine , & de haine , que le plus intolérant esprit de parti ? Tenez , Monsieur , s'il n'est pas impossible que tout cela soit , il l'est du moins que jamais je le croye , fût-il mille fois démontré. Encore un coup , je ne résiste point à vos preuves ; elles m'ont pleinement convaincu : mais ce que je ne crois ni ne croirai de ma vie , c'est que l'Emile , & sur-tout l'article du goût dans le quatrième livre soit l'ouvrage d'un cœur dépravé , que l'Héloïse & sur-tout la lettre sur la mort de Julie ait été écrite par un scélérat , que celle à M. d'Alembert sur les spectacles soit la production d'une ame double , que le sommaire du projet de paix perpétuelle soit celle d'un ennemi du genre-humain , que le recueil entier des écrits du même Auteur soit sorti d'une ame hypocrite & d'une mauvaise tête ; non du pur zele d'un cœur brûlant d'amour pour la vertu. Non , Monsieur , non Monsieur ; le mien ne se prêtera jamais à cette absurde & fausse persuasion. Mais je dis & je soutiendrai toujours qu'il faut qu'il y ait deux J. J. , & que l'Auteur des livres & celui des crimes ne sont pas le même

homme. Voilà un sentiment si bien enraciné dans le fond de mon cœur que rien ne me l'ôtera jamais.

L E F R A N Ç O I S.

C'est pourtant une erreur sans le moindre doute ; & une autre preuve qu'il a fait des livres est qu'il en fait encore tous les jours.

R O U S S E A U.

Voilà ce que j'ignorois , & l'on m'avoit dit au contraire qu'il s'occupoit uniquement depuis quelques années à copier de la musique.

L E F R A N Ç O I S.

Bon , copier ! Il en fait le semblant pour faire le pauvre quoiqu'il soit riche , & couvrir sa rage de faire des livres & de barbouiller du papier. Mais personne ici n'en est la dupe , & il faut que vous veniez de bien loin pour l'avoir été.

R O U S S E A U.

Sur quoi , je vous prie , roulent ces nouveaux livres dont il se cache si bien , si à propos , & avec tant de succès ?

L E F R A N Ç O I S.

Ce sont des fadaïses de toute espee : des leçons d'Athéïsme , des éloges de la

philosophie moderne , des oraisons funebres , des traductions , des fatires . . . .

ROUSSEAU.

Contre ses ennemis , sans doute ?

LE FRANÇOIS.

Non , contre les ennemis de ses ennemis.

ROUSSEAU.

Voilà de quoi je ne me ferois pas douté.

LE FRANÇOIS.

Oh vous ne connoissez pas la ruse du drôle ! Il fait tout cela pour se mieux déguiser. Il fait de violentes sorties contre la présente administration ( en 1772 ) dont il n'a point à se plaindre , en faveur du Parlement qui l'a si indignement traité , & de l'auteur de toutes ses miseres , qu'il devoit avoir en horreur. Mais à chaque instant sa vanité se décele par les plus ineptes louanges de lui-même. Par exemple , il a fait dernièrement un livre fort plat , intitulé l'an *deux mille deux cents quarante* , dans lequel il consacre avec soin tous ses écrits à la postérité sans même excepter Narcisse , & sans qu'il en manque une seule ligne.

ROUSSEAU.

C'est en effet une bien étonnante balour-

dise. Dans les livres qui portent son nom , je ne vois pas un orgueil aussi bête.

L E F R A N Ç O I S.

En se nommant il se contraignoit ; à présent qu'il se croit bien caché , il ne se gêne plus.

R O U S S E A U.

Il a raison , cela lui réussit si bien ! Mais , Monsieur , quel est donc le vrai but de ses livres que cet homme si fin publie avec tant de mystere en faveur des gens qu'il devroit haïr , & de la doctrine à laquelle il a paru si contraire ?

L E F R A N Ç O I S.

En doutez - vous ? C'est de se jouer du public & de faire parade de son éloquence , en prouvant successivement le pour & le contre , & promenant ses lecteurs du blanc au noir pour se moquer de leur crédulité.

R O U S S E A U.

Par ma foi ! voilà , pour la détresse où il se trouve , un homme de bien bonne humeur , & qui pour être aussi haineux que vous le faites , n'est gueres occupé de ses ennemis ! Pour moi , sans être vain ni vindicatif , je vous déclare que si j'é-

tois à sa place, & que j'eusse encore fait des livres, ce ne seroit pas pour faire triompher mes persécuteurs & leur doctrine aux dépens de ma réputation & de mes propres écrits. S'il est réellement l'Auteur de ceux qu'il n'avoue pas, c'est une forte & nouvelle preuve qu'il ne l'est pas de ceux qu'il avoue. Car assurément il faudroit le supposer bien stupide & bien ennemi de lui-même, pour chanter la palinodie si mal à propos.

## LE FRANÇOIS.

Il faut avouer que vous êtes un homme bien obstiné, bien tenace dans vos opinions; au peu d'autorité qu'ont sur vous celles du public, on voit bien que vous n'êtes pas François. Parmi tous nos sages si vertueux, si justes, si supérieurs à toute partialité; parmi toutes nos dames si sensibles, si favorables à un Auteur qui peint si bien l'amour, il ne s'est trouvé personne qui ait fait la moindre résistance aux argumens triomphans de nos Messieurs, personne qui ne se soit rendu avec empressement, avec joie, aux preuves que ce même Auteur qu'on disoit tant aimer, que ce même J. J. si fêté, mais si



rogue & si haïssable, étoit la honte & l'opprobre du genre-humain ; & maintenant qu'on s'est si bien passionné pour cette idée , qu'on n'en voudroit pas changer quand la chose seroit possible , vous seul , plus difficile que tout le monde , venez ici nous proposer une distinction neuve & imprévue , qui ne le seroit pas si elle avoit la moindre solidité. Je conviens pourtant qu'à travers tout ce pathos , qui , selon moi , ne dit pas grand'chose , vous ouvrez de nouvelles vues qui pourroient avoir leur usage , communiquées à nos Messieurs. Il est certain que si l'on pouvoit prouver que J. J. n'a fait aucun des livres qu'il s'attribue , comme on prouve qu'il n'a pas fait le Devin , on ôteroit une difficulté qui ne laisse pas d'arrêter , ou du moins d'embarrasser encore bien des gens , malgré les preuves convaincantes des forfaits de ce misérable. Mais je serois aussi fort surpris , pour peu qu'on pût appuyer cette idée , qu'on se fût avisé si tard de la proposer. Je vois qu'en s'attachant à le couvrir de tout l'opprobre qu'il mérite , nos Messieurs ne laissent pas de s'inquiéter quelquefois de ces livres qu'ils

détestent , qu'ils tournent même en ridicule de toute leur force , mais qui leur attirent souvent des objections incommodes , qu'on leveroit tout-d'un-coup en affirmant qu'il n'a pas écrit un seul mot de tout cela , & qu'il en est incapable comme d'avoir fait le Devin. Mais je vois qu'on a pris ici une route contraire qui ne peut gueres ramener à celle-là ; & l'on croit si bien que ces écrits sont de lui , que nos Messieurs s'occupent depuis long-tems à les épilucher , pour en extraire le poison.

R O U S S E A U .

Le poison !

L E F R A N Ç O I S .

Sans doute. Ces beaux livres vous ont séduit comme bien d'autres , & je suis peu surpris qu'à travers toute cette ostentation de belle morale , vous n'ayez pas senti les doctrines pernicieuses qu'il y répand ; mais je le ferois fort qu'elles n'y fussent pas. Comment un tel serpent n'infecteroit-il pas de son venin tout ce qu'il touche ?

R O U S S E A U .

Eh bien , Monsieur , ce venin ! en a-t-on déjà beaucoup extrait de ces livres ?

## L E F R A N Ç O I S.

Beaucoup, à ce qu'on m'a dit ; & même il s'y met tout à découvert dans nombre de passages horribles, que l'extrême prévention qu'on avoit pour ces livres empêcha d'abord de remarquer ; mais qui frappent maintenant de surprise & d'effroi tous ceux qui, mieux instruits, les lisent comme il convient.

## R O U S S E A U.

Des passages horribles ! J'ai lu ces livres avec grand soin, mais je n'y en ai point trouvé de tel, je vous jure. Vous m'obligeriez de m'en indiquer quelqu'un.

## L E F R A N Ç O I S.

Ne les ayant pas lus, c'est ce que je ne saurois faire : mais j'en demanderai la liste à nos Messieurs qui les ont recueillis, & je vous la communiquerai. Je me rappelle seulement qu'on cite une note de l'Emile, où il enseigne ouvertement l'assassinat.

## R O U S S E A U.

Comment, Monsieur, il enseigne ouvertement l'assassinat, & cela n'a pas été remarqué de la première lecture ! Il falloit qu'il eût en effet des lecteurs bien prévenus ou bien distraits. Et où donc avoient les

les yeux les Auteurs de ces sages & graves Réquisitoires sur lesquels on l'a si régulièrement décrété ? Quelle trouvaille pour eux ! quel regret de l'avoir manquée !

LE FRANÇOIS.

Ah ! c'est que ces livres étoient trop pleins de choses à reprendre pour qu'on pût tout relever.

ROUSSEAU.

Il est vrai que le bon, le judicieux Joli de Fleuri, tout plein de l'horreur que lui inspiroit le *Système criminel de la Religion naturelle*, ne pouvoit gueres s'arrêter à des bagatelles comme des leçons d'assassinat ; ou peut-être, comme vous dites, son extrême prévention pour le livre l'empêchoit-elle de les remarquer. Dites, dites, Monsieur, que vos chercheurs de poison sont bien plutôt ceux qui l'y mettent, & qu'il n'y en a point pour ceux qui n'en cherchent pas. J'ai lu vingt fois la note dont vous parlez, sans y voir autre chose qu'une vive indignation contre un préjugé gothique, non moins extravagant que funeste, & je ne me serois jamais douté du sens que vos Messieurs lui donnent, si je n'avois vu par hasard une lettre infidieuse

qu'on a fait écrire à l'Auteur à ce sujet ; & la réponse qu'il a eu la foiblesse d'y faire , & où il explique le sens de cette note , qui n'avoit pas besoin d'autre explication que d'être lue à sa place par d'honnêtes gens. Un Auteur qui écrit d'après son cœur , est sujet en se passionnant , à des fougues qui l'entraînent au-delà du but , & à des écarts où ne tombent jamais ces écrivains subtils & méthodistes qui , sans s'animer sur rien au monde , ne disent jamais que ce qu'il leur est avantageux de dire , & qu'ils savent tourner sans se commettre , pour produire l'effet qui convient à leur intérêt. Ce sont les imprudences d'un homme confiant en lui-même , & dont l'ame généreuse ne suppose pas même que l'on puisse douter de lui. Soyez sûr que jamais hypocrite ni fourbe n'ira s'exposer à découvert. Nos Philosophes ont bien ce qu'ils appellent leur doctrine intérieure , mais ils ne l'enseignent au public qu'en se cachant , & à leurs amis qu'en secret. En prenant toujours tout à la lettre , on trouveroit peut-être en effet moins à reprendre dans les livres les plus dangereux , que dans ceux dont nous parlons.

ici, & en général que dans tous ceux où l'Auteur, sûr de lui-même, & parlant d'abondance de cœur, s'abandonne à toute sa véhémence, sans songer aux prises qu'il peut laisser au méchant qui le guette de sang-froid, & qui ne cherche dans tout ce qu'il offre de bon & d'utile qu'un côté mal gardé par lequel il puisse enfoncer le poignard. Mais lisez tous ces passages dans le sens qu'ils présentent naturellement à l'esprit du lecteur, & qu'ils avoient dans celui de l'Auteur en les écrivant, lisez-les à leur place avec ce qui précède & ce qui suit, consultez la disposition de cœur où ces lectures vous mettent ; c'est cette disposition qui vous éclairera sur leur véritable sens. Pour toute réponse à ces sinistres interpréteurs & pour leur juste peine, je ne voudrois que leur faire lire à haute voix l'ouvrage entier qu'ils déchirerent ainsi par lambeaux pour les teindre de leur venin ; je doute qu'en finissant cette lecture, il s'en trouvât un seul assez impudent pour oser renouveler son accusation.

LE FRANÇOIS.

Je fais qu'on blâme en général cette ma-



niere d'isoler & défigurer les passages d'un Auteur pour les interpréter au gré de la passion d'un censeur injuste ; mais par vos propres principes , nos Messieurs vous mettront ici loin de votre compte , car c'est encore moins dans des traits épars que dans toute la substance des livres dont il s'agit , qu'ils trouvent le poison que l'Auteur a pris soin d'y répandre : mais il y est fondu avec tant d'art , que ce n'est que par les plus subtiles analyses qu'on vient à bout de le découvrir.

R O U S S E A U.

En ce cas il étoit fort inutile de l'y mettre : car encore un coup , s'il faut chercher ce venin pour le sentir , il n'y est que pour ceux qui l'y cherchent ou plutôt qui l'y mettent. Pour moi , par exemple , qui ne me suis point avisé d'y en chercher , je puis bien jurer n'y en avoir point trouvé.

LE F R A N Ç O I S.

Eh qu'importe , s'il fait son effet sans être apperçu ? Effet qui ne résulte pas d'un tel ou d'un tel passage en particulier , mais de la lecture entière du livre. Qu'avez-vous à dire à cela ?



ROUSSEAU.

Rien, sinon qu'ayant lu plusieurs fois entier les écrits que J. J. s'attribue, l'effet total qu'il en a résulté dans mon ame a toujours été de me rendre plus humain, plus juste, meilleur que je n'étois auparavant; jamais je ne me suis occupé de ces livres sans profit pour la vertu.

LE FRANÇOIS.

Oh je vous certifie que ce n'est pas là l'effet que leur lecture a produit sur nos Messieurs.

ROUSSEAU.

Ah, je le crois! mais ce n'est pas la faute des livres: car pour moi, plus j'y ai livré mon cœur, moins j'y ai senti ce qu'ils y trouvent de pernicieux; & je suis sûr que cet effet qu'ils ont produit sur moi fera le même sur tout honnête homme qui les lira avec la même impartialité.

LE FRANÇOIS.

Dites, avec la même prévention; car ceux qui ont senti l'effet contraire, & qui s'occupent pour le bien public de ces utiles recherches, sont tous des hommes de la plus sublime vertu & de grands philosophes qui ne se trompent jamais.

Je n'ai rien encore à dire à cela. Mais faites une chose ; imbu des principes de ces grands philosophes qui ne se trompent jamais , mais sincere dans l'amour de la vérité , mettez-vous en état de prononcer comme eux avec connoissance de cause , & de décider sur cet article entr'eux d'un côté , escortés de tous leurs disciples qui ne jurent que par les maîtres , & de l'autre tout le public avant qu'ils l'eussent si bien endoctriné. Pour cela , lisez vous-même les livres dont il s'agit , & sur les dispositions où vous laissera leur lecture , jugez de celle où étoit l'Auteur en les écrivant , & de l'effet naturel qu'ils doivent produire quand rien n'agira pour le détourner. C'est , je crois , le moyen le plus sûr de porter sur ce point un jugement équitable.

L E F R A N Ç O I S.

Quoi ! vous voulez m'imposer le supplice de lire une immense compilation de préceptes de vertu rédigés par un coquin ?

R O U S S E A U.

Non , Monsieur , je veux que vous lisiez le vrai système du cœur humain rédigé par un honnête homme , & publié sous

un autre nom. Je veux que vous ne vous préveniez point contre des livres bons & utiles , uniquement parce qu'un homme indigne de les lire a l'audace de s'en dire l'Auteur.

## LE FRANÇOIS.

Sous ce point de vue , on pourroit se résoudre à lire ces livres , si ceux qui les ont le mieux examinés ne s'accordoient tous , excepté vous seul , à les trouver nuisibles & dangereux ; ce qui prouve assez que ces livres ont été composés , non comme vous dites , par un honnête homme dans des intentions louables , mais par un fourbe adroit , plein de mauvais sentimens masqués d'un extérieur hypocrite , à la faveur duquel ils surprennent , séduisent , & trompent les gens.

## R O U S S E A U.

Tant que vous continuerez de la sorte à mettre en fait sur l'autorité d'autrui l'opinion contraire à la mienne , nous ne saurions être d'accord. Quand vous voudrez juger par vous-même , nous pourrons alors comparer nos raisons , & choisir l'opinion la mieux fondée. Mais dans une question de fait comme celle-ci , je ne vois pour-

quoi je ferois obligé de croire , fans aucune raison probante , que d'autres ont ici mieux vu que moi.

L E F R A N Ç O I S .

Comptez-vous pour rien le calcul des voix quand vous êtes feul à voir autrement que tout le monde ?

R O U S S E A U .

Pour faire ce calcul avec juſteſſe , il faudroit auparavant ſavoir combien de gens dans cette affaire ne voyent , comme vous , que par les yeux d'autrui. Si du nombre de ces bruyantes voix on ôtoit les échos qui ne font que répéter celle des autres , & que l'on comptât celles qui reſtent dans le ſilence , faute d'oſer ſe faire entendre , il y auroit peut-être moins de diſproportion que vous ne penſez. En réduiſant toute cette multitude au petit nombre de gens qui menent les autres , il me reſteroit encore une forte raifon de ne pas préférer leur avis au mien. Car je ſuis ici parfaitement sûr de ma bonne foi , & je n'en puis dire autant avec la même aſſurance d'aucun de ceux qui , ſur cet article , diſent penſer autrement que moi. En un mot , je juge ici par moi-même. Nous ne pou-

vous donc raisonner au pair vous & moi , que vous ne vous mettiez en état de juger par vous-même aussi.

L E F R A N Ç O I S.

J'aime mieux pour vous complaire faire plus que vous ne demandez , en adoptant votre opinion préférablement à l'opinion publique ; car je vous avoue que le seul doute si ces livres ont été faits par ce misérable , m'empêcheroit d'en supporter la lecture aisément.

R O U S S E A U.

Faites mieux encore. Ne songez point à l'Auteur en les lisant , & sans vous prévenir ni pour ni contre , livrez votre ame aux impressions qu'elle en recevra. Vous vous assurerez ainsi par vous-même de l'intention dans laquelle ont été écrits ces livres , & s'ils peuvent être l'ouvrage d'un scélérat qui couvoit de mauvais desseins.

L E F R A N Ç O I S.

Si je fais pour vous cet effort , n'espérez pas du moins que ce soit gratuitement. Pour m'engager à lire ces livres malgré ma répugnance , il faut malgré la vôtre , vous engager vous-même à voir l'Auteur ,

ou selon vous celui qui se donne pour tel ; à l'examiner avec soin , & à démêler à travers son hypocrisie le fourbe adroit qu'elle a masqué si long-tems.

R O U S S E A U ,

Que m'osez-vous proposer ? Moi que j'aïlle chercher un pareil homme ! que je le voye ! que je le hante ! Moi qui m'indigne de respirer l'air qu'il respire , moi qui voudrois mettre le diametre de la terre entre lui & moi & m'en trouverois trop près encore ! Rousseau vous a-t-il donc paru facile en liaisons , au point d'aller chercher la fréquentation des méchans ? Si jamais j'avois le malheur de trouver celui-ci sur mes pas , je ne m'en consolerois qu'en le chargeant des noms qu'il mérite , en confondant sa morgue hypocrite par les plus cruels reproches , en l'accablant de l'affreuse liste de ses forfaits.

L E F R A N Ç O I S .

Que dites-vous là ? Que vous m'effrayez ! Avez-vous oublié l'engagement sacré que vous avez pris de garder avec lui le plus profond silence , & de ne lui jamais laisser connoître que vous ayez

même aucun soupçon de tout ce que je vous ai dévoilé ?

R O U S S E A U.

Comment ? vous m'étonnez. Cet engagement regardoit uniquement , du moins je l'ai cru , le tems qu'il a fallu mettre à m'expliquer les secrets affreux que vous m'avez révélés. De peur d'en brouiller le fil , il falloit ne pas l'interrompre jusqu'au bout , & vous ne vouliez pas que je m'exposasse à des discussions avec un fourbe , avant d'avoir toutes les instructions nécessaires pour le confondre pleinement. Voilà ce que j'ai compris de vos motifs dans le silence que vous m'avez imposé , & je n'ai pu supposer que l'obligation de ce silence allât plus loin que ne le permettent la justice & la loi.

L E F R A N Ç O I S.

Ne vous y trompez donc plus. Votre engagement , auquel vous ne pouvez manquer sans violer votre foi , n'a , quant à sa durée , d'autres bornes que celles de la vie. Vous pouvez , vous devez même répandre , publier par-tout l'affreux détail de ses vices & de ses crimes , travailler avec zele à étendre & accroître de plus en plus sa



diffamation , le rendre autant qu'il est possible , odieux , méprisable , exécration à tout le monde. Mais il faut toujours mettre à cette bonne œuvre un air de mystère & de commisération qui en augmente l'effet , & loin de lui donner jamais aucune explication qui le mette à portée de répondre & de se défendre , vous devez concourir avec tout le monde à lui faire ignorer toujours ce qu'on fait , & comment on le fait.

R O U S S E A U .

Voilà des devoirs que j'étois bien éloigné de comprendre , quand vous me les avez imposés , & maintenant qu'il vous plaît de me les expliquer , vous ne pouvez douter qu'ils ne me surprennent , & que je ne sois curieux d'apprendre sur quels principes vous les fondez. Expliquez-vous donc , je vous prie , & comptez sur toute mon attention.

L E F R A N Ç O I S .

O mon bon ami ! Qu'avec plaisir votre cœur navré du déshonneur que fait à l'humanité cet homme qui n'auroit jamais dû naître , va s'ouvrir à des sentimens qui en font la gloire dans les nobles âmes de ceux

qui ont démasqué ce malheureux ; ils étoient ses amis , ils faisoient profession de l'être. Séduits par un extérieur honnête & simple , par une humeur crue alors facile & douce , par la mesure de talens qu'il falloit pour sentir les leurs , sans prétendre à la concurrence , ils le rechercherent , se l'attachèrent , & l'eurent bientôt subjugué ; car il est certain que cela n'étoit pas difficile. Mais quand ils virent que cet homme si simple & si doux , prenant tout - d'un-coup l'effor , s'élevoit d'un vol rapide à une réputation à laquelle ils ne pouvoient atteindre , eux qui avoient tant de hautes prétentions si bien fondées , ils se doutèrent bientôt qu'il y avoit là - dessous quelque chose qui n'alloit pas bien , que cet esprit bouillant n'avoit pas si long-tems contenu son ardeur sans mystere , & dès-lors , persuadés que cette apparente simplicité n'étoit qu'un voile qui cachoit quelque projet dangereux , ils formerent la ferme résolution de trouver ce qu'ils cherchoient , & prirent à loisir les mesures les plus sûres pour ne pas perdre leurs peines.

Ils se concerterent donc pour éclairer

toutes ses allures, de maniere que rien ne leur pût échapper. Il les avoit mis lui-même sur la voie par la déclaration d'une faute grave qu'il avoit commise, & dont il leur confia le secret sans nécessité, sans utilité, non comme disoit l'hypocrite, pour ne rien cacher à l'amitié, & ne pas paroître à leurs yeux meilleur qu'il n'étoit ; mais plutôt, comme ils disent très-sensément eux-mêmes, pour leur donner le change, occuper ainsi leur attention, & les détourner de vouloir pénétrer plus avant dans le mystere obscur de son caractère. Cette étourderie de sa part fut sans doute un coup du Ciel qui voulut forcer le fourbe à se démasquer lui-même, ou du moins à leur fournir la prise dont ils avoient besoin pour cela. Profitant habilement de cette ouverture pour tendre leurs pièges autour de lui, ils passerent aisément de sa confiance à celle des complices de sa faute, desquels ils se firent bientôt autant d'instrumens pour l'exécution de leur projet. Avec beaucoup d'adresse, un peu d'argent & de grandes promesses, ils gagnèrent tout ce qui l'entouroit, & parvinrent ainsi par degrés à être instruits de ce qui le re-

gardoit auffi bien & mieux que lui-même. Le fruit de tous ces foins fut la découverte & la preuve de ce qu'ils avoient preffenti fi-tôt que ces livres firent du bruit, favoir, que ce grand prêcheur de vertu n'étoit qu'un monstre chargé de crimes cachés, qui depuis quarante ans mafquoit l'ame d'un fcélérat fous les dehors d'un honnête homme.

ROUSSEAU.

Continuez de grace. Voilà vraiment des chofes furprenantes que vous me racontez-là.

LE FRANÇOIS.

Vous avez vu en quoi confiftoient ces découvertes. Vous pouvez juger de l'embarras de ceux qui les avoient faites. Elles n'étoient pas de nature à pouvoir être tues, & l'on n'avoit pas pris tant de peines pour rien; cependant, quand il n'y auroit eu à les publier d'autre inconvénient que d'attirer au coupable les peines qu'il avoit méritées, c'en étoit affez pour empêcher ces hommes généreux de l'y vouloir expofer. Ils devoient, ils vouloient le démafquer, mais ils ne vouloient pas le perdre, & l'un fembloit pourtant fuivre

nécessairement de l'autre. Comment le confondre sans le punir ? Comment l'épargner sans se rendre responsable de la continuation de ses crimes : car pour du repentir , ils savoient bien qu'ils n'en devoient point attendre de lui. Ils savoient ce qu'ils devoient à la justice , à la vérité , à la sûreté publique ; mais ils ne savoient pas moins ce qu'ils se devoient à eux-mêmes. Après avoir eu le malheur de vivre avec ce scélérat dans l'intimité , ils ne pouvoient le livrer à la vindicte publique sans s'exposer à quelque blâme , & leurs honnêtes ames , pleines encore de commisération pour lui , vouloient surtout éviter le scandale , & faire qu'aux yeux de toute la terre , il leur dût son bien-être & sa conservation. Ils concerterent donc soigneusement leurs démarches , & résolurent de graduer si bien le développement de leurs découvertes , que la connoissance ne s'en répandît dans le public qu'à mesure qu'on y reviendrait des préjugés qu'on avoit en sa faveur. Car son hypocrisie avoit alors le plus grand succès. La route nouvelle qu'il s'étoit frayée , & qu'il paroïssoit suiivre avec assez  
de

de courage pour mettre sa conduite d'accord avec ses principes, son audacieuse morale qu'il sembloit prêcher par son exemple encore plus que par ses livres, & sur-tout son défintéressement apparent dont tout le monde alors étoit la dupe; toutes ces singularités qui supposoient du moins une ame ferme, excitoient l'admiration de ceux mêmes qui les désapprouvoient. On applaudissoit à ses maximes sans les admettre, & à son exemple sans vouloir le suivre.

Comme ces dispositions du public auroient pu l'empêcher de se rendre aisément à ce qu'on lui vouloit apprendre, il fallut commencer par les changer. Ses fautes mises dans le jour le plus odieux commencèrent l'ouvrage; son imprudence à les déclarer auroit pu paroître franchise; il la fallut déguiser. Cela paroissoit difficile; car on m'a dit qu'il en avoit fait dans l'Emile un aveu presque formel avec des regrets qui devoient naturellement lui épargner les reproches des honnêtes gens. Heureusement le public qu'on animoit alors contre lui, & qui ne voit rien que ce qu'on veut qu'il voye, n'apperçut point



tout cela , & bientôt avec les renseignements suffisans pour l'accuser & le convaincre , sans qu'il parût que ce fût lui qui les eut fournis , on eut la prise nécessaire pour commencer l'œuvre de sa diffamation. Tout se trouvoit merveilleusement disposé pour cela. Dans ses brutales déclamations il avoit , comme vous le remarquez vous-même , attaqué tous les états : tous ne demandoient pas mieux que de concourir à cette œuvre qu'aucun n'osoit entamer de peur de paroître écouter uniquement la vengeance. Mais à la faveur de ce premier fait bien établi & suffisamment aggravé , tout le reste devint facile. On put , sans soupçon d'animosité , se rendre l'écho de ses amis , qui même ne le chargeoient qu'en le plaignant & seulement pour l'acquis de leur conscience ; & voilà comment , dirigé par des gens instruits du caractère affreux de ce monstre , le public , revenu peu-à-peu des jugemens favorables qu'il en avoit portés si long-tems , ne vit plus que du faste où il avoit vu du courage , de la bassesse où il avoit vu de la simplicité , de la forfanterie où il avoit vu du désintéressement , & du ridicule où il avoit vu de la singularité.



Voilà l'état où il fallut amener les choses pour rendre croyables, même avec toutes leurs preuves, les noirs mystères qu'on avoit à révéler, & pour le laisser vivre dans une liberté du moins apparente, & dans une absolue impunité. Car une fois bien connu, l'on n'avoit plus à craindre qu'il pût ni tromper ni séduire personne, & ne pouvant plus se donner des complices, il étoit hors d'état, surveillé comme il l'étoit par ses amis & par leurs amis, de suivre ses projets exécrables, & de faire aucun mal dans la société. Dans cette situation, avant de révéler les découvertes qu'on avoit faites, on capitula qu'elles ne porteroient aucun préjudice à sa personne, & que pour le laisser même jouir d'une parfaite sécurité, on ne lui laisseroit jamais connoître qu'on l'eût démasqué. Cet engagement contracté avec toute la force possible a été rempli jusqu'ici avec une fidélité qui tient du prodige. Voulez-vous être le premier à l'enfreindre, tandis que le public entier, sans distinction de rang, d'âge, de sexe, de caractère, & sans aucune exception, pénétré d'admiration pour la générosité de ceux qui

ont conduit cette affaire , s'est empressé d'entrer dans leurs nobles vues , & de les favoriser par pitié pour ce malheureux : car vous devez sentir que là-dessus sa fureté tient à son ignorance , & que s'il pouvoit jamais croire que ses crimes sont connus , il se prévaudroit infailliblement de l'indulgence dont on les couvre pour en tramer de nouveaux avec la même impunité , que cette impunité seroit alors d'un trop dangereux exemple , & que ces crimes sont de ceux qu'il faut ou punir sévèrement , ou laisser dans l'obscurité.

R O U S S E A U .

Tout ce que vous venez de me dire m'est si nouveau , qu'il faut que j'y rêve long - tems pour arranger là - dessus mes idées. Il y a même quelques points sur lesquels j'aurois besoin de plus grande explication. Vous dites , par exemple , qu'il n'est pas à craindre que cet homme une fois bien connu séduise personne , qu'il se donne des complices , qu'il fasse aucun complot dangereux. Cela s'accorde mal avec ce que vous m'avez raconté vous-même de la continuation de ses crimes , & je craindrois fort au contraire qu'affiché

de la sorte , il ne servît d'enseigne aux méchans pour former leurs associations criminelles , & pour employer ses funestes talens à les affermir. Le plus grand mal & la plus grande honte de l'état social est que le crime y fasse des liens plus indissolubles que n'en fait la vertu. Les méchans se lient entr'eux plus fortement que les bons , & leurs liaisons sont bien plus durables , parce qu'ils ne peuvent les rompre impunément , que de la durée de ces liaisons dépend le secret de leurs trames , l'impunité de leurs crimes , & qu'ils ont le plus grand intérêt à se ménager toujours réciproquement. Au lieu que les bons , unis seulement par des affections libres qui peuvent changer sans conséquence , rompent & se séparent sans crainte & sans risque dès qu'ils cessent de se convenir. Cet homme , tel que vous me l'avez décrit , intrigant , actif , dangereux , doit être le foyer des complots de tous les scélérats. Sa liberté , son impunité , dont vous faites un si grand mérite aux gens de bien qui le ménagent , est un très.-grand malheur public : ils sont responsables de tous les maux qui peuvent en arriver , &

qui même en arrivent journellement selon vos propres récits. Est-il donc louable à des hommes justes de favoriser ainsi les méchans aux dépens des bons ?

L E F R A N Ç O I S.

Votre objection pourroit avoir de la force, s'il s'agissoit ici d'un méchant d'une cathégorie ordinaire. Mais songez toujours qu'il s'agit d'un monstre, l'horreur du genre-humain, auquel personne au monde ne peut se fier en aucune sorte, & qui n'est pas même capable du pacte que les scélérats font entr'eux. C'est sous cet aspect qu'également connu de tous, il ne peut être à craindre à qui que ce soit par ses trames. Détesté des bons pour ses œuvres, il l'est encore plus des méchans pour ses livres : par un juste châtimement de sa damnable hypocrisie, les fripons qu'il démasque pour se masquer, ont tous pour lui la plus invincible antipathie. S'ils cherchent à l'approcher, c'est seulement pour le surprendre & le trahir ; mais comptez qu'aucun d'eux ne tentera jamais de l'associer à quelque mauvaise entreprise.

R O U S S E A U.

C'est en effet un méchant d'une espece

bien particuliere que celui qui se rend encore plus odieux aux méchans qu'aux bons, & à qui personne au monde n'oseroit proposer une injustice.

## L E F R A N Ç O I S.

Oui, sans doute, d'une espece particuliere, & si particuliere que la nature n'en a jamais produit, & j'espere n'en reproduira plus un semblable. Ne croyez pourtant pas qu'on se repose avec une aveugle confiance sur cette horreur universelle. Elle est un des principaux moyens employés par les sages qui l'ont excitée, pour l'empêcher d'abuser par des pratiques pernicieuses de la liberté qu'on vouloit lui laisser, mais elle n'est pas le seul. Ils ont pris des précautions non moins efficaces, en le surveillant à tel point qu'il ne puisse dire un mot qui ne soit écrit, ni faire un pas qui ne soit marqué, ni former un projet qu'on ne pénétre à l'instant qu'il est conçu. Ils ont fait en sorte que, libre en apparence au milieu des hommes, il n'eût avec eux aucune société réelle, qu'il vécût seul dans la foule, qu'il ne fût rien de ce qui se fait, rien de ce qui se dit autour de lui, rien sur-tout de ce qui le

regarde & l'intéresse le plus , qu'il se sentît par - tout chargé de chaînes dont il ne pût ni montrer ni voir le moindre vestige. Ils ont élevé autour de lui des murs de ténèbres impénétrables à ses regards ; ils l'ont enterré vif parmi les vivans. Voilà peut-être la plus singulière , la plus étonnante entreprise qui jamais ait été faite. Son plein succès atteste la force du génie qui l'a conçue , & de ceux qui en ont dirigé l'exécution ; & ce qui n'est pas moins étonnant encore , est le zèle avec lequel le public entier s'y prête , sans apercevoir lui-même la grandeur , la beauté du plan dont il est l'aveugle & fidelle exécuteur.

Vous sentez bien néanmoins qu'un projet de cette espece , quelque bien concerté qu'il pût être , n'auroit pu s'exécuter sans le concours du Gouvernement : mais on eut d'autant moins de peine à l'y faire entrer qu'il s'agissoit d'un homme odieux à ceux qui en tenoient les rênes , d'un Auteur dont les féditieux écrits respiroient l'austérité républicaine , & qui , dit - on , haïssoit le Visirat , méprisoit les Visirs , vouloit qu'un Roi gouvernât par lui-même , que les Princes fussent justes , que



les peuples fussent libres, & que tout obéît à la loi. L'administration se prêta donc aux manœuvres nécessaires pour l'enlacer & le surveiller ; entrant dans toutes les vues de l'auteur du projet, elle pourvut à la sûreté du coupable autant qu'à son avilissement, & sous un air bruyant de protection, rendant sa diffamation plus solennelle, parvint par degrés à lui ôter avec toute espèce de crédit, de considération, d'estime, tout moyen d'abuser de ses pernicious talens pour le malheur du genre-humain.

Afin de le démasquer plus complètement, on n'a épargné ni soins, ni tems, ni dépense pour éclairer tous les momens de sa vie, depuis sa naissance jusqu'à ce jour. Tous ceux dont les cajoleries l'ont attiré dans leurs pièges, tous ceux qui, l'ayant connu dans sa jeunesse, ont fourni quelque nouveau fait contre lui, quelque nouveau trait à sa charge, tous ceux en un mot qui ont contribué à le peindre comme on vouloit, ont été récompensés de maniere ou d'autre, & plusieurs ont été avancés eux ou leurs proches, pour être entrés de bonne grace dans toutes les



vues de nos Messieurs. On a envoyé des gens de confiance chargés de bonnes instructions & de beaucoup d'argent à Venise, à Turin, en Savoye, en Suisse, à Geneve, par-tout où il a demeuré. On a largement récompensé tous ceux qui travaillant avec succès, ont laissé de lui, dans ces pays, les idées qu'on en vouloit donner & en ont rapporté les anecdotes qu'on vouloit avoir. Beaucoup même de personnes de tous les états, pour faire de nouvelles découvertes & contribuer à l'œuvre commune, ont entrepris à leurs propres frais & de leur propre mouvement, de grands voyages pour bien constater la scélératesse de J. J. avec un zele....

## R O U S S E A U.

Qu'ils n'auroient sûrement pas eu dans le cas contraire pour le constater honnête homme. Tant l'aversion pour les méchans a plus de force dans les belles ames que l'attachement pour les bons!

Voilà, comme vous le dites, un projet non moins admirable qu'admirablement exécuté. Il seroit bien curieux, bien intéressant de suivre dans leur détail toutes

les manœuvres qu'il a fallu mettre en usage pour en amener le succès à ce point. Comme c'est ici un cas unique depuis que le monde existe, & d'où naît une loi toute nouvelle dans le code du genre-humain, il importeroit qu'on connût à fond toutes les circonstances qui s'y rapportent. L'interdiction du feu & de l'eau chez les Romains tomboit sur les choses nécessaires à la vie, celle-ci tombe sur tout ce qui peut la rendre supportable & douce, l'honneur, la justice, la vérité, la société, l'attachement, l'estime. L'interdiction romaine menoit à la mort; celle-ci sans la donner la rend desirable, & ne laisse la vie que pour en faire un supplice affreux. Mais cette interdiction romaine étoit décernée dans une forme légale par laquelle le criminel étoit juridiquement condamné. Je ne vois rien de pareil dans celle-ci. J'attends de savoir pourquoi cette omission, ou comment on y a suppléé ?

## L E F R A N Ç O I S. ,

J'avoue que dans les formes ordinaires, l'accusation formelle & l'audition du coupable sont nécessaires pour le punir: mais au fond qu'importent ces formes quand

le délit est bien prouvé. La négation de l'accusé ( car il nie toujours pour échapper au supplice ) ne fait rien contre les preuves & n'empêche point sa condamnation. Ainsi, cette formalité, souvent inutile, l'est sur-tout dans le cas présent, où tous les flambeaux de l'évidence éclairent des forfaits inouis.

Remarquez d'ailleurs que quand ces formalités seroient toujours nécessaires pour punir, elles ne le sont pas du moins pour faire grace, la seule chose dont il s'agit ici. Si n'écoutant que la justice, on eût voulu traiter le misérable comme il le méritoit, il ne falloit que le saisir, le punir, & tout étoit fait. On se fût épargné des embarras, des soins, des frais immenses, & ce tissu de pièges & d'artifices dont on le tient enveloppé. Mais la générosité de ceux qui l'ont démasqué, leur tendre commiseration pour lui ne leur permettant aucun procédé violent, il a bien fallu s'assurer de lui sans attenter à sa liberté, & le rendre l'horreur de l'univers afin qu'il n'en fût pas le fléau.

Quel tort lui fait-on, & de quoi pourroit-il se plaindre? Pour le laisser vivre

parmi les hommes il a bien fallu le peindre à eux tel qu'il étoit. Nos Messieurs favent mieux que vous que les méchans cherchent & trouvent toujours leurs semblables pour comploter avec eux leurs mauvais desseins ; mais on les empêche de se lier avec celui - ci , en le leur rendant odieux à tel point qu'ils n'y puissent prendre aucune confiance. Ne vous y fiez pas , leur dit - on , il vous trahira pour le seul plaisir de nuire ; n'espérez pas le tenir par un intérêt commun. C'est très-gratuitement qu'il se plaît au crime ; ce n'est point son intérêt qu'il y cherche ; il ne connoît d'autre bien pour lui que le mal d'autrui : il préférera toujours le mal plus grand ou plus prompt de ses camarades , au mal moindre ou plus éloigné qu'il pourroit faire avec eux. Pour prouver tout cela , il ne faut qu'exposer sa vie. En faisant son histoire , on éloigne de lui les plus scélérats par la terreur. L'effet de cette méthode est si grand & si sûr que depuis qu'on le surveille & qu'on éclaire tous ses secrets , pas un mortel n'a encore eu l'audace de tenter sur lui l'appât d'une mauvaise action , & ce n'est jamais qu'au

leurre de quelque bonne œuvre qu'on parvient à le surprendre.

R O U S S E A U.

Voyez comme quelquefois les extrêmes se touchent ! Qui croiroit qu'un excès de scélératesse pût ainsi rapprocher de la vertu ? Il n'y avoit que vos Messieurs au monde qui pussent trouver un si bel art.

L E F R A N Ç O I S.

Ce qui rend l'exécution de ce plan plus admirable, c'est le mystere dont il a fallu le couvrir. Il falloit peindre le personnage à tout le monde, sans que jamais ce portrait passât sous ses yeux. Il falloit instruire l'univers de ses crimes, mais de telle façon que ce fût un mystere ignoré de lui seul. Il falloit que chacun le montrât au doigt, sans qu'il crût être vu de personne. En un mot, c'étoit un secret dont le public entier devoit être dépositaire, sans qu'il parvînt jamais à celui qui en étoit le sujet. Cela eût été difficile, peut-être impossible à exécuter avec tout autre ; mais les projets fondés sur des principes généraux, échouent souvent. En les appropriant tellement à l'individu qu'ils ne conviennent qu'à lui, on en rend l'exécution

bien plus sûre. C'est ce qu'on a fait aussi habilement qu'heureusement avec notre homme. On savoit qu'étranger & seul, il étoit sans appui, sans parens, sans assistance, qu'il ne tenoit à aucun parti, & que son humeur sauvage tendoit d'elle-même à l'isoler; on n'a fait pour l'isoler tout-à-fait que suivre sa pente naturelle, y faire tout concourir, & dès-lors tout a été facile. En le séquestrant tout-à-fait du commerce des hommes qu'il fuit, quel mal lui fait-on? En poussant la bonté jusqu'à lui laisser une liberté du moins apparente, ne falloit-il pas l'empêcher d'en pouvoir abuser? Ne falloit-il pas, en le laissant au milieu des citoyens, s'attacher à le leur bien faire connoître? Peut-on voir un serpent se glisser dans la place publique sans crier à chacun de se garder du serpent? N'étoit-ce pas sur-tout une obligation particulière pour les sages qui ont eu l'adresse d'écarter le masque dont il se couvroit depuis quarante ans, & de le voir les premiers à travers ses déguisemens, tel qu'ils le montrent depuis lors à tout le monde? Ce grand devoir de le faire abhorrer pour l'empêcher de nuire,



combiné avec le tendre intérêt qu'il inspire à ces hommes sublimes, est le vrai motif des soins infinis qu'ils prennent, des dépenses immenses qu'ils font, pour l'entourer de tant de pièges, pour le livrer à tant de mains, pour l'enlacer de tant de façons, qu'au milieu de cette liberté feinte, il ne puisse ni dire un mot, ni faire un pas, ni mouvoir un doigt qu'ils ne le sachent & ne le veuillent. Au fond tout ce qu'on en fait n'est que pour son bien, pour éviter le mal qu'on seroit contraint de lui faire, & dont on ne peut le garantir autrement. Il falloit commencer par l'éloigner de ses anciennes connoissances pour avoir le tems de les bien endoctriner ; on l'a fait décréter à Paris ; quel mal lui a-t-on fait ? Il falloit, par la même raison, l'empêcher de s'établir à Geneve ; on l'y a fait décréter aussi ; quel mal lui a-t-on fait ? On l'a fait lapider à Motiers ; mais les cailloux qui cassoient ses fenêtres & ses portes ne l'ont point atteint ; quel mal donc lui ont-ils fait ? On l'a fait chasser à l'entrée de l'hiver de l'Isle solitaire où il s'étoit réfugié, & de toute la Suisse ; mais c'étoit pour le forcer charitablement d'aller



d'aller en Angleterre (\*) chercher l'asyle qu'on lui préparoit à son insçu depuis long-tems, & bien meilleur que celui qu'il s'étoit obstiné de choisir, quoiqu'il ne pût de-là faire aucun mal à personne. Mais quel mal lui a-t-on fait à lui-même, & de quoi se plaint-il aujourd'hui? Ne le laisse-t-on pas tranquille dans son opprobre? Il peut se vautrer à son aise dans la fange où l'on le tient embourbé. On l'accable d'indignités, il est vrai; mais qu'importe? quelles blessures lui font-elles? N'est-il pas fait pour les souffrir, & quand chaque passant lui cracheroit au visage, quel malaprès tout, cela lui feroit-il? Mais ce monstre d'ingratitude ne sent rien, ne fait gré de rien, & tous les ménagemens qu'on a pour lui, loin de le toucher, ne

(\*) Choisir un Anglois pour mon dépositaire & mon confident, seroit, ce me semble, réparer d'une maniere bien authentique le mal que j'ai pu penser & dire de sa nation. On l'a trop abusée sur mon compte pour que j'aie pu ne pas m'abuser quelquefois sur le sien (†).

(†) *M. Rousseau étoit si bien revenu de ses préjugés contre l'Angleterre, que peu de tems avant sa mort, il donna commission à l'Editeur de lui chercher un asyle dans ce pays pour y finir ses jours.*

*Note de l'Editeur.*

font qu'irriter sa férocité. En prenant le plus grand soin de lui ôter tous ses amis, on ne leur a rien tant recommandé que d'en garder toujours l'apparence & le titre, & de prendre pour le tromper le même ton qu'ils avoient auparavant pour l'accueillir. C'est sa coupable défiance qui seule le rend misérable. Sans elle il seroit un peu plus dupe, mais il vivroit tout aussi content qu'autrefois. Devenu l'objet de l'horreur publique, il s'est vu par - là celui des attentions de tout le monde. C'étoit à qui le fêteroît, à qui l'auroit à dîner, à qui lui offriroit des retraites, à qui rechercheroit d'empressement pour obtenir la préférence. On eût dit à l'ardeur qu'on avoit pour l'attirer, que rien n'étoit plus honorable, plus glorieux que de l'avoir pour hôte, & cela dans tous les états, sans en excepter les Grands & les Princes, & mon ours n'étoit pas content!

R O U S S E A U.

Il avoit tort, mais il devoit être bien surpris! Ces Grands - là ne pensoient pas sans doute, comme ce Seigneur Espagnol, dont vous savez la réponse à Charles-quin

qui lui demandoit un de ses châteaux pour y loger le Connétable de Bourbon (\*).

LE FRANÇOIS.

Le cas est bien différent; vous oubliez qu'ici c'est une bonne œuvre.

ROUSSEAU.

Pourquoi ne voulez-vous pas que l'hospitalité envers le Connétable fût une aussi bonne œuvre que l'asyle offert à un scélérat?

LE FRANÇOIS.

Eh vous ne voulez pas m'entendre! Le Connétable savoit bien qu'il étoit rebelle à son Prince.

ROUSSEAU.

Jean-Jaques ne fait donc pas qu'il est un scélérat?

LE FRANÇOIS.

Le fin du projet est d'en user extérieurement avec lui comme s'il n'en savoit rien, ou comme si on l'ignoroit soi-même.

---

(\*) On a, dit-on, rendu inhabitable le château de Tryé depuis que j'y ai logé. Si cette opération a rapport à moi, elle n'est pas conséquente à l'empressement qui m'y avoit attiré, ni à celui avec lequel on engageoit M. le Prince de Ligne à m'offrir dans le même tems un asyle charmant dans ses terres, par une belle lettre qu'on eut même grand soin de faire courir dans tout Paris.

De cette sorte on évite avec lui le danger des explications, & feignant de le prendre pour un honnête homme, on l'obsède si bien sous un air d'empressement pour son mérite, que rien de ce qui se rapporte à lui, ni lui-même ne peut échapper à la vigilance de ceux qui l'approchent. Dès qu'il s'établit quelque part, ce qu'on fait toujours d'avance, les murs, les planchers, les ferrures, tout est disposé autour de lui pour la fin qu'on se propose, & l'on n'oublie pas de l'envoisiner convenablement; c'est-à-dire, de mouches venimeuses, de fourbes adroits & de filles accortes à qui l'on a bien fait leur leçon. C'est une chose assez plaisante de voir les barboteuses de nos Messieurs prendre des airs de Vierge pour tâcher d'aborder cet ours. Mais ce ne sont pas apparemment des Vierges qu'il lui faut, car ni les lettres pathétiques qu'on dicte à celles-là, ni les dolentes histoires qu'on leur fait apprendre, ni tout l'étalage de leurs malheurs & de leurs vertus, ni celui de leurs charmes flétris n'ont pu l'attendrir. Ce pourceau d'Epicure est devenu tout d'un coup un Xenocrate pour nos Messieurs.

ROUSSEAU.

N'en fut-il point un pour vos Dames ? Si ce n'étoit pas là le plus bruyant de ses forfaits, c'en seroit sûrement le plus irrémédiable.

LE FRANÇOIS.

Ah, Monsieur Rousseau, il faut toujours être galant, & de quelque façon qu'en use une femme, on ne doit jamais toucher cet article-là !

Je n'ai pas besoin de vous dire que toutes ses lettres sont ouvertes, qu'on retient soigneusement toutes celles dont il pourroit tirer quelque instruction, & qu'on lui en fait écrire de toutes les façons par différentes mains, tant pour sonder ses dispositions par ses réponses, que pour lui supposer dans celles qu'il rebute & qu'on garde, des correspondances dont on puisse un jour tirer parti contre lui. On a trouvé l'art de lui faire de Paris une solitude plus affreuse que les cavernes & les bois, où il ne trouve au milieu des hommes, ni communication, ni consolation, ni conseil, ni lumières, ni rien de tout ce qui pourroit lui aider à se conduire, un labyrinthe immense où l'on ne

lui laisse appercevoir dans les ténèbres que de fausses routes qui l'égareront de plus en plus. Nul ne l'aborde qui n'ait déjà sa leçon toute faite sur ce qu'il doit lui dire & sur le ton qu'il doit prendre en lui parlant. On tient note de tous ceux qui demandent à le voir (\*), & on ne le leur permet qu'après avoir reçu à son égard les instructions que j'ai moi-même été chargé de vous donner, au premier desir que vous avez marqué de le connoître. S'il entre en quelque lieu public, il y est regardé & traité comme un pestiféré : tout le monde l'entoure & le fixe, mais en s'écartant de lui & sans lui parler, seulement pour lui servir de barrière, & s'il ose parler lui-même & qu'on daigne lui répondre, c'est toujours ou par un mensonge, ou en éludant ses questions d'un ton si rude & si méprisant qu'il perde l'envie d'en faire. Au parterre on a grand soin de le recommander à ceux qui l'en-

---

(\*) On a mis pour cela dans la rue un marchand de tableaux tout vis-à-vis de ma porte, & à cette porte qu'on tient fermée un secret, afin que tous ceux qui voudront entrer chez moi soient forcés de s'adresser aux voisins qui ont leurs instructions & leurs ordres.

tourent, & de placer toujours à ses côtés  
 une garde ou un sergent qui parle ainsi  
 fort clairement de lui sans rien dire. On  
 l'a montré, signalé, recommandé par-tout  
 aux facteurs, aux commis, aux gardes,  
 aux mouches, aux favoyards, dans tous  
 les spectacles, dans tous les cafés, aux  
 barbiers, aux marchands, aux colporteurs,  
 aux libraires. S'il cherchoit un livre, un  
 almanac, un roman, il n'y en auroit plus  
 dans tout Paris, le seul desir manifesté de  
 trouver une chose telle qu'elle soit, est  
 pour lui l'infailible moyen de la faire dis-  
 paroître. A son arrivée à Paris il cherchoit  
 douze chansonnettes italiennes qu'il y fit  
 graver il y a une vingtaine d'années, &  
 qui étoient de lui comme le Devin du  
 Village : mais le recueil, les airs, les plan-  
 ches, tout disparut, tout fut anéanti dès  
 l'instant, sans qu'il en ait pu recouvrer  
 jamais un seul exemplaire. On est parvenu  
 à force de petites attentions multipliées, à  
 le tenir dans cette ville immense toujours  
 sous les yeux de la populace qui le voit  
 avec horreur. Veut-il passer l'eau vis-à-  
 vis les Quatre-nations ? On ne passera  
 point pour lui, même en payant la-voi-



ture entiere. Veut-il se faire décroter ? Les décroteurs, sur-tout ceux du Temple & du Palais - royal lui refuseront avec mépris leurs services. Entre-t-il aux Tuileries ou au Luxembourg ? Ceux qui distribuent des billets imprimés à la porte , ont ordre de le passer avec la plus outrageante affectation , & même de lui en refuser net , s'il se présente pour en avoir , & tout cela , non pour l'importance de la chose , mais pour le faire remarquer , connoître & abhorrer de plus en plus.

Une de leurs plus jolies inventions est le parti qu'ils ont su tirer pour leur objet de l'usage annuel de brûler en cérémonie un fuisse de paille dans la rue aux Ours. Cette fête populaire paroïssoit si barbare & si ridicule en ce siecle philosophe , que , déjà négligée , on alloit la supprimer tout-à - fait , si nos Messieurs ne se fussent avisés de la renouveler bien précieusement pour J. J. A cet effet , ils ont fait donner sa figure & son vêtement à l'homme de paille , ils lui ont armé la main d'un couteau bien luisant , & en le faisant promener en pompe dans les rues de Paris , ils ont eu soin qu'on le mît en station direc-

tement sous les fenêtres de J. J. tournant & retournant la figure de tous côtés pour la bien montrer au Peuple, à qui cependant de charitables interpretes font faire l'application qu'on desire, & l'excitent à brûler J. J. en effigie, en attendant mieux (\*). Enfin l'un de nos Messieurs m'a même assuré avoir eu le sensible plaisir de voir des mendians lui rejeter au nez son aumône, & vous comprenez bien....

R O U S S E A U.

Qu'ils n'y ont rien perdu. Ah quelle douceur d'ame ! quelle charité ! Le zele de vos Messieurs n'oublie rien.

L E F R A N Ç O I S.

Outre toutes ces précautions, on a mis en œuvre un moyen très-ingénieux pour découvrir s'il lui reste par malheur quelque personne de confiance qui n'aît pas

(\*) Il y auroit, à me brûler en personne, deux grands inconvéniens qui peuvent forcer ces Messieurs à se priver de ce plaisir. Le premier est qu'étant une fois mort & brûlé, je ne serois plus en leur pouvoir, & ils perdroient le plaisir plus grand de me tourmenter vif. Le second, bien plus grave, est qu'avant de me brûler il faudroit enfin m'entendre, au moins pour la forme, & je doute que malgré vingt ans de précautions & de trames, ils osent encore en courir le risque.

encore les instructions & les sentimens nécessaires pour suivre à son égard le plan généralement admis. On lui fait écrire par des gens qui, se feignant dans la détresse, implorent son secours ou ses conseils pour s'en tirer. Il cause avec eux, il les console, il les recommande aux personnes sur lesquelles il compte. De cette manière on parvient à les connoître, & de là facilement à les convertir. Vous ne fautiez croire combien par cette manœuvre on a découvert de gens qui l'estimoient encore & qu'il continuoit de tromper. Connus de nos Messieurs, ils sont bientôt détachés de lui, & l'on parvient par un art tout particulier, mais infallible, à le leur rendre aussi odieux qu'il leur fut cher auparavant. Mais soit qu'il pénètre enfin ce manège, soit qu'en effet il ne lui reste plus personne, ces tentatives sont sans succès depuis quelque tems. Il refuse constamment de s'employer pour les gens qu'il ne connoît pas, & même de leur répondre, & cela va toujours aux fins qu'on se propose en le faisant passer pour un homme insensible & dur. Car encore une fois rien n'est mieux pour éluder ses pernicieux

deffeins que de le rendre tellement haïffable à tous, que dès qu'il defire une chose c'en foit affez pour qu'il ne la puiſſe obtenir, & que dès qu'il s'intérefſe en faveur de quelqu'un, ce quelqu'un ne trouve plus ni patron ni aſſiſtance.

R O U S S E A U.

En effet tous ces moyens que vous m'avez détaillés, me paroiffent ne pouvoir manquer de faire de ce J. J. la riſée, le jouet du genre-humain, & de le rendre le plus abhorré des mortels.

L E F R A N Ç O I S.

Eh! fans doute. Voilà le grand, le vrai but des foins généreux de nos Meſſieurs. Et grâces à leur plein ſuccès, je puis vous aſſurer que depuis que le monde exiſte, jamais mortel n'a vécu dans une pareille dépreſſion.

R O U S S E A U.

Mais ne me diſiez-vous pas au contraire que le tendre ſoin de ſon bien-être entroit pour beaucoup dans ceux qu'ils prennent à ſon égard ?

L E F R A N Ç O I S.

Oui, vraiment, & c'eſt-là ſur-tout ce qu'il y a de grand, de généreux, d'admi-

nable dans le plan de nos Messieurs, qu'en l'empêchant de suivre ses volontés & d'accomplir ses mauvais desseins, on cherche cependant à lui procurer les douceurs de la vie, de façon qu'il trouve par-tout ce qui lui est nécessaire, & nulle part ce dont il peut abuser. On veut qu'il soit rassasié du pain de l'ignominie & de la coupe de l'opprobre. On affecte même pour lui des attentions moqueuses & dérisoires (\*), des respects comme ceux qu'on prodiguoit à Sancho dans son Isle, & qui le rendent encore plus ridicule aux yeux de la populace. Enfin, puisqu'il aime tant les distinctions, il a lieu d'être content, on a soin qu'elles ne lui manquent pas, & on le sert de son goût en le faisant par-tout montrer au doigt. Oui, Monsieur, on veut qu'il vive, & même agréablement, autant qu'il est possible à un méchant sans mal faire. On voudroit qu'il ne manquât à son bonheur que les moyens de troubler celui des autres. Mais c'est un ours qu'il faut

---

(\*) Comme quand on vouloit à toute force m'envoyer le vin d'honneur à Amiens, qu'à Londres les Tambours des Gardes devoient venir battre à ma porte, & qu'au Temple M. le Prince de Conti m'envoya sa Musique à mon lever.

enchaîner de peur qu'il ne dévore les passans. On craint sur-tout le poison de sa plume, & l'on n'épargne aucune précaution pour l'empêcher de l'exhaler ; on ne lui laisse aucun moyen de défendre son honneur, parce que cela lui seroit inutile, que sous ce prétexte il ne manqueroit pas d'attaquer celui d'autrui, & qu'il n'appartient pas à un homme livré à la diffamation d'oser diffamer personne. Vous concevez que parmi les gens dont on s'est assuré, l'on n'a pas oublié les libraires, sur-tout ceux dont il s'est autrefois servi. L'on en a même tenu un très-long-tems à la Bastille sous d'autres prétextes, mais en effet pour l'endoctriner plus long-tems à loisir sur le compte de J. J. (\*). On a recommandé à tout ce qui

---

(\*) On y a détenu de même, en même tems & pour le même effet, un Genevois de mes amis, lequel, aigri par d'anciens griefs contre les magistrats de Geneve, excitoit les citoyens contr'eux à mon occasion. Je pensois bien différemment, & jamais, en écrivant soit à eux, soit à lui, je ne cessai de les presser tous d'abandonner ma cause & de remettre à de meilleurs tems la défense de leurs droits. Cela n'empêcha pas qu'on ne publiât avoir trouvé tout le contraire dans les lettres que je lui écrivois, & que c'étoit moi qui étois le boute-feu. Que peuvent désormais attendre des gens puissans la justice, la vérité, l'innocence, quand une fois ils en font venus jusques-là ?

l'entoure de veiller particulièrement à ce qu'il peut écrire. On a même tâché de lui en ôter les moyens , & l'on étoit parvenu dans la retraite où on l'avoit attiré en Dauphiné , à écarter de lui toute encre lifible, en forte qu'il ne put trouver fous ce nom que de l'eau légèrement teinte , qui même en peu de tems perdoit toute fa couleur. Malgré toutes ces précautions , le drôle eft encore parvenu à écrire fes mémoires qu'il appelle fes confessions , & que nous appellons fes menfonges , avec de l'encre de la Chine , à laquelle on n'avoit pas fongé : mais fi l'on ne peut l'empêcher de barbouiller du papier à fon aife , on l'empêche au moins de faire circuler fon venin : car aucun chiffon , ni petit ni grand , pas un billet de deux lignes ne peut fortir de fes mains , fans tomber à l'inftant même dans celles des gens établis pour tout recueillir. A l'égard de fes difcours , rien n'en eft perdu. Le premier foin de ceux qui l'entourent , eft de s'attacher à le faire jafer ; ce qui n'eft pas difficile , ni même de lui faire dire à-peu-près ce qu'on veut , ou du moins comme on le veut , pour en



tirer avantage , tantôt en lui débitant de fausses nouvelles , tantôt en l'animant par d'adroites contradictions , & tantôt au contraire en paroissant acquiescer à tout ce qu'il dit. C'est alors sur-tout qu'on tient un registre exact des indiscrettes vivacités qui lui échappent , & qu'on amplifie & commente de sang-froid. Ils prennent en même tems toutes les précautions possibles pour qu'il ne puisse tirer d'eux aucune lumiere , ni par rapport à lui ni par rapport à qui que ce soit. On ne prononce jamais devant lui le nom de ses premiers délateurs , & l'on ne parle qu'avec la plus grande réserve de ceux qui influent sur son sort , de sorte qu'il lui est impossible de parvenir à favoir ni ce qu'ils disent , ni ce qu'ils font , s'ils sont à Paris ou absens , ni même s'ils sont morts ou en vie. On ne lui parle jamais de nouvelles , ou on ne lui en dit que de fausses ou de dangereuses , qui seroient de sa part de nouveaux crimes s'il s'avisoit de les répéter. En province on empêchoit aisément qu'il ne lût aucune gazette. A Paris où il y auroit trop d'affeciation , l'on empêche au moins qu'il n'en voye aucune dont il

puisse tirer quelque instruction qui le regarde , & sur-tout celles où nos Messieurs font parler de lui. S'il s'enquiert de quelque chose , personne n'en fait rien ; s'il s'informe de quelqu'un , personne ne le connoît , s'il demandoit avec un peu d'empressement le tems qu'il fait , on ne le lui diroit pas. Mais on s'applique en revanche à lui faire trouver les denrées sinon à meilleur marché , du moins de meilleure qualité qu'il ne les auroit au même prix , ses bienfaiteurs suppléant généreusement de leur bourse à ce qu'il en coûte de plus pour satisfaire la délicatesse qu'ils lui supposent , & qu'ils tâchent même d'exciter en lui par l'occasion & le bon marché , pour avoir le plaisir d'en tenir note. De cette maniere mettant adroitement le menu peuple dans leur confiance , ils lui font l'aumône publiquement malgré lui , de façon qu'il lui soit impossible de s'y dérober ; & cette charité , qu'on s'attache à rendre bruyante , a peut-être contribué plus que toute autre chose , à le déprimer autant que le desiroient ses amis.

ROUSSEAU,

ROUSSEAU.

Comment, ses amis ?

LE FRANÇOIS.

Oui, c'est un nom qu'aiment à prendre toujours nos Messieurs, pour exprimer toute leur bienveillance envers lui, toute leur sollicitude pour son bonheur, &, ce qui est très-bien trouvé, pour le faire accuser d'ingratitude, en se montrant si peu sensible à tant de bonté.

ROUSSEAU.

Il y a là quelque chose que je n'entends pas bien. Expliquez-moi mieux tout cela, je vous prie.

LE FRANÇOIS.

Il importoit, comme je vous l'ai dit, pour qu'on pût le laisser libre sans danger, que sa diffamation fût universelle (\*).

(\*) Je n'ai point voulu parler ici de ce qui se fait au théâtre & de ce qui s'imprime journellement en Hollande & ailleurs, parce que cela passe toute croyance, & qu'en le voyant & en ressentant continuellement les tristes effets, j'ai peine encore à le croire moi-même. Il y a quinze ans que tout cela dure, toujours avec l'approbation publique & l'aveu du Gouvernement. Et moi je vieillis ainsi seul parmi ces forcenés, sans aucune consolation de personne, sans néanmoins perdre ni courage, ni patience, &, dans l'ignorance où l'on me tient, élevant au Ciel pour toute défense un cœur exempt de fraude & des mains pures de tout mal.

Il ne suffisoit pas de la répandre dans les cercles & parmi la bonne compagnie ; ce qui n'étoit pas difficile & fut bientôt fait. Il falloit qu'elle s'étendit parmi tout le peuple , & dans les plus bas étages aussi bien que dans les plus élevés ; & cela présentoit plus de difficulté ; non-seulement parce que l'affectation de le tympaniser ainsi à son insçu pouvoit scandaliser les simples , mais sur-tout à cause de l'inviolable loi de lui cacher tout ce qui le regarde , pour éloigner à jamais de lui tout éclaircissement , toute instruction , tout moyen de défense & de justification , toute occasion de faire expliquer personne , de remonter à la source des lumières qu'on a sur son compte , & qu'il étoit moins sûr pour cet effet de compter sur la discrétion de la populace que sur celle des honnêtes gens. Or pour l'intéresser cette populace , à ce mystere , sans paroître avoir cet objet , ils ont admirablement tiré parti d'une ridicule arrogance de notre homme , qui est de faire le fier sur les dons , & de ne vouloir pas qu'on lui fasse l'aumône.

ROUSSEAU.

Mais, je crois que vous & moi ferions assez capables d'une pareille arrogance : qu'en pensez-vous ?

LE FRANÇOIS.

Cette délicatesse est permise à d'honnêtes gens. Mais un drôle comme cela qui fait le gueux, quoiqu'il soit riche, de quel droit ose-t-il rejeter les menues charités de nos Messieurs ?

ROUSSEAU.

Du même droit, peut-être, que les mendiants rejettent les siennes. Quoi qu'il en soit, s'il fait le gueux, il reçoit donc ou demande l'aumône ? car voilà tout ce qui distingue le gueux du pauvre, qui n'est pas plus riche que lui, mais qui se contente de ce qu'il a, & ne demande rien à personne.

LE FRANÇOIS.

Eh non ! celui-ci ne la demande pas directement. Au contraire, il la rejette insolument d'abord ; mais il cède à la fin tout doucement quand on s'obstine.

ROUSSEAU.

Il n'est donc pas si arrogant que vous disiez d'abord, & retournant votre ques-

tion, je demande à mon tour pourquoi ils s'obstinent à lui faire l'aumône comme à un gueux, puisqu'ils savent si bien qu'il est riche ?

L E F R A N Ç O I S.

Le pourquoi, je vous l'ai déjà dit. Ce feroit, j'en conviens, outrager un honnête homme: mais c'est le sort que mérite un pareil scélérat d'être avili par tous les moyens possibles, & c'est une occasion de mieux manifester son ingratitude, par celle qu'il témoigne à ses bienfaiteurs.

R O U S S E A U.

Trouvez-vous que l'intention de l'avilir mérite une grande reconnoissance ?

L E F R A N Ç O I S.

Non, mais c'est l'aumône qui la mérite. Car, comme disent très-bien nos Messieurs, l'argent rachete tout, & rien ne le rachete. Quelle que soit l'intention de celui qui donne, même par force, il reste toujours bienfaiteur, & mérite toujours comme tel la plus vive reconnoissance. Pour éluder donc là brutale rusticité de notre homme, on a imaginé de lui faire en détail à son insçu beaucoup de petits dons bruyans, qui demandent le concours

de beaucoup de gens & sur-tout du menu peuple, qu'on fait entrer ainsi sans affectation dans la grande confiance, afin qu'à l'horreur pour ses forfaits se joigne le mépris pour sa misère & le respect pour ses bienfaiteurs. On s'informe des lieux où il se pourvoit des denrées nécessaires à sa subsistance, & l'on a soin qu'au même prix on les lui fournisse de meilleure qualité, & par conséquent plus chères (\*).

Au fond, cela ne lui fait aucune économie, & il n'en a pas besoin, puisqu'il est riche : mais pour le même argent il est mieux servi, sa bassesse & la générosité de nos Messieurs circulent ainsi parmi le peuple, & l'on parvient de cette ma-

(\*) *Voici une explication que la vérité semble exiger de moi.*

*L'augmentation du prix des denrées, & les commencemens de caducité qui paroissoient en M. Rousseau vers la fin de ses jours, faisoient craindre à sa femme qu'il ne succombât, faute d'une nourriture saine. Elle se décida alors, avec l'aveu d'une personne en qui elle avoit de la confiance, de tromper pieusement son mari, sur le prix qu'on la faisoit payer sa petite provision de bouche. Voici le fait; & c'est ainsi que cet infortuné voyoit par-tout la confirmation de ses malheurs. Ses adversaires s'y sont pris bien adroitement, en poussant à bout sa sensibilité : c'étoit seulement de ce côté-là qu'ils pouvoient avoir quelque prise sur sa grande ame.*

*Note de l'Editeur,*



niere à l'y rendre abject & méprisable ; en paroissant ne songer qu'à son bien-être & à le rendre heureux malgré lui. Il est difficile que le misérable ne s'apperçoive pas de ce petit manège , & tant mieux : car s'il se fâche , cela prouve de plus en plus son ingratitude , & s'il change de marchands on répète aussi-tôt la même manœuvre , la réputation qu'on veut lui donner se répand encore plus rapidement. Ainsi plus il se débat dans ses lacs , & plus il les refferre.

R O U S S E A U .

Voilà , je vous l'avoue , ce que je ne comprenois pas bien d'abord. Mais , Monsieur , vous en qui j'ai connu toujours un cœur si droit , se peut-il que vous approuviez de pareilles manœuvres ?

L E F R A N Ç O I S .

Je les blâmerois fort pour tout autre ; mais ici je les admire par le motif de bonté qui les dicte , sans pourtant avoir voulu jamais y tremper. Je hais J. J. , nos Messieurs l'aiment , ils veulent le conserver à tout prix ; il est naturel qu'eux & moi ne nous accordions pas sur la conduite à tenir avec un pareil homme. Leur système ,

injuste peut-être en lui-même, est rectifié par l'intention.

R O U S S E A U.

Je crois qu'il me la rendroit suspecte : car on ne va point au bien par le mal, ni à la vertu par la fraude. Mais puisque vous m'assurez que J. J. est riche, comment le public accorde-t-il ces choses-là ? Car enfin rien ne doit lui sembler plus bizarre & moins méritoire qu'une aumône faite par force à un riche scélérat ?

L E F R A N Ç O I S.

Oh le public ne rapproche pas ainsi les idées qu'on a l'adresse de lui montrer séparément. Il le voit riche pour lui reprocher de faire le pauvre, ou pour le frustrer du produit de son labeur, en se disant qu'il n'en a pas besoin. Il le voit pauvre pour insulter à sa misère & le traiter comme un mendiant. Il ne le voit jamais que par le côté qui pour l'instant le montre plus odieux ou plus misérable, quoiqu'incompatible avec les autres aspects sous lesquels il le voit en d'autres tems.

R O U S S E A U.

Il est certain qu'à moins d'être de la plus brute insensibilité, il doit être aussi péné-

tré que surpris de cette association d'at-  
tentions & d'outrages dont il sent à chaque  
instant les effets. Mais quand, pour l'u-  
nique plaisir de rendre sa diffamation  
plus complete, on lui passe journalle-  
ment tous ses crimes, qui peut être sur-  
pris s'il profite de cette coupable indul-  
gence pour en commettre incessamment  
de nouveaux ? C'est une objection que  
je vous ai déjà faite & que je répete  
parce que vous l'avez éludée sans y ré-  
pondre. Par tout ce que vous m'avez ra-  
conté, je vois que, malgré toutes les  
mesures qu'on a prises, il va toujours  
son train comme auparavant, sans s'em-  
barraffer en aucune sorte des surveillans  
dont il se voit entouré. Lui qui prit jadis  
là-dessus tant de précautions, que pendant  
quarante ans, trompant exactement tout  
le monde, il passa pour un honnête  
homme, je vois qu'il n'use de la liberté  
qu'on lui laisse, que pour assouvir sans  
gêne sa méchanceté, pour commettre cha-  
que jour de nouveaux forfaits dont il est  
bien sûr qu'aucun n'échappe à ses sur-  
veillans, & qu'on lui laisse tranquille-  
ment consommer. Est-ce donc une vertu

si méritoire à vos Messieurs d'abandonner ainsi les honnêtes gens à la furie d'un scélérat , pour l'unique plaisir de compter tranquillement ses crimes , qu'il leur seroit si aisé d'empêcher ?

L E F R A N Ç O I S .

Ils ont leurs raisons pour cela.

R O U S S E A U .

Je n'en doute point : mais ceux mêmes qui commettent les crimes , ont sans doute aussi leurs raisons ; cela suffit-il pour les justifier ? Singulière bonté , convenez-en , que celle qui , pour rendre le coupable odieux , refuse d'empêcher le crime , & s'occupe à choyer le scélérat aux dépens des innocens dont il fait sa proie. Laisser commettre les crimes qu'on peut empêcher , n'est pas seulement en être témoin , c'est en être complice. D'ailleurs , si on lui laisse toujours faire tout ce que vous dites qu'il fait , que sert donc de l'espionner de si près avec tant de vigilance & d'activité ? Que sert d'avoir découvert ses œuvres pour les lui laisser continuer , comme si on n'en favoit rien ? Que sert de gêner si fort sa volonté dans les choses indifférentes pour la laisser en toute

liberté, dès qu'il s'agit de mal faire ? On diroit que vos Messieurs ne cherchent qu'à lui ôter tout moyen de faire autre chose que des crimes. Cette indulgence vous paroît-elle donc si raisonnable, si bien entendue, & digne de personnages si vertueux ?

LE FRANÇOIS.

Il y a dans tout cela, je dois l'avouer ; des choses que je n'entends pas fort bien moi-même ; mais on m'a promis de m'expliquer tout à mon entière satisfaction. Peut-être pour le rendre plus exécrationnel a-t-on cru devoir charger un peu le tableau de ses crimes, sans se faire un grand scrupule de cette charge qui dans le fond importe assez peu ; car puisqu'un homme coupable d'un crime est capable de cent, tous ceux dont on l'accuse sont tout au moins dans sa volonté, & l'on peut à peine donner le nom d'impostures à de pareilles accusations.

Je vois que la base du système que l'on suit à son égard est le devoir qu'on s'est imposé qu'il fût bien démasqué, bien connu de tout le monde, & néanmoins de n'avoir jamais avec lui aucune expli-

cation, de lui ôter toute connoissance de ses accusateurs & toute lumière certaine des choses dont il est accusé. Cette double nécessité est fondée sur la nature des crimes qui rendroit leur déclaration publique trop scandaleuse, & qui ne souffre pas qu'il soit convaincu sans être puni. Or voulez-vous qu'on le punisse sans le convaincre? Nos formes judiciaires ne le permettroient pas, & ce feroit aller directement contre les maximes d'indulgence & de commiseration qu'on veut suivre à son égard. Tout ce qu'on peut donc faire pour la sûreté publique est, premièrement de le surveiller si bien qu'il n'entreprenne rien qu'on ne le sache, qu'il n'exécute rien d'important qu'on ne le veuille, & sur le reste d'avertir tout le monde du danger qu'il y a d'écouter & fréquenter un pareil scélérat. Il est clair qu'ainsi bien avertis, ceux qui s'exposent à ses attentats, ne doivent, s'ils y succombent, s'en prendre qu'à eux-mêmes. C'est un malheur qu'il n'a tenu qu'à eux d'éviter, puisque, fuyant comme il fait les hommes, ce n'est pas lui qui va les chercher.

Autant en peut - on dire à ceux qui passent dans un bois où l'on fait qu'il y a des voleurs, sans que cela fasse une raison valable pour laisser ceux-ci en toute liberté d'aller leur train, sur-tout, quand pour les contenir il suffit de le vouloir. Mais quelle excuse peuvent avoir vos Messieurs, qui ont soin de fournir eux-mêmes des proies à la cruauté du barbare, par les émissaires dont vous m'avez dit qu'ils l'entourent, qui tâchent à toute force de se familiariser avec lui, & dont sans doute il a soin de faire ses premières victimes ?

## L E F R A N Ç O I S.

Point du tout. Quelque familièrement qu'ils vivent chez lui, tâchant même d'y manger & boire sans s'embarrasser des risques, il ne leur en arrive aucun mal. Les personnes sur lesquelles il aime assouvir sa furie sont celles pour lesquelles il a de l'estime & du penchant; celles auxquelles il voudroit donner sa confiance pour peu que leurs cœurs s'ouvrirent au sien, d'anciens amis qu'il regrette, & dans lesquels il semble encore chercher les con-



solations qui lui manquent. C'est ceux-là qu'il choisit pour les expédier par préférence ; le lien de l'amitié lui pèse ; il ne voit avec plaisir que ses ennemis.

R O U S S E A U.

On ne doit pas disputer contre les faits ; mais convenez que vous me peignez-là un bien singulier personnage , qui n'empoisonne que ses amis , qui ne fait des livres qu'en faveur de ses ennemis , & qui fuit les hommes pour leur faire du mal.

Ce qui me paroît encore bien étonnant en tout ceci , c'est comment il se trouve d'honnêtes gens qui veulent rechercher , hanter un pareil monstre , dont l'abord seul devoit leur faire horreur. Que la canaille envoyée par vos Messieurs , & faite pour l'espionnage , s'empare de lui , voilà ce que je comprends sans peine. Je comprends encore que trop heureux de trouver quelqu'un qui veuille le souffrir , il ne doit pas lui , misanthrope avec les honnêtes gens , mais à charge à lui-même , se rendre difficile sur les liaisons , qu'il doit voir , accueillir , rechercher avec grand empressement les coquins qui lui

ressemblent, pour les engager dans ses damnables complots. Eux de leur côté, dans l'espoir de trouver en lui un bon camarade bien endurci, peuvent, malgré l'effroi qu'on leur a donné de lui, s'exposer, par l'avantage qu'ils en espèrent, au risque de le fréquenter. Mais que des gens d'honneur cherchent à se faufiler avec lui, voilà, Monsieur, ce qui me passe. Que lui disent-ils donc ? Quel ton peuvent-ils prendre avec un pareil personnage ? Un aussi grand scélérat peut très-bien être un homme vil qui, pour aller à ses fins, souffre toutes sortes d'outrages, & pourvu qu'on lui donne à dîner, boit les affronts comme l'eau, sans les sentir ou sans en faire semblant. Mais vous m'avouerez qu'un commerce d'insulte & de mépris d'une part, de bassesse & de mensonge de l'autre, ne doit pas être fort attrayant pour d'honnêtes gens.

L E F R A N Ç O I S .

Ils en sont plus estimables de se sacrifier ainsi pour le bien public. Approcher de ce misérable est une œuvre méritoire, quand elle mène à quelque nouvelle découverte sur son caractère affreux. Un tel

caractere tient du prodige , & ne fauroit être assez attesté. Vous comprenez que personne ne l'approche pour avoir avec lui quelque société réelle , mais seulement pour tâcher de le surprendre , d'en tirer quelque nouveau trait pour son portrait , quelque nouveau fait pour son histoire , quelque indiscretion dont on puisse faire usage pour le rendre toujours plus odieux. D'ailleurs , comptez - vous pour rien le plaisir de le persifler , de lui donner à mots couverts les noms injurieux qu'il mérite , sans qu'il ose ou puisse répondre , de peur de déceler l'application qu'on le force à s'en faire : c'est un plaisir qu'on peut savourer sans risque ; car s'il se fâche , il s'accuse lui-même , & s'il ne se fâche pas , en lui disant ainsi ses vérités indirectement , on se dédommage de la contrainte où l'on est forcé de vivre avec lui , en feignant de le prendre pour un honnête homme.

R O U S S E A U.

Je ne fais si ces plaisirs-là sont fort doux , pour moi , je ne les trouve pas fort nobles , & je vous crois assez du même avis , puisque vous les avez toujours dé-

daignés. Mais, Monsieur, à ce compte, cet homme chargé de tant de crimes, n'a donc jamais été convaincu d'aucun ?

L E F R A N Ç O I S.

Eh non vraiment. C'est encore un acte de l'extrême bonté dont on use à son égard de lui épargner la honte d'être confondu. Sur tant d'invincibles preuves, n'est-il pas complètement jugé sans qu'il soit besoin de l'entendre ? Où regne l'évidence du délit, la conviction du coupable n'est-elle pas superflue ? Elle ne seroit pour lui qu'une peine de plus. En lui ôtant l'inutile liberté de se défendre, on ne fait que lui ôter celle de mentir & de calomnier.

R O U S S E A U.

Ah, graces au Ciel, je respire ! vous délivrez mon cœur d'un grand poids.

L E F R A N Ç O I S.

Qu'avez-vous donc ? D'où vous naît cet épanouissement subit, après l'air morne & pensif qui ne vous a point quitté durant tout cet entretien, & si différent de l'air jovial & gai qu'ont tous nos Messieurs, quand ils parlent de J. J. & de ses crimes ?

R O U S S E A U.

ROUSSEAU.

Je vous l'expliquerai, si vous avez la patience de m'entendre ; car ceci demande encore des digressions.

Vous connoissez assez ma destinée pour savoir qu'elle ne m'a gueres laissé goûter les prospérités de la vie : je n'y ai trouvé, ni les biens dont les hommes font cas ; ni ceux dont j'aurois fait cas moi-même ; vous savez à quel prix elle m'a vendu cette fumée dont ils sont si avides, & qui, même eût-elle été plus pure, n'étoit pas l'aliment qu'il falloit à mon cœur. Tant que la fortune ne m'a fait que pauvre, je n'ai pas vécu malheureux. J'ai goûté quelquefois de vrais plaisirs dans l'obscurité : mais je n'en suis sorti que pour tomber dans un gouffre de calamités, & ceux qui m'y ont plongé, se sont appliqués à me rendre insupportables les maux qu'ils feignoient de plaindre, & que je n'aurois pas connus sans eux. Revenu de cette douce chimère de l'amitié dont la vaine recherche a fait tous les malheurs de ma vie, bien plus revenu des erreurs de l'opinion dont je suis la victime, ne trouvant plus parmi les hommes ni

droiture , ni vérité , ni aucun de ces sentimens que je crus innés dans leurs ames, parce qu'ils l'étoient dans la mienne , & fans lesquels toute société n'est que tromperie & mensonge , je me suis retiré au-dedans de moi , & vivant entre moi & la nature , je goûtois une douceur infinie à penser que je n'étois pas seul , que je ne conversois pas avec un être insensible & mort , que mes maux étoient comptés , que ma patience étoit mesurée , & que toutes les miseres de ma vie n'étoient que des provisions de dédommagemens & de jouissances pour un meilleur état. Je n'ai jamais adopté la philosophie des heureux du siecle ; elle n'est pas faite pour moi ; j'en cherchois une plus appropriée à mon cœur , plus consolante dans l'adversité , plus encourageante pour la vertu. Je la trouvois dans les livres de J. J. J'y puisois des sentimens si conformes à ceux qui m'étoient naturels , j'y sentoient tant de rapport avec mes propres dispositions que , seul parmi tous les Auteurs que j'ai lus , il étoit pour moi le peintre de la nature & l'historien du cœur humain. Je reconnoissois dans ses écrits



l'homme que je retrouvois en moi, & leur méditation m'apprenoit à tirer de moi-même la jouissance & le bonheur que tous les autres vont chercher si loin d'eux.

Son exemple m'étoit sur-tout utile pour nourrir ma confiance dans les sentimens que j'avois conservé seul parmi mes contemporains. J'étois croyant, je l'ai toujours été, quoique non pas comme les gens à symboles & à formules. Les hautes idées que j'avois de la Divinité me faisoient prendre en dégoût les institutions des hommes & les religions factices. Je ne voyois personne penser comme moi ; je me trouvois seul au milieu de la multitude autant par mes idées que par mes sentimens. Cet état solitaire étoit triste ; J. J. vint m'en tirer. Ses livres me fortifierent contre la dérision des esprits-forts. Je trouvai ses principes si conformes à mes sentimens, je les voyois naître de méditations si profondes, je les voyois appuyés de si fortes raisons que je cessai de craindre comme on me le croit sans cesse qu'ils ne fussent l'ouvrage des préjugés & de l'éducation. Je vis que dans ce siècle où



la philosophie ne fait que détruire , cet Auteur seul édifioit avec solidité. Dans tous les autres livres , je démêlois d'abord la passion qui les avoit dictés , & le but personnel que l'Auteur avoit eu en vue. Le seul J. J. me parut chercher la vérité avec droiture & simplicité de cœur. Lui seul me parut montrer aux hommes la route du vrai bonheur en leur apprenant à distinguer la réalité de l'apparence , & l'homme de la nature de l'homme factice & fantastique que nos institutions & nos préjugés lui ont substitué : lui seul en un mot me parut dans sa véhémence inspiré par le seul amour du bien public sans vue secrète & sans intérêt personnel. Je trouvois d'ailleurs sa vie & ses maximes si bien d'accord que je me confirmois dans les miennes , & j'y prenois plus de confiance par l'exemple d'un penseur qui les médita si long - tems , d'un écrivain qui méprisant l'esprit de parti & ne voulant former ni suivre aucune secte , ne pouvoit avoir dans ses recherches d'autre intérêt que l'intérêt public & celui de la vérité. Sur toutes ces idées , je me faisois un plan de vie dont son commerce au

roit fait le charme , & moi à qui la société des hommes n'offre depuis long-tems qu'une fautive apparence fans réalité , fans vérité , fans attachement , fans aucun véritable accord de sentimens ni d'idées , & plus digne de mon mépris que de mon empressement , je me livrois à l'espoir de retrouver en lui tout ce que j'avois perdu , de goûter encore les douceurs d'une amitié sincere , & de me nourrir encore avec lui de ces grandes & ravissantes contemplations qui font la meilleure jouissance de cette vie & la seule consolation solide qu'on trouve dans l'adversité.

J'étois plein de ces sentimens , & vous l'avez pu connoître , quand avec vos cruelles confidences vous êtes venu refferrer mon cœur & en chasser les douces illusions auxquelles il étoit prêt à s'ouvrir encore. Non , vous ne connoîtrez jamais à quel point vous l'avez déchiré. Il faudroit pour cela sentir à combien de célestes idées tenoient celles que vous avez détruites. Je touchois au moment d'être heureux en dépit du fort & des hommes , & vous me replongez pour jamais dans

toute ma misere ; vous m'ôtez toutes les espérances qui me la faisoient supporter. Un seul homme pensant comme moi nourrissoit ma confiance , un seul homme vraiment vertueux me faisoit croire à la vertu , m'animoit à la chérir , à l'idolâtrer , à tout espérer d'elle ; & voilà qu'en m'ôtant cet appui vous me laissez seul sur la terre englouti dans un gouffre de maux , sans qu'il me reste la moindre lueur d'espoir dans cette vie , & prêt à perdre encore celui de retrouver dans un meilleur ordre de choses le dédommagement de tout ce que j'ai souffert dans celui-ci.

Vos premieres déclarations me bouleverserent. L'appui de vos preuves me les rendit plus accablantes , & vous navrâtes mon ame des plus ameres douleurs que j'aye jamais senties. Lorsqu'entrant ensuite dans le détail des manœuvres systématiques dont ce malheureux homme est l'objet , vous m'avez développé le plan de conduite à son égard tracé par l'auteur de ces découvertes , & fidèlement suivi par tout le monde , mon attention partagée a rendu ma surprise plus grande

& mon affliction moins vive. J'ai trouvé toutes ces manœuvres si cauteleuses, si pleines de ruse & d'astuce, que je n'ai pu prendre de ceux qui s'en font un système, la haute opinion que vous vouliez m'en donner, & lorsque vous les combliez d'éloges, je sentoais mon cœur en murmurer malgré moi. J'admirois comment d'aussi nobles motifs pouvoient dicter des pratiques aussi basses, comment la fausseté, la trahison, le mensonge pouvoient être devenus des instrumens de bienfaisance & de charité, comment enfin tant de marches obliques pouvoient s'allier avec la droiture ! Avois-je tort ? Voyez vous-même, & rappelez-vous tout ce que vous m'avez dit. Ah, convenez du moins que tant d'enveloppes ténébreuses font un manteau bien étrange pour la vertu !

La force de vos preuves l'emportoit néanmoins sur tous les soupçons que ces machinations pouvoient m'inspirer. Je voyois qu'après tout, cette bizarre conduite, toute choquante qu'elle me paroïssoit, n'en étoit pas moins une œuvre de miséricorde, & que voulant épargner à

un scélérat les traitemens qu'il avoit mérités, il falloit bien prendre des précautions extraordinaires pour prévenir le scandale de cette indulgence, & la mettre à un prix qui ne tentât ni d'autres d'en desirer une pareille, ni lui-même d'en abuser. Voyant ainsi tout le monde s'empresser à l'envi de le rassasier d'opprobres & d'indignités, loin de le plaindre, je le méprisois davantage d'acheter si lâchement l'impunité au prix d'un pareil dessein.

Vous m'avez répété tout cela bien des fois, & je me le disois après vous en gémissant. L'angoisse de mon cœur n'empêchoit pas ma raison d'être subjuguée, & de cet assentiment que j'étois forcé de vous donner, résultoit la situation d'ame la plus cruelle pour un honnête homme infortuné auquel on arrache impitoyablement toutes les consolations, toutes les ressources, toutes les espérances qui lui rendoient ses maux supportables.

Un trait de lumiere est venu me rendre tout cela dans un instant. Quand j'ai pensé, quand vous m'avez confirmé vous-même que cet homme si indignement traité

pour tant de crimes atroces n'avoit été convaincu d'aucun, vous avez d'un seul mot renversé toutes vos preuves, & si je n'ai pas vu l'imposture où vous prétendez voir l'évidence, cette évidence au moins a tellement disparu à mes yeux, que dans tout ce que vous m'aviez démontré, je ne vois plus qu'un problème insoluble, un mystere effrayant, impénétrable, que la seule conviction du coupable peut éclaircir à mes yeux.

Nous pensons bien différemment, Monsieur, vous & moi sur cet article. Selon vous l'évidence des crimes supplée à cette conviction, & selon moi cette évidence consiste si essentiellement dans cette conviction même qu'elle ne peut exister sans elle. Tant qu'on n'a pas entendu l'accusé, les preuves qui le condamnent, quelque fortes qu'elles soient, quelque convaincantes qu'elles paroissent, manquent du sceau qui peut les montrer telles, même lorsqu'il n'a pas été possible d'entendre l'accusé, comme lorsqu'on fait le procès à la mémoire d'un mort, car en présumant qu'il n'auroit rien eu à répondre, on peut avoir raison, mais on a tort de



changer cette présomption en certitude pour le condamner , & il n'est permis de punir le crime que quand il ne reste aucun moyen d'en douter. Mais quand on vient jusqu'à refuser d'entendre l'accusé vivant & présent, bien que la chose soit possible & facile, quand on prend des mesures extraordinaires pour l'empêcher de parler, quand on lui cache avec le plus grand soin l'accusation, l'accusateur, les preuves, dès-lors toutes ces preuves devenues suspectes, perdent toute leur force sur mon esprit. N'oser les soumettre à l'épreuve qui les confirme, c'est me faire présumer qu'elles ne la soutiendroient pas. Ce grand principe, base & sceau de toute justice, sans lequel la société humaine crouleroit par ses fondemens, est si sacré, si inviolable dans la pratique, que quand toute la ville auroit vu un homme en assassiner un autre dans la place publique, encore ne puniroit-on point l'assassin sans l'avoir préalablement entendu.

## L E F R A N Ç O I S.

Hé quoi ! des formalités judiciaires qui doivent être générales & sans exception



dans les tribunaux quoique souvent superflues font-elles loi dans des cas de grace & de bénignité comme celui-ci ? D'ailleurs l'omission de ces formalités peut-elle changer la nature des choses , faire que ce qui est démontré cesse de l'être , rendre obscur ce qui est évident , & , dans l'exemple que vous venez de proposer , le délit seroit-il moins avéré , le prévenu seroit-il moins coupable quand on n gligeroit de l'entendre , & quand sur la seule notoriété du fait on l'auroit roué sans tous ces interrogatoires d'usage , en seroit-on moins sûr d'avoir puni justement un assassin ? Enfin toutes ces formes établies pour constater les délits ordinaires font-elles nécessaires à l'égard d'un monstre dont la vie n'est qu'un tissu de crimes , & reconnu de toute la terre pour être la honte & l'opprobre de l'humanité ? Celui qui n'a rien d'humain mérite-t-il qu'on le traite en homme ? .

R O U S S E A U .

Vous me faites frémir. Est-ce vous qui parlez ainsi ? Si je le croyois , je fuirais au lieu de répondre. Mais non , je vous connois trop bien. Discutons de

fang-froid avec vos Messieurs ces questions importantes d'où dépend avec le maintien de l'ordre social la conservation du genre-humain. D'après eux vous parlez toujours de clémence & de grace : mais avant d'examiner quelle est cette grace , il faudroit voir d'abord si c'en est ici le cas & comment elle y peut avoir lieu. Le droit de faire grace suppose celui de punir , & par conséquent la préalable conviction du coupable. Voilà premièrement de quoi il s'agit.

Vous prétendez que cette conviction devient superflue où regne l'évidence ; & moi je pense , au contraire , qu'en fait de délit l'évidence ne peut résulter que de la conviction du coupable , & qu'on ne peut prononcer sur la force des preuves qui le condamnent qu'après l'avoir entendu. La raison en est que pour faire sortir aux yeux des hommes la vérité du sein des passions , il faut que ces passions s'entrechoquent , se combattent , & que celle qui accuse trouve un contrepois égal dans celle qui défend , afin que la raison seule & la justice rompent l'équilibre & fassent pencher la balance. Quand

un homme se fait le délateur d'un autre, il est probable, il est presque sûr qu'il est mû par quelque passion secrète qu'il a grand soin de déguiser. Mais quelque raison qui le détermine, & fût-ce même un motif de pure vertu, toujours est-il certain que du moment qu'il accuse, il est animé du vif desir de montrer l'accusé coupable, ne fût-ce qu'afin de ne pas passer pour calomniateur; & comme d'ailleurs il a pris à loisir toutes ses mesures, qu'il s'est donné tout le tems d'arranger ses machines & de concerter ses moyens & ses preuves, le moins qu'on puisse faire pour se garantir de surprise est de les exposer à l'examen & aux réponses de l'accusé, qui seul a un intérêt suffisant pour les examiner avec toute l'attention possible, & qui seul encore peut donner tous les éclaircissémens nécessaires pour en bien juger. C'est par une semblable raison que la déposition des témoins, en quelque nombre qu'ils puissent être, n'a de poids qu'après leur confrontation. De cette action & réaction & du choc de ces intérêts opposés, doit naturellement sortir aux yeux du juge la lumière de la vérité,

c'en est du moins le meilleur moyen qui soit en sa puissance. Mais si l'un de ces intérêts agit seul avec toute sa force & que le contrepoids de l'autre manque, comment l'équilibre restera-t-il dans la balance ? Le juge, que je veux supposer tranquille, impartial, uniquement animé de l'amour de la justice, qui communément n'inspire pas de grands efforts pour l'intérêt d'autrui, comment s'assurera-t-il d'avoir bien pesé le pour & le contre, d'avoir bien pénétré par lui seul tous les artifices de l'accusateur, d'avoir bien démêlé des faits exactement vrais ceux qu'il controuve, qu'il altere, qu'il colere à sa fantaisie, d'avoir même deviné ceux qu'il tait & qui changent l'effet de ceux qu'il expose ? Quel est l'homme audacieux qui, non moins sûr de sa pénétration que de sa vertu, s'ose donner pour ce juge-là ? Il faut pour remplir avec tant de confiance un devoir si téméraire qu'il se sente l'infaillibilité d'un Dieu.

Que feroit-ce si, au lieu de supposer ici un juge parfaitement integre & sans passion, je le supposois animé d'un desir secret de trouver l'accusé coupable, & ne

cherchant que des moyens plausibles de justifier sa partialité à ses propres yeux ?

Cette seconde supposition pourroit avoir plus d'une application dans le cas particulier qui nous occupe : mais n'en cherchons point d'autre que la célébrité d'un Auteur dont les succès passés blessent l'amour-propre de ceux qui n'en peuvent obtenir de pareils. Tel applaudit à la gloire d'un homme qu'il n'a nul espoir d'offusquer, qui travailleroit bien vîte à lui faire payer cher l'éclat qu'il peut avoir de plus que lui, pour peu qu'il vît de jour à y réussir. Dès qu'un homme a eu le malheur de se distinguer à certain point, à moins qu'il ne se fasse craindre ou qu'il ne tienne à quelque parti, il ne doit plus compter sur l'équité des autres à son égard, & ce sera beaucoup si ceux-mêmes qui sont plus célèbres que lui, lui pardonnent la petite portion qu'il a du bruit qu'ils voudroient faire tout seuls.

Je n'ajouterai rien de plus. Je ne veux parler ici qu'à votre raison. Cherchez à ce que je viens de vous dire une réponse dont elle soit contente, & je me tais. En attendant voici ma conclusion. Il est tou-

jours injuste & téméraire de juger un accusé tel qu'il soit sans vouloir l'entendre ; mais quiconque jugeant un homme qui a fait du bruit dans le monde , non-seulement le juge sans l'entendre , mais se cache de lui pour le juger , quelque prétexte spécieux qu'il allégué & fût-il vraiment juste & vertueux , fût-il un ange sur la terre , qu'il rentre bien en lui-même , l'iniquité sans qu'il s'en doute est cachée au fond de son cœur.

Etranger , sans parens , sans appui , seul , abandonné de tous , trahi du plus grand nombre , J. J. est dans la pire position où l'on puisse être pour être jugé équitablement. Cependant , dans les jugemens sans appel qui le condamnent à l'infamie , qui est-ce qui a pris sa défense & parlé pour lui , qui est-ce qui s'est donné la peine d'examiner l'accusation , les accusateurs , les preuves , avec ce zèle & ce soin que peut seul inspirer l'intérêt de soi-même ou de son plus intime ami ?

LE FRANÇOIS.

Mais vous-même qui vouliez si fort être le sien , n'avez-vous pas été réduit au silence par les preuves dont j'étois armé ?

ROUSSEAU.



Avois-je les lumières nécessaires pour les apprécier & distinguer à travers tant de trames obscures les fausses couleurs qu'on a pu leur donner ? Suis-je au fait des détails qu'il faudroit connoître ? Puis-je deviner les éclaircissements, les objections, les solutions que pourroit donner l'accusé sur des faits dont lui seul est assez instruit ? D'un mot peut-être il eût levé des voiles impénétrables aux yeux de tout autre, & jetté du jour sur des manœuvres que nul mortel ne débrouillera jamais. Je me suis rendu, non parce que j'étois réduit au silence, mais parce que je l'y croyois réduit lui-même. Je n'ai rien, je l'avoue, à répondre à vos preuves. Mais si vous étiez isolé sur la terre, sans défense & sans défenseur, & depuis vingt ans en proie à vos ennemis comme J. J., on pourroit sans peine me prouver de vous en secret ce que vous m'avez prouvé de lui, sans que j'eusse rien non plus à répondre. En seroit-ce assez pour vous juger sans appel & sans vouloir vous écouter ?

Monfieur, c'est ici depuis que le monde



existe la première fois qu'on a violé si ouvertement, si publiquement la première & la plus sainte des loix sociales, celle sans laquelle il n'y a plus de sûreté pour l'innocence parmi les hommes. Quoiqu'on en puisse dire, il est faux qu'une violation si criminelle puisse avoir jamais pour motif l'intérêt de l'accusé; il n'y a que celui des accusateurs & même un intérêt très-preffant qui puisse les y déterminer, & il n'y a que la passion des juges qui puisse les faire passer outre malgré l'infraction de cette loi. Jamais ils ne souffriroient cette infraction s'ils redoutoient d'être injustes. Non, il n'y a point, je ne dis pas de juge éclairé, mais d'homme de bon sens qui, sur les mesures prises avec tant d'inquiétude & de soin pour cacher à l'accusé l'accusation, les témoins, les preuves, ne sente que tout cela ne peut, dans aucun cas possible, s'expliquer raisonnablement que par l'imposture de l'accusateur.

Vous demandez néanmoins quel inconvénient il y auroit, quand le crime est évident, à rouer l'accusé sans l'entendre? Et moi je vous demande en réponse quel

est l'homme, quel est le juge assez hardi pour ofer condamner à mort un accusé convaincu selon toutes les formes judiciaires, après tant d'exemples funestes d'innocens bien interrogés, bien entendus, bien confrontés, bien jugés selon toutes les formes, & sur une évidence prétendue mis à mort avec la plus grande confiance pour des crimes qu'ils n'avoient point commis. Vous demandez quel inconvénient il y auroit, quand le crime est évident, à rouer l'accusé sans l'entendre. Je réponds que votre supposition est impossible & contradictoire dans les termes, parce que l'évidence du crime consiste essentiellement dans la conviction de l'accusé, & que toute autre évidence ou notoriété peut être fausse, illusoire, & causer le supplice d'un innocent. En faut-il confirmer les raisons par des exemples? Par malheur ils ne nous manqueront pas. En voici un tout récent tiré de la gazette de Leyde & qui mérite d'être cité. Un homme accusé dans un tribunal d'Angleterre d'un délit notoire, attesté par un témoignage public & unanime se défendit par un *alibi* bien singulier. Il fou-

int & prouva que le même jour & à la même heure où on l'avoit vu commettre le crime, il étoit en personne occupé à se défendre devant un autre tribunal & dans une autre ville d'une accusation toute semblable. Ce fait non moins parfaitement attesté mit les juges dans un étrange embarras. A force de recherches & d'enquêtes dont assurément on ne se feroit pas avisé sans cela, on découvrit enfin que les délits attribués à cet accusé avoient été commis par un autre homme moins connu, mais si semblable au premier de taille, de figure & de traits, qu'on avoit constamment pris l'un pour l'autre. Voilà ce qu'on n'eût point découvert si, sur cette prétendue notoriété, on se fût pressé d'expédier cet homme sans daigner l'écouter; & vous voyez comment, cet usage une fois admis, il pourroit aller de la vie à mettre un habit d'une couleur plutôt que d'une autre.

Autre article encore plus récent tiré de la gazette de France du 31 Octobre 1774.  
« Un malheureux, disent les lettres de  
» Londres, alloit subir le dernier supplice,  
» & il étoit déjà sur l'échafaud, quand

» un spectateur perçant la foule cria de  
 » suspendre l'exécution & se déclara l'au-  
 » teur du crime pour lequel cet infortuné  
 » avoit été condamné , ajoutant que sa  
 » conscience troublée ( cet homme appa-  
 » remment n'étoit pas philosophe ) ne lui  
 » permettoit pas en ce moment de sauver  
 » sa vie aux dépens de l'innocent". Après  
 une nouvelle instruction de l'affaire, le  
 condamné , continue l'article , « a été  
 » renvoyé absous , & le Roi a cru de-  
 » voir faire grace au coupable en faveur  
 » de sa générosité". Vous n'avez pas be-  
 soin , je crois , de mes réflexions sur cette  
 nouvelle instruction de l'affaire , & sur la  
 première en vertu de laquelle l'innocent  
 avoit été condamné à mort.

Vous avez sans doute ouï parler de cet  
 autre jugement , où , sur la prétendue évi-  
 dence du crime onze pairs ayant con-  
 damné l'accusé , le douzième aima mieux  
 s'exposer à mourir de faim avec ses col-  
 legues que de joindre sa voix aux leurs ,  
 & cela , comme il l'avoua dans la fuite ,  
 parce qu'il avoit lui-même commis le  
 crime dont l'autre paroïssoit évidemment  
 coupable. Ces exemples sont plus fréquens.

en Angleterre où les procédures criminelles se font publiquement ; au lieu qu'en France où tout se passe dans le plus effrayant mystere , les foibles sont livrés sans scandale aux vengeances des puissans , & les procédures , toujours ignorées du public ou falsifiées pour le tromper , restent , ainsi que l'erreur ou l'iniquité des juges dans un secret éternel , à moins que quelque événement extraordinaire ne les en tire.

C'en est un de cette espece qui me rappelle chaque jour ces idées à mon réveil. Tous les matins avant le jour la messe de la Pie que j'entends sonner à St. Eustache me semble un avertissement bien solemnel aux juges & à tous les hommes d'avoir une confiance moins téméraire en leurs lumieres , d'opprimer & mépriser moins la foiblesse , de croire un peu plus à l'innocence , d'y prendre un peu plus d'intérêt , de ménager un peu plus la vie & l'honneur de leurs semblables , & enfin de craindre quelquefois que trop d'ardeur à punir les crimes , ne leur en fasse commettre à eux-mêmes de bien affreux. Que la singularité des cas que je

viens de citer les rende uniques chacun dans son espece , qu'on les dispute , qu'on les nie enfin si l'on veut , combien d'autres cas non moins imprévus , non moins possibles , peuvent être aussi singuliers dans la leur ? Où est celui qui fait déterminer avec certitude tous les cas où les hommes , abusés par de fausses apparences , peuvent prendre l'imposture pour l'évidence , & l'erreur pour la vérité ? Quel est l'audacieux qui , lorsqu'il s'agit de juger capitalement un homme , passe en avant & le condamne sans avoir pris toutes les précautions possibles pour se garantir des pièges du mensonge & des illusions de l'erreur ? Quel est le juge barbare qui , refusant à l'accusé la déclaration de son crime , le dépouille du droit sacré d'être entendu dans sa défense , droit qui , loin de le garantir d'être convaincu si l'évidence est telle qu'on la suppose , très-souvent ne suffit pas même pour empêcher le juge de voir cette évidence dans l'imposture & de verser le sang innocent , même après avoir entendu l'accusé. Osez-vous croire que les tribunaux abondent en précautions superflues pour



la fureté de l'innocence ? Eh qui ne fait , au contraire , que loin de s'y foucier de favoir si un accusé est innocent & de chercher à le trouver tel , on ne s'y occupe au contraire qu'à tâcher de le trouver coupable à tout prix , & qu'à lui ôter pour sa défense tous les moyens qui ne lui sont pas formellement accordés par la loi , tellement que si , dans quelque cas singulier il se trouve une circonstance essentielle qu'elle n'ait pas prévue , c'est au prévenu d'expier , quoiqu'innocent , cet oubli par son supplice ? Ignorez-vous que ce qui flatte le plus les juges , est d'avoir des victimes à tourmenter , qu'ils aimeroient mieux faire périr cent innocens que de laisser échapper un coupable , & que s'ils pouvoient trouver de quoi condamner un homme dans toutes les formes , quoique persuadés de son innocence , ils se hâteroient de le faire périr en l'honneur de la loi ? Ils s'affligent de la justification d'un accusé comme d'une perte réelle ; avides de sang à répandre , ils voyent à regret échapper de leurs mains la proie qu'ils s'étoient promise , & n'épargnent rien de ce qu'ils



peuvent faire impunément pour que ce malheur ne leur arrive pas. Grandier, Calas, Langlade, & cent autres ont fait du bruit par des circonstances fortuites ; mais quelle foule d'infortunés sont les victimes de l'erreur ou de la cruauté des juges , sans que l'innocence étouffée sous des monceaux de procédures vienne jamais au grand jour , ou n'y vienne que par hasard long - tems après la mort des accusés , & lorsque personne ne prend plus d'intérêt à leur sort. Tout nous montre ou nous fait sentir l'insuffisance des loix & l'indifférence des juges pour la protection des innocens accusés , déjà punis avant le jugement par les rigueurs du cachot & des fers , & à qui souvent on arrache à force de tourmens l'aveu des crimes qu'ils n'ont pas commis. Et vous , comme si les formes établies & trop souvent inutiles étoient encore superflues , vous demandez quel inconvénient il y auroit quand le crime est évident , à rouer l'accusé sans l'entendre ! Allez , Monsieur , cette question n'avoit besoin de ma part d'aucune réponse , & si , quand vous la faisiez elle eût été sérieuse , les

murmures de votre cœur y auroient assez répondu.

Mais si jamais cette forme si sacrée & si nécessaire pouvoit être omise à l'égard de quelque scélérat reconnu tel de tous les tems, & jugé par la voix publique avant qu'on lui imputât aucun fait particulier dont il eût à se défendre, que puis-je penser de la voir écartée avec tant de sollicitude & de vigilance du jugement du monde où elle étoit le plus indispensable, de celui d'un homme accusé tout-d'un-coup d'être un monstre abominable, après avoir joui quarante ans de l'estime publique & de la bienveillance de tous ceux qui l'ont connu. Est-il naturel, est-il raisonnable, est-il juste de choisir seul pour refuser de l'entendre, celui qu'il faudroit entendre par préférence quand on se permettroit de négliger pour d'autres une aussi sainte formalité ? Je ne puis vous cacher qu'une fécurité si cruelle & si téméraire me déplaît & me choque dans ceux qui s'y livrent avec tant de confiance, pour ne pas dire avec tant de plaisir. Si dans l'année 1751 quelqu'un eût prédit cette légère & dédaigneuse fa-

çon de juger un homme alors si universellement estimé, personne ne l'eût pu croire, & si le public regardoit de sang-froid le chemin qu'on lui a fait faire pour l'amener par degrés à cette étrange persuasion, il seroit étonné lui-même de voir les sentiers tortueux & ténébreux par lesquels on l'a conduit insensiblement jusques-là sans qu'il s'en soit apperçu.

Vous dites que les précautions prescrites par le bon sens & l'équité avec les hommes ordinaires sont superflues avec un pareil monstre, qu'ayant foulé aux pieds toute justice & toute humanité, il est indigne qu'on s'affujettisse en sa faveur aux regles qu'elles inspirent, que la multitude & l'énormité de ses crimes est telle que la conviction de chacun en particulier entraîneroit dans des discussions immenses que l'évidence de tous rend superflues.

Quoi ! parce que vous me forgez un monstre tel qu'il n'en exista jamais, vous voulez vous dispenser de la preuve qui met le sceau à toutes les autres ! Mais qui jamais a prétendu que l'absurdité.

d'un fait lui servît de preuve ; & qu'il suffit pour en établir la vérité de montrer qu'il est incroyable ? Quelle porte large & facile vous ouvrez à la calomnie & à l'imposture , si pour avoir droit de juger définitivement un homme à son insçu & en se cachant de lui , il suffit de multiplier , de charger les accusations , de les rendre noires jusqu'à faire horreur , en sorte que moins elles seront vraisemblables , & plus on devra leur ajouter de foi. Je ne doute point qu'un homme coupable d'un crime ne soit capable de cent ; mais ce que je fais mieux encore , c'est qu'un homme accusé de cent crimes peut n'être coupable d'aucun. Entasser les accusations n'est pas convaincre , & n'en fauroit dispenser. La même raison qui selon vous rend sa conviction superflue , en est une de plus selon moi pour la rendre indispensable. Pour sauver l'embarras de tant de preuves , je n'en demande qu'une , mais je la veux authentique , invincible , & dans toutes les formes ; c'est celle du premier délit qui a rendu tous les autres croyables. Celui-là bien prouvé , je crois tous les autres sans preuves , mais

Jamais l'accusation de cent mille autres ne suppléera dans mon esprit à la preuve juridique de celui-là.

## LE FRANÇOIS.

Vous avez raison : mais prenez mieux ma pensée & celle de nos Messieurs. Ce n'est pas tant à la multitude des crimes de J. J. qu'ils ont fait attention qu'à son caractère affreux découvert enfin , quoique tard , & maintenant généralement reconnu. Tous ceux qui l'ont vu , suivi , examiné avec le plus de soin s'accordent sur cet article , & le reconnoissent unanimement pour être , comme disoit très-bien son vertueux patron Monsieur Hume , la honte de l'espece humaine. & un monstre de méchanceté. L'exacte & régulière discussion des faits devient superflue quand il n'en résulte que ce qu'on fait déjà sans eux. Quand J. J. n'auroit commis aucun crime , il n'en seroit pas moins capable de tous. On ne le punit ni d'un délit ni d'un autre , mais on l'abhorre comme les couvant tous dans son cœur. Je ne vois rien là que de juste. L'horreur & l'aversión des hommes est due au méchant qu'ils laissent vivre

quand leur clémence les porté à l'épargner.

R O U S S E A U.

Après nos précédens entretiens, je ne m'attendois pas à cette distinction nouvelle. Pour le juger par son caractère indépendamment des faits, il faudroit que je comprisse comment indépendamment de ces mêmes faits on a si subitement & si sûrement reconnu ce caractère. Quand je songe que ce monstre a vécu quarante ans généralement estimé & bien-voulu, sans qu'on se soit douté de son mauvais naturel, sans que personne ait eu le moindre soupçon de ses crimes, je ne puis comprendre comment tout-à-coup ces deux choses ont pu devenir si évidentes, & je comprends encore moins que l'une ait pu l'être sans l'autre. Ajoutons que ces découvertes ayant été faites conjointement & tout-d'un-coup par la même personne, elle a dû nécessairement commencer par articuler des faits pour fonder des jugemens si nouveaux, si contraires à ceux qu'on avoit portés jusqu'alors, & quelle confiance pourrois-je autrement prendre à des apparences va-



gues , incertaines , souvent trompeuses , qui n'auroient rien de précis que l'on pût articuler ? Si vous voyez la possibilité qu'il ait passé quarante ans pour honnête homme sans l'être , je vois bien mieux encore celle qu'il passe depuis dix ans à tort pour un scélérat : car il y a dans ces deux opinions cette différence essentielle , que jadis on le jugeoit équitablement & sans partialité , & qu'on ne le juge plus qu'avec passion & prévention.

LE FRANÇOIS.

Eh c'est pour cela justement qu'on s'y trompoit jadis & qu'on ne s'y trompe plus aujourd'hui ; qu'on y regarde avec moins d'indifférence. Vous me rappelez ce que j'avois à répondre à ces deux êtres si différens , si contradictoires dans lesquels vous l'avez ci - devant divisé. Son hypocrisie a long-tems abusé les hommes , parce qu'ils s'en tenoient aux apparences & n'y regardoient pas de si près. Mais depuis qu'on s'est mis à l'épier avec plus de soin & à le mieux examiner on a bientôt découvert la forfanterie ; tout son faste moral a disparu ;



son affreux caractere a percé de toutes parts. Les gens mêmes qui l'ont connu jadis, qui l'aimoient, qui l'estimoient parce qu'ils étoient ses dupes, rougissent aujourd'hui de leur ancienne bêtise, & ne comprennent pas comment d'aussi grossiers artifices ont pu les abuser si long-tems. On voit avec la dernière clarté que, différent de ce qu'il parut alors parce que l'illusion s'est dissipée, il est le même qu'il fut toujours.

R O U S S E A U.

Voilà de quoi je ne doute point. Mais qu'autrefois on fût dans l'erreur sur son compte, & qu'on n'y soit plus aujourd'hui, c'est ce qui ne me paroît pas aussi clair qu'à vous. Il est plus difficile que vous ne semblez le croire de voir exactement tel qu'il est un homme dont on a d'avance une opinion décidée soit en bien soit en mal. On applique à tout ce qu'il fait, à tout ce qu'il dit l'idée qu'on s'est formée de lui. Chacun voit & admet tout ce qui confirme son jugement, rejette ou explique à sa mode tout ce qui le contrarie. Tous ses mouvemens, ses regards, ses gestes sont interprétés  
selon

felon cette idée : on y rapporte ce qui s'y rapporte le moins. Les mêmes choses que mille autres difent ou font, & qu'on dit ou fait foi-même indifféremment, prennent un fens myftérieux dès qu'elles viennent de lui. On veut deviner, on veut être pénétrant ; c'est le jeu naturel de l'amour-propre : on voit ce qu'on croit & non pas ce qu'on voit. On explique tout felon le préjugé qu'on a, & l'on ne fe console de l'erreur où l'on penfe avoir été, qu'en fe perfuadant que c'est faute d'attention non de pénétration qu'on y est tombé. Tout cela est fi vrai, que fi deux hommes ont d'un troisieme des opinions opposées, cette même opposition régnera dans les observations qu'ils feront sur lui. L'un verra blanc & l'autre noir ; l'un trouvera des vertus, l'autre des vices dans les actes les plus indifférens qui viendront de lui, & chacun, à force d'interprétations subtiles, prouvera que c'est lui qui a bien vu. Le même objet regardé en différens tems avec des yeux différemment affectés nous fait des impressions très-différentes, & même en convenant que l'erreur vient

de notre organe , on peut s'abuser encore en concluant qu'on se trompoit autrefois tandis que c'est peut-être aujourd'hui qu'on se trompe. Tout ceci seroit vrai quand on n'auroit que l'erreur des préjugés à craindre. Que seroit-ce si le prestige des passions s'y joignoit encore ? si de charitables interpretes toujours alertes alloient sans cesse au-devant de toutes les idées favorables qu'on pourroit tirer de ses propres observations pour tout défigurer , tout noircir , tout empoisonner ? On fait à quel point la haine fascine es yeux. Qui est-ce qui fait voir des vertus dans l'objet de son aversion , qui est-ce qui ne voit pas le mal dans tout ce qui part d'un homme odieux ? On cherche toujours à se justifier ses propres sentimens ; c'est encore une disposition très-naturelle. On s'efforce à trouver haïssable ce qu'on hait , & s'il est vrai que l'homme prévenu voit ce qu'il croit , il l'est bien plus encore que l'homme passionné voit ce qu'il desire. La différence est donc ici que voyant jadis J. J. sans intérêt , on le jugeoit sans partialité , & qu'aujourd'hui la prévention & la haine

ne permettent plus de voir en lui que ce qu'on veut y trouver. Auxquels donc , à votre avis , des anciens ou des nouveaux jugemens le préjugé de la raison doit-il donner plus d'autorité ?

S'il est impossible, comme je crois vous l'avoir prouvé, que la connoissance certaine de la vérité & beaucoup moins l'évidence résulte de la méthode qu'on a prise pour juger J. J. ; si l'on a évité à dessein les vrais moyens de porter sur son compte un jugement impartial, infailible, éclairé, il s'ensuit que sa condamnation si hautement, si fièrement prononcée est non-seulement arrogante & téméraire, mais violemment suspecte de la plus noire iniquité ; d'où je conclus que n'ayant nul droit de le juger clandestinement comme on a fait, on n'a pas non plus celui de lui faire grace, puisque la grace d'un criminel n'est que l'exemption d'une peine encourue & juridiquement infligée. Ainsi la clémence dont vos Messieurs se vantent à son égard, quand même ils useroient envers lui d'une bienfaisance réelle, est trompeuse & fautive, & quand ils comptent pour un bienfait

le mal mérité dont ils disent exempter sa personne, ils en imposent & mentent, puisqu'ils ne l'ont conyaincu d'aucun acte punissable, qu'un innocent ne méritant aucun châtement n'a pas besoin de grâce & qu'un pareil mot n'est qu'un outrage pour lui. Ils sont donc doublement injustes, en ce qu'ils se font un mérite envers lui d'une générosité qu'ils n'ont point, & en ce qu'ils ne feignent d'épargner sa personne qu'afin d'outrager impunément son honneur.

Venons pour le sentir à cette grâce sur laquelle vous insistez si fort, & voyons en quoi donc elle consiste. A traîner celui qui la reçoit d'opprobre en opprobre & de misere en misere, sans lui laisser aucun moyen possible de s'en garantir. Connoissez-vous pour un cœur d'homme de peine aussi cruelle qu'une pareille grâce? Je m'en rapporte au tableau tracé par vous-même. Quoi! c'est par bonté, par commisération, par bienveillance qu'on rend cet infortuné le jouet du public, la risée de la canaille, l'horreur de l'univers, qu'on le prive de toute société humaine, qu'on l'étouffe à plaisir dans la fange,

qu'on s'amuse à l'enterrer tout vivant ? S'il se pouvoit que nous eussions à subir vous ou moi le dernier supplice , voudrions - nous l'éviter au prix d'une pareille grace ? voudrions-nous de la vie à condition de la passer ainsi ? Non sans doute ; il n'y a point de tourment , point de supplice que nous ne préférassions à celui-là , & la plus douloureuse fin de nos maux nous paroîtroit desirable & douce plutôt que de les prolonger dans de pareilles angoisses. Eh ! quelle idée ont donc vos Messieurs de l'honneur s'ils ne comptent pas l'infamie pour un supplice ? Non , non , quoiqu'ils en puissent dire , ce n'est point accorder la vie que de la rendre pire que la mort.

## L E F R A N Ç O I S .

Vous voyez que notre homme n'en pense pas ainsi ; puisqu'au milieu de tout son opprobre , il ne laisse pas de vivre & de se porter mieux qu'il n'a jamais fait. Il ne faut pas juger des sentimens d'un scélérat par ceux qu'un honnête homme auroit à sa place. L'infamie n'est douloureuse qu'à proportion de l'honneur qu'un homme a dans le cœur. Les ames



viles , insensibles à la honte y font dans leur élément. Le mépris n'affecte gueres celui qui s'en sent digne : c'est un jugement auquel son propre cœur l'a déjà tout accoutumé.

## R O U S S E A U.

L'interprétation de cette tranquillité stoïque au milieu des outrages dépend du jugement déjà porté sur celui qui les endure. Ainsi ce n'est pas sur ce sang-froid qu'il convient de juger l'homme ; mais c'est par l'homme , au contraire , qu'il faut apprécier le sang-froid. Pour moi , je ne vois point comment l'impénétrable dissimulation , la profonde hypocrisie que vous avez prêtée à celui-ci , s'accorde avec cette abjection presque incroyable dont vous faites ici son élément naturel. Comment , Monsieur , un homme si haut , si fier , si orgueilleux qui , plein de génie & de feu , a pu , selon vous , se contenir & garder quarante ans le silence pour étonner l'Europe de la vigueur de sa plume ; un homme qui met à un si haut prix l'opinion des autres , qu'il a tout sacrifié à une fausse affectation de vertu , un homme dont l'ambitieux amour-



propre vouloit remplir tout l'univers de sa gloire, éblouir tous ses contemporains de l'éclat de ses talens & de ses vertus, fouler à ses pieds tous les préjugés, braver toutes les puissances, & se faire admirer par son intrépidité. Ce même homme à présent insensible à tant d'indignités, s'abreuve à longs traits d'ignominie & se repose mollement dans la fange comme dans son élément naturel ! De grace, mettez plus d'accord dans vos idées ou veuillez m'expliquer comment cette brute insensibilité peut exister dans une ame capable d'une telle effervescence. Les outrages affectent tous les hommes, mais beaucoup plus ceux qui les méritent & qui n'ont point d'asyle en eux-mêmes pour s'y dérober. Pour en être ému le moins qu'il est possible, il faut les sentir injustes, & s'être fait de l'honneur & de l'innocence un rempart autour de son cœur inaccessible à l'opprobre. Alors on peut se consoler de l'erreur ou de l'injustice des hommes : car dans le premier cas les outrages, dans l'intention de ceux qui les font ne sont pas pour celui qui les reçoit, & dans le second ils ne les lui

font pas dans l'opinion qu'il est vil & qu'il les mérite ; mais au contraire parce qu'étant vils & méchans eux-mêmes ils haïssent ceux qui ne le font pas.

Mais la force qu'une ame saine emploie à supporter des traitemens indignes d'elle ne rend pas ces traitemens moins barbares de la part de ceux qui les lui font essuyer. On auroit tort de leur tenir compte des ressourcés qu'ils n'ont pu lui ôter & qu'ils n'ont pas même prévues , parce qu'à sa place ils ne les trouveroient pas en eux. Vous avez beau me faire sonner ces mots de bienveillance & de grace. Dans le ténébreux systême auquel vous donnez ces noms , je ne vois qu'un raffinement de cruauté pour accabler un infortuné de miseres pires que la mort , pour donner aux plus noires perfidies un air de générosité , & taxer encore d'ingratitude celui qu'on diffame , parce qu'il n'est pas pénétré de reconnoissance des soins qu'on prend pour l'accabler & le livrer sans aucune défense aux lâches assassins qui le poignent sans risque , en se cachant à ses regards.

Voilà donc en quoi consiste cette grace prétendue dont vos Messieurs font tant de

bruit. Cette grace n'en feroit pas une, même pour un coupable, à moins qu'il ne fût en même tems le plus vil des mortels. Qu'elle en foit une pour cet homme audacieux qui, malgré tant de réfiftance & d'effrayantes menaces, est venu fièrement à Paris provoquer par fa présence l'inique tribunal qui l'avoit décrété connoiffant parfaitement fon innocence; qu'elle en foit une pour cet homme dédaigneux qui cache fi peu fon mépris aux traîtres cajoleurs qui l'obfédent & tiennent fa deftinée en leurs mains; voilà, Monsieur, ce que je ne comprendrai jamais; & quand il feroit tel qu'ils le difent, encore falloit-il favoir de lui s'il confentoit à conferver fa vie & fa liberté à cet indigne prix; car une grace, ainfi que tout autre don n'est légitime qu'avec le consentement, du moins préfumé de celui qui la reçoit, & je vous demande fi la conduite & les difcours de J. J. laiffent présumer de lui ce consentement. Or tout don fait par force n'est pas un don, c'est un vol; il n'y a point de plus maligne tyrannie que de forcer un homme de nous être obligé malgré lui, & c'est indignement abuser du

nom de grace que de le donner à un traitement forcé plus cruel que le châtement. Je suppose ici l'accusé coupable ; que seroit cette grace si je le supposois innocent, comme je le puis & le dois tant qu'on craint de le convaincre ? Mais , dites-vous, il est coupable , on en est certain puisqu'il est méchant. Voyez comment vous me balotez ! Vous m'avez ci-devant donné ses crimes pour preuve de sa méchanceté , & vous me donnez à présent sa méchanceté pour preuve de ses crimes. C'est par les faits qu'on a découvert son caractère , & vous m'alléguez son caractère pour éluder la régulière discussion des faits. Un tel monstre , me dites-vous, ne mérite pas qu'on respecte avec lui les formes établies pour la conviction d'un criminel ordinaire : on n'a pas besoin d'entendre un scélérat aussi détestable , ses œuvres parlent pour lui ! J'accorderai que le monstre que vous m'avez peint ne mérite , s'il existe , aucune des précautions établies autant pour la sûreté des innocens que pour la conviction des coupables. Mais il les falloit toutes & plus encore pour bien constater son existence , pour s'assurer parfaitement que ce

que vous appelez ses œuvres font bien ses œuvres. C'étoit par-là qu'il falloit commencer, & c'est précisément ce qu'ont oublié vos Messieurs. Car enfin, quand le traitement qu'on lui fait souffrir seroit doux pour un coupable, il est affreux pour un innocent. Alléguer la douceur de ce traitement pour éluder la conviction de celui qui le souffre, est donc un sophisme aussi cruel qu'insensé. Convenez de plus, que ce monstre, tel qu'il leur a plû de nous le forger, est un personnage bien étrange, bien nouveau, bien contradictoire, un être d'imagination tel qu'en peut enfanter le délire de la fièvre, confusément formé de parties hétérogènes qui par leur nombre, leur disproportion, leur incompatibilité ne sauroient former un seul tout, & l'extravagance de cet assemblage, qui seule est une raison d'en nier l'existence, en est une pour vous de l'admettre sans daigner la constater. Cet homme est trop coupable pour mériter d'être entendu; il est trop hors de la nature pour qu'on puisse douter qu'il existe. Que pensez-vous de ce raisonnement? C'est pourtant le vôtre; ou du moins celui de vos Messieurs.

Vous m'assurez que c'est par leur grande bonté, par leur excessive bienveillance qu'ils lui épargnent la honte de se voir démasqué. Mais une pareille générosité ressemble fort à la bravoure des fanfarons, qu'ils ne montrent que loin du péril. Il me semble qu'à leur place, & malgré toute ma pitié, j'aimerois mieux encore être ouvertement juste & sévère que trompeur & fourbe par charité, & je vous répéterai toujours que c'est une trop bizarre bienveillance que celle qui faisant porter à son malheureux objet, avec tout le poids de la haine, tout l'opprobre de la dérision, ne s'exerce qu'à lui ôter, innocent ou coupable, tout moyen de s'y dérober. J'ajouterai que toutes ces vertus que vous me vantez dans les arbitres de sa destinée sont telles que non-seulement, graces au Ciel je m'en sens incapable, mais que même je ne les conçois pas. Comment peut-on aimer un monstre qui fait horreur ? Comment peut-on se pénétrer d'une pitié si tendre pour un être aussi malfaisant, aussi cruel, aussi sanguinaire ? Comment peut-on choyer avec tant de sollicitude le fléau du genre - humain, le

ménager aux dépens des victimes de sa furie, & de peur de le chagriner, lui aider presque à faire du monde un vaste tombeau? . . . . Comment, Monsieur, un traître, un voleur, un empoisonneur, un assassin! . . . . J'ignore s'il peut exister un sentiment de bienveillance pour un tel être parmi les Démons, mais parmi les hommes un tel sentiment me paroîtroit un goût punissable & criminel bien plutôt qu'une vertu. Non, il n'y a que son semblable qui le puisse aimer.

L E F R A N Ç O I S.

Ce seroit, quoique vous en puissiez dire, une vertu de l'épargner, si dans cet acte de clémence on se proposoit un devoir à remplir plutôt qu'un penchant à fuivre.

R O U S S E A U.

Vous changez encore ici l'état de la question, & ce n'est pas-là ce que vous disiez ci-devant : mais voyons.

L E F R A N Ç O I S.

Supposons que le premier qui a découvert les crimes de ce misérable & son caractère affreux se soit cru obligé, comme il l'étoit sans contredit, non-seulement à



le démasquer aux yeux du public mais à le dénoncer au Gouvernement, & que cependant son respect pour d'anciennes liaisons ne lui ait pas permis de vouloir être l'instrument de sa perte, n'a-t-il pas dû, cela posé, se conduire exactement comme il l'a fait, mettre à sa dénonciation la condition de la grace du scélérat, & le ménager tellement en le démasquant, qu'en lui donnant la réputation d'un coquin on lui conservât la liberté d'un honnête homme ?

R O U S S E A U.

Votre supposition renferme des choses contradictoires sur lesquelles j'aurois beaucoup à dire. Dans cette supposition même je me serois conduit & vous aussi, j'en suis très-sûr, & tout autre homme d'honneur, d'une façon très-différente. D'abord, à quelque prix que ce fût, je n'aurois jamais voulu dénoncer le scélérat sans me montrer & le confondre, vu sur-tout les liaisons antérieures que vous supposez, & qui obligeoient encore plus étroitement l'accusateur de prévenir préalablement le coupable de ce que son devoir l'obligeoit à faire à son égard. Encore moins aurois-

Je voulu prendre des mesures extraordinaires pour empêcher que mon nom , mes accusations , mes preuves ne parvinssent à ses oreilles ; parce qu'en tout état de cause un dénonciateur qui se cache joue un rôle odieux , bas , lâche , justement suspect d'imposture , & qu'il n'y a nulle raison suffisante qui puisse obliger un honnête homme à faire un acte injuste & flétrissant. Dès que vous supposez l'obligation de dénoncer un malfaiteur , vous supposez aussi celle de le convaincre , parce que la première de ces deux obligations emporte nécessairement l'autre , & qu'il faut ou se montrer & confondre l'accusé , ou si l'on veut se cacher de lui , se taire avec tout le monde ; il n'y a point de milieu. Cette conviction de celui qu'on accuse n'est pas seulement l'épreuve indispensable de la vérité qu'on se croit obligé de déclarer ; elle est encore un devoir du dénonciateur envers lui-même , dont rien ne peut le dispenser , sur-tout dans le cas que vous posez. Car il n'y a point de contradiction dans la vertu , & jamais pour punir un fourbe elle ne permettra de l'imiter.

Vous ne pensez pas là-dessus comme J. J.  
*C'est en le trahissant qu'il faut punir un  
 traître.*

Voilà une de ses maximes ; qu'y répondez-vous ?

R O U S S E A U .

Ce que votre cœur y répond lui-même. Il n'est pas étonnant qu'un homme qui ne se fait scrupule de rien, ne s'en fasse aucun de la trahison : mais il le seroit fort que d'honnêtes gens se crussent autorisés par son exemple à l'imiter.

L E F R A N Ç O I S .

L'imiter ! non pas généralement ; mais quel tort lui fait-on en suivant avec lui ses propres maximes , pour l'empêcher d'en abuser ?

R O U S S E A U .

Suivre avec lui ses propres maximes ! Y pensez-vous ? Quels principes ! Quelle morale ! si l'on peut, si l'on doit suivre avec les gens leurs propres maximes, il faudra donc mentir aux menteurs , voler les fripons , empoisonner les empoisonneurs , assassiner les assassins , être scélérat à l'envi avec ceux qui le sont , & si l'on n'est

n'est plus obligé d'être honnête homme qu'avec les honnêtes gens, ce devoir ne mettra personne en grands frais de vertu dans le siècle où nous sommes. Il est digne du scélérat que vous m'avez peint de donner des leçons de fourberie & de trahison; mais je suis fâché pour vos Messieurs que parmi tant de meilleures leçons qu'il a données & qu'il eût mieux valu suivre, ils n'aient profité que de celle-là.

Au reste, je ne me souviens pas d'avoir rien trouvé de pareil dans les livres de J. J. Où donc a-t-il établi ce nouveau précepte si contraire à tous les autres?

LE FRANÇOIS.

Dans un vers d'une comédie.

ROUSSEAU.

Quand est-ce qu'il a fait jouer cette comédie?

LE FRANÇOIS.

Jamais.

ROUSSEAU.

Où est-ce qu'il l'a fait imprimer?

LE FRANÇOIS.

Nulle part.

ROUSSEAU.

Ma foi je ne vous entends point.

*Supplément.* Tome V. N

## L E F R A N Ç O I S .

C'est une espece de farce qu'il écrit jadis à la hâte & presque impromptu à la campagne, dans un moment de gâité, qu'il n'a pas même daigné corriger, & que nos Messieurs lui ont volée comme beaucoup d'autres choses qu'ils ajustent ensuite à leur façon pour l'édification publique.

R O U S S E A U .

Mais comment ce vers est-il employé dans cette piece? Est-ce lui-même qui le prononce?

L E F R A N Ç O I S .

Non; c'est une jeune fille qui se croyant trahie par son amant, le dit dans un moment de dépit pour s'encourager à intercepter, ouvrir & garder une lettre écrite par cet amant à sa rivale.

R O U S S E A U .

Quoi, Monsieur; un mot dit par une jeune fille amoureuse & piquée, dans l'intrigue galante d'une farce écrite autrefois à la hâte, & qui n'a été ni corrigée, ni imprimée, ni représentée, ce mot en l'air dont elle appuye dans sa colere un acte qui de sa part n'est pas même une trahison, ce mot dont il vous plaît de faire une

maxime de J. J. est l'unique autorité sur laquelle vos Messieurs ont ourdi l'affreux tissu de trahisons dont il est enveloppé ? Voudriez - vous que je répondisse à cela sérieusement ? Me l'avez-vous dit sérieusement vous-même ? Non, votre air seul en le prononçant me dispensoit d'y répondre. Eh qu'on lui doive ou non de ne pas le trahir, tout homme d'honneur ne se doit-il pas à lui-même de n'être un traître envers personne ? Nos devoirs envers les autres auroient beau varier selon les tems, les gens, les occasions, ceux envers nous-mêmes ne varient point ; & je ne puis penser que celui qui ne se croit pas obligé d'être honnête homme avec tout le monde, le soit jamais avec qui que ce soit.

Mais sans insister sur ce point davantage, allons plus loin. Passons au dénonciateur d'être un lâche & un traître sans néanmoins être un imposteur, & aux juges d'être menteurs & dissimulés sans néanmoins être iniques. Quand cette maniere de procéder seroit aussi juste & permise qu'elle est insidieuse & perfide, quelle en seroit l'utilité dans cette occasion pour la fin que vous alléguiez ? Où donc est la

nécessité, pour faire grace à un criminel, de ne pas l'entendre? Pourquoi lui cacher à lui seul, avec tant de machines & d'artifices, ses crimes qu'il doit savoir mieux que personne, s'il est vrai qu'il les ait commis? Pourquoi fuir, pourquoi rejeter avec tant d'effroi la maniere la plus sûre, la plus juste, la plus raisonnable & la plus naturelle de s'affurer de lui, sans lui infliger d'autre peine que celle d'un hypocrite qui se voit confondu? C'est la punition qui naît le mieux de la chose, qui s'accorde le mieux avec la grace qu'on veut lui faire, avec les sûretés qu'on doit prendre pour l'avenir, & qui seule prévient deux grands scandales, savoir celui de la publication des crimes & celui de leur impunité. Vos Messieurs allèguent néanmoins pour raison de leurs procédés frauduleux le soin d'éviter le scandale. Mais si le scandale consiste essentiellement dans la publicité, je ne vois point celui qu'on évite en cachant le crime au coupable qui ne peut l'ignorer, & en le divulguant parmi tout le reste des hommes qui n'en savoient rien. L'air de mystere & de réserve qu'on met à cette publication ne



fert qu'à l'accélérer. Sans doute le public est toujours fidelle aux secrets qu'on lui confie; ils ne sortent jamais de son sein. Mais il est risible qu'en disant ce secret à l'oreille à tout le monde, & le cachant très-soigneusement au seul qui, s'il est coupable, le fait nécessairement avant tout autre, on veuille éviter par-là le scandale, & faire de ce badin mystere un acte de bienfaisance & de générosité. Pour moi, avec une si tendre bienveillance pour le coupable, j'aurois choisi de le confondre sans le diffamer, plutôt que de le diffamer sans le confondre, & il faut certainement, pour avoir pris le parti contraire, avoir eu d'autres raisons que vous ne m'avez pas dites & que cette bienveillance ne comporte pas.

Supposons qu'au lieu d'aller creusant sous ses pas tous ces tortueux souterrains, au lieu des triples murs de ténèbres qu'on élève avec tant d'efforts autour de lui, au lieu de rendre le public & l'Europe entière complice & témoin du scandale qu'on feint de vouloir éviter, au lieu de lui laisser tranquillement continuer & consommer ses crimes en se contentant de les

voir & de les compter fans en empêcher aucun ; supposons , dis-je , qu'au lieu de tout ce tortillage , on se fût ouvertement & directement adressé à lui-même & à lui seul , qu'en lui présentant en face son accusateur armé de toutes ses preuves , on lui eût dit : « misérable qui fais l'honnête » homme & qui n'es qu'un scélérat, te » voilà démasqué, te voilà connu ; voilà » tes faits , en voilà les preuves , qu'as-tu » à répondre ? Il eût nié , direz-vous , & qu'importe ? Que font les négations contre les démonstrations ? Il fût resté convaincu & confondu. Alors on eût ajouté en montrant son dénonciateur : « remercie cet » homme généreux que sa conscience a » forcé de t'accuser & que sa bonté porte » à te protéger. Par son intercession l'on » veut bien te laisser vivre & te laisser » libre ; tu ne feras même démasqué aux » yeux du public qu'autant que ta conduite rendra ce soin nécessaire pour prévenir la continuation de tes forfaits. » Songe que des yeux perçans sont fans » cesse ouverts sur toi , que le glaive punisseur pend sur ta tête , & qu'à ton premier crime tu ne lui peux échapper ».

Y avoit-il, à votre avis, une conduite plus simple, plus sûre & plus droite pour allier à son égard la justice, la prudence & la charité? Pour moi je trouve qu'en s'y prenant ainsi l'on se fût assuré de lui par la crainte beaucoup mieux qu'on n'a fait par tout cet immense appareil de machines qui ne l'empêche pas d'aller toujours son train. On n'eût point eu besoin de le traîner si barbarement, ou selon vous si bénévolement dans le borbier; on n'eût point habillé la justice & la vertu des honteuses livrées de la perfidie & du mensonge; ses délateurs & ses juges n'eussent point été réduits à se tenir sans cesse enfoncés devant lui dans leurs tanières, comme fuyant en coupables les regards de leur victime & redoutant la lumière du jour: enfin l'on eût prévenu, avec le double scandale des crimes & de leur impunité, celui d'une maxime aussi funeste qu'insensée que vos Messieurs semblent vouloir établir par son exemple, savoir que pourvu qu'on ait de l'esprit & qu'on fasse de beaux livres, on peut se livrer à toutes sortes de crimes impunément.

Voilà le seul vrai parti qu'on avoit à

prendre si l'on vouloit absolument ménager un pareil misérable. Mais pour moi je vous déclare que je suis aussi loin d'approuver que de comprendre cette prétendue clémence de laisser libre nonobstant le péril, je ne dis pas un monstre affreux tel qu'on nous le représente, mais un malfaiteur tel qu'il soit. Je ne trouve dans cette espece de grace ni raison, ni humanité, ni fureté, & j'y trouve beaucoup moins cette douceur & cette bienveillance dont se vantent vos Messieurs avec tant de bruit. Rendre un homme le jouet du public & de la canaille, le faire chasser successivement de tous les asyles les plus reculés, les plus solitaires où il s'étoit de lui-même emprisonné & d'où certainement il n'étoit à portée de faire aucun mal, le faire lapider par la populace, le promener par dérision de lieu en lieu toujours chargé de nouveaux outrages, lui ôter même les ressources les plus indispensables de la société, lui voler sa subsistance pour lui faire l'aumône, le dépayser sur toute la face de la terre, faire de tout ce qu'il lui importe le plus de savoir autant pour lui de mysteres impénétrables, le

rendre tellement étranger, odieux, méprisable aux hommes, qu'au lieu des lumières, de l'assistance & des conseils que chacun doit trouver au besoin parmi ses frères, il ne trouve par-tout qu'embûches, mensonges, trahisons, insultes, le livrer en un mot sans appui, sans protection, sans défense à l'adroite animosité de ses ennemis, c'est le traiter beaucoup plus cruellement que si l'on se fût une bonne fois assuré de sa personne par une détention dans laquelle, avec la sûreté de tout le monde, on lui eût fait trouver la sienne, ou du moins la tranquillité. Vous m'avez appris qu'il desira, qu'il demanda lui-même cette détention, & que loin de la lui accorder, on lui fit de cette demande un nouveau crime & un nouveau ridicule. Je crois voir à la fois la raison de la demande & celle du refus. Ne pouvant trouver de refuge dans les plus solitaires retraites, chassé successivement du sein des montagnes & du milieu des lacs, forcé de fuir de lieu en lieu & d'errer sans cesse avec des peines & des dépenses excessives au milieu des dangers & des outrages, réduit à l'entrée de l'hiver à courir l'Eu-

rope pour y chercher un asyle sans plus favoir où, & sûr d'avance de n'être laissé tranquille nulle part, il étoit naturel que, battu, fatigué de tant d'orages, il desirât de finir ses malheureux jours dans une paisible captivité, plutôt que de se voir dans sa vieillesse poursuivi, chassé, balloté sans relâche de tous côtés, privé d'une pierre pour y poser sa tête & d'un asyle où il pût respirer, jusqu'à ce qu'à force de courses & de dépenses on l'eût réduit à périr de misere, ou à vivre, toujours errant, des dures aumônes de ses persécuteurs ardens à en venir là pour le rassasier enfin d'ignominie à leur aise. Pourquoi n'a-t-on pas consenti à cet expédient si sûr, si court, si facile qu'il proposoit lui-même & qu'il demandoit comme une faveur? N'est-ce point qu'on ne vouloit pas le traiter avec tant de douceur, ni lui laisser jamais trouver cette tranquillité si desirée? N'est-ce point qu'on ne vouloit lui laisser aucun relâche, ni le mettre dans un état où l'on n'eût pu lui attribuer chaque jour de nouveaux crimes & de nouveaux livres, & où peut-être à force de douceur & de patience eût-il

fait perdre aux gens chargés de sa garde les fausses idées qu'on vouloit donner de lui? N'est-ce point enfin que dans le projet si chéri, si suivi, si bien concerté de l'envoyer en Angleterre, il entroit des vues dont son séjour dans ce pays - là & les effets qu'il y a produits semblent développer assez l'objet? Si l'on peut donner à ce refus d'autres motifs, qu'on me les dise, & je promets d'en montrer la fausseté.

Monfieur, tout ce que vous m'avez appris, tout ce que vous m'avez prouvé est à mes yeux plein de choses inconcevables, contradictoires, absurdes, qui pour être admises demanderoient encore d'autres genres de preuves que celles qui suffissent pour les plus completes démonstrations, & c'est précisément ces mêmes choses absurdes que vous dépouillez de l'épreuve la plus nécessaire, & qui met le sceau à toutes les autres. Vous m'avez fabriqué tout à votre aise un être tel qu'il n'en exista jamais, un monstre hors de la nature, hors de la vraisemblance, hors de la possibilité, & formé de parties inaliabiles, incompatibles qui s'excluent mutuellement. Vous avez donné pour prin-



cipe à tous ses crimes , le plus furieux , le plus intolérant , le plus extravagant amour-propre qu'il n'a pas laissé de déguiser si bien depuis sa naissance jusqu'au déclin de ses ans , qu'il n'en a paru nulle trace pendant tant d'années , & qu'encore aujourd'hui depuis ses malheurs il étouffe ou contient si bien qu'on n'en voit pas le moindre signe. Malgré tout cet indomptable orgueil , vous m'avez fait voir dans le même être un petit menteur , un petit fripon , un petit coureur de cabarets & de mauvais lieux , un vil & crapuleux débauché pourri de vérole , & qui passoit sa vie à aller escroquant dans les tavernes quelques écus à droite & à gauche aux manans qui les fréquentent. Vous avez prétendu que ce même personnage étoit le même homme qui pendant quarante ans a vécu estimé , bien voulu de tout le monde , l'Auteur des seuls écrits dans ce siècle qui portent dans l'ame des lecteurs la persuasion qui les a dictés , & dont on sent en les lisant , que l'amour de la vertu & le zele de la vérité font l'inimitable éloquence. Vous dites que ces livres qui m'émeuvent ainsi le cœur ,

font les jeux d'un scélérat qui ne sentoit rien de ce qu'il disoit avec tant d'ardeur & de véhémence, & qui cachoit sous un air de probité le venin dont il vouloit infecter ses lecteurs. Vous me forcez même de croire que ces écrits à la fois si fiers, si touchans, si modestes ont été composés parmi les pots & les pintes, & chez les filles de joie où l'Auteur passoit sa vie, & vous me transformez enfin cet orgueil irascible & diabolique en l'abjection d'un cœur insensible & vil qui se rassasie sans peine de l'ignominie dont l'abreuve à plaisir la charité du public.

Vous m'avez figuré vos Messieurs qui disposent à leur gré de sa réputation, de sa personne & de toute sa destinée comme des modes de vertu, des prodiges de générosité, des anges pour lui de douceur & de bienfaisance, & vous m'avez appris en même tems que l'objet de tous leurs tendres soins avoit été de le rendre l'horreur de l'univers, le plus déprisé des êtres, de le traîner d'opprobre en opprobre & de misère en misère, & de lui faire sentir à loisir dans les calamités de la plus malheureuse vie tous les déchiremens que

peut éprouver une ame fiere en se voyant le jouet & le rebut du genre - humain. Vous m'avez appris que par pitié , par grace , tous ces hommes vertueux avoient bien voulu lui ôter tout moyen d'être instruit des raisons de tant d'outrages , s'abaisser en sa faveur au rôle de cajoleurs & de traîtres , faire adroitement le plongeon à chaque éclaircissement qu'il cherchoit , l'environner de fouterrains & de pièges tellement tendus que chacun de ses pas fût nécessairement une chute , enfin le circonvenir avec tant d'adresse qu'en butte aux insultes de tout le monde il ne pût jamais favoir la raison de rien , apprendre un seul mot de vérité , repousser aucun outrage , obtenir aucune explication , trouver , saisir aucun agresseur , & qu'à chaque instant atteint des plus cruelles morsures , il sentît dans ceux qui l'entourent la flexibilité des serpens aussi bien que leur venin.

Vous avez fondé le systême qu'on suit à son égard sur des devoirs dont je n'ai nulle idée , sur des vertus qui me font horreur , sur des principes qui renversent dans mon esprit tous ceux de la justice

& de la morale. Figurez-vous des gens qui commencent par se mettre chacun un bon masque bien attaché, qui s'arment de fer jusqu'aux dents, qui surprennent ensuite leur ennemi, le saisissent par derrière, le mettent nud, lui lient le corps, les bras, les mains, les pieds, la tête, de façon qu'il ne puisse remuer, lui mettent un bâillon dans la bouche, lui crevent les yeux, l'étendent à terre, & passent enfin leur noble vie à le massacrer doucement, de peur que mourant de ses blessures il ne cesse trop tôt de les sentir. Voilà les gens que vous voulez que j'admire. Rappelez, Monsieur, votre équité, votre droiture, & fentez en votre conscience quelle sorte d'admiration je puis avoir pour eux. Vous m'avez prouvé, j'en conviens, autant que cela se pouvoit par la méthode que vous avez suivie, que l'homme ainsi terrassé est un monstre abominable; mais quand cela seroit aussi vrai que difficile à croire, l'auteur & les directeurs du projet qui s'exécute à son égard, seroient à mes yeux, je le déclare, encore plus abominables que lui.

Certainement vos preuves sont d'une

grande force ; mais il est faux que cette force aille pour moi jusqu'à l'évidence , puisqu'en fait de délits & de crimes , cette évidence dépend essentiellement d'une épreuve qu'on écarte ici avec trop de soin pour qu'il n'y ait pas à cette omission , quelque puissant motif qu'on nous cache & qu'il importerait de savoir. J'avoue pourtant , & je ne puis trop le répéter , que ces preuves m'étonnent , & m'ébranleroient peut-être encore , si je ne leur trouvois d'autres défauts non moins dirimans selon moi.

Le premier est dans leur force même & dans leur grand nombre de la part dont elles viennent. Tout cela me paroîtroit fort bien dans des procédures juridiques faites par le ministère public : mais pour que des particuliers , & qui pis est des amis aient pris tant de peine , aient fait tant de dépenses , aient mis tant de tems à faire tant d'informations , à rassembler tant de preuves , à leur donner tant de force sans y être obligés par aucun devoir , il faut qu'ils aient été animés pour cela par quelque passion bien vive qui , tant qu'ils s'obstineront à la cacher me  
rendra

rendra suspect tout ce qu'elle aura produit.

Un autre défaut que je trouve à ces invincibles preuves , c'est qu'elles prouvent trop , c'est qu'elles prouvent des choses qui naturellement ne sauroient exister. Autant vaudroit me prouver des miracles , & vous savez que je n'y crois pas. Il y a dans tout cela des multitudes d'absurdités auxquelles avec toutes leurs preuves il ne dépend pas de mon esprit d'acquiescer. Les explications qu'on leur donne & que tout le monde à ce que vous m'assurez , trouve si claires , ne sont à mes yeux gueres moins absurdes & ont le ridicule de plus. Vos Messieurs semblent avoir chargé J. J. de crimes , comme vos théologiens ont chargé leur doctrine d'articles de foi ; l'avantage de persuader en affirmant , la facilité de faire tout croire les ont séduits. Aveuglés par leur passion , ils ont entassé faits sur faits , crimes sur crimes sans précaution , sans mesure. Et quand enfin ils ont apperçu l'incompatibilité de tout cela , ils n'ont plus été à tems d'y remédier , le grand soin qu'ils avoient pris de tout prouver également les forçant de tout admettre sous peine de tout



rejeter. Il a donc fallu chercher mille subtilités pour tâcher d'accorder tant de contradictions, & tout ce travail a produit sous le nom de J. J. l'être le plus chimérique & le plus extravagant que le délire de la fièvre puisse faire imaginer.

Un troisième défaut de ces invincibles preuves est dans la manière de les administrer avec tant de mystère & de précautions. Pourquoi tout cela ? La vérité ne cherche pas ainsi les ténèbres & ne marche pas si timidement. C'est une maxime en jurisprudence (\*), qu'on présume le dol dans celui qui suit au lieu de la droite route des voies obliques & clandestines. C'en est une autre (†) que celui qui décline un jugement régulier & cache ses preuves est présumé soutenir une mauvaise cause. Ces deux maximes conviennent si bien au système de vos Messieurs qu'on les croiroit faites exprès pour lui si je ne citois pas mon Auteur. Si ce qu'on prouve d'un accusé en son absence n'est

---

(\*) Dolus præsumitur in eo qui recta via non incedit, sed per anfractus & diverticula. *Menoch. in Præsump.*

(†) Judicium subterfugiens & probationes occultans malam causam fovere præsumitur. *Ibid.*



jamais régulièrement prouvé, ce qu'on en prouvé en se cachant si soigneusement de lui prouvé plus contre l'accusateur que contre l'accusé, & par cela seul l'accusation revêtue de toutes ses preuves clandestines doit être présumée une imposture.

Enfin le grand vice de tout ce système est que fondé sur le mensonge ou sur la vérité, le succès n'en seroit pas moins assuré d'une façon que de l'autre. Supposez, au lieu de votre J. J., un véritablement honnête homme, isolé, trompé, trahi, seul sur la terre, entouré d'ennemis puissans, rusés, masqués, implacables, qui sans obstacle de la part de personne dressent à loisir leurs machines autour de lui; & vous verrez que tout ce qui lui arrive méchant & coupable, ne lui arriveroit pas moins innocent & vertueux. Tant par le fond que par la forme des preuves tout cela ne prouve donc rien, précisément parce qu'il prouve trop.

Monfieur, quand les Géometres marchant de démonstration en démonstration parviennent à quelque absurdité, au lieu de l'admettre quoique démontrée ils re-

viennent sur leurs pas , & , sûrs qu'il s'est glissé dans leurs principes ou dans leurs raisonnemens quelque paralogisme qu'ils n'ont pas apperçu , ils ne s'arrêtent pas qu'ils ne le trouvent , & s'ils ne peuvent le découvrir , laissant là leur démonstration prétendue , ils prennent une autre route pour trouver la vérité qu'ils cherchent , sûrs qu'elle n'admet point d'absurdité.

#### L E F R A N Ç O I S .

N'appercevez - vous point que pour éviter de prétendues absurdités vous tombez dans une autre , sinon plus forte , au moins plus choquante ? Vous justifiez un seul homme dont la condamnation vous déplaît , aux dépens de toute une nation , que dis-je , de toute une génération dont vous faites une génération de fourbes : car enfin tout est d'accord , tout le public , tout le monde sans exception a donné son assentiment au plan qui vous paroît si répréhensible ; tout se prête avec zèle à son exécution : personne ne l'a désapprouvé , personne n'a commis la moindre indiscretion qui pût le faire échouer ; personne n'a donné le moindre indice , la

moindre lumiere à l'accusé qui pût le mettre en état de se défendre ; il n'a pu tirer d'aucune bouche un seul mot d'éclaircissement sur les charges atroces dont on l'accable à l'envi ; tout s'empresse à renforcer les ténèbres dont on l'environne, & l'on ne fait à quoi chacun se livre avec plus d'ardeur de le diffamer absent ou de le persifler présent. Il faudroit donc conclure de vos raisonnemens qu'il ne se trouve pas dans toute la génération présente un seul honnête homme , pas un seul ami de la vérité. Admettez-vous cette conséquence ?

R O U S S E A U.

A Dieu ne plaîse ! Si j'étois tenté de l'admettre , ce ne seroit pas auprès de vous dont je connois la droiture invariable & la sincere équité. Mais je connois aussi ce que peuvent sur les meilleurs cœurs les préjugés & les passions & combien leurs illusions sont quelquefois inevitables. Votre objection me paroît solide & forte. Elle s'est présentée à mon esprit long-tems avant que vous me la fîssiez ; elle me paroît plus facile à rétorquer qu'à résoudre , & vous doit embarrasser du

moins autant que moi : car enfin si le public n'est pas tout composé de méchans & de fourbes, tous d'accord pour trahir un seul homme, il est encore moins composé sans exception d'hommes bienfaisans, généreux, francs de jalousie, d'envie, de haine, de malignité. Ces vices sont-ils donc tellement éteints sur la terre, qu'il n'en reste pas le moindre germe dans le cœur d'aucun individu ? C'est pourtant ce qu'il faudroit admettre si ce système de secret & de ténèbres qu'on suit si fidèlement envers J. J. n'étoit qu'une œuvre de bienfaisance & de charité. Laissons à part vos Messieurs qui sont des ames divines & dont vous admirez la tendre bienveillance pour lui. Il a dans tous les états, vous me l'avez dit vous-même, un grand nombre d'ennemis très-ardens, qui ne cherchent assurément pas à lui rendre la vie agréable & douce. Concevez-vous que dans cette multitude de gens, tous d'accord pour épargner de l'inquiétude à un scélérat qu'ils abhorrent & de la honte à un hypocrite qu'ils détestent, il ne s'en trouve pas un seul qui, pour jouir au moins de sa confusion, soit tenté

de lui dire tout ce qu'on fait de lui? Tout s'accorde avec une patience plus qu'angélique à l'entendre provoquer au milieu de Paris ses persécuteurs, donner des noms assez durs à ceux qui l'obsèdent, leur dire insolemment : *Parlez haut, traîtres que vous êtes ; me voilà. Qu'avez-vous à dire ?* A ces stimulantes apostrophes la plus incroyable patience n'abandonne pas un instant un seul homme dans toute cette multitude. Tous insensibles à ses reproches les endurent uniquement pour son bien, & de peur de lui faire la moindre peine, ils se laissent traiter par lui avec un mépris que leur silence autorise de plus en plus. Qu'une douceur si grande, qu'une si sublime vertu anime généralement tous ses ennemis, sans qu'un seul démente un moment cette universelle mansuétude, convenez que dans une génération qui naturellement n'est pas trop aimante, ce concours de patience & de générosité est du moins aussi étonnant que celui de malignité dont vous rejetez la supposition.

La solution de ces difficultés doit se chercher, selon moi, dans quelque inter-

médiaire qui ne suppose dans toute une génération ni des vertus angéliques, ni la noirceur des Démons, mais quelque disposition naturelle au cœur humain qui produit un effet uniforme par des moyens adroitement disposés à cette fin. Mais en attendant que mes propres observations me fournissent là-dessus quelque explication raisonnable, permettez-moi de vous faire une question qui s'y rapporte. Supposant un moment qu'après d'attentives & impartiales recherches, J. J. au lieu d'être l'ame infernale & le monstre que vous voyez en lui, se trouvât au contraire un homme simple, sensible & bon, que son innocence universellement reconnue par ceux mêmes qui l'ont traité avec tant d'indignité vous forçât de lui rendre votre estime, & de vous reprocher les durs jugemens que vous avez portés de lui : rentrez au fond de votre ame, & dites-moi comment vous seriez affecté de ce changement ?

L E F R A N Ç O I S .

Cruellement, foyez - en sûr. Je sens qu'en l'estimant & lui rendant justice, je le haïrois alors, plus peut - être encore



pour mes torts que je ne le hais maintenant pour ses crimes : je ne lui pardonnerois jamais mon injustice envers lui. Je me reproche cette disposition , j'en rougis ; mais je la sens dans mon cœur malgré moi.

## ROUSSEAU.

Homme véridique & franc, je n'en veux pas davantage, & je prends acte de cet aveu pour vous le rappeler en tems & lieu ; il me suffit pour le moment de vous y laisser réfléchir. Au reste, consolez-vous de cette disposition qui n'est qu'un développement des plus naturels de l'amour-propre. Elle vous est commune avec tous les juges de J. J., avec cette différence que vous serez le seul peut-être qui ait le courage & la franchise de l'avouer.

† Quant à moi, pour lever tant de difficultés & déterminer mon propre jugement, j'ai besoin d'éclaircissemens & d'observations faites par moi-même. Alors seulement je pourrai vous proposer ma pensée avec confiance. Il faut avant tout commencer par voir J. J. & c'est à quoi je suis tout déterminé.



Ah , ah ! vous voilà donc enfin revenu à ma proposition que vous avez si dédaigneusement rejetée ? Vous voilà donc disposé à vous rapprocher de cet homme entre lequel & vous le diamètre de la terre étoit encore une distance trop courte à votre gré ?

R O U S S E A U ,

M'en rapprocher ? Non , jamais du scélérat que vous m'avez peint , mais bien de l'homme défiguré que j'imagine à sa place. Que j'aïlle chercher un scélérat détestable pour le hanter , l'épier & le tromper , c'est une indignité qui jamais n'approchera de mon cœur ; mais que dans le doute si ce prétendu scélérat n'est point peut-être un honnête homme infortuné , victime du plus noir complot , j'aïlle examiner par moi-même ce qu'il faut que j'en pense , c'est un des plus beaux devoirs que se puisse imposer un cœur juste , & je me livre à cette noble recherche avec autant d'estime & de contentement de moi-même , que j'aurois de regret & de honte à m'y livrer avec un motif opposé.

## LE FRANÇOIS.

Fort bien ; mais avec le doute qu'il vous plaît de conserver au milieu de tant de preuves , comment vous y prendrez-vous pour apprivoiser cet ours presque inabordable ? Il faudra bien que vous commenciez par ces cajoleries que vous avez en si grande aversion. Encore sera-ce un bonheur si elles vous réussissent mieux qu'à beaucoup de gens qui les lui prodiguent sans mesure & sans scrupule , & à qui elles n'attirent de sa part que des brusqueries & des mépris.

## ROUSSEAU.

Est-ce à tort ? Parlons franchement. Si cet homme étoit facile à prendre de cette maniere , il seroit par cela seul à demi jugé. Après tout ce que vous m'avez appris du systême qu'on suit avec lui , je suis peu surpris qu'il repousse avec dédain la plupart de ceux qui l'abordent & qui pour cela l'accusent bien à tort d'être défiant ; car la défiance suppose du doute , & il n'en sauroit avoir à leur égard : & que peut-il penser de ces patelins flagorneurs dont , vu l'œil dont il est regardé dans le monde & qui ne peut échapper

au sien , il doit pénétrer aisément les motifs dans l'empressement qu'ils lui marquent ? Il doit voir clairement que leur dessein n'est ni de se lier avec lui de bonne foi , ni même de l'étudier & de le connoître , mais seulement de le circonvenir. Pour moi qui n'ai ni besoin ni dessein de le tromper , je ne veux point prendre les allures cauteleuses de ceux qui l'approchent dans cette intention. Je ne lui cacherai point la mienne : s'il en étoit alarmé , ma recherche seroit finie , & je n'aurois plus rien à faire auprès de lui.

## L E F R A N Ç O I S.

Il vous fera moins aisé , peut-être ; que vous ne pensez , de vous faire distinguer de ceux qui l'abordent à mauvaise intention. Vous n'avez point la ressource de lui parler à cœur ouvert , & de lui déclarer vos vrais motifs. Si vous me gardez la foi que vous m'avez donnée , il doit ignorer à jamais ce que vous savez de ses œuvres criminelles & de son caractère atroce. C'est un secret inviolable qui près de lui doit rester à jamais caché dans votre cœur. Il appercevra votre réserve , il l'imitera , & par cela seul ,

se tenant en garde contre vous , il ne se laissera voir que comme il veut qu'on le voye , & non comme il est en effet.

R O U S S E A U.

Et pourquoi voulez-vous me supposer seul aveugle parmi tous ceux qui l'abordent journellement & qui sans lui inspirer plus de confiance l'ont vu tous , & si clairement à ce qu'ils vous disent , exactement tel que vous me l'avez peint ? S'il est si facile à connoître & à pénétrer quand on y regarde , malgré sa défiance & son hypocrisie , malgré ses efforts pour se cacher , pourquoi , plein du desir de l'apprécier , ferai-je le seul à n'y pouvoir parvenir , sur-tout avec une disposition si favorable à la vérité , & n'ayant d'autre intérêt que de la connoître ? Est-il étonnant que l'ayant si décidément jugé d'avance & n'apportant aucun doute à cet examen , ils l'aient vu tel qu'ils le vouloient voir ? Mes doutes ne me rendront pas moins attentif & me rendront plus circonspect. Je ne cherche point à le voir tel que je me le figure , je cherche à le voir tel qu'il est.

## L E F R A N Ç O I S .

Bon ! n'avez-vous pas aussi vos idées ? Vous le desirez innocent , j'en suis très-fûr. Vous ferez comme eux dans le sens contraire : vous verrez en lui ce que vous y cherchez.

## R O U S S E A U .

Le cas est fort différent. Oui , je le desire innocent ; & de tout mon cœur ; sans doute je serois heureux de trouver en lui ce que j'y cherche : mais ce seroit pour moi le plus grand des malheurs d'y trouver ce qui n'y seroit pas , de le croire honnête homme & de me tromper. Vos Messieurs n'en sont pas dans des dispositions si favorables à la vérité. Je vois que leur projet est une ancienne & grande entreprise qu'ils ne veulent pas abandonner , & qu'ils n'abandonneront pas impunément. L'ignominie dont ils l'ont couvert réjailliroit sur eux toute entière , & ils ne seroient pas même à l'abri de la vindicte publique. Ainsi soit pour la sûreté de leurs personnes , soit pour le repos de leurs consciences , il leur importe trop de ne voir en lui qu'un scélérat pour qu'eux & les leurs y voyent jamais autre chose.

## LE FRANÇOIS.

Mais enfin, pouvez-vous concevoir, imaginer quelque solide réponse aux preuves dont vous avez été si frappé ? Tout ce que vous verrez ou croirez voir pourra-t-il jamais les détruire ? Supposons que vous trouviez un honnête homme où la raison, le bon sens, & tout le monde vous montrent un scélérat, que s'ensuivra-t-il ? Que vos yeux vous trompent, ou que le genre-humain tout entier, excepté vous seul est dépourvu de sens ? Laquelle de ces deux suppositions vous paroît la plus naturelle, & à laquelle enfin vous en tiendrez-vous ?

## ROUSSEAU.

A aucune des deux, & cette alternative ne me paroît pas si nécessaire qu'à vous. Il est une autre explication plus naturelle qui leve bien des difficultés. C'est de supposer une ligue dont l'objet est la diffamation de J. J. qu'elle a pris soin d'isoler pour cet effet. Et que dis-je, supposer ? Par quelque motif que cette ligue se soit formée, elle existe. Sur votre propre rapport elle sembleroit universelle. Elle est du moins grande, puissante, nom-



breuse ; elle agit de concert & dans le plus profond secret pour tout ce qui n'y entre pas & sur-tout pour l'infortuné qui en est l'objet. Pour s'en défendre il n'a ni secours, ni ami, ni appui, ni conseil, ni lumieres ; tout n'est autour de lui que pièges, mensonges, trahisons, ténèbres. Il est absolument seul & n'a que lui seul pour ressource, il ne doit attendre ni aide ni assistance de qui que ce soit sur la terre. Une position si singuliere est unique depuis l'existence du genre-humain. Pour juger sainement de celui qui s'y trouve & de tout ce qui se rapporte à lui, les formes ordinaires sur lesquelles s'établissent les jugemens humains ne peuvent plus suffire. Il me faudroit, quand même l'accusé pourroit parler & se défendre, des suretés extraordinaires pour croire qu'en lui rendant cette liberté on lui donne en même tems les connoissances, les instrumens & les moyens nécessaires pour pouvoir se justifier s'il est innocent. Car enfin, si, quoique faussement accusé, il ignore toutes les trames dont il est enlacé, tous les pièges dont on l'entoure, si les seuls défenseurs qu'il pourra  
trouver



trouver & qui seindront pour lui du zele sont choisis pour le trahir, si les témoins qui pourroient déposer pour lui se taisent, si ceux qui parlent sont gagnés pour le charger, si l'on fabrique de fausses pieces pour le noircir, si l'on cache ou détruit celles qui le justifient, il aura beau dire, *non*, contre cent faux témoignages à qui l'on fera dire, *oui*; sa négation fera sans effet contre tant d'affirmations unanimes, & il n'en sera pas moins convaincu aux yeux des hommes de délits qu'il n'aura pas commis. Dans l'ordre ordinaire des choses, cette objection n'a point la même force, parce qu'on laisse à l'accusé tous les moyens possibles de se défendre, de confondre les faux témoins, de manifester l'imposture, & qu'on ne présume pas cette odieuse ligue de plusieurs hommes pour en perdre un. Mais ici cette ligue existe, rien n'est plus constant, vous me l'avez appris vous-même, & par cela seul non-seulement tous les avantages qu'ont les accusés pour leur défense sont ôtés à celui-ci: mais les accusateurs en les lui ôtant peuvent les tourner tous contre lui-même; il est pleinement à leur discrétion;

maîtres absolus d'établir les faits comme il leur plaît sans avoir aucune contradiction à craindre, ils sont seuls juges de la validité de leurs propres pièces ; leurs témoins, certains de n'être ni confrontés, ni confondus, ni punis ne craignent rien de leurs mensonges : ils sont sûrs en le chargeant de la protection des Grands, de l'appui des médecins, de l'approbation des gens de lettres & de la faveur publique ; ils sont sûrs en le défendant d'être perdus. Voilà, Monsieur, pourquoi tous les témoignages portés contre lui sous les chefs de la ligue, c'est-à-dire, depuis qu'elle s'est formée n'ont aucune autorité pour moi, & s'il en est d'antérieurs, de quoi je doute, je ne les admettrai qu'après avoir bien examiné s'il n'y a ni fraude ni antidate, & sur-tout après avoir entendu les réponses de l'accusé.

Par exemple, pour juger de sa conduite à Venise, je n'irai pas consulter sottement ce qu'on en dit, & si vous voulez ce qu'on en prouve aujourd'hui, & puis m'en tenir là, mais bien ce qui a été prouvé & reconnu à Venise, à la cour.

chez les Ministres du Roi & parmi tous ceux qui ont eu connoissance de cette affaire avant le ministere du Duc de C\*\*\*, avant l'ambassade de l'Abbé de B\*\*\*, à Venise & avant le voyage du Consul Le B\*\*\*, à Paris. Plus ce qu'on en a pensé depuis est différent de ce qu'on en pensoit alors, & mieux je rechercherai les causes d'un changement si tardif & si extraordinaire. De même pour me décider sur ses pillages en musique, ce ne sera ni à M. d'A\*\*\*, ni à ses suppôts, ni à tous vos Messieurs que je m'adresserai, mais je ferai rechercher sur les lieux par des personnes non suspectes, c'est-à-dire, qui ne soient pas de leur connoissance, s'il y a des preuves authentiques que ces ouvrages ont existé avant que J. J. les ait donnés pour être de lui.

Voilà la marche que le bon sens m'oblige de suivre pour vérifier les délits, les pillages & les imputations de toute espece, dont on n'a cessé de le charger depuis la formation du complot, & dont je n'apperçois pas auparavant le moindre vestige. Tant que cette vérification ne me sera pas possible, rien ne sera si aisé que de

me fournir tant de preuves qu'on voudra auxquelles je n'aurai rien à répondre, mais qui n'opéreront sur mon esprit aucune persuasion.

Pour savoir exactement quelle foi je puis donner à votre prétendue évidence, il faudroit que je connusse bien tout ce qu'une génération entiere, liguée contre un seul homme totalement isolé, peut faire pour se prouver à elle-même de cet homme-là tout ce qu'il lui plaît, & par surcroît de précaution en se cachant de lui très-soigneusement. A force de tems, d'intrigue & d'argent, de quoi la puissance & la ruse ne viennent-elles point à bout, quand personne ne s'oppose à leurs manœuvres, quand rien n'arrête & ne contremine leurs sourdes opérations? A quel point ne pourroit-on point tromper le public si tous ceux qui le dirigent, soit par la force, soit par l'autorité, soit par l'opinion s'accordoient pour l'abuser par de sourdes menées dont il seroit hors d'état de pénétrer le secret? Qui est-ce qui a déterminé jusqu'où des conjurés puissans, nombreux & bien unis, comme ils le sont toujours pour le crime peu,

vent fasciner les yeux , quand des gens qu'on ne croit pas se connoître se concerteront bien entr'eux ; quand aux deux bouts de l'Europe des imposteurs d'intelligence & dirigés par quelque adroit & puissant intrigant se conduiront sur le même plan , tiendront le même langage , présenteront sous le même aspect un homme à qui l'on a ôté la voix , les yeux , les mains , & qu'on livre pieds & poings liés à la merci de ses ennemis. Que vos Messieurs au lieu d'être tels soient ses amis comme ils le crient à tout le monde , qu'étouffant leur protégé dans la fange , ils n'agissent ainsi que par bonté , par générosité , par compassion pour lui , soit ; je n'entends point leur disputer ici ces nouvelles vertus : mais il résulte toujours de vos propres récits qu'il y a une ligue , & de mon raisonnement que si-tôt qu'une ligue existe , on ne doit pas pour juger des preuves qu'elle apporte s'en tenir aux regles ordinaires , mais en établir de plus rigoureuses pour s'assurer que cette ligue n'abuse pas de l'avantage immense de se concerter , & par-là d'en imposer comme elle peut certainement le faire. Ici je vois ,

au contraire , que tout se passe entre gens qui se prouvent entr'eux sans résistance & sans contradiction ce qu'ils font bien aises de croire , que donnant ensuite leur unanimité pour nouvelle preuve à ceux qu'ils desirent amener à leur sentiment, loin d'admettre au moins l'épreuve indispensable des réponses de l'accusé , on lui dérobe avec le plus grand soin la connoissance de l'accusation, de l'accusateur, des preuves & même de la ligue. C'est faire cent fois pis qu'à l'Inquisition: car si l'on y force le prévenu de s'accuser lui-même, du moins on ne refuse pas de l'entendre, on ne l'empêche pas de parler, on ne lui cache pas qu'il est accusé, & on ne le juge qu'après l'avoir entendu. L'Inquisition veut bien que l'accusé se défende s'il peut, mais ici l'on ne veut pas qu'il le puisse.

Cette explication qui dérive des faits que vous m'avez exposés vous-même, doit vous faire sentir comment le public sans être dépourvu de bon sens, mais séduit par mille prestiges peut tomber dans une erreur involontaire & presque excusable, à l'égard d'un homme auquel il



prend dans le fond très-peu d'intérêt , dont la singularité révolte son amour-propre , & qu'il desire généralement de trouver coupable plutôt qu'innocent , & comment aussi avec un intérêt plus sincere à ce même homme & plus de soin à l'étudier soi-même , on pourroit le voir autrement que ne fait tout le monde , sans être obligé d'en conclure que le public est dans le délire ou qu'on est trompé par ses propres yeux. Quand le pauvre Lazarille de Tormes attaché dans le fond d'une cuve , la tête seule hors de l'eau couronnée de roseaux & d'algue , étoit promené de ville en ville comme un monstre marin , les spectateurs extravaguoient-ils de le prendre pour tel , ignorant qu'on l'empêchoit de parler , & que s'il vouloit crier qu'il n'étoit pas un monstre marin , une corde tirée en cachette le forçoit de faire à l'instant le plongeon ? Supposons qu'un d'entr'eux plus attentif appercevant cette manœuvre & par-là devinant le reste , leur eût crié , *l'on vous trompe , ce prétendu monstre est un homme* , n'y eût-il pas eu plus que de l'humeur à s'offenser de cette exclamation , comme d'un



reproche qu'ils étoient tous des infensés ? Le public , qui ne voit des choses que l'apparence , trompé par elle est excusable ; mais ceux qui se disent plus sages que lui en adoptant son erreur ne le font pas.

Quoi qu'il en soit des raisons que je vous expose , je me sens digne , même indépendamment d'elles de douter de ce qui n'a paru douteux à personne. J'ai dans le cœur des témoignages plus forts que toutes vos preuves que l'homme que vous m'avez peint n'existe point , ou n'est pas du moins où vous le voyez. La seule patrie de J. J. qui est la mienne suffiroit pour m'assurer qu'il n'est point cet homme-là. Jamais elle n'a produit des êtres de cette espece ; ce n'est ni chez les Protestans ni dans les Républiques qu'ils sont connus. Les crimes dont il est accusé sont des crimes d'esclaves , qui n'approcherent jamais des ames libres ; dans nos contrées on n'en connoît point de pareils ; & il me faudroit plus de preuves encore que celles que vous m'avez fournies pour me persuader seulement que Geneve a pu produire un empoisonneur. .

Après vous avoir dit pourquoi vos preuves , tout évidentes qu'elles vous paroissent ne fauroient être convaincantes pour moi , qui n'ai ni ne puis avoir les instructions nécessaires pour juger à quel point ces preuves peuvent être illusoires & m'en imposer par une fausse apparence de vérité , je vous avoue pourtant derechef que sans me convaincre elles m'inquiètent , m'ébranlent , & que j'ai quelquefois peine à leur résister. Je desirerois sans doute , & de tout mon cœur , qu'elles fussent fausses , & que l'homme dont elles me font un monstre n'en fût pas un : mais je desire beaucoup davantage encore de ne pas m'égarer dans cette recherche & de ne pas me laisser séduire par mon penchant. Que puis-je faire dans une pareille situation (\*) pour parvenir , s'il est possible , à démêler la vérité ? C'est de rejeter dans cette affaire toute auto-

---

(\*) Pour excuser le public autant qu'il se peut , je suppose par-tout son erreur presque invincible ; mais moi qui fais dans ma conscience qu'aucun crime jamais n'approcha de mon cœur , je suis sûr que tout homme vraiment attentif , vraiment juste , découvrirait l'imposture à travers tout l'art du complot , parce qu'enfin je ne crois pas possible que jamais le mensonge usurpe & s'approprie tous les caractères de la vérité.

rité humaine , toute preuve qui dépend du témoignage d'autrui , & de me déterminer uniquement sur ce que je puis voir de mes yeux & connoître par moi-même. Si J. J. est tel que l'ont peint vos Messieurs , & s'il a été si aisément reconnu tel par tous ceux qui l'ont approché , je ne serai pas plus malheureux qu'eux , car je ne porterai pas à cet examen moins d'attention , de zele & de bonne foi , & un être aussi méchant , aussi difforme , aussi dépravé doit en effet être très-facile à pénétrer pour peu qu'on y regarde. Je m'en tiens donc à la résolution de l'examiner par moi-même & de le juger en tout ce que je verrai de lui , non par les secrets desirs de mon cœur , encore moins par les interprétations d'autrui , mais par la mesure de bon sens & de jugement que je puis avoir reçue , sans me rapporter sur ce point à l'autorité de personne. Je pourrai me tromper sans doute , parce que je suis homme ; mais après avoir fait tous mes efforts pour éviter ce malheur , je me rendrai , si néanmoins il m'arrive , le consolant témoignage que mes passions , ni ma volonté ne sont point complices de mon

erreur, & qu'il n'a pas dépendu de moi de m'en garantir. Voilà ma résolution. Donnez-moi maintenant les moyens de l'accomplir & d'arriver à notre homme; car, à ce que vous m'avez fait entendre, son accès n'est pas aisé.

## L E F R A N Ç O I S.

Sur-tout pour vous qui dédaignez les feuls qui pourroient vous l'ouvrir. Ces moyens font, je le répète, de s'insinuer à force d'adresse, de patelinage, d'opiniâtre importunité, de le cajoler fans cesse, de lui parler avec transport de ses talens, de ses livres, & même de ses vertus, car ici le mensonge & la fauffeté font des œuvres pies. Le mot d'*admiration* sur-tout, d'un effet admirable auprès de lui, exprime assez bien dans un autre sens l'idée des sentimens qu'un pareil monstre inspire, & ces doubles ententes jésuitiques si recherchées de nos Messieurs leur rendent l'usage de ce mot très-familier avec J. J. & très-commode en lui parlant (\*).

---

(\*) En m'écrivant c'est la même franchise. J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens qui vous sont dûs, avec les sentimens les plus distingués, avec une considération très-particulière, avec autant d'estime que de respect, &c. Ces Messieurs

Si tout cela ne réussit pas, on ne se rebute point de son froid accueil, on compte pour rien ses rebuffades; passant tout de suite à l'autre extrémité, on le tance, on le gourmande, & prenant le ton le plus arrogant qu'il est possible, on tâche de le subjuguier de haute lutte. Si il vous fait des grossièretés, on les endure comme venant d'un misérable dont on s'embarrasse fort peu d'être méprisé. S'il vous chasse de chez lui, on y revient; s'il vous ferme la porte on y reste jusqu'à ce qu'elle se rouvre, on tâche de s'y fourrer. Une fois entré dans son repaire, on s'y établit, on s'y maintient bon gré malgré. S'il osoit vous en chasser de force, tant mieux: on feroit beau bruit, & l'on iroit crier par toute la terre qu'il assassine les gens qui lui font l'honneur de l'aller voir. Il n'y a point, à ce qu'on m'assure, d'autre voie pour s'insinuer auprès de lui. Etes-vous homme à prendre celle-là?

---

font-ils donc avec ces tournures amphibologiques moins menteurs que ceux qui mentent tout rondement? Non. Ils font seulement plus faux & plus doubles, ils mentent seulement plus traitreusement.

ROUSSEAU.

Mais vous-même pourquoi ne l'avez-vous jamais voulu prendre ?

LE FRANÇOIS.

Oh moi, je n'avois pas besoin de le voir pour le connoître. Je le connois par ses œuvres ; c'en est assez & même trop.

ROUSSEAU.

Que pensez-vous de ceux qui, tout aussi décidés que vous sur son compte, ne laissent pas de le fréquenter, de l'obfédérer, & de vouloir s'introduire à toute force dans sa plus intime familiarité ?

LE FRANÇOIS.

Je vois que vous n'êtes pas content de la réponse que j'ai déjà faite à cette question.

ROUSSEAU.

Ni vous non plus, je le vois aussi. J'ai donc mes raisons pour y revenir. Presque tout ce que vous m'avez dit dans cet entretien me prouve que vous n'y parliez pas de vous-même. Après avoir appris de vous les sentimens d'autrui, n'apprendrai-je jamais les vôtres ? Je le vois, vous feignez d'établir des maximes que vous seriez au désespoir d'adopter. Parlez-moi donc enfin plus franchement.

Ecoutez : je n'aime pas J. J. mais je hais encore plus l'injustice , encore plus la trahison. Vous m'avez dit des choses qui me frappent & auxquelles je veux réfléchir. Vous refusez de voir cet infortuné ; vous vous y déterminez maintenant. J'ai refusé de lire ses livres ; je me ravise ainsi que vous , & pour cause. Voyez l'homme , je lirai les livres ; après quoi , nous nous reverrons.

*Fin du premier Dialogue.*





---

# ROUSSEAU

J U G E D E

## JEAN-JAQUES.

---

DEUXIEME DIALOGUE.

LE FRANÇOIS.

**HÉ** bien, Monsieur, vous l'avez vu ?

R O U S S E A U.

Hé bien, Monsieur, vous l'avez lu ?

LE FRANÇOIS.

Allons par ordre, je vous prie, & permettez que nous commençons par vous, qui fûtes le plus pressé. Je vous ai laissé tout le tems de bien étudier notre homme. Je fais que vous l'avez vu par vous-même, & tout à votre aise. Ainsi vous êtes maintenant en état de le juger ou vous n'y ferez jamais. Dites-moi donc enfin ce qu'il faut penser de cet étrange personnage ?

R O U S S E A U.

Non ; dire ce qu'il en faut penser n'est

pas de ma compétence ; mais vous dire ; quant à moi , ce que j'en pense , c'est ce que je ferai volontiers , si cela vous suffit.

L E F R A N Ç O I S .

Je ne vous en demande pas davantage. Voyons donc.

R O U S S E A U .

Pour vous parler selon ma croyance ; je vous dirai donc tout franchement que , selon moi , ce n'est pas un homme vertueux.

L E F R A N Ç O I S .

Ah ! vous voilà donc enfin pensant comme tout le monde.

R O U S S E A U .

Pas tout-à-fait , peut-être : car , toujours selon moi , c'est beaucoup moins encore un détestable scélérat.

L E F R A N Ç O I S .

Mais enfin qu'est-ce donc ? Car vous êtes désolant avec vos éternelles énigmes.

R O U S S E A U .

Il n'y a point-là d'énigme que celle que vous y mettez vous-même. C'est un homme sans malice plutôt que bon , une ame saine mais foible , qui adore la vertu sans la pratiquer , qui aime ardemment le

le bien & qui n'en fait gueres. Pour le crime, je suis persuadé comme de mon existence qu'il n'approcha jamais de son cœur, non plus que la haine. Voilà le sommaire de mes observations sur son caractère moral. Le reste ne peut se dire en abrégé; car cet homme ne ressemble à nul autre que je connoisse; il demande une analyse à part & faite uniquement pour lui.

LE FRANÇOIS.

Oh faites-la moi donc, cette unique analyse, & montrez-nous comment vous vous y êtes pris pour trouver cet homme sans malice, cet être si nouveau pour tout le reste du monde, & que personne avant vous n'a su voir en lui.

ROUSSEAU.

Vous vous trompez; c'est au contraire votre J. J. qui est cet homme nouveau. Le mien est l'ancien, celui que je m'étois figuré avant que vous m'eussiez parlé de lui, celui que tout le monde voyoit en lui avant qu'il eût fait des livres, c'est-à-dire, jusqu'à l'âge de quarante ans. Jusques-là tous ceux qui l'ont connu, sans en excepter vos Messieurs eux-mêmes.

mes, l'ont vu tel que je le vois maintenant. C'est si vous voulez un homme que je ressuscite, mais que je ne crée assurément pas.

## L E F R A N Ç O I S.

Craignez de vous abuser encore en cela, & de ressusciter seulement une erreur trop tard détruite. Cet homme a pu, comme je vous l'ai déjà dit, tromper long-tems ceux qui l'ont jugé sur les apparences, & la preuve qu'il les trompoit est qu'eux-mêmes, quand on le leur a fait mieux connoître, ont abjuré leur ancienne erreur. En revenant sur ce qu'ils avoient vu jadis, ils en ont jugé tout différemment.

## R O U S S E A U.

Ce changement d'opinion me paroît très-naturel sans fournir la preuve que vous en tirez. Ils le voyoient alors par leurs propres yeux, ils l'ont vu depuis par ceux des autres. Vous pensez qu'ils se trompoient autrefois; moi je crois que c'est aujourd'hui qu'ils se trompent. Je ne vois point à votre opinion de raison solide, & j'en vois à la mienne une d'un très-grand poids; c'est qu'alors il n'y

avoit point de ligue, & qu'il en existe une aujourd'hui; c'est qu'alors personne n'avoit intérêt à déguiser la vérité & à voir ce qui n'étoit pas, qu'aujourd'hui quiconque oseroit dire hautement de J. J. le bien qu'il en pourroit savoir seroit un homme perdu, que pour faire sa cour & parvenir il n'y a point de moyen plus sûr & plus prompt que de renchérir sur les charges dont on l'accable à l'envi, & qu'enfin tous ceux qui l'ont vu dans sa jeunesse font sûrs de s'avancer eux & les leurs en tenant sur son compte le langage qui convient à vos Messieurs. D'où je conclus que qui cherche en sincérité de cœur la vérité doit remonter, pour la connoître, aux tems où personne n'avoit intérêt à la déguiser. Voilà pourquoi les jugemens qu'on portoit jadis sur cet homme font autorité pour moi, & pourquoi ceux que les mêmes gens en peuvent porter aujourd'hui n'en font plus. Si vous avez à cela quelque bonne réponse, vous m'obligerez de m'en faire part; car je n'entreprends point de soutenir ici mon sentiment, ni de vous le faire adopter, & je serai toujours prêt

à l'abandonner , quoiqu'à regret , quand je croirai voir la vérité dans le sentiment contraire. Quoi qu'il en soit , il ne s'agit point ici de ce que d'autres ont vu , mais de ce que j'ai vu moi-même ou cru voir. C'est ce que vous demandez , & c'est tout ce que j'ai à vous dire. Sauf à vous d'admettre ou rejeter mon opinion , quand vous ferez sur quoi je la fonde.

Commençons par le premier abord. Je crus , sur les difficultés auxquelles vous m'aviez préparé , devoir premièrement lui écrire. Voici ma lettre , & voici sa réponse.

LE FRANÇOIS.

Comment ! Il vous a répondu ?

ROUSSEAU.

Dans l'instant même.

LE FRANÇOIS.

Voilà qui est particulier ! Voyons donc cette lettre qui lui a fait faire un si grand effort.

ROUSSEAU.

Elle n'est pas bien recherchée , comme vous allez voir.

*Il lit.*

« J'ai besoin de vous voir , de vous  
 » connoître , & ce besoin est fondé sur  
 » l'amour de la justice & de la vérité.  
 » On dit que vous rebutez les nouveaux  
 » visages. Je ne dirai pas si vous avez tort  
 » ou raison : mais si vous êtes l'homme de  
 » vos livres , ouvrez-moi votre porte avec  
 » confiance ; je vous en conjure pour moi ;  
 » je vous le conseille pour vous. Si vous ne  
 » l'êtes pas , vous pouvez encore m'admet-  
 » tre sans crainte ; je ne vous importunerai  
 » pas long-tems ».

*Réponse.*

« Vous êtes le premier que le motif  
 » qui vous amene ait conduit ici : car de  
 » tant de gens qui ont la curiosité de me  
 » voir , pas un n'a celle de me connoître ;  
 » tous croient me connoître assez. Venez  
 » donc pour la rareté du fait. Mais que me  
 » voulez-vous , & pourquoi me parler de  
 » mes livres ? Si les ayant lus ils ont pu  
 » vous laisser en doute sur les sentimens de  
 » l'Auteur , ne venez pas : en ce cas je ne  
 » suis pas votre homme , car vous ne fau-  
 » riez être le mien ».

La conformité de cette réponse avec mes



idées ne ralentit pas mon zele. Je vole à lui, je le vois..... Je vous l'avoue; avant même que je l'abordasse, en le voyant j'augurai bien de mon projet.

Sur ces portraits de lui si vantés qu'on étale de toutes parts, & qu'on prônoit comme des chefs-d'œuvre de ressemblance avant qu'il revînt à Paris, je m'attendois à voir la figure d'un cyclope affreux comme celui d'Angleterre ou d'un petit Crispin grimacier comme celui de Fiquet, & croyant trouver sur son visage les traits du caractère que tout le monde lui donne, je m'avertissois de me tenir en garde contre une première impression si puissante toujours sur moi, & de suspendre, malgré ma répugnance, le préjugé qu'elle alloit m'inspirer.

Je n'ai pas eu cette peine. Au lieu du féroce ou doux aspect auquel je m'étois attendu, je n'ai vu qu'une physionomie ouverte & simple qui promettoit & inspiroit de la confiance & de la sensibilité.

#### L E F R A N Ç O I S .

Il faut donc qu'il n'ait cette physionomie que pour vous : car généralement tous

ceux qui l'abordent se plaignent de son air froid & de son accueil repoussant, dont heureusement ils ne s'embarraffent gueres.

ROUSSEAU.

Il est vrai que personne au monde ne cache moins que lui l'éloignement & le dédain pour ceux qui lui en inspirent. Mais ce n'est point-là son abord naturel quoiqu'aujourd'hui très-fréquent, & cet accueil dédaigneux que vous lui reprochez est pour moi la preuve qu'il ne se contrefait pas comme ceux qui l'abordent, & qu'il n'y a point de fausseté sur son visage non plus que dans son cœur.

J. J. n'est assurément pas un bel homme. Il est petit & s'apetisse encore en baissant la tête. Il a la vue courte, de petits yeux enfoncés, des dents horribles; ses traits, altérés par l'âge, n'ont rien de fort régulier: mais tout dément en lui l'idée que vous m'en aviez donnée; ni le regard, ni le son de la voix, ni l'accent, ni le maintien ne sont du monstre que vous m'avez peint.

LE FRANÇOIS.

Bon! n'allez-vous pas le dépouiller de ses traits comme de ses livres?

R O U S S E A U.

Mais , tout cela va très-bien ensemble & me paroîtroit assez appartenir au même homme. Je lui trouve aujourd'hui les traits du Mentor d'Emile. Peut-être dans sa jeunesse lui aurois-je trouvé ceux de St. Preux. Enfin je pense que si sous sa physionomie la nature a caché l'ame d'un scélérat, elle ne pouvoit en effet mieux la cacher.

L E F R A N Ç O I S.

J'entends ; vous voilà livré en sa faveur au même préjugé contre lequel vous vous étiez si bien armé s'il lui eût été contraire.

R O U S S E A U.

Non. Le seul préjugé auquel je me livre ici , parce qu'il me paroît raisonnable , est bien moins pour lui que contre ses bruyans protecteurs. Ils ont eux-mêmes fait faire ces portraits avec beaucoup de dépense & de soin ; ils les ont annoncés avec pompe dans les journaux, dans les gazettes , ils les ont prônés partout. Mais s'ils n'en peignent pas mieux l'original au moral qu'au physique , on le connoitra sûrement fort mal d'après eux.

Voici un quatrain que J. J. mit au-dessous d'un de ces portraits :

*Hommes sçavans dans l'art de feindre  
Qui ne prêtez des traits si doux ,  
Vous aurez beau vouloir me peindre ,  
Vous ne peindrez jamais que vous.*

## L E F R A N Ç O I S .

Il faut que ce quatrain soit tout nouveau ; car il est assez joli , & je n'en avois point entendu parler.

## R O U S S E A U .

Il y a plus de six ans qu'il est fait ; l'Auteur l'a donné ou récité à plus de cinquante personnes , qui toutes lui en ont très - fidèlement gardé le secret qu'il ne leur demandoit pas , & je ne crois pas que vous vous attendiez à trouver ce quatrain dans le Mercure. J'ai cru voir dans toute cette histoire de portraits des singularités qui m'ont porté à la suivre , & j'y ai trouvé , sur - tout pour celui d'Angleterre , des circonstances bien extraordinaires. David Hume , étroitement lié à Paris avec vos Messieurs sans oublier les Dames , devient , on ne fait comment , le patron , le zélé protecteur , le bienfaiteur à toute outrance de J. J. & fait tant , de

concert avec eux, qu'il parvient enfin, malgré toute la répugnance de celui-ci, à l'emmener en Angleterre. Là, le premier & le plus important de ses soins est de faire faire par Ramsay son ami particulier le portrait de son ami public J. J. Il desiroit ce portrait aussi ardemment qu'un amant bien épris desire celui de sa maîtresse. A force d'importunités il arrache le consentement de J. J. On lui fait mettre un bonnet bien noir, un vêtement bien brun, on le place dans un lieu bien sombre, & là, pour le peindre assis on le fait tenir debout, courbé, appuyé d'une de ses mains sur une table bien basse, dans une attitude où ses muscles fortement tendus alterent les traits de son visage. De toutes ces précautions devoit résulter un portrait peu flatté quand il eût été fidelle. Vous avez vu ce terrible portrait; vous jugerez de la ressemblance si jamais vous voyez l'original. Pendant le séjour de J. J. en Angleterre, ce portrait y a été gravé, publié, vendu partout, sans qu'il lui ait été possible de voir cette gravure. Il revient en France & il y apprend que son portrait d'An-

gleterre est annoncé, célébré, vanté comme un chef-d'œuvre de peinture, de gravure & sur-tout de ressemblance. Il parvient enfin, non sans peine, à le voir : il frémit, & dit ce qu'il en pense. Tout le monde se moque de lui : tout le détail qu'il fait paroît la chose la plus naturelle, & loin d'y voir rien qui puisse faire suspecter la droiture du généreux David Hume, on n'apperçoit que les soins de l'amitié la plus tendre dans ceux qu'il a pris pour donner à son ami J. J. la figure d'un Cyclope affreux. Pensez-vous comme le public à cet égard ?

LE FRANÇOIS.

Le moyen, sur un pareil exposé ! J'avoue au contraire que ce fait seul bien avéré me paroîtroit déceler bien des choses ; mais qui m'assurera qu'il est vrai ?

ROUSSEAU.

La figure du portrait. Sur la question présente cette figure ne mentira pas.

LE FRANÇOIS.

Mais ne donnez-vous point aussi trop d'importance à des bagatelles ? Qu'un portrait soit difforme ou peu ressemblant, c'est la chose du monde la moins extra-

ordinaire. Tous les jours, on grave, on contrefait, on défigure des hommes célèbres, sans que de ces grossières gravures on tire aucune conséquence pareille à la vôtre.

ROUSSEAU.

J'en conviens: mais ces copies défigurées sont l'ouvrage de mauvais ouvriers avides, & non les productions d'Artistes distingués, ni les fruits du zèle & de l'amitié. On ne les prône pas avec bruit dans toute l'Europe, on ne les annonce pas dans les papiers publics, on ne les étale pas dans les appartemens, ornés de glaces & de cadres; on les laisse pourrir sur les quais, ou parer les chambres des cabarets & les boutiques des barbiers.

Je ne prétends pas vous donner pour des réalités toutes les idées inquiétantes que fournit à J. J. l'obscurité profonde dont on s'applique à l'entourer. Les mystères qu'on lui fait de tout ont un aspect si noir qu'il n'est pas surprenant qu'ils affectent de la même teinte son imagination effarouchée. Mais parmi les idées outrées & fantastiques que cela peut lui donner, il en est qui, vu la manière extraordinaire dont on procède avec lui, méritent un



examen sérieux avant d'être rejetées. Il croit, par exemple, que tous les désastres de sa destinée depuis sa funeste célébrité sont les fruits d'un complot formé de longue main dans un grand secret entre peu de personnes, qui ont trouvé le moyen d'y faire entrer successivement toutes celles dont ils avoient besoin pour son exécution : les Grands, les Auteurs, les Médecins, ( cela n'étoit pas difficile ) tous les hommes puissans, toutes les femmes galantes, tous les corps accrédités, tous ceux qui disposent de l'administration, tous ceux qui gouvernent les opinions publiques. Il prétend que tous les événemens relatifs à lui qui paroissent accidentels & fortuits ne sont que de successifs développemens concertés d'avance & tellement ordonnés que tout ce qui lui doit arriver dans la suite a déjà sa place dans le tableau, & ne doit avoir son effet qu'au moment marqué. Tout cela se rapporte assez à ce que vous m'avez dit vous-même & à ce que j'ai cru voir sous des noms différens. Selon vous c'est un système de bienfaisance envers un scélérat; selon lui c'est un complot d'imposture contre un

innocent ; selon moi , c'est une ligue dont je ne détermine pas l'objet , mais dont vous ne pouvez nier l'existence puisque vous-même y êtes entré.

Il pense que du moment qu'on entreprit l'œuvre complete de sa diffamation , pour faciliter le succès de cette entreprise alors difficile , on résolut de la graduer , de commencer par le rendre odieux & noir , & de finir par le rendre abject , ridicule & méprisable. Vos Messieurs , qui n'oublient rien , n'oublierent pas sa figure , & après l'avoir éloigné de Paris , travaillerent à lui en donner une aux yeux du public , conforme au caractère dont ils vouloient le gratifier. Il fallut d'abord faire disparaître la gravure qui avoit été faite sur le portrait fait par La Tour. Cela fut bientôt fait. Après son départ pour l'Angleterre , sur un modèle qu'on avoit fait faire par Le Moine , on fit faire une gravure telle qu'on la desiroit ; mais la figure en étoit hideuse à tel point que pour ne pas se découvrir trop ou trop tôt , on fut contraint de supprimer la gravure. On fit faire à Londres par les bons offices de l'ami Hume le portrait

dont je viens de parler, & n'épargnant aucun soin de l'art pour en faire valoir la gravure, on la rendit moins difforme que la précédente, mais plus terrible & plus noire mille fois. Ce portrait a fait long-tems, à l'aide de vos Messieurs, l'admiration de Paris & de Londres, jusqu'à ce qu'ayant gagné pleinement le premier point & rendu aux yeux du public l'original aussi noir que la gravure, on en vint au second article, & dégradant habilement cet affreux coloris, de l'homme terrible & vigoureux qu'on avoit d'abord peint, on fit peu-à-peu un petit fourbe, un petit menteur, un petit escroc, un coureur de tavernes & de mauvais lieux. C'est alors que parut le portrait grimacier de Fiquet qu'on avoit tenu long-tems en réserve jusqu'à ce que le moment de le publier fût venu, afin que la mine basse & risible de la figure répondît à l'idée qu'on vouloit donner de l'original. C'est encore alors que parut un petit médaillon en plâtre sur le costume de la gravure Angloise, mais dont on avoit eu soin de changer l'air terrible & fier en un souris traître & fardonique comme celui de Pa-

nurge achetant les moutons de Dindenaut ; ou comme celui des gens qui rencontrent J. J. dans les rues ; & il est certain que depuis lors vos Messieurs se sont moins attachés à faire de lui un objet d'horreur qu'un objet de dérision ; ce qui toutefois ne paroît pas aller à la fin qu'ils disent avoir de mettre tout le monde en garde contre lui : car on se tient en garde contre les gens qu'on redoute , mais non pas contre ceux qu'on méprise.

Voilà l'idée que l'histoire de ces différens portraits a fait naître à J. J. : mais toutes ces graduations préparées de si loin ont bien l'air d'être des conjectures chimériques , fruits assez naturels d'une imagination frappée par tant de mystères & de malheurs. Sans donc adopter ni rejeter à présent ces idées , laissons tous ces étranges portraits , & revenons à l'original.

J'avois percé jusqu'à lui , mais que de difficultés me restoient à vaincre dans la manière dont je me proposois de l'examiner ! Après avoir étudié l'homme toute ma vie j'avois cru connoître les hommes ; je m'étois trompé. Je ne parvins jamais à en connoître un seul ; non qu'en effet ils  
soient

soient difficiles à connoître; mais je m'y prenois mal, & toujours interprétant d'après mon cœur ce que je voyois faire aux autres, je leur prêtois les motifs qui m'auroient fait agir à leur place, & je m'abusois toujours. Donnant trop d'attention à leurs discours & pas assez à leurs œuvres, je les écoutois parler plutôt que je ne les regardois agir; ce qui, dans ce siècle de philosophie & de beaux discours me les faisoit prendre pour autant de sages & juger de leurs vertus par leurs sentences. Que si quelquefois leurs actions attiroient mes regards, c'étoient celles qu'ils destinoient à cette fin, lorsqu'ils montoient sur le théâtre pour y faire une œuvre d'éclat qui s'y fît admirer; sans songer dans ma bêtise que souvent ils mettoient en avant cette œuvre brillante pour masquer dans le cours de leur vie un tissu de bassesses & d'iniquités. Je voyois presque tous ceux qui se piquent de finesse & de pénétration s'abuser en sens contraire par le même principe de juger du cœur d'autrui par le sien. Je les voyois saisir avidement en l'air un trait, un geste, un mot inconsideré, & l'interprétant à leur mode

s'applaudir de leur sagacité en prêtant à chaque mouvement fortuit d'un homme un sens subtil qui n'existoit souvent que dans leur esprit. Eh quel est l'homme d'esprit qui ne dit jamais de sottise? Quel est l'honnête homme auquel il n'échappe jamais un propos répréhensible que son cœur n'a point dicté? Si l'on tenoit un registre exact de toutes les fautes que l'homme le plus parfait a commises, & qu'on supprimât soigneusement tout le reste, quelle opinion donneroit-on de cet homme-là? Que dis-je, les fautes! Non, les actions les plus innocentes, les gestes les plus indifférens, les discours les plus sensés, tout dans un observateur qui se passionne, augmente & nourrit le préjugé dans lequel il se complaît; quand il détache chaque mot ou chaque fait de sa place, pour le mettre dans le jour qui lui convient.

Je voulois m'y prendre autrement pour étudier à-part-moi un homme si cruellement, si légèrement, si universellement jugé. Sans m'arrêter à de vains discours qui peuvent tromper, ou à des signes passagers plus incertains encore, mais si



commodes à la légéreté & à la malignité, je résolus de l'étudier par ses inclinations, ses mœurs, ses goûts, ses penchans, ses habitudes, de suivre les détails de sa vie, le cours de son humeur, la pente de ses affections, de le voir agir en l'entendant parler, de le pénétrer s'il étoit possible en dedans de lui-même, en un mot, de l'observer moins par des signes équivoques & rapides que par sa constante maniere d'être; seule regle infallible de bien juger du vrai caractère d'un homme & des passions qu'il peut cacher au fond de son cœur. Mon embarras étoit d'écarter les obstacles que, prévenu par vous, je prévoyois dans l'exécution de ce projet.

Je savois qu'irrité des perfides empressemens de ceux qui l'abordent, il ne cherchoit qu'à repousser tous les nouveaux venus; je savois qu'il jugeoit, & ce me semble avec assez de raison, de l'intention des gens par l'air ouvert ou réservé qu'ils prenoient avec lui, & mes engagemens m'ôtant le pouvoir de lui rien dire, je devois m'attendre que ces mysteres ne le disposeroient pas à la familiarité dont j'avois besoin pour mon dessein. Je ne vis



de remede à cela que de lui laisser voir mon projet autant que cela pouvoit s'accorder avec silence qui m'étoit imposé, & cela même pouvoit me fournir un premier préjugé pour ou contre lui : car si, bien convaincu par ma conduite & par mon langage de la droiture de mes intentions, il s'alarmoit néanmoins de mon dessein, s'inquiétoit de mes regards, cherchoit à donner le change à ma curiosité & commençoit par se mettre en garde, c'étoit dans mon esprit un homme à demi jugé. Loin de rien voir de semblable, je fus aussi touché que surpris non de l'accueil que cette idée m'attira de sa part, car il n'y mit aucun empressement ostensible, mais de la joie qu'elle me parut exciter dans son cœur. Ses regards attendris m'en dirent plus que n'auroient fait des caresses. Je le vis à son aise avec moi, c'étoit le meilleur moyen de m'y mettre avec lui. A la maniere dont il me distingua dès le premier abord de tous ceux qui l'obsédoient, je compris qu'il n'avoit pas un instant pris le change sur mes motifs. Car quoique cherchant tous également à l'observer, ce dessein commun dût donner à tous une

allure assez semblable , nos recherches étoient trop différentes par leur objet pour que la distinction n'en fût pas facile à faire. Il vit que tous les autres ne cherchoient, ne vouloient voir que le mal , que j'étois le seul qui cherchant le bien ne voulût voir que la vérité , & ce motif qu'il démêla fans peine m'attira sa confiance.

Entre tous les exemples qu'il m'a donnés de l'intention de ceux qui l'approchent, je ne vous en citerai qu'un. L'un d'eux s'étoit tellement distingué des autres par de plus affectueuses démonstrations & par un attendrissement poussé jusqu'aux larmes , qu'il crut pouvoir s'ouvrir à lui sans réserve & lui lire ses confessions. Il lui permit même de l'arrêter dans sa lecture pour prendre note de tout ce qu'il voudroit retenir par préférence , il remarqua durant cette longue lecture que n'écrivant presque jamais dans les endroits favorables & honorables , il ne manqua point d'écrire avec soin dans tous ceux où la vérité le forçoit à s'accuser & se charger lui-même. Voilà comment se font les remarques de ces Messieurs. Et moi aussi j'ai

fait celle-là , mais je n'ai pas comme eux omis les autres , & le tout m'a donné des résultats bien différens des leurs.

Par l'heureux effet de ma franchise j'avois l'occasion la plus rare & la plus sûre de bien connoître un homme , qui est de l'étudier à loisir dans sa vie privée & vivant pour ainsi dire avec lui-même : car il se livra sans réserve & me rendit aussi maître chez lui que chez moi.

Une fois admis dans sa retraite, mon premier soin fut de m'informer des raisons qui l'y tenoient confiné. Je savois qu'il avoit toujours fui le grand monde & aimé la solitude : mais je savois aussi que dans des sociétés peu nombreuses, il avoit jadis joui des douceurs de l'intimité en homme dont le cœur étoit fait pour elle. Je voulus apprendre pourquoi maintenant détaché de tout, il s'étoit tellement concentré dans sa retraite que ce n'étoit plus que par force qu'on parvenoit à l'aborder.

#### L E F R A N Ç O I S .

Cela n'étoit-il pas tout clair ? Il se gênoit autrefois parce qu'on ne le connoissoit pas encore. Aujourd'hui que bien connu de tous il ne gagneroit plus rien à se contrain-

dre, il se livre tout-à-fait à son horrible misanthropie. Il fuit les hommes parce qu'il les déteste ; il vit en loup - garou , parce qu'il n'y a rien d'humain dans son cœur.

ROUSSEAU.

Non, cela ne me paroît pas aussi clair qu'à vous, & ce discours que j'entends tenir à tout le monde me prouve bien que les hommes le haïssent, mais non pas que c'est lui qui les hait.

LE FRANÇOIS.

Quoi ! ne l'avez - vous pas vu , ne le voyez-vous pas tous les jours , recherché de beaucoup de gens , se refuser durement à leurs avances ? Comment donc expliquez-vous cela ?

ROUSSEAU.

Beaucoup plus naturellement que vous : car la fuite est un effet bien plus naturel de la crainte que de la haine. Il ne fuit point les hommes parce qu'il les hait, mais parce qu'il en a peur. Il ne les fuit pas pour leur faire du mal, mais pour tâcher d'échapper à celui qu'ils lui veulent. Eux au contraire, ne le recherchent pas par amitié, mais par haine. Ils le cherchent & il

les fuit comme dans les fables d'Afrique où font peu d'hommes & beaucoup de tigres , les hommes fuient les tigres & les tigres cherchent les hommes ; s'ensuit - il de-là que les hommes font méchans , feroches , & que les tigres font sociables & humains ? Même , quelque opinion que doive avoir J. J. de ceux qui , malgré celle qu'on a de lui , ne laissent pas de le rechercher , il ne ferme point sa porte à tout le monde ; il reçoit honnêtement ses anciennes connoissances , quelquefois même les nouveaux-venus , quand ils ne montrent ni patelinage ni arrogance. Je ne l'ai jamais vu se refuser durement qu'à des avances tyranniques , insolentes & malhonnêtes , qui dévoient clairement l'intention de ceux qui les faisoient. Cette manière ouverte & généreuse de repousser la perfidie & la trahison ne fut jamais l'allure des méchans. S'il ressembloit à ceux qui le recherchent , au lieu de se dérober à leurs avances il y répondroit pour tâcher de les payer en même monnoie , & , leur rendant fourberie pour fourberie , trahison pour trahison , il se serviroit de leurs propres armes pour se défendre & se venger

d'eux, mais loin qu'on l'ait jamais accusé d'avoir tracassé dans les sociétés où il a vécu, ni brouillé ses amis entr'eux, ni desservi personne avec qui il fut en liaison, le seul reproche qu'aient pu lui faire ses soi-disans amis a été de les avoir quittés ouvertement, comme il a dû faire, si-tôt que les trouvant faux & perfides il a cessé de les estimer.

Non, Monsieur, le vrai misanthrope, si un être aussi contradictoire pouvoit exister (1), ne fueroit point dans la solitude; quel mal peut & veut faire aux hommes celui qui vit seul? Celui qui les hait veut leur nuire, & pour leur nuire il ne faut pas les fuir. Les méchans ne sont point dans les déserts, ils sont dans le monde. C'est-là qu'ils intriguent & travaillent pour satisfaire leur passion & tourmenter les objets de leur haine. De quelque motif que soit animé celui qui veut s'engager dans la foule & s'y faire jour, il doit s'armer de vigueur pour repousser ceux qui le poussent, pour écarter ceux

---

(1) Timon n'étoit point naturellement misanthrope, & même ne méritoit pas ce nom. Il y avoit dans son fait plus de dépit & d'enfantillage que de véritable méchanceté: c'étoit un fou mécontent qui boudoit contre le genre-humain.



qui font devant lui , pour fendre la presse & faire son chemin. L'homme débonnaire & doux , l'homme timide & foible qui n'a point ce courage & qui tâche de se tirer à l'écart de peur d'être abattu & foulé aux pieds est donc un méchant à votre compte , les autres plus forts , plus durs , plus ardens à percer sont les bons ? J'ai vu pour la première fois cette nouvelle doctrine dans un discours publié par le Philosophe D \* \* \*. précisément dans le tems que son ami J. J. s'étoit retiré dans la solitude. *Il n'y a que le méchant* , dit-il , *qui soit seul.* Jusqu'alors on avoit regardé l'amour de la retraite comme un des signes les moins équivoques d'une ame paisible & saine exempte d'ambition , d'envie ; & de toutes les ardens passions filles de l'amour-propre , qui naissent & fermentent dans la société. Au lieu de cela , voici par un coup de plume inattendu , ce goût paisible & doux , jadis si universellement admiré , transformé tout-d'un-coup en une rage infernale ; voilà tant de Sages respectés & Descartes lui-même , changés dans un instant en autant de misanthropes affreux & de scélérats. Le Philosophe D \* \* \*. étoit



feul, peut-être, en écrivant cette sentence, mais je doute qu'il eût été feul à la méditer, & il prit grand soin de la faire circuler dans le monde. Eh plût à Dieu que le méchant fût toujours feul ! il ne se feroit gueres de mal.

Je crois bien que des solitaires qui le font par force, peuvent, rongés de dépit & de regrets dans la retraite où ils sont détenus, devenir inhumains, féroces, & prendre en haine avec leur chaîne tout ce qui n'en est pas chargé comme eux. Mais les solitaires par goût & par choix sont naturellement humains, hospitaliers, caressans. Ce n'est pas parce qu'ils haïssent les hommes, mais parce qu'ils aiment le repos & la paix qu'ils fuient le tumulte & le bruit. La longue privation de la société la leur rend même agréable & douce, quand elle s'offre à eux sans contrainte. Ils en jouissent alors délicieusement, & cela se voit. Elle est pour eux ce qu'est le commerce des femmes pour ceux qui ne passent pas leur vie avec elles, mais qui, dans les courts momens qu'ils y passent, y trouvent des charmes ignorés des galans de profession.

Je ne comprends pas comment un homme de bon sens peut adopter un seul moment la sentence du Philosophe D\*\*\* ; elle a beau être hautaine & tranchante , elle n'en est pas moins absurde & fautive. Eh qui ne voit au contraire qu'il n'est pas possible que le méchant aime à vivre seul & vis-à-vis de lui-même ? Il s'y sentiroit en trop mauvaise compagnie , il y feroit trop mal à son aise , il ne s'y supporteroit pas long-tems , ou bien , sa passion dominante y restant toujours oisive , il faudroit qu'elle s'éteignît & qu'il y redevînt bon. L'amour-propre , principe de toute méchanceté , s'avive & s'exalte dans la société qui l'a fait naître & où l'on est à chaque instant forcé de se comparer ; il languit & meurt faute d'aliment dans la solitude. *Quiconque se suffit à lui-même ne veut nuire à qui que ce soit.* Cette maxime est moins éclatante , & moins arrogante , mais plus sensée & plus juste que celle du Philosophe D\*\*\* , & préférable au moins en ce qu'elle ne tend à outrager personne. Ne nous laissons pas éblouir par l'éclat sentencieux dont souvent l'erreur & le mensonge se couvrent : ce n'est pas la foule qui fait la société , &

c'est en vain que les corps se rapprochent lorsque les cœurs se repoussent. L'homme vraiment sociable est plus difficile en liaisons qu'un autre, celles qui ne consistent qu'en fausses apparences ne sauroient lui convenir. Il aime mieux vivre loin des méchans sans penser à eux, que de les voir les haïr; il aime mieux fuir son ennemi que de le rechercher, pour lui nuire. Celui qui ne connoît d'autre société que celle des cœurs n'ira pas chercher la sienne dans vos cercles. Voilà comment J. J. a dû penser & se conduire avant la ligue dont il est l'objet; jugez si maintenant qu'elle existe & qu'elle tend de toutes parts ses pièges autour de lui, il doit trouver du plaisir à vivre avec ses persécuteurs, à se voir l'objet de leur dérision, le jouet de leur haine, la dupe de leurs perfides caresses, à travers lesquelles ils font malignement percer l'air insultant & moqueur qui doit les lui rendre odieuses. Le mépris, l'indignation, la colère ne sauroient le quitter au milieu de tous ces gens-là. Il les fuit pour s'épargner des sentimens si pénibles; il les fuit parce qu'ils méritent sa haine, & qu'il étoit fait pour les aimer.

Je ne puis apprécier vos préjugés en sa faveur avant d'avoir appris sur quoi vous les fondez. Quant à ce que vous dites à l'avantage des solitaires, cela peut être vrai de quelques hommes singuliers qui s'étoient fait de fausses idées de la sagesse : mais au moins ils donnoient des signes non équivoques du louable emploi de leur tems. Les méditations profondes & les immortels ouvrages dont les Philosophes que vous citez ont illustré leur solitude, prouvent assez qu'ils s'y occupoient d'une manière utile & glorieuse, & qu'ils n'y passoient pas uniquement leur tems comme votre homme à tramer des crimes & des noirceurs.

## R O U S S E A U .

C'est à quoi, ce me semble, il n'y passa pas non plus uniquement le sien. La lettre à M. d'Alembert sur les Spectacles, l'Héloïse, Emile, le Contrat Social, les Essais sur la Paix perpétuelle & sur l'Imitation théâtrale, & d'autres Ecrits non moins estimables qui n'ont point paru, sont des fruits de la retraite de J. J. Je doute qu'aucun philosophe ait médité plus

profondément , plus utilement peut-être , & plus écrit en si peu de tems. Appelez - vous tout cela des noirceurs & des crimes ?

LE FRANÇOIS.

Je connois des gens aux yeux de qui c'en pourroient bien être : vous savez ce que pensent ou ce que disent nos Messieurs de ces livres ; mais avez - vous oublié qu'ils ne sont pas de lui , & que c'est vous-même qui me l'avez persuadé ?

R O U S S E A U.

Je vous ai dit ce que j'imaginerois pour expliquer des contradictions que je voyois alors & que je ne vois plus. Mais si nous continuons à passer ainsi d'un sujet à l'autre , nous perdrons notre objet de vue & nous ne l'atteindrons jamais. Reprenons avec un peu plus de suite le fil de mes observations , avant de passer aux conclusions que j'en ai tirées.

Ma première attention , après m'être introduit dans la familiarité de J. J. , fut d'examiner si nos liaisons ne lui faisoient rien changer dans sa manière de vivre ; & j'eus bientôt toute la certitude possible que non-seulement il n'y changeoit rien pour

moi ; mais que de tout tems elle avoit toujours été la même & parfaitement uniforme , quand , maître de la choisir , il avoit pu suivre en liberté son penchant. Il y avoit cinq ans que , de retour à Paris il avoit recommencé d'y vivre. D'abord , ne voulant se cacher en aucune maniere , il avoit fréquenté quelques maisons dans l'intention d'y reprendre ses plus anciennes liaisons & même d'en former de nouvelles. Mais au bout d'un an il cessa de faire des visites , & reprenant dans la Capitale la vie solitaire qu'il menoit depuis tant d'années à la campagne , il partagea son tems entre l'occupation journaliere dont il s'étoit fait une ressource , & les promenades champêtres dont il faisoit son unique amusement. Je lui demandai la raison de cette conduite. Il me dit qu'ayant vu toute la génération présente concourir à l'œuvre de ténèbres dont il étoit l'objet , il avoit d'abord mis tous ses soins à chercher quelqu'un qui ne partageât pas l'iniquité publique ; qu'après de vaines recherches dans les provinces , il étoit venu les continuer à Paris , espérant qu'au moins parmi ses anciennes connoissances il se trouveroit

trouveroit quelque'un moins dissimulé , moins faux , qui lui donneroit les lumieres dont il avoit besoin pour percer cette obscurité : qu'après bien des soins inutiles il n'avoit trouvé , même parmi les plus honnêtes gens , que trahisons , duplicité , mensonge , & que tous en s'empressant à le recevoir , à le prévenir , à l'attirer , paroissent si contents de sa diffamation , y contribuoient de si bon cœur , lui faisoient des caresses si fardées , le louoient d'un ton si peu sensible à son cœur , lui prodiguoient l'admiration la plus outrée avec si peu d'estime & de considération , qu'ennuyé de ces démonstrations moqueuses & menfongères , & indigné d'être ainsi le jouet de ses prétendus amis , il cessa de les voir , se retira sans leur cacher son dédain , & après avoir cherché long-tems sans succès un homme , éteignit sa lanterne & se renferma tout-à-fait au-dedans de lui.

C'est dans cet état de retraite absolue que je le trouvai & que j'entrepris de le connoître. Attentif à tout ce qui pouvoit manifester à mes yeux son intérieur , en garde contre tout jugement précipité , ré-



solu de le juger non sur quelques mots épars , ni sur quelques circonstances particulieres , mais sur le concours de ses discours , de ses actions , de ses habitudes , & sur cette constante maniere d'être , qui seule décele infailliblement un caractère ; mais qui demande pour être apperçue plus de suite , plus de persévérance & moins de confiance au premier coup-d'œil , que le tiede amour de la justice ; dépouillé de tout autre intérêt & combattu par les tranchantes décisions de l'amour-propre , n'en inspire au commun des hommes. Il fallut , par conséquent ; commencer par tout voir , par tout entendre , par tenir note de tout , avant de prononcer sur rien , jusqu'à ce que j'eusse assemblé des matériaux suffisans pour fonder un jugement solide qui ne fût l'ouvrage ni de la passion ni du préjugé.

Je ne fus pas surpris de le voir tranquille : vous m'aviez prévenu qu'il l'étoit ; mais vous attribuiez cette tranquillité à bassesse d'ame ; elle pouvoit venir d'une cause toute contraire ; j'avois à déterminer la véritable. Cela n'étoit pas difficile ; car , à moins que cette tranquillité ne

fût toujours inaltérable , il ne falloit pour en découvrir la cause , que remarquer ce qui pouvoit la troubler. Si c'étoit la crainte , vous aviez raison ; si c'étoit l'indignation , vous aviez tort. Cette vérification ne fut pas longue , & je fus bientôt à quoi m'en tenir.

Je le trouvai s'occupant à copier de la musique à tant la page. Cette occupation m'avoit paru , comme à vous , ridicule & affectée. Je m'appliquai d'abord à connoître s'il s'y livroit sérieusement ou par jeu , & puis à savoir au juste quel motif la lui avoit fait reprendre , & ceci demandoit plus de recherche & de soin. Il falloit connoître exactement ses ressources & l'état de sa fortune , vérifier ce que vous m'aviez dit de son aisance , examiner sa maniere de vivre , entrer dans le détail de son petit ménage , comparer sa dépense & son revenu , en un mot connoître sa situation présente autrement que par son dire & le dire contradictoire de vos Messieurs. C'est à quoi je donnai la plus grande attention. Je crus m'apercevoir que cette occupation lui plaçoit , quoiqu'il n'y réussit pas trop bien. Je

cherchai la cause de ce bizarre plaisir , & je trouvai qu'elle tenoit au fond de son naturel & de son humeur , dont je n'avois encore aucune idée & qu'à cette occasion je commençai à pénétrer. Il associoit ce travail à un amusement dans lequel je le suivis avec une égale attention. Ses longs séjours à la campagne lui avoient donné du goût pour l'étude des plantes : il continuoit de se livrer à cette étude avec plus d'ardeur que de succès ; soit que sa mémoire défaillante commençât à lui refuser tout service ; soit , comme je crus le remarquer , qu'il se fit de cette occupation plutôt un jeu d'enfant qu'une étude véritable. Il s'attachoit plus à faire de jolis herbiers qu'à classer & caractériser les genres & les especes. Il employoit un tems & des soins incroyables à dessécher & applatir des rameaux , à étendre & déployer de petits feuillages , à conserver aux fleurs leurs couleurs naturelles : de sorte que , collant avec soin ces fragmens sur des papiers qu'il ornoit de petits cadres , à toute la vérité de la nature il joignoit l'éclat de la miniature , & le charme de l'imitation.

Je l'ai vu s'attiédir enfin sur cet amusement , devenu trop fatigant pour son âge , trop coûteux pour sa bourse , & qui lui prenoit un tems nécessaire dont il ne le dédommageoit pas. Peut-être nos liaisons ont-elles contribué à l'en détacher. On voit que la contemplation de la nature eut toujours un grand attrait pour son cœur : il y trouvoit un supplément aux attachemens dont il avoit besoin ; mais il eût laissé le supplément pour la chose , s'il en avoit eu le choix , & il ne se réduisit à converser avec les plantes qu'après de vains efforts pour converser avec des humains. Je quitterai volontiers , m'a-t-il dit , la société des végétaux pour celle des hommes , au premier espoir d'en retrouver.

Mes premières recherches m'ayant jetté dans les détails de sa vie domestique , je m'y suis particulièrement attaché , persuadé que j'en tirerois pour mon objet des lumières plus sûres que de tout ce qu'il pouvoit avoir dit ou fait en public , & que d'ailleurs je n'avois pas vu moi-même. C'est dans la familiarité d'un commerce intime , dans la continuité de la

vie privée qu'un homme à la longue se laisse voir tel qu'il est ; quand le ressort de l'attention sur soi se relâche , & qu'oubliant le reste du monde on se livre à l'impulsion du moment. Cette méthode est sûre , mais longue & pénible : elle demande une patience & une assiduité que peut soutenir le seul vrai zèle de la justice & de la vérité , & dont on se dispense aisément en substituant quelque remarque fortuite & rapide aux observations lentes mais solides que donne un examen égal & suivi.

J'ai donc regardé s'il régnoit chez lui du désordre ou de la règle, de la gêne ou de la liberté ; s'il étoit sobre ou dissolu , sensuel ou grossier , si ses goûts étoient dépravés ou sains , s'il étoit sombre ou gai dans ses repas , dominé par l'habitude ou sujet aux fantaisies , chiche ou prodigue dans son ménage , entier , impérieux , tyran dans sa petite sphère d'autorité , ou trop doux peut-être au contraire & trop mou , craignant les dissensions encore plus qu'il n'aime l'ordre , & souffrant pour la paix les choses les plus contraires à son goût & à sa vo-

lonté : comment il supporte l'adversité , le mépris , la haine publique : quelles fortes d'affections lui sont habituelles ; quels genres de peine ou de plaisir altèrent le plus son humeur. Je l'ai suivi dans sa plus constante maniere d'être , dans ces petites inégalités , non moins inévitables , non moins utiles peut-être dans le calme de la vie privée que de légères variations de l'air & du vent dans celui des beaux jours. J'ai voulu voir comment il se fâche & comment il s'apaise , s'il exhale ou contient sa colere , s'il est rancunier ou emporté , facile ou difficile à appaiser ; s'il aggrave ou répare ses torts , s'il fait endurer & pardonner ceux des autres ; s'il est doux & facile à vivre , ou dur & fâcheux dans le commerce familier ; s'il aime à s'épancher au-dehors ou à se concentrer en lui-même , si son cœur s'ouvre aisément ou se ferme aux caresses , s'il est toujours prudent , circonspect , maître de lui-même , ou si se laissant dominer par ses mouvemens , il montre indiscretement chaque sentiment dont il est ému. Je l'ai pris dans les situations d'esprit les plus diverses ,



les plus contraires qu'il m'a été possible de saisir ; tantôt calme & tantôt agité ; dans un transport de colere & dans une effusion d'attendrissement ; dans la tristesse & l'abattement de cœur ; dans ces courts mais doux momens de joie que la nature lui fournit encore & que les hommes n'ont pu lui ôter ; dans la gaité d'un repas un peu prolongé ; dans ces circonstances imprévues où un homme ardent n'a pas le tems de se déguiser , & où le premier mouvement de la nature prévient toute réflexion. En suivant tous les détails de sa vie , je n'ai point négligé ses discours , ses maximes , ses opinions ; je n'ai rien omis pour bien connoître ses vrais sentimens sur les matieres qu'il traite dans ses écrits. Je l'ai fondé sur la nature de l'ame , sur l'existence de Dieu , sur la moralité de la vie humaine , sur le vrai bonheur , sur ce qu'il pense de la doctrine à la mode & de ses auteurs , enfin sur tout ce qui peut faire connoître avec les vrais sentimens d'un homme sur l'usage de cette vie & sur sa destination , ses vrais principes de conduite. J'ai soigneusement comparé tout ce qu'il m'a dit avec ce que



j'ai vu de lui dans la pratique, n'admettant jamais pour vrai que ce que cette épreuve a confirmé.

Je l'ai particulièrement étudié par les côtés qui tiennent à l'amour-propre, bien sûr qu'un orgueil irascible au point d'en avoir fait un monstre, doit avoir de fortes & fréquentes explosions difficiles à contenir & impossibles à déguiser aux yeux d'un homme attentif à l'examiner par ce côté-là, sur-tout dans la position cruelle où je le trouvois.

Par les idées dont un homme pétri d'amour-propre s'occupe le plus souvent, par les sujets favoris de ses entretiens, par l'effet inopiné des nouvelles imprévues, par la manière de s'affecter des propos qu'on lui tient, par les impressions qu'il reçoit de la contenance & du ton des gens qui l'approchent, par l'air dont il entend louer ou décrier ses ennemis ou ses rivaux, par la façon dont il en parle lui-même, par le degré de joie ou de tristesse dont l'affectent leurs prospérités ou leurs revers, on peut à la longue le pénétrer & lire dans son ame, sur-tout lorsqu'un tempérament ardent lui

ôte le pouvoir de réprimer ses premiers mouvemens, ( si tant est néanmoins qu'un tempérament ardent & un violent amour-propre puissent compatir ensemble dans un même cœur ). Mais c'est sur-tout en parlant des talens & des livres que les auteurs se contiennent le moins & se décelent le mieux : c'est aussi par-là que je n'ai pas manqué d'examiner celui-ci. Je l'ai mis souvent & vu mettre par d'autres sur ce chapitre en divers tems & à diverses occasions : j'ai sondé ce qu'il pensoit de la gloire littéraire, quel prix il donnoit à sa jouissance, & ce qu'il estimoit le plus en fait de réputation, de celle qui brille par les talens ou de celle moins éclatante que donne un caractère estimable. J'ai voulu voir s'il étoit curieux de l'histoire des réputations naissantes ou déclinantes, s'il épluchoit malignement celles qui faisoient le plus de bruit, comment il s'affectoit des succès ou des chûtes des livres & des auteurs, & comment il supportoit pour sa part les dures censures des critiques, les malignes louanges des rivaux, & le mépris affecté des brillans écrivains de ce siècle. Enfin

je l'ai examiné par tous les sens où mes regards ont pu pénétrer, & sans chercher à rien interpréter selon mon desir, mais éclairant mes observations les unes par les autres pour découvrir la vérité, je n'ai pas un instant oublié dans mes recherches qu'il y alloit du destin de ma vie à ne pas me tromper dans ma conclusion.

## LE FRANÇOIS.

Je vois que vous avez regardé à beaucoup de choses; apprendrai-je enfin ce que vous avez vu?

## ROUSSEAU.

Ce que j'ai vu est meilleur à voir qu'à dire. Ce que j'ai vu me suffit, à moi qui l'ai vu, pour déterminer mon jugement, mais non pas à vous pour déterminer le vôtre sur mon rapport; car il a besoin d'être vu pour être cru, & après la façon dont vous m'aviez prévenu, je ne l'aurois pas cru moi-même sur le rapport d'autrui. Ce que j'ai vu ne sont que des choses bien communes en apparence, mais très-rares en effet. Ce sont des récits qui d'ailleurs conviendroient mal dans ma bouche, & pour les faire

avec bienféance , il faudroit être un autre que moi.

L E F R A N Ç O I S .

Comment , Monsieur ! espérez-vous me donner ainsi le change ? remplissez-vous ainsi vos engagements , & ne tirerai-je aucun fruit du conseil que je vous ai donné ? Les lumieres qu'il vous a procurées ne doivent-elles pas nous être communes , & après avoir ébranlé la persuasion où j'étois , vous croyez-vous permis de me laisser les doutes que vous avez fait naître si vous avez de quoi m'en tirer ?

R O U S S E A U .

Il vous est aisé d'en sortir à mon exemple en prenant pour vous-même ce conseil que vous dites m'avoir donné. Il est malheureux pour J. J. que Rousseau ne puisse dire tout ce qu'il fait de lui. Ces déclarations sont désormais impossibles parce qu'elles seroient inutiles , & que le courage de les faire ne m'attireroit que l'humiliation de n'être pas cru.

Voulez-vous , par exemple , avoir une idée sommaire de mes observations ? prenez directement & en tout , tant en bien qu'en mal le contre-pied du J. J. de vos

Messieurs, vous aurez très-exactement celui que j'ai trouvé. Le leur est cruel ; féroce & dur jusqu'à la dépravation ; le mien est doux & compatissant jusqu'à la foiblesse. Le leur est intraitable, inflexible & toujours repoussant ; le mien est facile & mou, ne pouvant résister aux caresses qu'il croit sinceres, & se laissant subjuguier, quand on fait s'y prendre, par les gens mêmes qu'il n'estime pas. Le leur misanthrope, farouche, déteste les hommes ; le mien humain jusqu'à l'excès & trop sensible à leurs peines, s'affecte autant des maux qu'ils se font entr'eux que de ceux qu'ils lui font à lui-même. Le leur ne songe qu'à faire du bruit dans le monde aux dépens du repos d'autrui & du sien ; le mien préfere le repos à tout, & voudroit être ignoré de toute la terre pòurvu qu'on le laissât en paix dans son coin. Le leur dévoré d'orgueil & du plus intolérant amour-propre, est tourmenté de l'existence de ses semblables, & voudroit voir tout le genre-humain s'anéantir devant lui ; le mien s'aimant sans se comparer n'est pas plus susceptible de vanité que de modestie, con-

tent de sentir ce qu'il est , il ne cherche point quelle est sa place parmi les hommes , & je suis sûr que de sa vie il ne lui entra dans l'esprit de se mesurer avec un autre pour favoir lequel étoit le plus grand ou le plus petit. Le leur plein de ruse & d'art pour en imposer , voile ses vices avec la plus grande adresse & cache sa méchanceté sous une candeur apparente ; le mien emporté , violent même dans ses premiers momens plus rapides que l'éclair , passe sa vie à faire de grandes & courtes fautes , & à les expier par de vifs & longs repentirs : au surplus sans prudence , sans présence d'esprit , & d'une balourdise incroyable , il offense quand il veut plaire , & dans sa naïveté plutôt étourdie que franche , dit également ce qui lui sert & qui lui nuit sans même en sentir la différence. Enfin le leur est un esprit diabolique , aigu , pénétrant ; le mien ne pensant qu'avec beaucoup de lenteur & d'efforts en craint la fatigue , & souvent n'entendant les choses les plus communes qu'en y rêvant à son aise & seul , peut à peine passer pour un homme d'esprit.

N'est-il pas vrai que si je multipliois ces oppositions , comme je le pourrois faire , vous les prendriez pour des jeux d'imagination qui n'auroient aucune réalité ? & cependant je ne vous dirois rien qui ne fût , non comme à vous affirmé par d'autres , mais attesté par ma propre conscience. Cette maniere simple , mais peu croyable de démentir les assertions bruyantes des gens passionnés , par les observations paisibles mais sûres d'un homme impartial , seroit donc inutile & ne produiroit aucun effet. D'ailleurs la situation de J. J. à certains égards est même trop incroyable pour pouvoir être bien dévoilée. Cependant pour le bien connoître , il faudroit la connoître à fond ; il faudroit connoître & ce qu'il endure & ce qui le lui fait supporter. Or tout cela ne peut bien se dire ; pour le croire il faut l'avoir vu.

Mais essayons s'il n'y auroit point quelque autre route aussi droite & moins traversée pour arriver au même but. S'il n'y auroit point quelque moyen de vous faire sentir tout-d'un-coup par une impression simple & immédiate , ce que dans les



opinions où vous êtes , je ne faurois vous persuader en procédant graduellement ; sans attaquer sans cesse par des négations durés les tranchantes assertions de vos Messieurs. Je voudrois tâcher pour cela de vous esquisser ici le portrait de mon J. J. tel qu'après un long examen de l'original l'idée s'en est empreinte dans mon esprit. D'abord vous pourrez comparer ce portrait à celui qu'ils en ont tracé ; juger lequel des deux est le plus lié dans ses parties & paroît former le mieux un seul tout , lequel explique le plus naturellement & le plus clairement la conduite de celui qu'il représente , ses goûts ; ses habitudes & tout ce qu'on connoît de lui , non-seulement depuis qu'il a fait des livres , mais dès son enfance & de tous les tems ; après quoi ; il ne tiendra qu'à vous de vérifier par vous-même si j'ai bien ou mal vu.

LE FRANÇOIS.

Rien de mieux que tout cela. Parlez donc ; je vous écoute.

ROUSSEAU.

De tous les hommes que j'ai connus , celui dont le caractère dérive le plus pleinement

nement de son seul tempérament est J. J. Il est ce que l'a fait la nature : l'éducation ne l'a que bien peu modifié. Si dès sa naissance ses facultés & ses forces s'étoient tout-à-coup développées, dès-lors on l'eût trouvé tel à-peu-près qu'il fut dans son âge mûr, & maintenant après soixante ans de peines & de miseres, le tems, l'adversité, les hommes l'ont encore très-peu changé. Tandis que son corps vieillit & se casse, son cœur reste jeune toujours; il garde encore les mêmes goûts, les mêmes passions de son jeune âge, & jusqu'à la fin de sa vie il ne cessera d'être un vieux enfant.

Mais ce tempérament qui lui a donné sa forme morale a des singularités, qui pour être démêlées, demandent une attention plus suivie que le coup-d'œil suffisant qu'on jette sur un homme qu'on croit connoître & qu'on a déjà jugé. Je puis même dire que c'est par son extérieur vulgaire & par ce qu'il a de plus commun qu'en y regardant mieux je l'ai trouvé le plus singulier. Ce paradoxe s'éclaircira de lui-même à mesure que vous m'écouteriez.

Si, comme je vous l'ai dit, je fus surpris au premier abord de le trouver si différent de ce que je me l'étois figuré sur vos récits, je le fus bien plus du peu d'éclat pour ne pas dire de la bêtise de ses entretiens : moi qui ayant eu à vivre avec des gens de lettres les ai toujours trouvés brillans, élancés, sentencieux comme des oracles, subjugant tout par leur docte faconde & par la hauteur de leurs décisions. Celui-ci ne disant gueres que des choses communes, & les disant sans précision, sans finesse, & sans force, paroît toujours fatigué de parler, même en parlant peu, soit de la peine d'entendre; souvent même n'entendant point, si-tôt qu'on dit des choses un peu fines, & n'y répondant jamais à propos. Que s'il lui vient par hasard quelque mot heureusement trouvé, il en est si aise, que pour avoir quelque chose à dire il le répète éternellement. On le prendroit dans la conversation, non pour un penseur plein d'idées vives & neuves, pensant avec force & s'exprimant avec justesse, mais pour un écolier embarrassé du choix de ses termes, & subjugué par la suffisance.

des gens qui en savent plus que lui. Je n'avois jamais vu ce maintien timide & gêné dans nos moindres barbouilleurs de brochures , comment le concevoir dans un auteur qui foulant aux pieds les opinions de son siècle , sembloit en toute chose moins disposé à recevoir la loi qu'à la faire ? S'il n'eût fait que dire des choses triviales & plates , j'aurois pu croire qu'il faisoit l'imbécille pour dépayser les espions dont il se sent entouré ; mais quels que soient les gens qui l'écoutent , loin d'user avec eux de la moindre précaution , il lâche étourdiment cent propos inconsiderés qui donnent sur lui de grandes prises , non qu'au fond ces propos soient répréhensibles , mais parce qu'il est possible de leur donner un mauvais sens , qui , sans lui être venu dans l'esprit , ne manque pas de se présenter par préférence à celui des gens qui l'écoutent , & qui ne cherchent que cela. En un mot , je l'ai presque toujours trouvé pesant à penser , mal-adroit à dire , se fatigant sans cesse à chercher le mot propre qui ne lui venoit jamais , & embrouillant des idées déjà peu claires par une mauvaise ma-

niere de les exprimer. J'ajoute en passant que si dans nos premiers entretiens j'avois pu deviner cet extrême embarras de parler, j'en aurois tiré sur vos propres argumens une preuve nouvelle qu'il n'avoit pas fait ses livres. Car si, selon vous, déchiffrant si mal la musique, il n'en avoit pu composer, à plus forte raison sachant si mal parler, il n'avoit pu si bien écrire.

Une pareille ineptie étoit déjà fort étonnante dans un homme assez adroit, pour avoir trompé quarante ans par de fausses apparences tous ceux qui l'ont approché ; mais ce n'est pas tout. Ce même homme dont l'œil terne & la physionomie effacée semble dans les entretiens indifférens n'annoncer que de la stupidité, change tout-à-coup d'air & de maintien, si-tôt qu'une matiere intéressante pour lui le tire de sa léthargie. On voit sa physionomie éteinte s'animer, se vivifier, devenir parlante, expressive, & promettre de l'esprit. A juger par l'éclat qu'ont encore alors ses yeux à son âge, dans sa jeunesse ils ont dû lancer des éclairs. A son geste impétueux, à sa contenance agitée on voit que son sang bouillonne, on croiroit que des

traits de feu vont partir de sa bouche , & point du tout ; toute cette effervescence ne produit que des propos communs , confus , mal ordonnés , qui , sans être plus expressifs qu'à l'ordinaire , sont seulement plus inconsiderés. Il élève beaucoup la voix ; mais ce qu'il dit devient plus bruyant sans être plus vigoureux. Quelquefois , cependant , je lui ai trouvé de l'énergie dans l'expression ; mais ce n'étoit jamais au moment d'une explosion subite ; c'étoit seulement lorsque cette explosion ayant précédé , avoit déjà produit son premier effet. Alors cette émotion prolongée agissant avec plus de regle , sembloit agir avec plus de force & lui suggéroit des expressions vigoureuses pleines du sentiment dont il étoit encore agité. J'ai compris par-là comment cet homme pouvoit , quand son sujet échauffoit son cœur , écrire avec force , quoiqu'il parlât foiblement , & comment sa plume devoit mieux que sa langue parler le langage des passions.

LE FRANÇOIS.

Tout cela n'est pas si contraire que vous pensez aux idées qu'on m'a données de



son caractère. Cet embarras d'abord & cette timidité que vous lui attribuez sont reconnus maintenant dans le monde pour être les plus sûres enseignes de l'amour-propre & de l'orgueil.

## R O U S S E A U.

D'où il suit que nos petits pâtres & nos pauvres villageoises regorgent d'amour-propre, & que nos brillans Académiciens, nos jeunes Abbés & nos Dames du grand air sont des prodiges de modestie & d'humilité? Oh malheureuse nation où toutes les idées de l'aimable & du bon sont renversées, & où l'arrogant amour-propre des gens du monde transforme en orgueil & en vices les vertus qu'ils foulent aux pieds!

## L E F R A N Ç O I S.

Ne vous échauffez pas. Laissons ce nouveau paradoxe sur lequel on peut disputer, & revenons à la sensibilité de notre homme, dont vous convenez vous-même, & qui se déduit de vos observations. D'une profonde indifférence sur tout ce qui ne touche pas son petit individu, il ne s'anime jamais que pour son propre intérêt. Mais toutes les fois qu'il



s'agit de lui, la violente intensité de son amour-propre doit en effet l'agiter jusqu'au transport, & ce n'est que quand cette agitation se modere qu'il commence d'exhaler sa bile & sa rage, qui dans les premiers momens se concentre avec force autour de son cœur.

## ROUSSEAU.

Mes observations, dont vous tirez ce résultat m'en fournissent un tout contraire. Il est certain qu'il ne s'affecte pas généralement comme tous nos auteurs de toutes les questions un peu fines qui se présentent, & qu'il ne suffit pas, pour qu'une discussion l'intéresse, que l'esprit puisse y briller. J'ai toujours vu, j'en conviens, que pour vaincre sa paresse à parler & l'émouvoir dans la conversation, il falloit un autre intérêt que celui de la vanité du babil, mais je n'ai gueres vu que cet intérêt capable de l'animer fût son intérêt propre, celui de son individu. Au contraire, quand il s'agit de lui, soit qu'on le cajole par des flatteries, soit qu'on cherche à l'outrager à mots couverts, je lui ai toujours trouvé un air nonchalant & dédaigneux, qui ne mon-

troit pas qu'il fit un grand cas de tous ces discours, ni de ceux qui les lui tenoient, ni de leurs opinions sur son compte : mais l'intérêt plus grand, plus noble qui l'anime & le passionne est celui de la justice & de la vérité, & je ne l'ai jamais vu écouter de sang-froid toute doctrine qu'il crut nuisible au bien public. Son embarras de parler peut souvent l'empêcher de se commettre, lui & la bonne cause, vis-à-vis ces brillans péroreurs qui savent habiller en termes séduisans & magnifiques leur cruelle philosophie : mais il est aisé de voir alors l'effort qu'il fait pour se taire, & combien son cœur souffre à laisser propager des erreurs qu'il croit funestes au genre-humain. Défenseur indiscret du foible & de l'opprimé qu'il ne connoît même pas, je l'ai vu souvent rompre impétueusement en visière au puissant oppresseur qui, sans paroître offensé de son audace, s'apprêtoit sous l'air de la modération à lui faire payer cher un jour cette incartade : de sorte que tandis qu'au zèle emporté de l'un on le prend pour un furieux, l'autre, en méditant en secret des noirceurs paroît

un sage qui se possède ; & voilà comment, jugeant toujours sur les apparences , les hommes le plus souvent prennent le contre-pied de la vérité.

Je l'ai vu se passionner de même , & souvent jusqu'aux larmes pour les choses bonnes & belles dont il étoit frappé dans les merveilles de la nature , dans les œuvres des hommes , dans les vertus , dans les talens , dans les beaux-arts & généralement dans tout ce qui porte un caractère de force , de grace ou de vérité , digne d'émouvoir une ame sensible. Mais , sur-tout , ce que je n'ai vu qu'en lui seul au monde , c'est un égal attachement pour les productions de ses plus cruels ennemis , & même pour celles qui dépofoient contre ses propres idées , lorsqu'il y trouvoit les beautés faites pour toucher son cœur , les goûtant avec le même plaisir , les louant avec le même zele que si son amour-propre n'en eût point reçu d'atteinte , que si l'Auteur eût été son meilleur ami , & s'indignant avec le même feu des cabales faites pour leur ôter avec les suffrages du public le prix qui leur étoit dû.

Son grand malheur est que tout cela n'est jamais réglé par la prudence, & qu'il se livre impétueusement au mouvement dont il est agité sans en prévoir l'effet & les suites, ou sans s'en soucier. S'animer modérément n'est pas une chose en sa puissance. Il faut qu'il soit de flamme ou de glace; quand il est tiède il est nul.

Enfin j'ai remarqué que l'activité de son ame duroit peu, qu'elle étoit courte à proportion qu'elle étoit vive, que l'ardeur de ses passions les consumoit, les dévoroit elles-mêmes; & qu'après de fortes & rapides explosions elles s'anéantissoient aussi-tôt, & le laissoient retomber dans ce premier engourdissement qui le livre au seul empire de l'habitude & me paroît être son état permanent & naturel.

Voilà le précis des observations d'où j'ai tiré la connoissance de sa constitution physique, & par des conséquences nécessaires, confirmées par sa conduite en toute chose, celle de son vrai caractère. Ces observations & les autres qui s'y rapportent, offrent pour résultat un tempérament mixte formé d'éléments qui pa-

roissent contraires : un cœur sensible , ardent ou très-inflammable ; un cerveau compacte & lourd , dont les parties solides & massives ne peuvent être ébranlées que par une agitation du sang vive & prolongée. Je ne cherche point à lever en physicien ces apparentes contradictions , & que m'importe ? Ce qui m'importoit , étoit de m'assurer de leur réalité , & c'est aussi tout ce que j'ai fait. Mais ce résultat , pour paroître à vos yeux dans tout son jour a besoin des explications que je vais tâcher d'y joindre.

J'ai souvent ouï reprocher à J. J. , comme vous venez de faire , un excès de sensibilité , & tirer de - là l'évidente conséquence qu'il étoit un monstre. C'est sur-tout le but d'un nouveau livre Anglois intitulé *recherches sur l'ame* , où , à la faveur de je ne fais combien de beaux détails anatomiques , & tout-à-fait concluans , on prouve qu'il n'y a point d'ame , puisque l'auteur n'en a point vu à l'origine des nerfs , & l'on établit en principe que la sensibilité dans l'homme est la seule cause de ses vices & de ses crimes , & qu'il est méchant en raison de

cette sensibilité, quoique par une exception à la règle l'auteur accorde que cette même sensibilité peut quelquefois engendrer des vertus. Sans disputer sur la doctrine impartiale du philosophe - chirurgien, tâchons de commencer par bien entendre ce mot de *sensibilité*, auquel, faute de notions exactes, on applique à chaque instant des idées si vagues & souvent contradictoires.

La sensibilité est le principe de toute action. Un être, quoiqu'animé, qui ne sentiroit rien, n'agiroit point : car où seroit pour lui le motif d'agir ? Dieu lui-même est sensible puisqu'il agit. Tous les hommes sont donc sensibles, & peut-être au même degré, mais non pas de la même manière. Il y a une sensibilité physique & organique, qui, purement passive, paroît n'avoir pour fin que la conservation de notre corps & celle de notre espèce par les directions du plaisir & de la douleur. Il y a une autre sensibilité que j'appelle active & morale, qui n'est autre chose que la faculté d'attacher nos affections à des êtres qui nous sont étrangers. Celle-ci, dont l'étude des paires de nerfs

ne donne pas la connoissance , semble offrir dans les ames une analogie assez claire avec la faculté attractive des corps. Sa force est en raison des rapports que nous sentons entre nous & les autres êtres , & , selon la nature de ces rapports , elle agit tantôt positivement par attraction , tantôt négativement par répulsion , comme un aimant par ses pôles. L'action positive ou attirante est l'œuvre simple de la nature qui cherche à étendre & renforcer le sentiment de notre être ; la négative ou repoussante qui comprime & rétrécit celui d'autrui est une combinaison que la réflexion produit. De la première naissent toutes les passions aimantes & douces , de la seconde toutes les passions haineuses & cruelles. Veuillez , Monsieur , vous rappeler ici , avec les distinctions faites dans nos premiers entretiens entre l'amour de soi-même & l'amour-propre , la manière dont l'un & l'autre agissent sur le cœur humain. La sensibilité positive dérive immédiatement de l'amour de soi. Il est très-naturel que celui qui s'aime cherche à étendre son être & ses jouissances , & à s'approprier par l'attachement ce qu'il



sent devoir être un bien pour lui : ceci est une pure affaire de sentiment où la réflexion n'entre pour rien. Mais si-tôt que cet amour absolu dégénere en amour-propre & comparatif, il produit la sensibilité négative ; parce qu'aussi-tôt qu'on prend l'habitude de se mesurer avec d'autres, & de se transporter hors de soi pour s'affigner la première & meilleure place, il est impossible de ne pas prendre en aversion tout ce qui nous surpasse, tout ce qui nous rabaisse, tout ce qui nous comprime, tout ce qui étant quelque chose nous empêche d'être tout. L'amour-propre est toujours irrité ou mécontent, parce qu'il voudroit que chacun nous préférât à tout & à lui-même, ce qui ne se peut : il s'irrite des préférences qu'il sent que d'autres méritent, quand même ils ne les obtiendroient pas : il s'irrite des avantages qu'un autre a sur nous, sans s'appaiser par ceux dont il se sent dédommagé. Le sentiment de l'infériorité à un seul égard empoisonne alors celui de la supériorité à mille autres, & l'on oublie ce qu'on a de plus pour s'occuper uniquement de ce qu'on a de moins. Vous sentez

qu'il n'y a pas à tout cela de quoi disposer l'ame à la bienveillance.

Si vous me demandez d'où naît cette disposition à se comparer, qui change une passion naturelle & bonne en une autre passion factice & mauvaise; je vous répondrai qu'elle vient des relations sociales, du progrès des idées, & de la culture de l'esprit. Tant qu'occupé des seuls besoins absolus on se borne à rechercher ce qui nous est vraiment utile, on ne jette gueres sur d'autres un regard oïseux. Mais à mesure que la société se resserre par le lien des besoins mutuels, à mesure que l'esprit s'étend, s'exerce & s'éclaire, il prend plus d'activité, il embrasse plus d'objets, saisit plus de rapports, examine, compare; dans ces fréquentes comparaisons, il n'oublie ni lui-même, ni ses semblables, ni la place à laquelle il prétend parmi eux. Dès qu'on a commencé de se mesurer ainsi l'on ne cesse plus, & le cœur ne fait plus s'occuper désormais qu'à mettre tout le monde au-dessous de nous. Aussi remarque-t-on généralement en confirmation de cette théorie, que les gens d'esprit & sur-tout les gens de lettres sont

de tous les hommes ceux qui ont une plus grande intensité d'amour-propre, les moins portés à aimer, les plus portés à haïr.

Vous me direz peut-être que rien n'est plus commun que des fots pétris d'amour-propre. Cela n'est vrai qu'en distinguant. Fort souvent les fots sont vains, mais rarement ils sont jaloux, parce que se croyant bonnement à la première place, ils sont toujours très-contens de leur lot. Un homme d'esprit n'a gueres le même bonheur; il sent parfaitement, & ce qui lui manque, & l'avantage qu'en fait de mérite ou de talens un autre peut avoir sur lui. Il n'avoue cela qu'à lui-même, mais il le sent en dépit de lui, & voilà ce que l'amour-propre ne pardonne point.

Ces éclaircissimens m'ont paru nécessaires pour jeter du jour sur ces imputations de sensibilité, tournées par les uns en éloges & par les autres en reproches, sans que les uns ni les autres sachent trop ce qu'ils veulent dire par-là, faute d'avoir conçu qu'il est des genres de sensibilité de natures différentes & même contraires, qui ne fauroient s'allier ensemble dans un même individu. Passons maintenant à l'application;

Jean-Jaques

Jean - Jaques m'a paru doué de la sensibilité physique à un assez haut degré. Il dépend beaucoup de ses sens , & il en dépendroit bien davantage si la sensibilité morale n'y faisoit souvent diversion ; & c'est même encore souvent par celle - ci , que l'autre l'affecte si vivement. De beaux sons , un beau ciel , un beau paysage , un beau lac , des fleurs , des parfums , de beaux yeux , un doux regard ; tout cela ne réagit si fort sur ses sens , qu'après avoir percé par quelque côté jusqu'à son cœur. Je l'ai vu faire deux lieues par jour durant presque tout un printems pour aller écouter à Berci le rossignol à son aise ; il falloit l'eau , la verdure , la solitude & les bois pour rendre le chant de cet oiseau touchant à son oreille , & la campagne elle-même auroit moins de charme à ses yeux , s'il n'y voyoit les soins de la mere commune qui se plaît à parer le séjour de ses enfans. Ce qu'il y a de mixte dans la plupart de ses sensations les tempere , & ôtant à celles qui sont purement matérielles l'attrait séducteur des autres , fait que toutes agissent sur lui plus modérément. Ainsi sa sensualité , quoique vive , n'est jamais fou-

gueuse, & sentant moins les privations que les jouissances, il pourroit se dire en un sens plutôt tempérant que sobre. Cependant l'abstinence totale peut lui coûter quand l'imagination le tourmente, au lieu que la modération ne lui coûte plus rien dans ce qu'il possède, parce qu'alors l'imagination n'agit plus. S'il aime à jouir c'est seulement après avoir désiré, & il n'attend pas pour cesser que le désir cesse, il suffit qu'il soit attiédi. Ses goûts sont sains, délicats même mais non pas raffinés. Le bon vin, les bons mets lui plaisent fort, mais il aime par préférence ceux qui sont simples, communs sans apprêt, mais choisis dans leur espèce, & ne fait aucun cas en aucune chose du prix que donne uniquement la rareté. Il hait les mets fins & la chère trop recherchée. Il entre bien rarement chez lui du gibier, & il n'y en entreroit jamais s'il y étoit mieux le maître. Ses repas, ses festins sont d'un plat unique & toujours le même, jusqu'à ce qu'il soit achevé. En un mot, il est sensuel plus qu'il ne faudroit peut-être, mais pas assez pour n'être que cela. On dit du mal de ceux qui le sont. Ce-

pendant ils suivent dans toute sa simplicité l'instinct de la nature, qui nous porte à rechercher ce qui nous flatte & à fuir ce qui nous répugne : je ne vois pas quel mal produit un pareil penchant. L'homme sensuel est l'homme de la nature ; l'homme réfléchi est celui de l'opinion ; c'est celui-ci qui est dangereux. L'autre ne peut jamais l'être, quand même il tomberoit dans l'excès. Il est vrai qu'il faut borner ce mot de sensualité à l'acception que je lui donne, & ne pas l'étendre à ces voluptueux de parade qui se font une vanité de l'être, ou qui, pour vouloir passer les limites du plaisir tombent dans la dépravation, ou qui, dans les raffinemens du luxe cherchant moins les charmes de la jouissance que ceux de l'exclusion, méprisent les plaisirs dont tout homme a le choix, & se bornent à ceux qui font envie au peuple.

J. J. esclave de ses sens ne s'affecte pas néanmoins de toutes les sensations, & pour qu'un objet lui fasse impression, il faut qu'à la simple sensation se joigne un sentiment distinct de plaisir ou de peine, qui l'attire ou qui le repousse. Il en est

de même des idées qui peuvent frapper son cerveau; si l'impression n'en pénètre jusqu'à son cœur, elle est nulle. Rien d'indifférent pour lui ne peut rester dans sa mémoire, & à peine peut-on dire qu'il apperçoive ce qu'il ne fait qu'appercevoir. Tout cela fait qu'il n'y eut jamais sur la terre d'homme moins curieux des affaires d'autrui, & de ce qui ne le touche en aucune sorte, ni de plus mauvais observateur, quoiqu'il ait cru long-tems en être un très-bon, parce qu'il croyoit toujours bien voir quand il ne faisoit que sentir vivement. Mais celui qui ne fait voir que les objets qui le touchent en détermine mal les rapports, & quelque délicat que soit le toucher d'un aveugle, il ne lui tiendra jamais lieu de deux bons yeux. En un mot, tout ce qui n'est que de pure curiosité, soit dans les arts, soit dans le monde, soit dans la nature, ne tente, ni ne flatte J. J. en aucune sorte, & jamais on ne le verra s'en occuper volontairement un seul moment. Tout cela tient encore à cette paresse de penser, qui déjà trop contrariée pour son propre compte, l'empêche d'être affecté des objets indif-



férens. C'est aussi par - là qu'il faut expliquer ces distractions continuelles, qui dans les conversations ordinaires l'empêchent d'entendre presque rien de ce qui se dit, & vont quelquefois jusqu'à la stupidité. Ces distractions ne viennent pas de ce qu'il pense à autre chose, mais de ce qu'il ne pense à rien, & qu'il ne peut supporter la fatigue d'écouter ce qu'il lui importe peu de savoir : il paroît distrait sans l'être & n'est exactement qu'engourdi.

De - là les imprudences & les balourdises qui lui échappent à tout moment, & qui lui ont fait plus de mal que ne lui en auroient fait les vices les plus odieux : car ces vices l'auroient forcé d'être attentif sur lui - même pour les déguiser aux yeux d'autrui. Les gens adroits, faux, malfaisans, sont toujours en garde & ne donnent aucune prise sur eux par leurs discours. On est bien moins soigneux de cacher le mal quand on sent le bien qui le rachete, & qu'on ne risque rien à se montrer tel qu'on est. Quel est l'honnête homme qui n'ait ni vice ni défaut, & qui se mettant toujours à découvert, ne dise & ne fasse jamais de choses répréhensi-

bles ? L'homme rusé qui ne se montre que tel qu'il veut qu'on le voye, n'en paroît point faire & n'en dit jamais, du moins en public; mais définons - nous des gens parfaits. Même indépendamment des imposteurs qui le défigurent, J. J. eût toujours difficilement paru ce qu'il vaut, parce qu'il ne fait pas mettre son prix en montre, & que sa mal-adresse y met incessamment ses défauts. Tels sont en lui les effets bons & mauvais de la sensibilité physique.

Quant à la sensibilité morale, je n'ai connu aucun homme qui en fût autant subjugué, mais c'est ici qu'il faut s'entendre : car je n'ai trouvé en lui que celle qui agit positivement, qui vient de la nature & que j'ai ci - devant décrite. Le besoin d'attacher son cœur, satisfait avec plus d'empressement que de choix, a causé tous les malheurs de sa vie ; mais quoiqu'il s'anime assez fréquemment & souvent très-vivement, je ne lui ai jamais vu de ces démonstrations affectées & convulsives, de ces singeries à la mode dont on nous fait des maladies de nerfs. Ses émotions s'apperçoivent, quoiqu'il ne s'a-

gite pas : elles font naturelles & fimples comme fon caractère ; il eft parmi tous ces énergumenes de fenfibilité, comme une belle femme fans rouge , qui n'ayant que les couleurs de la nature paroît pâle au milieu des visages fardés. Pour la fenfibilité répulfive qui s'exalte dans la fociété, ( & dont je diftingue l'impreffion vive & rapide du premier moment qui produit la colere & non pas la haine, ) je ne lui en ai trouvé des veftiges que par le côté qui tient à l'infinct moral ; c'est-à-dire , que la haine de l'injuftice & de la méchanceté peut bien lui rendre odieux l'homme injufte & le méchant, mais fans qu'il fe mêle à cette averfion rien de perfonnel qui tienne à l'amour-propre. Rien de celui d'auteur & d'homme de lettres ne fe fait fentir en lui. Jamais fentiment de haine & de jaloufie contre aucun homme ne prit racine au fond de fon cœur. Jamais on ne l'ouït déprifer ni rabailfer les hommes célèbres pour nuire à leur réputation. De fa vie il n'a tenté, même dans fes courts fuccès, de fe faire ni parti, ni profélytes, ni de primer nulle part. Dans toutes les fociétés où il a vécu il a toujours laiffé

donner le ton par d'autres , s'attachant lui-même des premiers à leur char , parce qu'il leur trouvoit du mérite & que leur esprit épargnoit de la peine au sien ; tellement que dans aucune de ces sociétés on ne s'est jamais douté des talens prodigieux dont le public le gratifie aujourd'hui pour en faire les instrumens de ses crimes ; & maintenant encore s'il vivoit parmi des gens non prévenus , qui ne fussent point qu'il a fait des livres , je suis sûr que loin de l'en croire capable , tous s'accorderoient à ne lui trouver ni goût , ni vocation pour ce métier.

Ce même naturel ardent & doux se fait constamment sentir dans tous ses écrits comme dans ses discours. Il ne cherche ni n'évite de parler de ses ennemis. Quand il en parle , c'est avec une fierté sans dédain , avec une plaisanterie sans fiel , avec des reproches sans amertume , avec une franchise sans malignité. Et de même , il ne parle de ses rivaux de gloire , qu'avec des éloges mérités sous lesquels aucun venin ne se cache ; ce qu'on ne dira sûrement pas de ceux qu'ils font quelquefois de lui. Mais ce que j'ai trouvé en lui de plus

rare pour un auteur & même pour tout homme sensible, c'est la tolérance la plus parfaite en fait de sentimens & d'opinions, & l'éloignement de tout esprit de parti, même en sa faveur; voulant dire en liberté son avis & ses raisons quand la chose le demande, & même quand son cœur s'échauffe y mettant de la passion; mais ne blâmant pas plus qu'on n'adopte pas son sentiment, qu'il ne souffre qu'on le lui veuille ôter, & laissant à chacun la même liberté de penser qu'il réclame pour lui-même. J'entends tout le monde parler de tolérance, mais je n'ai connu de vrai tolérant que lui seul.

Enfin l'espece de sensibilité que j'ai trouvée en lui peut rendre peu sages & très-malheureux ceux qu'elle gouverne, mais elle n'en fait ni des cerveaux brûlés, ni des monstres: elle en fait seulement des hommes inconséquens & souvent en contradiction avec eux-mêmes, quand; unissant comme celui-ci un cœur vif & un esprit lent, ils commencent par ne suivre que leurs penchans & finissent par vouloir rétrograder, mais trop tard, quand leur raison plus tardive les avertit enfin qu'ils s'égareront.

Cette opposition entre les premiers élémens de sa constitution, se fait sentir dans la plupart des qualités qui en dérivent, & dans toute sa conduite. Il y a peu de suite dans ses actions, parce que ses mouvemens naturels & ses projets réfléchis ne le menant jamais sur la même ligne, les premiers le détournent à chaque instant de la route qu'il s'est tracée, & qu'en agissant beaucoup il n'avance point. Il n'y a rien de grand, de beau, de généreux, dont par élans il ne soit capable; mais il se lasse bien vite, & retombe aussi-tôt dans son inertie: c'est en vain que les actions nobles & belles font quelques instans dans son courage, la paresse & la timidité qui succèdent bientôt le retiennent, l'anéantissent, & voilà comment avec des sentimens quelquefois élevés & grands, il fut toujours petit & nul par sa conduite.

Voulez-vous donc connoître à fond sa conduite & ses mœurs? Etudiez bien ses inclinations & ses goûts: cette connoissance vous donnera l'autre parfaitement; car jamais homme ne se conduisit moins sur des principes & des regles, & ne suivit plus aveuglément ses penchans. Prudence, rai-



son, précaution, prévoyance; tout cela ne font pour lui que des mots sans effet. Quand il est tenté, il succombe; quand il ne l'est pas, il reste dans sa langueur. Par-là vous voyez que sa conduite doit être inégale & fautilante, quelques instans impétueuse, & presque toujours molle ou nulle. Il ne marche pas; il fait des bonds & retombe à la même place, son activité même ne tend qu'à le ramener à celle dont la force des choses le tire, & s'il n'étoit poussé que par son plus constant desir, il resteroit toujours immobile. Enfin jamais il n'exista d'être plus sensible à l'émotion & moins formé pour l'action.

J. J. n'a pas toujours fui les hommes; mais il a toujours aimé la solitude. Il se plaisoit avec les amis qu'il croyoit avoir, mais il se plaisoit encore plus avec lui-même. Il chérissoit leur société; mais il avoit quelquefois besoin de se recueillir, & peut-être eût-il encore mieux aimé vivre toujours seul que toujours avec eux. Son affection pour le roman de Robinson, m'a fait juger qu'il ne se fût pas cru si malheureux que lui, confiné dans son Isle déserte. Pour un homme sensible, sans



ambition, & fans vanité, il est moins cruel & moins difficile de vivre seul dans un désert que seul parmi ses semblables. Du reste quoique cette inclination pour la vie retirée & solitaire n'ait certainement rien de méchant & de misanthrope, elle est néanmoins si singulière, que je ne l'ai jamais trouvée à ce point qu'en lui seul, & qu'il en falloit absolument démêler la cause précise, ou renoncer à bien connoître l'homme dans lequel je la remarquois.

J'ai bien vu d'abord que la mesure des sociétés ordinaires où règne une familiarité apparente & une réserve réelle, ne pouvoit lui convenir. L'impossibilité de flatter son langage & de cacher les mouvemens de son cœur mettoit de son côté un désavantage énorme vis-à-vis du reste des hommes, qui, sachant cacher ce qu'ils sentent & ce qu'ils sont, se montrent uniquement comme il leur convient qu'on les voye. Il n'y avoit qu'une intimité parfaite qui pût entr'eux & lui rétablir l'égalité. Mais quand il l'y a mise, ils n'en ont mis eux que l'apparence; elle étoit de sa part une imprudence & de la leur une embûche, & cette tromperie,

dont il fut la victime, une fois sentie a dû pour jamais le tenir éloigné d'eux.

Mais enfin perdant les douceurs de la société humaine, qu'a-t-il substitué qui pût l'en dédommager & lui faire préférer ce nouvel état à l'autre, malgré ses inconvéniens ? Je fais que le bruit du monde effarouche les cœurs aimans & tendres, qu'ils se resserrent & se compriment dans la foule, qu'ils se dilatent & s'épanchent entr'eux, qu'il n'y a de véritable effusion que dans le tête-à-tête, qu'enfin cette intimité délicieuse qui fait la véritable jouissance de l'amitié ne peut gueres se former & se nourrir que dans la retraite : mais je fais aussi qu'une solitude absolue est un état triste & contraire à la nature : les sentimens affectueux nourrissent l'ame, la communication des idées avive l'esprit. Notre plus douce existence est relative & collective, & notre vrai *moi* n'est pas tout entier en nous. Enfin telle est la constitution de l'homme en cette vie qu'on n'y parvient jamais à bien jouir de soi sans le concours d'autrui. Le solitaire J. J. devrait donc être sombre, taciturne, & vivre toujours mécontent.

C'est en effet ainsi qu'il paroît dans tous ses portraits, & c'est ainsi qu'on me l'a toujours dépeint depuis ses malheurs; même on lui fait dire dans une lettre imprimée, qu'il n'a ri dans toute sa vie que deux fois qu'il cite, & toutes deux d'un rire de méchanceté. Mais on me parloit jadis de lui tout autrement, & je l'ai vu tout autre lui-même si-tôt qu'il s'est mis à son aise avec moi. J'ai sur-tout été frappé de ne lui trouver jamais l'esprit si gai, si serein, que quand on l'avoit laissé seul & tranquille, ou au retour de sa promenade solitaire, pourvu que ce ne fût pas un flagorneur qui l'accostât. Sa conversation étoit alors encore plus ouverte & douce qu'à l'ordinaire, comme seroit celle d'un homme qui sort d'avoir du plaisir. De quoi s'occupoit-il donc ainsi seul, lui qui, devenu la risée & l'horreur de ses contemporains, ne voit dans sa triste destinée que des sujets de larmes & de désespoir?

O providence! ô nature! trésor du pauvre, ressource de l'infortuné; celui qui sent, qui connoît vos saintes loix & s'y confie, celui dont le cœur est en paix

& dont le corps ne souffre pas, graces à vous n'est point tout entier en proie à l'adversité. Malgré tous les complots des hommes, tous les succès des méchans, il ne peut être absolument misérable. Dépouillé par des mains cruelles de tous les biens de cette vie, l'espérance l'en dédommage dans l'avenir, l'imagination les lui rend dans l'instant même : d'heureuses fictions lui tiennent lieu d'un bonheur réel ; & que dis-je ? lui seul est solidement heureux, puisque les biens terrestres peuvent à chaque instant échapper en mille manieres à celui qui croit les tenir : mais rien ne peut ôter ceux de l'imagination à quiconque fait en jouir. Il les possède sans risque & sans crainte ; la fortune & les hommes ne sauroient l'en dépouiller.

Foible ressource, allez-vous dire, que des visions contre une grande adversité ! Eh Monsieur, ces visions ont plus de réalité peut-être que tous les biens apparens dont les hommes font tant de cas, puisqu'ils ne portent jamais dans l'ame un vrai sentiment de bonheur, & que ceux qui les possèdent sont également forcés

de se jeter dans l'avenir faute de trouver dans le présent des jouissances qui les satisfissent.

Si l'on vous disoit qu'un mortel, d'ailleurs très-infortuné, passe régulièrement cinq ou six heures par jour dans des sociétés délicieuses, composées d'hommes justes, vrais, gais, aimables, simples avec de grandes lumières, doux avec de grandes vertus; de femmes charmantes & sages, pleines de sentimens & de graces, modestes sans grimace, badines sans étourderie, n'usant de l'ascendant de leur sexe & de l'empire de leurs charmes que pour nourrir entre les hommes l'émulation des grandes choses & le zèle de la vertu: que ce mortel connu, estimé, chéri dans ces sociétés d'élite y vit avec tout ce qui les compose dans un commerce de confiance, d'attachement, de familiarité; qu'il y trouve à son choix des amis sûrs, des maîtresses fidelles, de tendres & solides amies, qui valent peut-être encore mieux. Pensez-vous que la moitié de chaque jour ainsi passée ne racheteroit pas bien les peines de l'autre moitié? Le souvenir toujours présent d'une si douce vie & l'espoir

l'efpoir affuré de fon prochain retour n'adouciroit-il pas bien encore l'amertume du refte du tems, & croyez - vous qu'à tout prendre l'homme le plus heureux de la terre compte dans le même efpace plus de momens auffi doux ? Pour moi , je penfe & vous penserez , je m'affure , que cet homme pourroit fe flatter malgré fes peines de paffer de cette manière une vie auffi pleine de bonheur & de jouiffance que tel autre mortel que ce foit. Hé bien, Monsieur , tel eft l'état de J. J. au milieu de fes afflictions & de fes fictions , de ce J. J. fi cruellement , fi obftinément , fi indignement noirci , flétri , diffamé , & qu'avec des focis , des foins , des frais énormes , fes adroits , fes puiffans perfécuteurs travaillent depuis fi long - tems fans relâche à rendre le plus malheureux des êtres. Au milieu de tous leurs fuccès il leur échappe , & fe réfugiant dans les régions éthérées , il y vit heureux en dépit d'eux : jamais avec toutes leurs machines ils ne le pourfuivront jufques-là.

Les hommes , livrés à l'amour - propre & à fon trifte cortège ne connoiffent plus le charme & l'effet de l'imagination. Ils

pervertissent l'usage de cette faculté consolatrice, au lieu de s'en servir pour adoucir le sentiment de leurs maux, ils ne s'en servent que pour l'irriter. Plus occupés des objets qui les blessent que de ceux qui les flattent, ils voient partout quelque sujet de peine, ils gardent toujours quelque souvenir attristant; & quand ensuite ils méditent dans la solitude sur ce qui les a le plus affectés, leurs cœurs ulcérés remplissent leur imagination de mille objets funestes. Les concurrences, les préférences, les jalousies, les rivalités, les offenses, les vengeances, les mécontentemens de toute espèce, l'ambition, les desirs, les projets, les moyens, les obstacles remplissent de pensées inquiétantes les heures de leurs courts loisirs; & si quelque image agréable ose y paroître avec l'espérance, elle en est effacée ou obscurcie par cent images pénibles que le doute du succès vient bientôt y substituer.

Mais celui qui, franchissant l'étroite prison de l'intérêt personnel & des petites passions terrestres, s'élève sur les ailes de l'imagination au-dessus des vapeurs de notre atmosphère, celui qui sans épuiser



la force & ses facultés à lutter contre la fortune & la destinée, fait s'élaner dans les régions éthérées, y planer & s'y soutenir par de sublimes contemplations, peut de-là braver les coups du fort & des infensés jugemens des hommes. Il est au-dessus de leurs atteintes; il n'a pas besoin de leur suffrage pour être sage, ni de leur faveur pour être heureux. Enfin tel est en nous l'empire de l'imagination, & telle en est l'influence, que d'elle naissent non-seulement les vertus & les vices, mais les biens & les maux de la vie humaine, & que c'est principalement la maniere dont on s'y livre qui rend les hommes bons ou méchans, heureux ou malheureux ici-bas.

Un cœur actif & un naturel paresseux doivent inspirer le goût de la rêverie. Ce goût perce & devient une passion très-vive, pour peu qu'il soit fécondé par l'imagination. C'est ce qui arrive très-fréquemment aux Orientaux; c'est ce qui est arrivé à J. J. qui leur ressemble à bien des égards. Trop soumis à ses sens pour pouvoir dans les jeux de la fiente en secouer le joug, il ne s'éleveroit pas sans peine

à des méditations purement abstraites , & ne s'y soutiendrait pas long-tems. Mais cette foiblesse d'entendement lui est peut-être plus avantageuse que ne seroit une tête plus philosophique. Le concours des objets sensibles rend ses méditations moins séches, plus douces, plus illusoires, plus appropriées à lui tout entier. La nature s'habille pour lui des formes les plus charmantes, se peint à ses yeux des couleurs les plus vives, se peuple pour son usage d'êtres selon son cœur ; & lequel est le plus consolant dans l'infortune de profondes conceptions qui fatiguent, ou de riantes fictions qui ravissent, & transportent celui qui s'y livre au sein de la félicité ? Il raisonne moins, il est vrai, mais il jouit davantage : il ne perd pas un moment pour la jouissance, & si-tôt qu'il est seul il est heureux.

La rêverie, quelque douce qu'elle soit épuisée & fatiguée à la longue, elle a besoin de délassement. On le trouve en laissant reposer sa tête & livrant uniquement ses sens à l'impression des objets extérieurs. Le plus indifférent spectacle a sa douceur par le relâche qu'il nous procure,

& pour peu que l'impression ne soit pas tout-à-fait nulle, le mouvement léger dont elle nous agite suffit pour nous préserver d'un engourdissement léthargique & nourrir en nous le plaisir d'exister sans donner de l'exercice à nos facultés. Le contemplatif J. J. en tout autre tems si peu attentif aux objets qui l'entourent a souvent grand besoin de ce repos & le goûte alors avec une sensualité d'enfant dont nos sages ne se doutent gueres. Il n'apperçoit rien sinon quelque mouvement à son oreille ou devant ses yeux, mais c'en est assez pour lui. Non-seulement une parade de foire, une revue, un exercice, une procession l'amuse; mais la grue, le cabestan, le mouton, le jeu d'une machine quelconque, un bateau qui passe, un moulin qui tourne, un bouvier qui laboure, des joueurs de boule ou de battoir, la riviere qui court, l'oiseau qui vole, attachent ses regards. Il s'arrête même à des spectacles sans mouvement, pour peu que la variété y supplée. Des colifichets en étalage, des bouquins ouverts sur les quais & dont il ne lit que les titres, des images contre

les murs qu'il parcourt d'un œil stupide ; tout cela l'arrête & l'amuse quand son imagination fatiguée a besoin de repos. Mais nos modernes sages qui le suivent & l'épient dans tout ce badaudage en tirent des conséquences à leur mode sur les motifs de son attention & toujours dans l'aimable caractère dont ils l'ont obligamment gratifié. Je le vis un jour assez long-tems arrêté devant une gravure. De jeunes gens inquiets de savoir ce qui l'occupoit si fort , mais assez polis contre l'ordinaire , pour ne pas s'aller interposer entre l'objet & lui , attendirent avec une risible impatience. Si-tôt qu'il partit , ils coururent à la gravure & trouverent que c'étoit le plan des attaques du fort de Kehl. Je les vis ensuite long-tems & vivement occupés d'un entretien fort animé , dans lequel je compris qu'ils fatiguoient leur minerve à chercher quel crime on pouvoit méditer en regardant le plan des attaques du fort de Kehl.

Voilà , Monsieur , une grande découverte & dont je me suis beaucoup félicité , car je la regarde comme la clef des autres singularités de cet homme. De

cette pente aux douces rêveries , j'ai vu dériver tous les goûts , tous les penchans , toutes les habitudes de J. J. , ses vices mêmes , & les vertus qu'il peut avoir. Il n'a gueres assez de suite dans ses idées pour former de vrais projets ; mais enflammé par la longue contemplation d'un objet , il fait par fois dans sa chambre de fortes & promptes résolutions qu'il oublie ou qu'il abandonne avant d'être arrivé dans la rue. Toute la vigueur de sa volonté s'épuise à résoudre ; il n'en a plus pour exécuter. Tout suit en lui d'une première inconséquence. La même opposition qu'offrent les élémens de sa constitution se retrouve dans ses inclinations , dans ses mœurs & dans sa conduite. Il est actif , ardent , laborieux , infatigable ; il est indolent , paresseux , sans vigueur ; il est fier , audacieux , téméraire ; il est craintif , timide , embarrassé ; il est froid , dédaigneux , rebutant , jusqu'à la dureté ; il est doux , caressant , facile jusqu'à la foiblesse , & ne fait pas se défendre de faire ou souffrir ce qui lui plaît le moins. En un mot , il passe d'une extrémité à l'autre , avec une incroyable rapidité sans

même remarquer ce passage ni se souvenir de ce qu'il étoit l'instant auparavant, & pour rapporter ces effets divers à leurs causes primitives, il est lâche & mou tant que la seule raison l'excite, il devient tout de feu si-tôt qu'il est animé par quelque passion. Vous me direz que c'est comme cela que font tous les hommes. Je pense tout le contraire, & vous ne penseriez pas ainsi vous-même si j'avois mis le mot *intérêt* à la place du mot *raison* qui dans le fond signifie ici la même chose : car qu'est-ce que la raison pratique, si ce n'est le sacrifice d'un bien présent & passager aux moyens de s'en procurer un jour de plus grands ou de plus solides, & qu'est-ce que l'intérêt si ce n'est l'augmentation & l'extension continuelle de ces mêmes moyens ? L'homme intéressé songe moins à jouir qu'à multiplier pour lui l'instrument des jouissances. Il n'a point proprement de passions non plus que l'avare, ou il les surmonte & travaille uniquement par un excès de prévoyance à se mettre en état de satisfaire à son aise celles qui pourront lui venir un jour. Les véritables passions, plus ra-



res qu'on ne pense parmi les hommes, le deviennent de jour en jour davantage, l'intérêt les élimine, les atténue, les engloutit toutes, & la vanité, qui n'est qu'une bêtise de l'amour-propre, aide encore à les étouffer. La devise du Baron de Feneste se lit en gros caractères sur toutes les actions des hommes de nos jours *c'est pour paroître*. Ces dispositions habituelles ne sont gueres propres à laisser agir les vrais mouvemens du cœur.

Pour J. J., incapable d'une prévoyance un peu suivie, & tout entier à chaque sentiment qui l'agite, il ne connoît pas même pendant sa durée qu'il puisse jamais cesser d'en être affecté. Il ne pense à son intérêt, c'est-à-dire, à l'avenir que dans un calme absolu; mais il tombe alors dans un tel engourdissement qu'autant vaudroit qu'il n'y pensât point du tout. Il peut bien dire, au contraire de ces gens de l'Évangile & de ceux de nos jours, qu'où est le cœur là est aussi son trésor. En un mot son ame est forte ou foible à l'excès, selon les rapports sous lesquels on l'envisage. Sa force n'est pas dans l'action, mais dans la résistance; toutes



les puissances de l'univers ne feroient pas fléchir un instant les directions de sa volonté. L'amitié seule eût eu le pouvoir de l'égarer, il est à l'épreuve de tout le reste. Sa foiblesse ne consiste pas à se laisser détourner de son but, mais à manquer de vigueur pour l'atteindre & à se laisser arrêter tout court par le premier obstacle qu'elle rencontre, quoique facile à surmonter. Jugez si ces dispositions le rendroient propre à faire son chemin dans le monde où l'on ne marche que par zigzag ?

2. Tout a concouru dès ses premières années à détacher son ame des lieux qu'habitoit son corps pour l'élever & la fixer dans ces régions éthérées dont je vous parlois ci-devant. Les hommes illustres de Plutarque furent sa première lecture dans un âge où rarement les enfans savent lire. Les traces de ces hommes antiques firent en lui des impressions qui jamais n'ont pu s'effacer. A ces lectures succéda celle de Cassandre & des vieux Romans qui, tempérant sa fierté romaine, ouvrirent ce cœur naissant à tous les sentimens expansifs & tendres auxquels il

n'étoit déjà que trop disposé. Dès-lors il se fit des hommes & de la société, des idées romanesques & fausses dont tant d'expériences funestes n'ont jamais bien pu le guérir. Ne trouvant rien autour de lui qui réalisât ses idées, il quitta sa patrie encore jeune, adolescent, & se lança dans le monde avec confiance, y cherchant les Aristides, les Lycurgues & les Afrées dont il le croyoit rempli. Il passa sa vie à jeter son cœur dans ceux qu'il crut s'ouvrir pour le recevoir, à croire avoir trouvé ce qu'il cherchoit, & à se désabuser. Durant sa jeunesse il trouva des âmes bonnes & simples, mais sans chaleur & sans énergie. Dans son âge mûr il trouva des esprits vifs, éclairés & fins, mais faux, doubles & méchants, qui parurent l'aimer tant qu'ils eurent la première place, mais qui, dès qu'ils s'en crurent offensés, n'usèrent de sa confiance que pour l'accabler d'outrages & de malheurs. Enfin, se voyant devenu la risée & le jouet de son siècle sans savoir comment ni pourquoi, il comprit que vieillissant dans la haine publique il n'avoit plus rien à espérer des

hommes , & se détrompant trop tard des illusions qui l'avoient abusé si long-tems , il se livra tout entier à celles qu'il pouvoit réaliser tous les jours , & finit par nourrir de ses seules chimeres son cœur que le besoin d'aimer avoit toujours dévoré. Tous ses goûts , toutes ses passions ont ainsi leurs objets dans une autre sphere. Cet homme tient moins à celle-ci qu'aucun autre mortel qui me soit connu. Ce n'est pas de quoi se faire aimer de ceux qui l'habitent , & qui se sentant dépendre de tout le monde veulent aussi que tout le monde dépende d'eux.

Ces causes tirées des événemens de sa vie auroient pu seules lui faire fuir la foule & rechercher la solitude. Les causes naturelles tirées de sa constitution auroient dû seules produire aussi le même effet. Jugez s'il pouvoit échapper au concours de ces différentes causes pour le rendre ce qu'il est aujourd'hui. Pour mieux sentir cette nécessité , écartons un moment tous les faits , ne supposons connu que le tempérament que je vous ai décrit , & voyons ce qui devrait naturellement en résulter dans un être fictif dont nous n'aurions aucune autre idée.

Doué d'un cœur très-sensible & d'une imagination très-vive , mais lent à penser , arrangeant difficilement ses pensées & plus difficilement ses paroles , il fuira les situations qui lui sont pénibles , & recherchera celles qui lui sont commodes , il se complaira dans le sentiment de ses avantages , il en jouira tout à son aise dans des rêveries délicieuses , mais il aura la plus forte répugnance à étaler sa gaucherie dans les assemblées , & l'inutile effort d'être toujours attentif à ce qui se dit & d'avoir toujours l'esprit présent & tendu pour y répondre , lui rendra les sociétés indifférentes aussi fatigantes que déplaisantes. La mémoire & la réflexion renforceront encore cette répugnance , en lui faisant entendre après-coup des multitudes de choses qu'il n'a pu d'abord entendre & auxquelles forcé de répondre à l'instant , il a répondu de travers faute d'avoir le tems d'y penser. Mais né pour de vrais attachemens , la société des cœurs & l'intimité lui seront très-précieuses , & il se sentira d'autant plus à son aise avec ses amis que , bien connu d'eux ou croyant l'être , il n'aura pas peur qu'ils

le jugent sur les sottises qui peuvent lui échapper dans le rapide bavardage de la conversation. Aussi le plaisir de vivre avec eux exclusivement se marquera-t-il sensiblement dans ses yeux & dans ses manières ; mais l'arrivée d'un survenant fera disparaître à l'instant sa confiance & sa gaiété.

Sentant ce qu'il vaut en-dedans, le sentiment de son invincible ineptie au-dehors pourra lui donner souvent du dépit contre lui-même & quelquefois contre ceux qui le forceront de la montrer. Il devra prendre en aversion tout ce flux de complimens qui ne font qu'un art de s'en attirer à soi-même & de provoquer une escrime en paroles. Art sur-tout employé par les femmes & chéri d'elles, sûres de l'avantage qui doit leur en revenir. Par conséquent quelque penchant qu'ait notre homme à la tendresse, quelque goût qu'il ait naturellement pour les femmes, il n'en pourra souffrir le commerce ordinaire où il faut fournir un perpétuel tribut de gentilleses qu'il se sent hors d'état de payer. Il parlera peut-être aussi bien qu'un autre le langage de l'amour

dans le tête-à-tête, mais plus mal que qui que ce soit celui de la galanterie dans un cercle.

Les hommes qui ne peuvent juger d'autrui que par ce qu'ils en apperçoivent, ne trouvant rien en lui que de médiocre & de commun tout au plus, l'estimeront au-dessous de son prix. Ses yeux animés par intervalles promettoient en vain ce qu'il seroit hors d'état de tenir. Ils brilleroient en vain quelquefois d'un feu bien différent de celui de l'esprit : ceux qui ne connoissent que celui-ci ne le trouvant point en lui n'iroient pas plus loin, & jugeant de lui sur cette apparence, ils diroient ; c'est un homme d'esprit en peinture, c'est un sot en original. Ses amis mêmes pourroient se tromper comme les autres sur sa mesure, & si quelque événement imprévu les forçoit enfin de reconnoître en lui plus de talent & d'esprit qu'ils ne lui en avoient d'abord accordé, leur amour-propre ne lui pardonneroit point leur première erreur sur son compte, & ils pourroient le haïr toute leur vie, uniquement pour n'avoir pas su d'abord l'apprécier.



Cet homme , enivré par ses contemplations des charmes de la nature , l'imagination pleine de types , de vertus , de beautés , de perfections de toute espece , chercheroit long-tems dans le monde des sujets où il trouvât tout cela. A force de desirer , il croiroit souvent trouver ce qu'il cherche ; les moindres apparences lui paroîtroient des qualités réelles , les moindres protestations lui tiendroient lieu de preuves , dans tous ses attachemens il croiroit toujours trouver le sentiment qu'il y porteroit lui-même , toujours trompé dans son attente & toujours caressant son erreur , il passeroit sa jeunesse à croire avoir réalisé ses fictions ; à peine l'âge mûr & l'expérience les lui montreroient enfin pour ce qu'elles sont , & malgré les erreurs , les fautes , & les expiations d'une longue vie , il n'y auroit peut-être que le concours des plus cruels malheurs qui pût détruire son illusion chérie & lui faire sentir que ce qu'il cherche ne se trouve point sur la terre , ou ne s'y trouve que dans un ordre de choses bien différent de celui où il l'a cherché.

La vie contemplative dégoûte de l'action.



tion. Il n'y a point d'attrait plus séducteur que celui des fictions d'un cœur aimant & tendre qui dans l'univers qu'il se crée à son gré; se dilate, s'étend à son aise délivré des dures entraves qui le compriment dans celui-ci. La réflexion, la prévoyance, mère des soucis & des peines n'approchent gueres d'une ame enivrée des charmes de la contemplation. Tous les soins fatigans de la vie active lui deviennent insupportables & lui semblent superflus; & pourquoi se donner tant de peines dans l'espoir éloigné d'un succès si pauvre, si incertain, tandis qu'on peut, dès l'instant même; dans une délicieuse rêverie jouir à son aise de toute la félicité dont on sent en soi la puissance & le besoin? Il deviendrait donc indolent, paresseux par goût, par raison même, quand il ne le seroit pas par tempérament. Què si par intervalle quelque projet de gloire ou d'ambition pouvoit l'ébranler, il le suivroit d'abord avec ardeur, avec impétuosité; mais la moindre difficulté, le moindre obstacle l'arrêteroit; le rebuterait, le rejetteroit dans l'inaction. La seule incertitude du succès le déta-

cheroit de toute entreprise douteuse. Sa nonchalance lui montreroit de la folie à compter sur quelque chose ici-bas , à se tourmenter pour un avenir si précaire , & de la sagesse à renoncer à la prévoyance , pour s'attacher uniquement au présent , qui seul est en notre pouvoir.

Ainsi livré par système à sa douce oisiveté , il rempliroit ses loisirs de jouissances à sa mode , & négligeant ces foules de prétendus devoirs que la sagesse humaine prescrit comme indispensables , il passeroit pour fouler aux pieds les bienféances , parce qu'il dédaigneroit les simagrées. Enfin , loin de cultiver sa raison pour apprendre à se conduire prudemment parmi les hommes , il n'y chercheroit en effet que de nouveaux motifs de vivre éloigné d'eux & de se livrer tout entier à ses fictions.

Cette humeur indolente & voluptueuse se fixant toujours sur des objets rians , le détourneroit par conséquent des idées pénibles & déplaisantes. Les souvenirs douloureux s'effaceroient très - promptement de son esprit : les auteurs de ses maux n'y tiendroient pas plus de place que ces maux

mêmes, & tout cela, parfaitement oublié dans très-peu de tems feroit bientôt pour lui comme nul, à moins que le mal ou l'ennemi qu'il auroit encore à craindre ne lui rappellât ce qu'il en auroit déjà souffert. Alors il pourroit être extrêmement effarouché des maux à venir, moins précisément à cause de ces maux, que par le trouble du repos, la privation du loisir, la nécessité d'agir de manière ou d'autre, qui s'enfuivroient inévitablement & qui alarmeroient plus sa paresse que la crainte du mal n'épouvanteroit son courage. Mais tout cet effroi subit & momentané feroit sans suite & stérile en effets. Il craindroit moins la souffrance que l'action. Il aimeroit mieux voir augmenter ses maux & rester tranquille que de se tourmenter pour les adoucir; disposition qui donneroit beau jeu aux ennemis qu'il pourroit avoir.

J'ai dit que J. J. n'étoit pas vertueux: notre homme ne le feroit pas non plus; & comment, foible & subjugué par ses penchans pourroit-il l'être, n'ayant toujours pour guide que son propre cœur, jamais son devoir ni sa raison? Comment la vertu

qui n'est que travail & combat régneroit-elle au sein de la mollesse & des doux loisirs? Il seroit bon, parce que la nature l'auroit fait tel; il seroit du bien, parce qu'il lui seroit doux d'en faire : mais s'il s'agissoit de combattre ses plus chers desirs & de déchirer son cœur pour remplir son devoir, le seroit-il aussi? J'en doute. La loi de la nature, sa voix du moins ne s'étend pas jusques-là. Il en faut une autre alors qui commande, & que la nature se taise.

Mais se mettroit-il aussi dans ces situations violentes d'où naissent des devoirs si cruels? J'en doute encore plus. Du tumulte des sociétés naissent des multitudes de rapports nouveaux & souvent opposés qui tiraillent en sens contraires ceux qui marchent avec ardeur dans la route sociale. A peine ont-ils alors d'autre bonne règle de justice que de résister à tous leurs penchans, & de faire toujours le contraire de ce qu'ils desirent, par cela seul qu'ils le desirent. Mais celui qui se tient à l'écart & fuit ces dangereux combats, n'a pas besoin d'adopter cette morale cruelle, n'étant point entraîné par le torrent, ni forcé

de céder à sa fougue impétueuse ou de se roidir pour y résister, il se trouve naturellement soumis à ce grand précepte de morale, mais destructif de tout l'ordre social, de ne se mettre jamais en situation à pouvoir trouver son avantage dans le mal d'autrui. Celui qui veut suivre ce précepte à la rigueur, n'a point d'autre moyen pour cela que de se retirer tout-à-fait de la société, & celui qui en vit séparé suit par cela seul ce précepte sans avoir besoin d'y songer.

Notre homme ne fera donc pas vertueux, parce qu'il n'aura pas besoin de l'être, & par la même raison il ne sera ni vicieux, ni méchant. Car l'indolence & l'oisiveté, qui dans la société sont un si grand vice, n'en sont plus un dans qui-conque a su renoncer à ses avantages pour n'en pas supporter les travaux. Le méchant n'est méchant qu'à cause du besoin qu'il a des autres, que ceux-ci ne le favorisent pas assez, que ceux-là lui font obstacle, & qu'il ne peut ni les employer, ni les écarter à son gré. Le solitaire n'a besoin que de sa subsistance, qu'il aime mieux se procurer par son travail dans la

retraite que par ses intrigues dans le monde, qui feroient un bien plus grand travail pour lui. Du reste, il n'a besoin d'autrui que parce que son cœur a besoin d'attachement, il se donne des amis imaginaires pour n'en avoir pu trouver de réels; il ne fuit les hommes qu'après avoir vainement cherché parmi eux ce qu'il doit aimer.

Notre homme ne fera pas vertueux, parce qu'il sera foible, & que la vertu n'appartient qu'aux ames fortes. Mais cette vertu à laquelle il ne peut atteindre, qui est-ce qui l'admira, la chérira, l'adorera plus que lui? Qui est-ce qui avec une imagination plus vive s'en peindra mieux le divin simulacre? Qui est-ce qui avec un cœur plus tendre s'enivrera plus d'amour pour elle? Ordre, harmonie, beauté, perfection, sont les objets de ses plus douces méditations. Idolâtre du beau dans tous les genres, resteroit-il froid, uniquement pour la suprême beauté? Non, elle ornera de ses charmes immortels toutes ces images chéries qui remplissent son ame, qui repaissent son cœur. Tous ses premiers mouvemens seront vifs & purs; les seconds auront sur lui peu d'empire.



Il voudra toujours ce qui est bien , il le fera quelquefois , & si souvent il laisse éteindre sa volonté par sa foiblesse , ce sera pour retomber dans sa langueur. Il cessera de bien faire , il ne commencera pas même lorsque la grandeur de l'effort épouvantera sa paresse : mais jamais il ne fera volontairement ce qui est mal. En un mot , s'il agit rarement comme il doit , plus rarement encore il agira comme il ne doit pas , & toutes ses fautes , même les plus graves , ne seront que des péchés d'omission : mais c'est par - là précisément qu'il fera le plus en scandale aux hommes , qui , ayant mis toute la morale en petites formules , comptent pour rien le mal dont on s'abstient , pour toute l'étiquette des petits procédés , & sont bien plus attentifs à remarquer les devoirs auxquels on manque qu'à tenir compte de ceux qu'on remplit.

Tel sera l'homme doué du tempérament dont j'ai parlé , tel j'ai trouvé celui que je viens d'étudier. Son ame , forte en ce qu'elle ne se laisse point détourner de son objet , mais foible pour surmonter les obstacles , ne prend gueres de mauvai-



ses directions , mais suit lâchement la bonne. Quand il est quelque chose , il est bon , mais plus souvent il est nul , & c'est pour cela même que sans être persévérant il est ferme , que les traits de l'adversité ont moins de prise sur lui qu'ils n'auroient sur tout autre homme , & que malgré tous ses malheurs , ses sentimens sont encore plus affectueux que douloureux. Son cœur avide de bonheur & de joie , ne peut garder nulle impression pénible. La douleur peut le déchirer un moment sans pouvoir y prendre racine. Jamais idée affligeante n'a pu long - tems l'occuper. Je l'ai vu dans les plus grandes calamités de sa malheureuse vie passer rapidement de la plus profonde affliction à la plus pure joie , & cela sans qu'il restât pour le moment dans son ame aucune trace des douleurs qui venoient de la déchirer , qui l'alloient déchirer encore , & qui constituoient pour lors son état habituel.

Les affections auxquelles il a le plus de pente se distinguent même par des signes physiques. Pour peu qu'il soit ému ses yeux se mouillent à l'instant. Cependant jamais la seule douleur ne lui fit verser

une larme ; mais tout sentiment tendre & doux , ou grand & noble dont la vérité passe à son cœur , lui en arrache infailliblement. Il ne fauroit pleurer que d'attendrissement ou d'admiration : la tendresse & la générosité sont les deux seules cordes sensibles par lesquelles on peut vraiment l'affecter. Il peut voir ses malheurs d'un œil sec , mais il pleure en pensant à son innocence , & au prix qu'avoit mérité son cœur.

Il est des malheurs auxquels il n'est pas même permis à un honnête homme d'être préparé. Tels sont ceux qu'on lui destinoit. En le prenant au dépourvu , ils ont commencé par l'abattre ; cela devoit être , mais ils n'ont pu le changer. Il a pu quelques instans se laisser dégrader jusqu'à la bassesse , jusqu'à la lâcheté , jamais jusqu'à l'injustice , jusqu'à la fausseté , jusqu'à la trahison. Revenu de cette première surprise il s'est relevé , & vraisemblablement ne se laissera plus abattre , parce que son naturel a repris le dessus , que connoissant enfin les gens auxquels il a à faire , il est préparé à tout , & qu'après avoir épuisé sur lui tous les traits de leur rage ,

ils se font mis hors d'état de lui faire pis.

Je l'ai vu dans une position unique & presque incroyable, plus seul au milieu de Paris que Robinson dans son Isle, & séquestré du commerce des hommes par la foule même empessée à l'entourer pour empêcher qu'il ne se lie avec personne. Je l'ai vu concourir volontairement avec ses persécuteurs à se rendre sans cesse plus isolé, & tandis qu'ils travailloient sans relâche à le tenir séparé des autres hommes, s'éloigner des autres & d'eux-mêmes de plus en plus. Ils veulent rester pour lui servir de barriere, pour veiller à tous ceux qui pourroient l'approcher, pour les tromper, les gagner ou les écarter, pour observer ses discours, sa contenance, pour jouir à longs traits du doux aspect de sa misere, pour chercher d'un œil curieux, s'il reste quelque place en son cœur déchiré où ils puissent porter encore quelque atteinte. De son côté il voudroit les éloigner, ou plutôt s'en éloigner, parce que leur malignité, leur duplicité, leurs vues cruelles blessent ses yeux de toutes parts, & que le spectacle de la haine l'afflige & le déchire encore

plus que ses effets. Ses sens le subjuguent alors, & si - tôt qu'ils sont frappés d'un objet de peine, il n'est plus maître de lui. La présence d'un malveillant le trouble au point de ne pouvoir déguiser son angoisse. S'il voit un traître le cajoler pour le surprendre, l'indignation le saisit, perce de toutes parts dans son accent, dans son regard; dans son geste. Que le traître disparoisse, à l'instant il est oublié, & l'idée des noirceurs que l'un va brasser ne faudroit occuper l'autre une minute à chercher les moyens de s'en défendre. C'est pour écarter de lui cet objet de peine dont l'aspect le tourmente, qu'il voudroit être seul. Il voudroit être seul pour vivre à son aise avec les amis qu'il s'est créés. Mais tout cela n'est qu'une raison de plus à ceux qui en prennent le masque pour l'obséder plus étroitement. Ils ne voudroient pas même, s'il leur étoit possible, lui laisser dans cette vie la ressource des fictions.

Je l'ai vu, ferré dans leurs lacs, se débattre très - peu pour en sortir, entouré de mensonges & de ténèbres attendre sans murmure la lumière & la vérité, enfermé

vif dans un cercueil, s'y tenir assez tranquille fans même invoquer la mort. Je l'ai vu pauvre passant pour riche, vieux passant pour jeune, doux passant pour féroce, complaisant & foible passant pour inflexible & dur, gai passant pour sombre, simple enfin jusqu'à la bêtise, passant pour rusé jusqu'à la noirceur. Je l'ai vu livré par vos Messieurs à la dérision publique, flagorné, persiflé, moqué des honnêtes gens, servir de jouet à la canaille, le voir, le sentir, en gémir, déplorer la misère humaine & supporter patiemment son état.

Dans cet état devoit-il se manquer à lui-même, au point d'aller chercher dans la société des indignités peu déguisées dont on se plaisoit à l'y charger? devoit-il s'aller donner en spectacle à ces barbares, qui se faisant de ses peines un objet d'amusement, ne cherchoient qu'à lui ferrer le cœur par toutes les étreintes de la détresse & de la douleur qui pouvoient lui être les plus sensibles? Voilà ce qui lui rendit indispensable la maniere de vivre à laquelle il s'est réduit, ou pour mieux dire, à laquelle on l'a réduit; car c'est à quoi l'on en vouloit venir & l'on

s'est attaché à lui rendre si cruelle & si déchirante la fréquentation des hommes qu'il fût forcé d'y renoncer enfin tout-à-fait. *Vous me demandez*, disoit-il, *pourquoi je fuis les hommes ? demandez-le à eux-mêmes, ils le savent encore mieux que moi.* Mais une ame expansive change-t-elle ainsi de nature, & se détache-t-elle ainsi de tout ? Tous ses malheurs ne viennent que de ce besoin d'aimer qui dévora son cœur dès son enfance & qui l'inquiète & le trouble encore au point que, resté seul sur la terre il attend le moment d'en sortir pour voir réaliser enfin ses visions favorites, & retrouver dans un meilleur ordre de choses une patrie & des amis.

Il atteignit & passa l'âge mûr sans songer à faire des livres, & sans sentir un instant le besoin de cette célébrité fatale qui n'étoit pas faite pour lui, dont il n'a goûté que les amertumes, & qu'on lui a fait payer si cher. Ses visions chéries lui tenoient lieu de tout, & dans le feu de la jeunesse sa vive imagination surchargée, accablée d'objets charmans qui venoient incessamment la remplir, tenoit son cœur dans une ivresse continuelle qui ne lui



laissoit, ni le pouvoir d'arranger ses idées, ni celui de les fixer, ni le tems de les écrire, ni le desir de les communiquer. Ce ne fut que quand ces grands mouvemens commencerent à s'appaiser, quand ses idées prenant une marche plus réglée & plus lente, il en put suivre assez la trace pour la marquer; ce fut dis-je alors seulement, que l'usage de la plume lui devint possible, & qu'à l'exemple & à l'instigation des gens de lettres avec lesquels il vivoit alors, il lui vint en fantaisie de communiquer au public ces mêmes idées dont il s'étoit long-tems nourri lui-même, & qu'il crut être utiles au genre-humain. Ce fut même en quelque façon par surprise & sans en avoir formé le projet, qu'il se trouva jetté dans cette funeste carrière où dès-lors peut-être on creusoit déjà sous ses pas ces gouffres de malheurs dans lesquels on l'a précipité.

Dès sa jeunesse il s'étoit souvent demandé pourquoy il ne trouvoit pas tous les hommes bons, sages, heureux comme ils lui sembloient faits pour l'être; il cherchoit dans son cœur l'obstacle qui les



en empêchoit & ne le trouvoit pas. Si tous les hommes, se disoit-il, me ressembloient, il régneroit sans doute une extrême langueur dans leur industrie ; ils auroient peu d'activité, & n'en auroient que par brusques & rares secouffes ; mais ils vivoient entr'eux dans une très-douce société. Pourquoi n'y vivent-ils pas ainsi ? Pourquoi toujours accusant le Ciel de leurs miseres travaillent-ils sans cesse à les augmenter ? En admirant les progrès de l'esprit humain, il s'étonnoit de voir croître en même proportion les calamités publiques. Il entrevoyoit une secrete opposition entre la constitution de l'homme & celle de nos sociétés ; mais c'étoit plutôt un sentiment sourd, une notion confuse qu'un jugement clair & développé. L'opinion publique l'avoit trop subjugué lui-même pour qu'il osât réclamer contre de si unanimes décisions.

Une malheureuse question d'académie qu'il lut dans un mercure vint tout-à-coup deffiler ses yeux, débrouiller ce cahos dans sa tête, lui montrer un autre univers, un véritable âge d'or, des sociétés d'hommes simples, sages, heureux,

& réaliser en espérance toutes ses visions ; par la destruction des préjugés qui l'avoient subjugué lui-même ; mais dont il crut en ce moment voir découler les vices & les miseres du genre-humain. De la vive effervescence qui se fit alors dans son ame sortirent des étincelles de génie qu'on a vu briller dans ses écrits durant dix ans de délire & de fièvre ; mais dont aucun vestige n'avoit paru jusqu'alors ; & qui vraisemblablement n'auroient plus brillé dans la suite , si cet accès passé il eût voulu continuer d'écrire. Enflammé par la contemplation de ces grands objets, il les avoit toujours présens à sa pensée , & les comparant à l'état réel des choses , il les voyoit chaque jour sous des rapports tout nouveaux pour lui. bercé du ridicule espoir de faire enfin triompher des préjugés & du mensonge la raison , la vérité , & de rendre les hommes sages en leur montrant leur véritable intérêt, son cœur, échauffé par l'idée du bonheur futur du genre-humain & par l'honneur d'y contribuer, lui dictoit un langage digne d'une si grande entreprise. Contraint par-là de s'occuper fortement

& long-tems du même fujet, il affujettit fa tête à la fatigue de la réflexion, il apprit à méditer profondément, & pour un moment il étonna l'Europe, par des productions dans lesquelles les ames vulgaires ne virent que de l'éloquence & de l'esprit, mais où celles qui habitent nos régions éthérées reconnurent avec joie une des leurs.

LE FRANÇOIS.

Je vous ai laiffé parler fans vous interrompre, mais permettez qu'ici je vous arrête un moment.....

ROUSSEAU.

Je devine.... une contradiction, n'est-ce pas ?

LE FRANÇOIS.

Non, j'en ai vu l'apparence. On dit que cette apparence est un piège que J. J. s'amuse à tendre aux lecteurs étourdis.

ROUSSEAU.

Si cela est, il en est bien puni par les lecteurs de mauvaise foi qui font semblant de s'y prendre pour l'accuser de ne savoir ce qu'il dit.

LE FRANÇOIS.

Je ne suis point de cette dernière classe

& je tâche de ne pas être de l'autre. Ce n'est donc point une contradiction qu'ici je vous reproche , mais c'est un éclaircissement que je vous demande. Vous étiez ci-devant persuadé que les livres qui portent le nom de J. J. n'étoient pas plus de lui que cette traduction du Tasse si fidelle & si coulante qu'on répand avec tant d'affectation sous son nom. Maintenant vous paroissez croire le contraire. Si vous avez en effet changé d'opinion , veuillez m'apprendre sur quoi ce changement est fondé.

## R O U S S E A U.

Cette recherche fut le premier objet de mes soins. Certain que l'auteur de ces livres & le monstre que vous m'avez peint ne pouvoient être le même homme , je me bernois pour lever mes doutes à résoudre cette question. Cependant je suis sans y songer parvenu à la résoudre par la méthode contraire. Je voulois premièrement connoître l'auteur pour me décider sur l'homme , & c'est par la connoissance de l'homme que je me suis décidé sur l'auteur.

Pour vous faire sentir comment une de

ces deux recherches m'a dispensé de l'autre, il faut reprendre les détails dans lesquels je suis entré pour cet effet ; vous déduirez de vous-même & très-aisément les conséquences que j'en ai tirées.

Je vous ai dit que je l'avois trouvé copiant de la musique à dix sols la page ; occupation peu fortale à la dignité d'auteur, & qui ne ressembloit gueres à celles qui lui ont acquis tant de réputation tant en bien qu'en mal. Ce premier article m'offroit déjà deux recherches à faire : l'une, s'il se livroit à ce travail tout de bon ou seulement pour donner le change au public sur ses véritables occupations ; l'autre, s'il avoit réellement besoin de ce métier pour vivre, ou si c'étoit une affectation de simplicité ou de pauvreté pour faire l'Epictete & le Diogene, comme l'assurent vos Messieurs.

J'ai commencé par examiner son ouvrage, bien sûr que s'il n'y vaquoit que par maniere d'acquit, j'y verrois des traces de l'ennui qu'il doit lui donner depuis si long-tems. Sa note mal formée m'a paru faite pesamment, lentement, sans facilité, sans grace, mais avec exactitude. On voit

qu'il tâche de suppléer aux dispositions qui lui manquent, à force de travail & de soins. Mais ceux qu'il y met ne s'apercevant que par l'examen, & n'ayant leur effet que dans l'exécution, sur quoi les musiciens, qui ne l'aiment pas, ne font pas toujours sinceres, ne compensent pas aux yeux du public les défauts, qui d'abord sautent à la vue.

N'ayant l'esprit présent à rien, il ne l'a pas non plus à son travail, sur-tout forcé par l'affluence des survenans de l'af-focier avec le babil. Il fait beaucoup de fautes, & il les corrige ensuite en grattant son papier avec une perte de tems & des peines incroyables. J'ai vu des pages pres-que entieres qu'il avoit mieux aimé gratter ainsi que de recommencer la feuille, ce qui auroit été bien plutô fait; mais il entre dans son tour d'esprit laborieusement paresseux, de ne pouvoir se résoudre à refaire à neuf ce qu'il a fait une fois quoique mal. Il met à le corriger une opiniâreté qu'il ne peut satisfaire qu'à force de peine & de tems. Du reste, le plus long, le plus ennuyeux travail ne sauroit lasser sa patience, & souvent fait

tant faite sur faite , je l'ai vu gratter & regratter jusqu'à percer le papier sur lequel ensuite il colloit des pieces. Rien ne m'a fait juger que ce travail l'ennuyât , & il paroît au bout de six ans s'y livrer avec le même goût & le même zele que s'il ne faisoit que de commencer.

J'ai su qu'il tenoit registre de son travail , j'ai désiré de voir ce registre ; il me l'a communiqué. J'y ai vu que dans ces six ans il avoit écrit en simple copie plus de six mille pages de musique , dont une partie , musique de harpe & de clavecin , ou solo & concerto de violon très-chargés & en plus grand papier , demande une grande attention & prend un tems considérable. Il a inventé , outre sa note par chiffres , une nouvelle maniere de copier la musique ordinaire , qui la rend plus commode à lire , & pour prévenir & résoudre toutes les difficultés , il a écrit de cette maniere une grande quantité de pieces de toute espece tant en partition qu'en parties séparées.

Outre ce travail & son Opéra de Daphnis & Cloé , dont un acte entier est fait & une bonne partie du reste bien



avancée, & le Devin du Village sur lequel il a refait à neuf une seconde musique presque en entier, il a dans le même intervalle composé plus de cent morceaux de musique en divers genres, la plupart vocale avec des accompagnemens, tant pour obliger des personnes qui lui ont fourni les paroles, que pour son propre amusement. Il a fait & distribué des copies de cette musique tant en partition qu'en parties séparées, transcrite sur les originaux qu'il a gardés. Qu'il ait composé ou pillé toute cette musique, ce n'est pas de quoi il s'agit ici. S'il ne l'a pas composée, toujours est-il certain qu'il l'a écrite & notée plusieurs fois de sa main. S'il ne l'a pas composée, que de tems ne lui a-t-il pas fallu pour chercher, pour choisir dans les musiques déjà toutes faites celle qui convenoit aux paroles qu'on lui fournissoit, ou pour l'y ajuster si bien qu'elle y fût parfaitement appropriée, mérite qu'a particulièrement la musique qu'il donne pour sienne. Dans un pareil pillage il y a moins d'invention sans doute; mais il y a plus d'art, de travail, sur-tout de consommation de tems, & c'étoit - là

pour lors l'unique objet de ma recherche.

Tout ce travail qu'il a mis sous mes yeux , soit en nature , soit par articles exactement détaillés , fait ensemble plus de huit mille pages de musique ( 2 ) , toute écrite de sa main depuis son retour à Paris.

Ces occupations ne l'ont pas empêché de se livrer à l'amusement de la botanique , à laquelle il a donné pendant plusieurs années la meilleure partie de son tems. Dans de grandes & fréquentes herborisations il a fait une immense collection de plantes ; il les a desséchées avec des soins infinis ; il les a collées avec une grande propreté sur des papiers qu'il ornoit de cadres rouges. Il s'est appliqué à conserver la figure & la couleur des fleurs & des feuilles , au point de faire de ces herbiers ainsi préparés des recueils de miniatures. Il en a donné , envoyé à diverses personnes , & ce qui lui reste ( 3 ) suffiroit pour persuader à ceux qui savent combien ce travail exige de tems & de

( 2 ) Voyez la note 12.

( 3 ) Ce reste a été donné presque en entier à M. Malthus qui a acheté mes livres de botanique.

patience , qu'il en fait son unique occupation.

L E F R A N Ç O I S .

Ajoutez le tems qu'il lui a fallu pour étudier à fond les propriétés de toutes ces plantes ; pour les piler , les extraire , les distiller , les préparer de maniere à en tirer les usages auxquels il les destine ; car enfin , quelque prévenu pour lui que vous puissiez être , vous comprenez bien je pense , qu'on n'étudie pas la botanique pour rien.

R O U S S E A U .

Sans doute. Je comprends que le charme de l'étude de la nature est quelque chose pour toute ame sensible , & beaucoup pour un solitaire. Quant aux préparations dont vous parlez & qui n'ont nul rapport à la botanique , je n'en ai pas vu chez lui le moindre vestige ; je ne me suis point apperçu qu'il eût fait aucune étude des propriétés des plantes , ni même qu'il y crût beaucoup. « Je connois , m'a-t-il dit , » l'organisation végétale & la structure » des plantes sur le rapport de mes yeux , » sur la foi de la nature qui me la montre » & qui ne ment point ; mais je ne con-

» nois leurs vertus que sur la foi des  
 » hommes , qui sont ignorans & menteurs ;  
 » leur autorité a généralement sur moi trop  
 » peu d'empire pour que je lui en donne  
 » beaucoup en cela. D'ailleurs cette étude ,  
 » vraie ou fausse , ne se fait pas en plein  
 » champ comme celle de la botanique ,  
 » mais dans des laboratoires & chez les  
 » malades ; elle demande une vie appli-  
 » quée & sédentaire qui ne me plaît ni ne  
 » me convient ». En effet je n'ai rien vu  
 chez lui qui montrât ce goût de pharma-  
 cie. J'y ai vu seulement des cartons rem-  
 plis des rameaux de plantes dont je viens  
 de vous parler , & des graines distribuées  
 dans de petites boîtes classées , comme les  
 plantes qui les fournissent , selon le système  
 de Linnæus.

## LE FRANÇOIS.

Ah de petites boîtes ! Eh bien , Mon-  
 sieur , ces petites boîtes ? à quoi servent-  
 elles ? qu'en dites-vous ?

## ROUSSEAU.

Belle demande ! A empoisonner les gens  
 à qui il fait avaler en bol toutes ces grai-  
 nes. Par exemple , vous avalerez par mé-  
 garde une once ou deux de graine de pa-

vots , qui vous endormira pour toujours , & du reste comme cela. C'est encore la même chose à-peu-près dans les plantes ; il vous les fait brouter comme du fouflage , ou bien il vous en fait boire le jus dans des sauces.

L E F R A N Ç O I S .

Eh non , Monsieur ! on fait bien que ce n'est pas de la sorte que la chose peut se faire , & nos Médecins qui l'ont voulu décider ainsi se sont fait tort chez les gens instruits. Une écuellée de jus de ciguë ne suffit pas à Socrate ; il en fallut une seconde ; il faudroit donc que J. J. fît boire à son monde des bassins de jus d'herbes ou manger des litrons de graines. Oh que ce n'est pas ainsi qu'il s'y prend ! Il fait , à force d'opérations , de manipulations , concentrer tellement les poisons des plantes qu'ils agissent plus fortement que ceux mêmes des minéraux. Il les escamote , & vous les fait avaler sans qu'on s'en aperçoive ; il les fait même agir de loin comme la poudre de sympathie , & comme le basilic il fait empoisonner les gens en les regardant. Il a suivi jadis un cours de chymie , rien n'est plus certain. Or vous

comprenez bien ce que c'est , ce que ce peut être , qu'un homme qui n'est ni Médecin ni Apothicaire & qui néanmoins fuit des cours de chymie & cultive la botanique ! Vous dites , cependant , n'avoir vu chez lui nuls vestiges de préparations chimiques. Quoi ! point d'alambics , de fourneaux , de chapiteaux , de cornues ? Rien qui ait rapport à un laboratoire ?

R O U S S E A U.

Pardonnez-moi , vraiment ! J'ai vu dans sa petite cuisine un réchaud , des caffetieres de fer-blanc , des plats , des pots , des écuelles de terre.

L E F R A N Ç O I S.

Des plats , des pots , des écuelles ! Eh mais vraiment ! voilà l'affaire. Il n'en faut pas davantage pour empoisonner tout le genre - humain.

R O U S S E A U.

Témoin Mignot & ses successeurs.

L E F R A N Ç O I S.

Vous me direz que les poisons qu'on prépare dans les écuelles doivent se manger à la cuiller , & que les potages ne s'esçamotent pas. . . . .

R O U S S E A U.

Oh non ! je ne vous dirai point tout cela , je vous jure , ni rien de semblable : je me contenterai d'admirer. O la savante , la méthodique marche que d'apprendre la botanique pour se faire empoisonneur ! C'est comme si l'on apprenoit la géométrie pour se faire assassin.

L E F R A N Ç O I S.

Je vous vois sourire bien dédaigneusement. Vous passionnerez - vous toujours pour cet homme - là ?

R O U S S E A U.

Me passionner ! moi ! Rendez-moi plus de justice , & soyez même assuré que jamais Rousseau ne défendra J. J. accusé d'être un empoisonneur.

L E F R A N Ç O I S.

Laissons donc tous ces persiflages , & reprenez vos récits. J'y prête une oreille attentive. Ils m'intéressent de plus en plus.

R O U S S E A U.

Ils vous intéresseroient davantage encore , j'en suis très-sûr , s'il m'étoit possible ou permis ici de tout dire. Ce seroit abuser de votre attention que de l'occuper à tous les soins que j'ai pris pour m'assurer



du véritable emploi de son tems ; de la nature de ses occupations , & de l'esprit dans lequel il s'y livre. Il vaut mieux me borner à des résultats , & vous laisser le soin de tout vérifier par vous-même , si ces recherches vous intéressent assez pour cela.

Je dois pourtant ajouter aux détails dans lesquels je viens d'entrer que J. J. , au milieu de tout ce travail manuel , a encore employé six mois dans le même intervalle , tant à l'examen de la constitution d'une Nation malheureuse qu'à proposer ses idées sur les corrections à faire à cette constitution , & cela sur les instances réitérées jusqu'à l'opiniâtreté d'un des premiers patriotes de cette Nation qui lui faisoit un devoir d'humanité des soins qu'il lui imposoit.

Enfin , malgré la résolution qu'il avoit prise en arrivant à Paris de ne plus s'occuper de ses malheurs ni de reprendre la plume à ce sujet , les indignités continuelles qu'il y a souffertes , les harcellemens sans relâche que la crainte qu'il n'écrivît lui a fait essuyer , l'impudence avec laquelle on lui attribuoit incessamment de

nouveaux livres, & la stupide ou maligne crédulité du public à cet égard ayant lassé sa patience, & lui faisant sentir qu'il ne gagneroit rien pour son repos à se taire, il a fait encore un effort & s'occupant derechef malgré lui de sa destinée & de ses persécuteurs, il a écrit en forme de Dialogue une espece de jugement d'eux & de lui assez semblable à celui qui pourra résulter de nos entretiens. Il m'a souvent protesté que cet écrit étoit de tous ceux qu'il a faits en sa vie celui qu'il avoit entrepris avec le plus de répugnance & exécuté avec le plus d'ennui. Il l'eût cent fois abandonné si les outrages augmentant sans cesse & poussés enfin aux derniers excès ne l'avoient forcé malgré lui de le poursuivre. Mais loin qu'il ait jamais pu s'en occuper long-tems de suite, il n'en eût pas même enduré l'angoisse si son travail journalier ne fût venu l'interrompre & la lui faire oublier. De sorte qu'il y a rarement donné plus d'un quart-d'heure par jour, & cette manière d'écrire coupée & interrompue est une des causes du peu de suite & des répétitions continuelles qui regnent dans cet écrit.

Après m'être assuré que cette copie de musique n'étoit point un jeu , il me ref-  
toit à favoir si en effet elle étoit nécessaire  
à sa subsistance , & pourquoi , ayant d'au-  
tres talens qu'il pouvoit employer plus  
utilement pour lui-même & pour le pu-  
blic , il s'étoit attaché de préférence à ce-  
lui-là ? Pour abréger ces recherches , sans  
manquer à mes engagemens envers vous ,  
je lui marquai naturellement ma curiosité ,  
& sans lui dire tout ce que vous m'a-  
viez appris de son opulence , je me con-  
tentai de lui répéter ce que j'avois ouï  
dire mille fois , que du seul produit de  
ses livres , & sans avoir rançonné ses li-  
braires , il devoit être assez riche pour  
vivre à son aise de son revenu.

*Vous avez raison , me dit-il , si vous  
ne voulez dire en cela que ce qui pouvoit  
être ; mais si vous prétendez en conclure que  
la chose est réellement ainsi & que je suis  
riche en effet , vous avez tort , tout au moins ;  
car un sophisme bien cruel pourroit se cacher  
sous cette erreur.*

Alors il entra dans le détail articulé de  
ce qu'il avoit reçu de ses libraires pour  
chacun de ses livres , de toutes les ref-

sources qu'il avoit pu avoir d'ailleurs , des dépenses auxquelles il avoit été forcé pendant huit ans qu'on s'est amusé à le faire voyager à grands frais , lui & sa compagne aujourd'hui sa femme , & de tout cela bien calculé & bien prouvé il résulta , qu'avec quelque argent comptant provenant tant de son accord avec l'Opéra que de la vente de ses livres de botanique , & du reste d'un fonds de mille écus qu'il avoit à Lyon & qu'il retira pour s'établir à Paris , toute sa fortune présente consiste en huit cents francs de rente viagere incertaine , & dont il n'a aucun titre , & trois cents francs de rente aussi viagere mais assurée , du moins autant que la personne qui doit la payer sera solvable. « Voilà très-fidèlement , me » dit-il , à quoi se borne toute mon opulence. Si quelqu'un dit me favoir aucun autre fonds ou revenu de quelque espece que ce puisse être ; je dis » qu'il ment & je me montre ; & si quelqu'un dit en avoir à moi , qu'il m'en » donne le quart & je lui fais quittance » du tout.

» Vous pourriez , continua-t-il , dire » comme

» comme tant d'autres que pour un Phi-  
» losophe austere onze cents francs de  
» rente devroient, au moins tandis que  
» je les ai, suffire à ma subsistance, sans  
» avoir besoin d'y joindre un travail au-  
» quel je suis peu propre, & que je fais  
» avec plus d'ostentation que de nécessité.  
» A cela je répons; premièrement que  
» je ne suis ni Philosophe ni austere, &  
» que cette vie dure dont il plaît à vos  
» Messieurs de me faire un devoir, n'a  
» jamais été ni de mon goût, ni dans mes  
» principes, tant que par des moyens jus-  
» tes & honnêtes j'ai pu éviter de m'y  
» réduire; en me faisant copiste de mu-  
» sique je n'ai point prétendu prendre un  
» état austere & de mortification, mais  
» choisir au contraire une occupation de  
» mon goût, qui ne fatigât pas mon es-  
» prit paresseux, & qui pût me fournir  
» les commodités de la vie que mon mince  
» revenu ne pouvoit me procurer sans ce  
» supplément. En renonçant & de grand  
» cœur à tout ce qui est de luxe & de  
» vanité je n'ai point renoncé aux plai-  
» sirs réels, & c'est même pour les goû-  
» ter dans toute leur pureté que j'en ai

» détaché tout ce qui ne tient qu'à l'opi-  
» nion. Les dissolutions ni les excès n'ont  
» jamais été de mon goût ; mais fans  
» avoir jamais été riche , j'ai toujours  
» vécu commodément ; & il m'est de  
» toute impossibilité de vivre commo-  
» dément dans mon petit ménage avec  
» onze cents francs de rente quand même  
» ils seroient assurés , bien moins encore  
» avec trois cents auxquels d'un jour à  
» l'autre je puis être réduit. Mais écar-  
» tons cette prévoyance. Pourquoi vou-  
» lez-vous que sur mes vieux jours je  
» fasse sans nécessité le dur apprentissage  
» d'une vie plus que frugale à laquelle  
» mon corps n'est point accoutumé ; tan-  
» dis qu'un travail qui n'est pour moi  
» qu'un plaisir , me procure la continua-  
» tion de ces mêmes commodités dont  
» l'habitude m'a fait un besoin , & qui de  
» toute autre maniere seroient moins à  
» ma portée ou me coûteroient beaucoup  
» plus cher ? Vos Messieurs , qui n'ont  
» pas pris pour eux cette austérité qu'ils  
» me prescrivent , font bien d'intriguer ou  
» emprunter , plutôt que de s'affujettir à  
» un travail manuel qui leur paroît igno-

» ble, usurier, insupportable, & ne pro-  
 » cure pas tout-d'un-coup des raffles de  
 » cinquante mille francs. Mais moi qui  
 » ne pense pas comme eux sur la vérita-  
 » ble dignité; moi qui trouve une jouif-  
 » sance très-douce dans le passage alter-  
 » natif du travail à la récréation; par une  
 » occupation de mon goût que je mesure  
 » à ma volonté, j'ajoute ce qui manque  
 » à ma petite fortune pour me procurer  
 » une subsistance aisée, & je jouis des  
 » douceurs d'une vie égale & simple au-  
 » tant qu'il dépend de moi. Un désœu-  
 » vrement absolu m'affujettiroit à l'en-  
 » nui, me forceroit peut-être à chercher  
 » des amusemens toujours coûteux, sou-  
 » vent pénibles, rarement innocens, au  
 » lieu qu'après le travail le simple re-  
 » pos a son charme, & suffit avec la  
 » promenade pour l'amusement dont j'ai  
 » besoin. Enfin c'est peut-être un soin  
 » que je me dois dans une situation aussi  
 » triste, d'y jeter du moins tous les agré-  
 » mens qui restent à ma portée pour  
 » tâcher d'en adoucir l'amertume, de  
 » peur que le sentiment de mes peines  
 » aigri par une vie austère ne fermentât



» dans mon ame & n'y produisît des  
» dispositions haineuses & vindicatives ;  
» propres à me rendre méchant & plus  
» malheureux. Je me suis toujours bien  
» trouvé d'armer mon cœur contre la  
» haine par toutes les jouissances que j'ai  
» pu me procurer. Le succès de cette  
» méthode me la rendra toujours chere ;  
» & plus ma destinée est déplorable ,  
» plus je m'efforce à la parfemer de dou-  
» ceurs , pour me maintenir toujours  
» bon.

» Mais , disent-ils , parmi tant d'occu-  
» pations dont il a le choix , pourquoi  
» choisir par préférence celle à laquelle  
» il paroît le moins propre , & qui doit  
» lui rendre le moins ? Pourquoi copier  
» de la musique au lieu de faire des li-  
» vres ? Il y gagneroit davantage & ne  
» se dégraderoit pas. Je répondrois vo-  
» lontiers à cette question en la renver-  
» sant. Pourquoi faire des livres au lieu  
» de copier de la musique , puisque  
» ce travail me plaît & me convient  
» plus que tout autre , & que son pro-  
» duit est un gain juste , honnête &  
» qui me suffit ? Penser est un travail

» pour moi très-pénible , qui me fatigue ,  
» me tourmente & me déplaît ; travailler  
» de la main & laisser ma tête en repos  
» me récréé & m'amuse. Si j'aime quel-  
» quefois à penser , c'est librement &  
» fans gêne , en laissant aller à leur grés mes  
» idées fans les assujettir à rien. Mais  
» penser à ceci ou à cela par devoir ,  
» par métier , mettre à mes productions  
» de la correction , de la méthode , est  
» pour moi le travail d'un galérien , &  
» penser pour vivre me paroît la plus  
» pénible ainsi que la plus ridicule de  
» toutes les occupations. Que d'autres  
» usent de leurs talens comme il leur  
» plaît , je ne les en blâme pas ; mais  
» pour moi je n'ai jamais voulu prosti-  
» tuer les miens tels quels en les mettant  
» à prix , sûr que cette vénalité même  
» les auroit anéantis. Je vends le travail  
» de mes mains , mais les productions de  
» mon ame ne sont point à vendre ; c'est  
» leur désintéressement qui peut seul leur  
» donner de la force & de l'élévation.  
» Celles que je ferois pour de l'argent  
» n'en vaudroient gueres & m'en ren-  
» droient encore moins.

» Pourquoi vouloir que je fasse encore  
» des livres quand j'ai dit tout ce que  
» j'avois à dire, & qu'il ne me resteroit  
» que la ressource trop chétive à mes  
» yeux de retourner & répéter les mê-  
» mes idées ? A quoi bon redire une se-  
» conde fois & mal, ce que j'ai dit une  
» fois de mon mieux ? Ceux qui ont la  
» démangeaison de parler toujours trou-  
» vent toujours quelque chose à dire ;  
» cela est aisé pour qui ne veut qu'a-  
» gencer des mots ; mais je n'ai jamais  
» été tenté de prendre la plume que pour  
» dire des choses grandes, neuves & né-  
» cessaires, & non pas pour rabâcher.  
» J'ai fait des livres, il est vrai, mais  
» jamais je ne fus un livrier. Pourquoi  
» faire semblant de vouloir que je fasse  
» encore des livres, quand en effet on  
» craint tant que je n'en fasse & qu'on  
» met tant de vigilance à m'en ôter tous  
» les moyens. On me ferme l'abord de  
» toutes les maisons, hors celles des  
» auteurs de la ligue. On me cache avec  
» le plus grand soin la demeure & l'a-  
» dresse de tout le monde. Les suisses &  
» les portiers ont tous pour moi des or-

» dres secrets autres que ceux de leurs  
 » maîtres; on ne me laisse plus de com-  
 » munication avec les humains, même  
 » pour parler, me permettroit-on d'é-  
 » crire? On me laisseroit peut-être ex-  
 » primer ma pensée afin de la favoir,  
 » mais très-certainement on m'empêche-  
 » roit bien de la dire au public.

» Dans la position où je suis, si j'avois  
 » à faire des livres, je n'en devrois &  
 » n'en voudrois faire que pour la défense  
 » de mon honneur, pour confondre &  
 » démasquer les imposteurs qui le diffa-  
 » ment: il ne m'est plus permis sans me  
 » manquer à moi-même de traiter aucun  
 » autre sujet. Quand j'aurois les lumieres  
 » nécessaires pour percer cet abyme de  
 » ténèbres où l'on m'a plongé, & pour  
 » éclairer toutes ces trames souterraines,  
 » y a-t-il du bon sens à supposer qu'on  
 » me laisseroit faire, & que les gens qui  
 » disposent de moi souffriroient que j'inf-  
 » truisse le public de leurs manœuvres  
 » & de mon sort? A qui m'adresserois-  
 » je pour me faire imprimer qui ne fût  
 » un de leurs émissaires ou qui ne le de-  
 » vînt aussi-tôt? M'ont-ils laissé quel-

» qu'un à qui je pusse me confier ? Ne  
 » fait-on pas tous les jours, à toutes les  
 » heures à qui j'ai parlé, ce que j'ai dit,  
 » & doutez-vous que depuis nos entre-  
 » vues-vous même ne soyez aussi sur-  
 » veillé que moi ? Quelqu'un peut-il ne  
 » pas voir qu'investi de toutes parts,  
 » gardé à vue comme je le suis, il m'est  
 » impossible de faire entendre nulle part  
 » la voix de la justice & de la vérité ? Si  
 » l'on paroïssoit m'en laisser le moyen,  
 » ce seroit un piège. Quand j'aurois dit  
 » *blanc* on me feroit dire *noir* sans même  
 » que j'en fusse rien (4), & puisqu'on  
 » falsifie tout ouvertement mes anciens  
 » écrits qui sont dans les mains de tout  
 » le monde, manqueroit-on de falsifier  
 » ceux qui n'auroient point encore paru,  
 » & dont rien ne pourroit constater la  
 » falsification, puisque mes protestations  
 » sont comptées pour rien ? Eh Mon-  
 » sieur, pouvez-vous ne pas voir que le  
 » grand, le seul crime qu'ils redoutent de

---

(4) Comme on fera certainement du contenu de cet  
 écrit, si son existence est connue du public & qu'il tombe  
 entre les mains de ces Messieurs, ce qui paroît naturelle-  
 ment inévitable.

» moi, crime affreux dont l'effroi les  
 » tient dans des tranfes continuelles, est  
 » ma justification ?

» Faire des livres pour subsister eût  
 » été me mettre dans la dépendance du  
 » public. Il eût été dès-lors question,  
 » non d'instruire & de corriger, mais  
 » de plaire & de réussir. Cela ne pou-  
 » voit plus se faire en suivant la route  
 » que j'avois prise ; les tems étoient trop  
 » changés & le public avoit trop changé  
 » pour moi. Quand je publiai mes pre-  
 » miers écrits, encore livré à lui-même ;  
 » il n'avoit point en total adopté de secte  
 » & pouvoit écouter la voix de la vérité  
 » & de la raison. Mais aujourd'hui sub-  
 » jugué tout entier, il ne pense plus,  
 » il ne raisonne plus, il n'est plus rien  
 » par lui-même, & ne suit plus que les  
 » impressions que lui donnent ses guides.  
 » L'unique doctrine qu'il peut goûter dé-  
 » formais est celle qui met ses passions à  
 » leur aise, & couvre d'un vernis de fa-  
 » gesse le déréglement de ses mœurs. Il  
 » ne reste plus qu'une route pour qui-  
 » conque aspire à lui plaire. C'est de sui-  
 » vre à la piste les brillans auteurs de



» ce siècle , & de prêcher comme eux dans  
 » une morale hypocrite , l'amour des  
 » vertus & la haine du vice , mais après  
 » avoir commencé par prononcer comme  
 » eux que tout cela font des mots vides  
 » de sens , faits pour amuser le peuple ,  
 » qu'il n'y a ni vice ni vertu dans le  
 » cœur de l'homme , puisqu'il n'y a ni  
 » liberté dans sa volonté , ni moralité  
 » dans ses actions , que tout jusqu'à cette  
 » volonté même est l'ouvrage d'une aveu-  
 » gle nécessité , qu'enfin la conscience &  
 » les remords ne font que préjugés &  
 » chimères , puisqu'on ne peut , ni s'ap-  
 » plaudir d'une bonne action qu'on a été  
 » forcé de faire , ni se reprocher un  
 » crime dont on n'a pas eu le pouvoir  
 » de s'abstenir ( 5 ). Et quelle chaleur ,  
 » quelle véhémence , quel ton de persua-  
 » sion & de vérité pourrois-je mettre ,  
 » quand je le voudrois , dans ces cruel-

---

( 5 ) Voilà ce qu'ils ont ouvertement enseigné & publié jusqu'ici , sans qu'on ait songé à les décréter pour cette doctrine. Cette peine étoit réservée au *Système impie de la Religion naturelle*. A présent c'est à J. J. qu'ils font dire tout cela ; eux se taisent , ou crient à l'impie , & le public avec eux. *Risum teneatis , amici !*



» les doctrines qui , flattant les heureux  
 » & les riches , accablent les infortunés  
 » & les pauvres , en ôtant aux uns tout  
 » frein , toute crainte , toute retenue ,  
 » aux autres toute espérance , toute con-  
 » solation ; & comment enfin les accor-  
 » derois-je avec mes propres écrits pleins  
 » de la réfutation de tous ces sophismes ?  
 » Non , j'ai dit ce que je favois , ce que  
 » je croyois du moins être vrai ; bon ,  
 » consolant , utile. J'en ai dit assez pour  
 » qui voudra m'écouter en sincérité de  
 » cœur , & beaucoup trop pour le siecle  
 » où j'ai eu le malheur de vivre. Ce que  
 » je dirois de plus ne feroit aucun effet ,  
 » & je le dirois mal , n'étant animé ni  
 » par l'espoir du succès comme les auteurs  
 » à la mode , ni comme autrefois par  
 » cette hauteur de courage qui met au-  
 » dessus , & qu'inspire le seul amour de  
 » la vérité sans mélange d'aucun intérêt  
 » personnel ».

Voyant l'indignation dont il s'enflam-  
 moit à ces idées , je me gardai de lui  
 parler de tous ces fatras de livres & de  
 brochures qu'on lui fait barbouiller &  
 publier tous les jours avec autant de

secrèt que de bon sens. Par quelle inconcevable bêtise pourroit-il espérer, surveillé comme il est, de pouvoir garder un seul moment l'anonyme, & lui à qui l'on reproche tant de se défier à tort de tout le monde, comment auroit-il une confiance aussi stupide en ceux qu'il chargeroit de la publication de ses manuscrits, & s'il avoit en quelqu'un cette inepte confiance, est-il croyable qu'il ne s'en serviroit, dans la position terrible où il est, que pour publier d'arides traductions & de frivoles brochures (6)? Enfin peut-on penser que se voyant ainsi journellement découvert, il ne laissât pas d'aller toujours son train avec le même mystère, avec le même secrèt si bien gardé, soit en continuant de se confier aux mêmes traîtres, soit en choisissant de nouveaux confidens tout aussi fidelles?

J'entends insister. Pourquoi sans reprendre ce métier d'auteur qui lui déplait tant, ne pas choisir au moins pour ressource quelque talent plus honorable ou plus

---

(6) Aujourd'hui ce sont des livres en forme; mais il y a dans l'œuvre qui me regarde un progrès qu'il n'étoit pas aisé de prévoir.

lucratif? Au lieu de copier de la musique; s'il étoit vrai qu'il la fût, que n'en faisoit-il, ou que ne l'enseignoit-il? S'il ne la favoit pas, il avoit ou passoit pour avoir d'autres connoissances dont il pouvoit donner leçon. L'italien, la géographie; l'arithmétique, que fais-je moi! Tout, puisqu'on a tant de facilités à Paris pour enseigner ce qu'on ne fait pas soi-même; les plus médiocres talens valaient mieux à cultiver pour s'aider à vivre que le moindre de tous qu'il possédoit mal & dont il tiroit si peu de profit; même en taxant si haut son ouvrage. Il ne se fût point mis, comme il a fait, dans la dépendance de quiconque vient armé d'un chiffon de musique lui débiter son amphigouri, ni des valets insolens qui viennent dans leur arrogant maintien lui déceler les sentimens cachés des maîtres. Il n'eût point perdu si souvent le salaire de son travail, ne se fût point fait mépriser du peuple & traiter de juif par le philosophe D\*\*\*. pour ce travail même. Tous ces profits mésequins sont méprisés des grandes ames. L'illustre D\*\*\*. qui ne souille point ses mains d'un travail mer-

cenaire & dédaigne les petits gains usu-  
riers, est aux yeux de l'Europe entière un  
sage aussi vertueux que désintéressé ; &  
le copiste J. J. prenant dix sols par page  
de son travail pour s'aider à vivre, est  
un juif que son avidité fait universelle-  
ment mépriser. Mais en dépit de son âpreté  
la fortune paroît avoir ici tout remis dans  
l'ordre, & je ne vois point que les usu-  
res du juif J. J. l'aient rendu fort riche ,  
ni que le désintéressement du philosophe  
D\*\*\*. l'ait appauvri. Eh ! comment peut-  
on ne pas sentir que si J. J. eût pris cette  
occupation de copier de la musique uni-  
quement pour donner le change au pu-  
blic ou par affectation, il n'eût pas man-  
qué pour ôter cette arme à ses ennemis  
& se faire un mérite de son métier, de  
le faire au prix des autres, ou même au-  
dessous ?

L E F R A N Ç O I S .

L'avidité ne raisonne pas toujours bien.

R O U S S E A U .

L'animosité raisonne souvent plus mal  
encore. Cela se sent à merveilles quand  
on examine les allures de vos Messieurs ,  
& leurs singuliers raisonnemens qui les

décéleroient bien vîte aux yeux de quiconque y voudroit regarder & ne partageroit pas leur passion.

Toutes ces objections m'étoient présentes quand j'ai commencé d'observer notre homme : mais en le voyant familièrement j'ai senti bientôt & je sens mieux chaque jour que les vrais motifs qui le déterminent dans toute sa conduite se trouvent rarement dans son plus grand intérêt & jamais dans les opinions de la multitude. Il les faut chercher plus près de lui si l'on ne veut s'abuser sans cesse.

D'abord comment ne sent-on pas que pour tirer parti de tous ces petits talens dont on parle, il en faudroit un qui lui manque, savoir celui de les faire valoir. Il faudroit intriguer, courir à son âge de maison en maison, faire sa cour aux Grands, aux riches, aux femmes, aux artistes, à tous ceux dont on le laisseroit approcher ; car on mettroit le même choix aux gens dont on lui permettroit l'accès, qu'on met à ceux à qui l'on permet le sien, & parmi lesquels je ne serois pas sans vous.

Il a fait assez d'expériences de la façon

dont le traiteroient les musiciens, s'il se mettoit à leur merci pour l'exécution de ses ouvrages, comme il y seroit forcé pour en pouvoir tirer parti. J'ajoute que quand même à force de manège il pourroit réussir, il devroit toujours trouver trop chers des succès achetés à ce prix. Pour moi du moins pensant autrement que le public sur le véritable honneur, j'en trouve beaucoup plus à copier chez soi de la musique à tant la page, qu'à courir de porte en porte pour y souffrir les rebuffades des valets, les caprices des maîtres & faire par-tout le métier de cajoleur & de complaisant. Voilà ce que tout esprit judicieux devroit sentir lui-même; mais l'étude particulière de l'homme ajoute un nouveau poids à tout cela.

J. J. est indolent, paresseux comme tous les contemplatifs : mais cette paresse n'est que dans sa tête. Il ne pense qu'avec effort, il se fatigue à penser, il s'effraye de tout ce qui l'y force à quelque foible degré que ce soit, & s'il faut qu'il réponde à un bonjour dit avec quelque tournure il en fera tourmenté. Cependant il est vif, laborieux à sa manière. Il ne peut  
souffrir

souffrir une oisiveté absolue : il faut que ses mains, que ses pieds, que ses doigts agissent, que son corps soit en exercice, & que sa tête reste en repos. Voilà d'où vient sa passion pour la promenade ; il y est en mouvement sans être obligé de penser. Dans la rêverie on n'est point actif. Les images se tracent dans le cerveau, s'y combinent comme dans le sommeil sans le concours de la volonté : on laisse à tout cela suivre sa marche, & l'on jouit sans agir. Mais quand on veut arrêter, fixer les objets, les ordonner, les arranger, c'est autre chose ; on y met du sien. Si-tôt que le raisonnement & la réflexion s'en mêlent, la méditation n'est plus un repos ; elle est une action très-pénible, & voilà la peine qui fait l'effroi de J. J. & dont la seule idée l'accable & le rend paresseux. Je ne l'ai jamais trouvé tel que dans toute œuvre où il faut que l'esprit agisse, quelque peu que ce puisse être. Il n'est avare ni de son tems, ni de sa peine, il ne peut rester oisif sans souffrir ; il passeroit volontiers sa vie à bêcher dans un jardin pour y rêver à son aise : mais ce seroit pour lui



le plus cruel supplice de la passer dans un fauteuil en fatigant sa cervelle à chercher des riens pour amuser les femmes.

De plus il déteste la gêne autant qu'il aime l'occupation. Le travail ne lui coûte rien, pourvu qu'il le fasse à son heure & non pas à celle d'autrui. Il porte sans peine le joug de la nécessité des choses ; mais non celui de la volonté des hommes. Il aimera mieux faire une tâche double en prenant son tems qu'une simple au moment prescrit.

A-t-il une affaire, une visite, un voyage à faire, il ira sur le champ si rien ne le presse ; s'il faut aller à l'instant il regimbera. Le moment où renonçant à tout projet de fortune pour vivre au jour la journée, il se défit de sa montre, fut un des plus doux de sa vie. Graces au Ciel, s'écria-t-il dans un transport de joie, je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu'il est !

S'il se plie avec peine aux fantaisies des autres, ce n'est pas qu'il en ait beaucoup de son chef. Jamais homme ne fut moins imitateur & cependant moins capricieux. Ce n'est pas sa raison qui l'empêche de

l'être, c'est sa paresse; car les caprices font des secouffes de la volonté dont il craindroit la fatigue. Rebelle à toute autre volonté, il ne fait pas même obéir à la sienne, ou plutôt il trouve si fatigant même de vouloir, qu'il aime mieux dans le courant de la vie suivre une impression purement machinale qui l'entraîne, sans qu'il ait la peine de la diriger. Jamais homme ne porta plus pleinement & dès sa jeunesse le joug propre des ames foibles & des vieillards, savoir celui de l'habitude. C'est par elle qu'il aime à faire encore aujourd'hui ce qu'il fit hier, sans autre motif si ce n'est qu'il le fit hier. La route étant déjà frayée, il a moins de peine à la suivre qu'à l'effort d'une nouvelle direction. Il est incroyable à quel point cette paresse de vouloir le subjugué. Cela se voit jusques dans ses promenades. Il répétera toujours la même jusqu'à ce que quelque motif le force absolument d'en changer: ses pieds le reportent d'eux-mêmes où ils l'ont déjà porté. Il aime à marcher toujours devant lui, parce que cela se fait sans avoir besoin d'y penser. Il iroit de cette façon

toujours rêvant jusqu'à la Chine sans s'en appercevoir ou sans s'ennuyer. Voilà pourquoi les longues promenades lui plaisent; mais il n'aime pas les jardins où à chaque bout d'allée une petite direction est nécessaire pour tourner & revenir sur ses pas, & en compagnie il se met sans y penser à la suite des autres pour n'avoir pas besoin de penser à son chemin; aussi n'en a-t-il jamais retenu aucun qu'il ne l'eût fait seul.

Tous les hommes sont naturellement paresseux, leur intérêt même ne les anime pas, & les plus pressans besoins ne les font agir que par secouffes; mais à mesure que l'amour-propre s'éveille, il les excite, les pousse, les tient sans cesse en haleine parce qu'il est la seule passion qui leur parle toujours: c'est ainsi qu'on les voit tous dans le monde. L'homme en qui l'amour-propre ne domine pas & qui ne va point chercher son bonheur loin de lui est le seul qui connoisse l'incurie & les doux loifirs, & J. J. est cet homme-là autant que je puis m'y connoître. Rien n'est plus uniforme que sa manière de vivre: il se leve, se couche, mange, tra-

vaille, fort & rentre aux mêmes heures, sans le vouloir & sans le savoir. Tous les jours sont jettés au même moule ; c'est le même jour toujours répété ; sa routine lui tient lieu de toute autre règle : il la suit très-exactement sans y manquer & sans y songer. Cette molle inertie n'influe pas seulement sur ses actions indifférentes, mais sur toute sa conduite, sur les affections mêmes de son cœur, & lorsqu'il cherchoit si passionnément des liaisons qui lui convinssent, il n'en forma réellement jamais d'autres que celles que le hasard lui présenta. L'indolence & le besoin d'aimer ont donné sur lui un ascendant aveugle à tout ce qui l'approchoit. Une rencontre fortuite, l'occasion, le besoin du moment, l'habitude trop rapidement prise, ont déterminé tous ses attachemens & par eux toute sa destinée. En vain son cœur lui demandoit un choix, son humeur trop facile ne lui en laissa point faire. Il est peut-être le seul homme au monde des liaisons duquel on ne peut rien conclure ; parce que son propre goût n'en forma jamais aucune, & qu'il se trouva toujours subjugué avant d'avoir eu le tems de choi-

fir. Du reste l'habitude ne finit point en lui par l'ennui. Il vivroit éternellement du même mets, répéteroit fans cesse le même air, reliroit toujours le même livre, ne verroit toujours que la même personne. Enfin je ne l'ai jamais vu se dégoûter d'aucune chose qui une fois lui eût fait plaisir.

C'est par ces observations & d'autres qui s'y rapportent, c'est par l'étude attentive du naturel & des goûts de l'individu, qu'on apprend à expliquer les singularités de sa conduite, & non par des fureurs d'amour-propre qui rongent les cœurs de ceux qui le jugent sans avoir jamais approché du sien. C'est par paresse, par nonchalance, par aversion de la dépendance & de la gêne que J. J. copie de la musique. Il fait sa tâche quand & comment il lui plaît, il ne doit compte de sa journée, de son tems, de son travail, de son loisir à personne. Il n'a besoin de rien arranger, de rien prévoir, de prendre aucun souci de rien, il n'a nulle dépense d'esprit à faire, il est lui & à lui tous les jours, tout le jour; & le soir quand il se délasse & se pro-

mene, son ame ne sort du calme que pour se livrer à des émotions délicieuses sans qu'il ait à payer de sa personne, & à soutenir le faix de la célébrité par de brillantes ou savantes conversations qui feroient le tourment de sa vie sans flatter sa vanité.

Il travaille lentement, pesamment, fait beaucoup de fautes, efface ou recommence sans cesse, cela l'a forcé de taxer haut son ouvrage, quoiqu'il en sente mieux que personne l'imperfection. Il n'épargne cependant ni frais, ni soins pour lui faire valoir son prix, & il y met des attentions qui ne sont pas sans effet & qu'on attendroit en vain des autres copistes. Ce prix même quelque fort qu'il soit seroit peut-être au-dessous du leur, si l'on en déduisoit ce qu'on s'amuse à lui faire perdre, soit en ne retirant ou en ne payant point l'ouvrage qu'on lui fait faire, soit en le détournant de son travail en mille manieres dont les autres copistes sont exempts. S'il abuse en cela de sa célébrité, il le sent, & s'en afflige; mais c'est un bien petit avantage contre tant de maux qu'elle lui attire, & il ne sauroit



faire autrement fans s'exposer à des inconvéniens qu'il n'a pas le courage de supporter. Au lieu qu'avec ce modique supplément acheté par son travail , sa situation présente est du côté de l'aifance , telle précifément qu'il la faut à son humeur. Libre des chaînes de la fortune , il jouit avec modération de tous les biens réels qu'elle donne ; il a retranché ceux de l'opinion , qui ne font qu'apparens & qui font les plus coûteux. Plus pauvre il fentiroit des privations , des fouffrances ; plus riche il auroit l'embarras des richesses , des foucis , des affaires , il faudroit renoncer à l'incurie , pour lui la plus douce des voluptés : en poffédant davantage il jouiroit beaucoup moins.

Il est vrai qu'avancé déjà dans la vieillesse il ne peut efpérer de vaquer longtems encore à son travail ; sa main déjà tremblotante lui refuse un service aisé , sa note se déforme , son activité diminue , il fait moins d'ouvrage & moins bien dans plus de tems , un moment viendra (7) s'il vieillit beaucoup qui , lui

---

(7) Un autre inconvénient très-grave me forcera d'abandonner enfin ce travail , que d'ailleurs la mauvaife volonté



ôtant les ressources qu'il s'est ménagées le forcera de faire un tardif & dur apprentissage d'une frugalité bien austère. Il ne doute pas même que vos Messieurs n'ayent déjà pour ce tems qui s'approche & qu'ils sauront peut-être accélérer, un nouveau plan de bénéficence, c'est-à-dire, de nouveaux moyens de lui faire manger le pain d'amertume & boire la coupe d'humiliation. Il sent & prévoit très-bien tout cela, mais si près du terme de la vie il n'y voit plus un fort grand inconvénient. D'ailleurs comme cet inconvénient est inévitable, c'est folie de s'en tourmenter, & ce seroit s'y précipiter d'avance que de chercher à le prévenir. Il pourvoit au présent en ce qui dépend de lui, & laisse le soin de l'avenir à la providence.

J'ai donc vu J. J. livré tout entier aux occupations que je viens de vous décrire, se promenant toujours seul, pensant peu, rêvant beaucoup; travaillant pres-

---

du public me rend plus onéreux qu'utile. C'est l'abord fréquent de Quidams étrangers ou inconnus qui s'introduisent chez moi sous ce prétexte, & qui savent ensuite s'y cramponner malgré moi sans que je puisse pénétrer leur dessein.

que machinalement , sans cesse occupé des mêmes choses sans s'en rebuter jamais ; enfin plus gai , plus content , se portant mieux en menant cette vie presque automate , qu'il ne fit tout le tems qu'il consacra si cruellement pour lui & si peu utilement pour les autres , au triste métier d'Auteur.

Mais n'apprécions pas cette conduite au-dessus de sa valeur. Dès que cette vie simple & laborieuse n'est pas jouée , elle seroit sublime dans un célèbre écrivain qui pourroit s'y réduire. Dans J. J. elle n'est que naturelle , parce qu'elle n'est l'ouvrage d'aucun effort , ni celui de la raison , mais une simple impulsion du tempérament déterminé par la nécessité. Le seul mérite de celui qui s'y livre est d'avoir cédé sans résistance au penchant de la nature , & de ne s'être pas laissé détourner par une mauvaise honte , ni par une sotte vanité. Plus j'examine cet homme dans le détail de l'emploi de ses journées , dans l'uniformité de cette vie machinale , dans le goût qu'il paroît y prendre , dans le contentement qu'il y trouve , dans l'avantage qu'il en tire pour son hu-

meur & pour sa santé ; plus je vois que cette maniere de vivre étoit celle pour laquelle il étoit né. Les hommes , le figurant toujours à leur mode en ont fait tantôt un profond génie , tantôt un petit charlatan , d'abord un prodige de vertu , puis un monstre de scélératesse , toujours l'être du monde le plus étrange & le plus bizarre. La nature n'en a fait qu'un bon artisan , sensible , il est vrai , jusqu'au transport , idolâtre du beau , passionné pour la justice , dans de courts momens d'effervescence capable de vigueur & d'élevation , mais dont l'état habituel fut & sera toujours l'inertie d'esprit & l'activité machinale , & pour tout dire en un mot , qui n'est rare que parce qu'il est simple. Une des choses dont il se félicite est de se retrouver dans sa vieillesse à-peu-près au même rang où il est né , sans avoir jamais beaucoup ni monté , ni descendu dans le cours de sa vie. Le sort l'a remis où l'avoit placé la nature , il s'applaudit chaque jour de ce concours.

Ces solutions si simples & pour moi si claires de mes premiers doutes m'ont fait sentir de plus en plus que j'avois pris la

seule bonne route , pour aller à la source des singularités de cet homme tant jugé & si peu connu. Le grand tort de ceux qui le jugent n'est pas de n'avoir point deviné les vrais motifs de sa conduite ; des gens si fins ne s'en douteront jamais ( 8 ) , mais c'est de n'avoir pas voulu les apprendre , d'avoir concouru de tout leur cœur aux moyens pris pour empêcher , lui de les dire & eux de les savoir. Les gens même les plus équitables sont portés à chercher des causes bizarres à une conduite extraordinaire , & au contraire , c'est à force d'être naturelle que celle de J. J. est peu commune : mais c'est ce qu'on ne peut sentir qu'après avoir fait une étude attentive de son tempérament , de son humeur , de ses goûts , de toute

---

( 8 ) Les gens si fins , totalement transformés par l'amour-propre , n'ont plus la moindre idée des vrais mouvemens de la nature , & ne connoîtront jamais rien aux ames honnêtes , parce qu'ils ne voyent par-tout que le mal excepté dans ceux qu'ils ont intérêt de flatter. Aussi les observations des gens fins ne s'accordant avec la vérité que par hasard , ne font point autorité chez les sages.

Je ne connois pas deux François qui pussent parvenir à me connoître , quand même ils le desireroient de tout leur cœur ; la nature primitive de l'homme est trop loin de toutes leurs idées. Je ne dis pas néanmoins qu'il n'y en a point ; je dis seulement que je n'en connois pas deux.

sa constitution. Les hommes n'y font pas tant de façon pour se juger entr'eux. Ils s'attribuent réciproquement les motifs qui pourroient faire agir le jugeant comme fait le jugé s'il étoit à sa place, & souvent ils rencontrent juste parce qu'ils sont tous conduits par l'opinion, par les préjugés, par l'amour-propre, par toutes les passions factices qui en font le cortège, & sur-tout par ce vif intérêt prévoyant & pourvoyant, qui les jette toujours loin du présent & qui n'est rien pour l'homme de la nature.

Mais ils sont si loin de remonter aux pures impulsions de cette nature & de les connoître, que s'ils parvenoient à comprendre enfin que ce n'est point par ostentation que J. J. se conduit si différemment qu'ils ne sont, le plus grand nombre en concluroit aussi-tôt que c'est donc par bassesse d'ame, quelques-uns peut-être que c'est par une héroïque vertu, & tous se tromperoient également. Il y a de la bassesse à choisir volontairement un emploi digne de mépris, ou à recevoir par aumône ce qu'on peut gagner par son travail; mais il n'y en a point à vivre d'un

travail honnête plutôt que d'aumônes , ou plutôt que d'intriguer pour parvenir. Il y a de la vertu à vaincre ses penchans pour faire son devoir , mais il n'y en a point à les suivre pour se livrer à des occupations de son goût, quoiqu'ignobles aux yeux des hommes.

La cause des faux jugemens portés sur J. J. est qu'on suppose toujours qu'il lui a fallu de grands efforts pour être autrement que les autres hommes , au lieu que , constitué comme il est , il lui en eût fallu de très-grands pour être comme eux. Une de mes observations les plus certaines & dont le public se doute le moins est qu'impatient, emporté, sujet aux plus vives coleres, il ne connoît pas néanmoins la haine, & que jamais desir de vengeance n'entra dans son cœur. Si quelqu'un pouvoit admettre un fait si contraire aux idées qu'on a de l'homme, on lui donneroit aussi-tôt pour cause un effort sublime, la pénible victoire sur l'amour-propre, la grande mais difficile vertu du pardon des ennemis, & c'est simplement un effet naturel du tempérament que je vous ai décrit. Toujours occupé de lui-même ou



pour lui-même, & trop avide de son propre bien pour avoir le tems de songer au mal d'un autre, il ne s'avise point de ces jaloufes comparaisons d'amour-propre, d'où naissent les passions haineuses dont j'ai parlé. J'ose même dire qu'il n'y a point de constitution plus éloignée que la sienne de la méchanceté; car son vice dominant est de s'occuper de lui plus que des autres, & celui des méchans, au contraire, est de s'occuper plus des autres que d'eux; & c'est précisément pour cela qu'à prendre le mot d'*égoïsme* dans son vrai sens, ils sont tous égoïstes & qu'il ne l'est point, parce qu'il ne se met ni à côté, ni au-dessus, ni au-dessous de personne, & que le déplacement de personne n'est nécessaire à son bonheur. Toutes ses méditations sont douces parce qu'il aime à jouir. Dans les situations pénibles il n'y pense que quand elles l'y forcent; tous les momens qu'il peut leur dérober sont donnés à ses rêveries; il fait se soustraire aux idées déplaisantes & se transporter ailleurs qu'où il est mal. Occupé si peu de ses peines, comment le seroit-il beaucoup de ceux qui les lui font souffrir? Il s'en venge en



n'y pensant point, non par esprit de vengeance, mais pour se délivrer d'un tourment. Paresseux & voluptueux, comment feroit-il haineux & vindicatif? Voudroit-il changer en supplices ses consolations, ses jouissances & les seuls plaisirs qu'on lui laisse ici-bas? Les hommes bilieux & méchans ne cherchent la retraite que quand ils sont tristes, & la retraite les attriste encore plus. Le levain de la vengeance fermente dans la solitude par le plaisir qu'on prend à s'y livrer; mais ce triste & cruel plaisir dévore & consume celui qui s'y livre; il le rend inquiet, actif, intrigant: la solitude qu'il cherchoit fait bientôt le supplice de son cœur haineux & tourmenté, il n'y goûte point cette aimable incurie, cette douce nonchalance qui fait le charme des vrais solitaires, sa passion animée par ses chagrines réflexions cherche à se satisfaire, & bientôt quittant sa sombre retraite il court attiser dans le monde le feu dont il veut consumer son ennemi. S'il sort des écrits de la main d'un tel solitaire, ils ne ressembleront sûrement ni à l'Emile, ni à l'Héloïse, ils porteront, quelque art qu'emploie l'auteur à se déguiser,

guiser , la teinte de la bile amere qui les dicta. Pour J. J. les fruits de sa solitude attestent les sentimens dont il s'y nourrit ; il eut de l'humeur tant qu'il vécut dans le monde , il n'en eut plus aussi-tôt qu'il vécut seul.

Cette répugnance à se nourrir d'idées noires & déplaisantes se fait sentir dans ses écrits comme dans sa conversation , & sur-tout dans ceux de longue haleine où l'auteur avoit plus le tems d'être lui , & où son cœur s'est mis , pour ainsi dire , plus à son aise. Dans ses premiers ouvrages entraîné par son sujet , indigné par le spectacle des mœurs publiques , excité par les gens qui vivoient avec lui & qui dès-lors , peut-être , avoient déjà leurs vues ; il s'est permis quelquefois de peindre les méchans & les vices en traits vifs & poignans , mais toujours prompts & rapides ; & l'on voit qu'il ne se complaisoit que dans les images riantes dont il aima de tout tems à s'occuper. Il se félicite à la fin de l'Héloïse d'en avoir soutenu l'intérêt durant six volumes , sans le concours d'aucun personnage méchant ni d'aucune mauvaise action. C'est-là , ce me semble , le

témoignage le moins équivoque des véritables goûts d'un auteur.

L E F R A N Ç O I S.

Eh comme vous vous abusez ! Les bons peignent les méchans fans crainte ; ils n'ont pas peur d'être reconnus dans leurs portraits : mais un méchant n'ose peindre son semblable ; il redoute l'application.

R O U S S E A U.

Monfieur, cette interprétation fi naturelle est-elle de votre façon ?

L E F R A N Ç O I S.

Non, elle est de nos Messieurs. Oh moi, je n'aurois jamais eu l'esprit de la trouver !

R O U S S E A U.

Du moins, l'admettez-vous sérieusement pour bonne ?

L E F R A N Ç O I S.

Mais, je vous avoue que je n'aime point à vivre avec les méchans, & je ne crois pas qu'il s'enfuive de-là que je fois un méchant moi-même.

R O U S S E A U.

Il s'enfuit tout le contraire, & non-seulement les méchans aiment à vivre entr'eux, mais leurs écrits comme leurs dis-

cours font remplis de peintures effroyables de toutes sortes de méchancetés. Quelquefois les bons s'attachent de même à les peindre mais seulement pour les rendre odieuses : au lieu que les méchans ne se servent des mêmes peintures que pour rendre odieux , moins les vices que les personnages qu'ils ont en vue. Ces différences se font bien sentir à la lecture , & les censures vives mais générales des uns s'y distinguent facilement des satires personnelles des autres. Rien n'est plus naturel à un auteur que de s'occuper par préférence des matieres qui sont le plus de son goût. Celui de J. J. en l'attachant à la solitude atteste par les productions dont il s'y est occupé , quelle espece de charme a pu l'y attirer & l'y retenir. Dans sa jeunesse & durant ses courtes prospérités n'ayant encore à se plaindre de personne , il n'aima pas moins la retraite qu'il l'aime dans sa misere. Il se partageoit alors avec délices entre les amis qu'il croyoit avoir & la douceur du recueillement. Maintenant si cruellement désabusé , il se livre à son goût dominant sans partage. Ce goût ne le tourmente , ni ne le ronge ;

il ne le rend ni triste , ni sombre ; jamais il ne fut plus satisfait de lui-même , moins foudieux des affaires d'autrui , moins occupé de ses persécuteurs , plus content , ni plus heureux ; autant qu'on peut l'être de son propre fait vivant dans l'adversité. S'il étoit tel qu'on nous le représente , la prospérité de ses ennemis , l'opprobre dont ils l'accablent , l'impuissance de s'en venger l'auroient déjà fait périr de rage. Il n'eût trouvé dans la solitude qu'il cherche que le désespoir & la mort. Il y trouve le repos d'esprit , la douceur d'ame , la santé , la vie. Tous les mystérieux argumens de vos Messieurs n'ébranleront jamais la certitude qu'opere celui-là dans mon esprit.

Mais y a-t-il quelque vertu dans cette douceur ? aucune. Il n'y a que la pente d'un naturel aimant & tendre qui , nourri de visions délicieuses , ne peut s'en détacher pour s'occuper d'idées funestes & de sentimens déchirans. Pourquoi s'affliger quand on peut jouir ? Pourquoi noyer son cœur de fiel & de bile , quand on peut l'abreuver de bienveillance & d'amour ? Ce choix si raisonnable n'est pourtant fait ,

ni par la raison , ni par la volonté ; il est l'ouvrage d'un pur instinct. Il n'a pas le mérite de la vertu , sans doute , mais il n'en a pas non plus l'instabilité. Celui qui durant soixante ans s'est livré aux seules impressions de la nature , est bien sûr de n'y résister jamais.

Si ces impulsions ne le mènent pas toujours dans la bonne route , rarement elles le mènent dans la mauvaise. Le peu de vertus qu'il a n'ont jamais fait de grands biens aux autres , mais ses vices bien plus nombreux ne font de mal qu'à lui seul. Sa morale est moins une morale d'action que d'abstinence : sa paresse la lui a donnée , & sa raison l'y a souvent confirmé : ne jamais faire de mal lui paroît une maxime plus utile , plus sublime & beaucoup plus difficile que celle-même de faire du bien : car souvent le bien qu'on fait sous un rapport devient un mal sous mille autres : mais dans l'ordre de la nature , il n'y a de vrai mal que le mal positif. Souvent il n'y a d'autre moyen de s'abstenir de nuire que de s'abstenir tout-à-fait d'agir , & selon lui , le meilleur régime , tant moral que physique , est un régime purement

négalif. Mais ce n'efl pas celui qui convient à une philofophie oflentatrice , qui ne veut que des œuvres d'éclat & n'apprend rien tant à fes feélateurs qu'à beaucoup fe montrer. Cette maxime de ne point faire de mal tient de bien près à une autre qu'il doit encore à fa pareffe , mais qui fe change en vertu pour quiconque s'en fait un devoir. C'efl de ne fe mettre jamais dans une fuation qui lui faffe trouver fon avantage dans le préjudice d'autrui. Nul homme ne redoute une fuation pareille. Ils font tous trop forts , trop vertueux , pour craindre jamais que leur intérêt ne les tente contre leur devoir , & dans leur fiere confiance ils provoquent fans crainte les tentations auxquelles ils fe fentent fi fupérieurs. Félicitons-les de leurs forces , mais ne blâmons pas le foible J. J. de n'ofier fe fier à la fienne , & d'aimer mieux fuir les tentations que d'avoir à les vaincre , trop peu sûr du fuccès d'un pareil combat.

Cette feule indolence l'eût perdu dans la fociété quand il n'y eût pas apporté d'autres vices. Les petits devoirs à remplir la lui ont rendue infupportable , &



ces petits devoirs négligés lui ont fait cent fois plus de tort que des actions injustes ne lui en auroient pu faire. La morale du monde a été mise comme celle des dévots en menues pratiques, en petites formules, en étiquettes de procédés qui dispensent du reste. Quiconque s'attache avec scrupule à tous ces petits détails, peut au surplus être noir, faux, fourbe, traître & méchant, peu importe; pourvu qu'il soit exact aux regles des procédés, il est toujours assez honnête homme. L'amour-propre de ceux qu'on néglige en pareil cas leur peint cette omission comme un cruel outrage, ou comme une monstrueuse ingratitude, & tel qui donneroit pour un autre sa bourse & son sang, n'en fera jamais pardonné pour avoir omis dans quelque rencontre une attention de civilité. J. J. en dédaignant tout ce qui est de pure formule & que font également bons & mauvais, amis & indifférens, pour ne s'attacher qu'aux solides devoirs qui n'ont rien de l'usage ordinaire & font peu de sensation, a fourni les prétextes que vos Messieurs ont si habilement employés. Il eût pu remplir sans

bruit de grands devoirs dont jamais personne n'auroit rien dit : mais la négligence des petits soins inutiles a causé sa perte. Ces petits soins sont aussi quelquefois des devoirs qu'il n'est pas permis d'enfreindre, & je ne prétends pas en cela l'excuser. Je dis seulement que ce mal même, qui n'en est pas un dans sa source & qui n'est tombé que sur lui, vient encore de cette indolence de caractère qui le domine & ne lui fait pas moins négliger ses intérêts que ses devoirs.

J. J. paroît n'avoir jamais convoité fort ardemment les biens de la fortune, non par une modération dont on puisse lui faire honneur, mais parce que ces biens, loin de procurer ceux dont il est avide en ôtent la jouissance & le goût. Les pertes réelles, ni les espérances frustrées ne l'ont jamais fort affecté. Il a trop désiré le bonheur pour désirer beaucoup la richesse, & s'il eut quelques momens d'ambition, ses desirs comme ses efforts ont été vifs & courts. Au premier obstacle qu'il n'a pu vaincre du premier choc, il s'est rebuté, & retombant aussi-tôt dans sa langueur, il a oublié ce qu'il ne pouvoit attendre. Il

fut toujours si peu agissant , si peu propre au manége nécessaire pour réussir en toute entreprise , que les choses les plus faciles pour d'autres devenant toujours difficiles pour lui , sa paresse les lui rendoit impossibles pour lui épargner les efforts indispensables pour les obtenir. Un autre oreiller de paresse dans toute affaire un peu longue quoiqu'aisée , étoit pour lui l'incertitude que le tems jette sur les succès qui dans l'avenir semblent les plus assurés ; mille empêchemens imprévus pouvant à chaque instant faire avorter les desseins les mieux concertés. La seule instabilité de la vie réduit pour nous tous les événemens futurs à de simples probabilités. La peine qu'il faut prendre est certaine , le prix en est toujours douteux , & les projets éloignés ne peuvent paroître que des leures de dupes à quiconque a plus d'indolence que d'ambition. Tel est & fut toujours J. J. ; ardent & vif par tempérament , il n'a pu dans sa jeunesse être exempt de toute espece de convoitise , & c'est beaucoup s'il l'est toujours , même aujourd'hui. Mais quelque desir qu'il ait pu former , & quel qu'en ait pu être l'objet , si du premier

effort il n'a pu l'atteindre , il fut toujours incapable d'une longue persévérance à y aspirer.

Maintenant il paroît ne plus rien desirer. Indifférent sur le reste de sa carrière il en voit avec plaisir approcher le terme , mais sans l'accélérer même par ses souhaits. Je doute que jamais mortel ait mieux & plus sincèrement dit à Dieu , *que ta volonté soit faite* , & ce n'est pas , sans doute , une résignation fort méritoire à qui ne voit plus rien sur la terre qui puisse flatter son cœur. Mais dans sa jeunesse où le feu du tempérament & de l'âge dût souvent enflammer ses desirs , il en put former d'assez vifs , mais rarement d'assez durables pour vaincre les obstacles quelquefois très-surmontables qui l'arrêtoient. En desirant beaucoup il dût obtenir fort peu , parce que ce ne sont pas les seuls élans du cœur qui font atteindre à l'objet , & qu'il y faut d'autres moyens qu'il n'a jamais su mettre en œuvre. La plus incroyable timidité , la plus excessive indolence , auroient cédé quelquefois peut-être à la force du desir , s'il n'eût trouvé dans cette force même l'art d'éluder les soins qu'elle sembloit

exiger, & c'est encore ici des clefs de son caractère celle qui en découvre le mieux les ressorts. A force de s'occuper de l'objet qu'il convoite, à force d'y tendre par ses desirs, sa bienfaisante imagination arrive au terme en sautant par-dessus les obstacles qui l'arrêtent ou l'effarouchent. Elle fait plus; écartant de l'objet tout ce qu'il a d'étranger à sa convoitise, elle ne le lui présente qu'approprié de tout point à son desir. Par-là ses fictions lui deviennent plus douces que des réalités mêmes; elles en écartent les défauts avec les difficultés, elles les lui livrent préparées tout exprès pour lui, & font que desirer & jouir ne font pour lui qu'une même chose. Est-il étonnant qu'un homme ainsi constitué soit sans goût pour la vie active? Pour lui pourchasser au loin quelques jouissances imparfaites & douteuses, elle lui ôteroit celles qui valent cent fois mieux & sont toujours en son pouvoir. Il est plus heureux & plus riche par la possession des biens imaginaires qu'il crée, qu'il ne le seroit par celle des biens plus réels si l'on veut, mais moins desirables qui existent réellement.

Mais cette même imagination si riche en tableaux rians & remplis de charmes, rejetée obstinément les objets de douleur & de peine, ou du moins elle ne les lui peint jamais si vivement que sa volonté ne les puisse effacer. L'incertitude de l'avenir & l'expérience de tant de malheurs peuvent l'effaroucher à l'excès des maux qui le menacent, en occupant son esprit des moyens de les éviter. Mais ces maux sont-ils arrivés ? Il les sent vivement un moment & puis les oublie. En mettant tout au pis dans l'avenir il se soulage & se tranquillise. Quand une fois le malheur est arrivé, il faut le souffrir sans doute, mais on n'est plus forcé d'y penser pour s'en garantir ; c'est un grand tourment de moins dans son ame. En comptant d'avance sur le mal qu'il craint, il en ôte la plus grande amertume ; ce mal arrivant le trouve tout prêt à le supporter, & s'il n'arrive pas, c'est un bien qu'il goûte avec d'autant plus de joie qu'il n'y comptoit point du tout. Comme il aime mieux jouir que souffrir, il se refuse aux souvenirs tristes & déplaisans qui sont inutiles, pour livrer son cœur tout entier



à ceux qui le flattent ; quand sa destinée s'est trouvée telle qu'il n'y voyoit plus rien d'agréable à se rappeler, il en a perdu toute la mémoire & rétrogradant vers les tems heureux de son enfance & de sa jeunesse, il les a souvent recommencés dans ses souvenirs. Quelquefois s'élançant dans l'avenir qu'il espere & qu'il sent lui être dû, il tâche de s'en figurer les douceurs en les proportionnant aux maux qu'on lui fait souffrir injustement en ce monde. Plus souvent, laissant concourir ses sens à ses fictions, il se forme des êtres selon son cœur, & vivant avec eux dans une société dont il se sent digne, il plane dans l'empirée au milieu des objets charmans & presque angéliques dont il s'est entouré. Concevez - vous que dans une ame tendre ainsi disposée les levains haineux fermentent facilement ? Non ; non, Monsieur, comptez que celui qui put sentir un moment les délices habituelles de J. J. ne méditera jamais de noirceurs.

La plus sublime des vertus, celle qui demande le plus de grandeur de courage & de force d'ame, est le pardon des inju-



res & l'amour de ses ennemis. Le foible J. J., qui n'atteint pas même aux vertus médiocres iroit-il jusqu'à celle-là ? Je suis aussi loin de le croire que de l'affirmer. Mais qu'importe, si son naturel aimant & paisible le mène où l'auroit mené la vertu ? Qu'eût pu faire en lui la haine s'il l'avoit connue ? Je l'ignore ; il l'ignore lui-même. Comment sauroit-il où l'eût conduit un sentiment qui jamais n'approcha de son cœur ? Il n'a point eu là - dessus de combat à rendre, parce qu'il n'a point eu de tentation. Celle d'ôter ses facultés à ses jouissances pour les livrer aux passions irascibles & déchirantes n'en est pas même une pour lui. C'est le tourment des cœurs dévorés d'amour-propre & qui ne connoissent point d'autre amour. Ils n'ont pas cette passion par choix, elle les tyrannise, & n'en laisse point d'autre en leur pouvoir.

Lorsqu'il entreprit ses confessions, cette œuvre unique parmi les hommes, dont il a profané la lecture en la prodigant aux oreilles les moins faites pour l'entendre, il avoit déjà passé la maturité de l'âge & ignoroit encore l'adversité. Il a

dignement exécuté ce projet jusqu'au tems des malheurs de sa vie; dès - lors il s'est vu forcé d'y renoncer. Accoutumé à ses douces rêveries, il ne trouva ni courage, ni force pour soutenir la méditation de tant d'horreurs; il n'auroit même pu s'en rappeler l'effroyable tissu quand il s'y feroit obstiné. Sa mémoire a refusé de se fouiller de ces affreux souvenirs; il ne peut se rappeler l'image que des tems qu'il verroit renaître avec plaisir. Ceux où il fut la proie des méchans en seroient pour jamais effacés avec les cruels qui les ont rendus si funestes, si les maux qu'ils continuent à lui faire ne réveilloient quelquefois malgré lui l'idée de ceux qu'ils lui ont déjà fait souffrir. En un mot, un naturel aimant & tendre, une langueur d'ame qui le porte aux plus douces voluptés, lui faisant rejeter tout sentiment douloureux écarte de son souvenir tout objet désagréable. Il n'a pas le mérite de pardonner les offenses, parce qu'il les oublie; il n'aime pas ses ennemis, mais il ne pense point à eux. Cela met tout l'avantage de leur côté, en ce que ne le perdant jamais de vue, sans cesse occupés de lui

pour l'enlacer de plus en plus dans leurs pièges, & ne le trouvant ni assez attentif pour les voir, ni assez actif pour s'en défendre, ils sont toujours sûrs de le prendre au dépourvu quand & comme il leur plaît sans crainte de représailles. Tandis qu'il s'occupe avec lui-même, eux s'occupent aussi de lui. Il s'aime & ils le haïssent; voilà l'occupation des uns & des autres; il est tout pour lui-même, il est aussi tout pour eux: car quant à eux ils ne font rien, ni pour lui, ni pour eux-mêmes, & pourvu que J. J. soit misérable, ils n'ont pas besoin d'autre bonheur. Ainsi ils ont, eux & lui chacun de leur côté deux grandes expériences à faire; eux, de toutes les peines qu'il est possible aux hommes d'accumuler dans l'ame d'un innocent, & lui, de toutes les ressources que l'innocence peut tirer d'elle seule pour les supporter. Ce qu'il y a d'impayable dans tout cela est d'entendre vos benins Messieurs, se lamenter au milieu de leurs horribles trames, du mal que fait la haine à celui qui s'y livre, & plaindre tendrement leur ami J. J. d'être la proie d'un sentiment aussi tourmentant.

Il faudroit qu'il fût insensible ou stupide pour ne pas voir & sentir son état ; mais il s'occupe trop peu de ses peines pour s'en affecter beaucoup. Il se console avec lui-même des injustices des hommes ; en rentrant dans son cœur il y trouve des dédommagemens bien doux. Tant qu'il est seul, il est heureux, & quand le spectacle de la haine le navre, ou quand le mépris & la dérision l'indignent, c'est un mouvement passager qui cesse aussi-tôt que l'objet qui l'excite a disparu. Ses émotions sont promptes & vives, mais rapides & peu durables, & cela se voit. Son cœur transparent comme le cristal ne peut rien cacher de ce qui s'y passe ; chaque mouvement qu'il éprouve se transmet à ses yeux & sur son visage. On voit quand & comment il s'agite ou se calme ; quand & comment il s'irrite ou s'attendrit, & si-tôt que ce qu'il voit ou ce qu'il entend l'affecte, il lui est impossible d'en retenir ou dissimuler un moment l'impression. J'ignore comment il put s'y prendre pour tromper quarante ans tout le monde sur son caractère ; mais pour peu qu'on le tire de sa chère iner-

tie, ce qui par malheur n'est que trop aisé, je le défie de cacher à personne ce qui se passe au fond de son cœur, & c'est néanmoins de ce même naturel aussi ardent qu'indiscret qu'on a tiré par un prestige admirable, le plus habile hypocrite & le plus rusé fourbe qui puisse exister.

Cette remarque étoit importante, & j'y ai porté la plus grande attention. Le premier art de tous les méchans est la prudence, c'est-à-dire, la dissimulation. Ayant tant de desseins & de sentimens à cacher, ils savent composer leur extérieur, gouverner leurs regards, leur air, leur maintien, se rendre maîtres des apparences. Ils savent prendre leurs avantages & couvrir d'un vernis de sagesse les noires passions dont ils sont rongés. Les cœurs vifs sont bouillans, emportés, mais tout s'évapore au-dehors; les méchans sont froids, posés, le venin se dépose & se cache au fond de leurs cœurs pour n'agir qu'en tems & lieu: jusqu'alors rien ne s'exhale, & pour rendre l'effet plus grand ou plus sûr ils le retardent à leur volonté. Ces différences ne vien-

nent pas seulement des tempéramens , mais aussi de la nature des passions. Celles des cœurs ardens & sensibles étant l'ouvrage de la nature , se montrent en dépit de celui qui les a ; leur première explosion purement machinale est indépendante de sa volonté. Tout ce qu'il peut faire à force de résistance est d'en arrêter le cours avant qu'elle ait produit son effet , mais non pas avant qu'elle se soit manifestée ou dans ses yeux , ou par sa rougeur , ou par sa voix , ou par son maintien , ou par quelque autre signe sensible.

Mais l'amour-propre & les mouvemens qui en dérivent , n'étant que des passions secondaires produites par la réflexion n'agissent pas si sensiblement sur la machine. Voilà pourquoi ceux que ces fortes de passions gouvernent sont plus maîtres des apparences que ceux qui se livrent aux impulsions directes de la nature. En général si les naturels ardens & vifs sont plus aimans , ils sont aussi plus emportés , moins endurans , plus coleres ; mais ces emportemens bruyans sont sans conséquence , & si-tôt que le signe de la co-



lere s'efface fur le visage , elle est éteinte aussi dans le cœur. Au contraire les gens flegmatiques & froids , si doux , si patients , si modérés à l'extérieur , en-dedans sont haineux , vindicatifs , implacables ; ils savent conserver , déguiser , nourrir leur rancune jusqu'à ce que le moment de l'assouvir se présente. En général les premiers aiment plus qu'ils ne haïssent , les seconds haïssent beaucoup plus qu'ils n'aiment , si tant est qu'ils sachent aimer. Les ames d'une haute trempe sont néanmoins très-souvent de celles-ci , comme supérieures aux passions. Les vrais sages sont des hommes froids , je n'en doute pas ; mais dans la classe des hommes vulgaires , sans le contrepoids de la sensibilité , l'amour-propre emportera toujours la balance , & s'ils ne restent nuls , il les rendra méchans.

Vous me direz qu'il y a des hommes vifs & sensibles qui ne laissent pas d'être méchans , haineux & rancuniers. Je n'en crois rien , mais il faut s'entendre. Il y a deux sortes de vivacité ; celle des sentimens & celle des idées. Les ames sensibles s'affectent fortement & rapidement,



Le sang enflammé par une agitation subite porte à l'œil , à la voix , au visage ces mouvemens impétueux qui marquent la passion. Il est au contraire des esprits vifs qui s'associent avec des cœurs glacés , & qui ne tirent que du cerveau l'agitation qui paroît aussi dans les yeux , dans le geste & accompagne la parole , mais par des signes tout différens , pantomimes & comédiens plutôt qu'animés & passionnés. Ceux-ci , riches d'idées , les produisent avec une facilité extrême : ils ont la parole à commandement , leur esprit toujours présent & pénétrant leur fournit sans cesse des pensées neuves , des faillies , des réponses heureuses ; quelque force & quelque finesse qu'on mette à ce qu'on peut leur dire , ils étonnent par la promptitude & le sel de leurs réparties , & ne restent jamais court. Dans les choses même de sentiment ils ont un petit babil si bien agencé , qu'on les croiroit émus jusqu'au fond du cœur , si cette justesse même d'expression n'attestoit que c'est leur esprit seul qui travaille. Les autres , tout occupés de ce qu'ils sentent , soignent trop peu leur paroles pour les

arranger avec tant d'art. La pesante succession du discours leur est insupportable ; ils se dépitent contre la lenteur de sa marche ; il leur semble dans la rapidité des mouvemens qu'ils éprouvent que ce qu'ils sentent devrait se faire jour & pénétrer d'un cœur à l'autre sans le froid ministère de la parole. Les idées se présentent d'ordinaire aux gens d'esprit en phrases tout arrangées ; il n'en est pas ainsi des sentimens. Il faut chercher, combiner, choisir un langage propre à rendre ceux qu'on éprouve, & quel est l'homme sensible qui aura la patience de suspendre le cours des affections qui l'agitent pour s'occuper à chaque instant de ce triage ? Une violente émotion peut suggérer quelquefois des expressions énergiques & vigoureuses ; mais ce sont d'heureux hasards que les mêmes situations ne fournissent pas toujours. D'ailleurs un homme vivement ému est-il en état de prêter une attention minutieuse à tout ce qu'on peut lui dire, à tout ce qui se passe autour de lui, pour y approprier sa réponse ou son propos ? Je ne dis pas que tous seront aussi distraits, aussi étour-

dis, auffi ftupides que J. J., mais je doute que quiconque a reçu du Ciel un naturel vraiment ardent, vif, fenfible & tendre, foit jamais un homme bien preffe à la ripofte.

N'allons donc pas prendre, comme on fait dans le monde, pour des cœurs fenfibles des cerveaux brûlés dont le feul defir de briller anime les difcours, les actions, les écrits, & qui pour être applaudis des jeunes gens & des femmes, jouent de leur mieux la fenfibilité qu'ils n'ont point. Tout entiers à leur unique objet, c'est-à-dire, à la célébrité, ils ne s'échauffent fur rien au monde, ne prennent un véritable intérêt à rien; leurs têtes agitées d'idées rapides laiffent leurs cœurs vides de tout fentiment, excepté celui de l'amour-propre qui leur étant habituel, ne leur donne aucun mouvement fenfible & remarquable au-dehors. Ainfi tranquilles & de fang-froid fur toutes chofes, ils ne fongent qu'aux avantages relatifs à leur petit individu, & ne laiffant jamais échapper aucune occafion, s'occupent fans cefse avec un fuccès qui n'a rien d'étonnant, à rabaiſſer leurs rivaux, à

écarter leurs concurrens , à briller dans le monde , à primer dans les lettres , & à déprimer tout ce qui n'est pas attaché à leur char. Que de tels hommes soient méchans ou malfaisans , ce n'est pas une merveille , mais qu'ils éprouvent d'autre passion que l'égoïsme qui les domine , qu'ils aient une véritable sensibilité , qu'ils soient capables d'attachement , d'amitié , même d'amour , c'est ce que je nie. Ils ne savent pas seulement s'aimer eux-mêmes ; ils ne savent que haïr ce qui n'est pas eux.

Celui qui fait régner sur son propre cœur , tenir toutes ses passions sous le joug , sur qui l'intérêt personnel & les desirs sensuels n'ont aucune puissance , & qui , soit en public , soit tout seul & sans témoin ne fait en toute occasion que ce qui est juste & honnête , sans égard aux vœux secrets de son cœur : celui-là seul est homme vertueux. S'il existe , je m'en réjouis pour l'honneur de l'espece humaine. Je fais que des foules d'hommes vertueux ont jadis existé sur la terre ; je fais que Fénélon , Catinat , d'autres moins connus , ont honoré les siècles modernes , & parmi

nous j'ai vu George Keith suivre encore leurs sublimes vestiges. A cela près je n'ai vu dans les apparentes vertus des hommes, que forfanterie, hypocrisie & vanité. Mais ce qui se rapproche un peu plus de nous, ce qui est du moins beaucoup plus dans l'ordre de la nature, c'est un mortel bien né qui n'a reçu du Ciel que des passions expansives & douces, que des penchans aimans & aimables, qu'un cœur ardent à desirer, mais sensible, affectueux dans ses desirs, qui n'a que faire de gloire ni de trésors, mais de jouissances réelles, de véritables attachemens, & qui comptant pour rien l'apparence des choses, & pour peu l'opinion des hommes, cherche son bonheur en-dedans sans égard aux usages suivis & aux préjugés reçus. Cet homme ne fera pas vertueux, puisqu'il ne vaincra pas ses penchans, mais en les suivant il ne fera rien de contraire à ce que feroit, en surmontant les siens, celui qui n'écoute que la vertu. La bonté, la commisération, la générosité, ces premières inclinations de la nature, qui ne sont que des émanations de l'amour de soi,

ne s'érigeront point dans sa tête en d'austères devoirs ; mais elles feront des besoins de son cœur qu'il satisfera plus pour son propre bonheur que par un principe d'humanité qu'il ne songera gueres à réduire en regles. L'instinct de la nature est moins pur peut-être , mais certainement plus sûr que la loi de la vertu : car on se met souvent en contradiction avec son devoir , jamais avec son penchant pour mal faire.

L'homme de la nature éclairé par la raison a des appétits plus délicats , mais non moins simples que dans sa première grossièreté. Les fantaisies d'autorité , de célébrité , de prééminence ne sont rien pour lui ; il ne veut être connu que pour être aimé , il ne veut être loué que de ce qui est vraiment louable & qu'il possède en effet. L'esprit , les talens ne sont pour lui que des ornemens du mérite & ne le constituent pas. Ils sont des développemens nécessaires dans le progrès des choses & qui ont leurs avantages pour les agrémens de la vie , mais subordonnés aux facultés plus précieuses qui rendent l'homme vraiment sociable



& bon, & qui lui font priser l'ordre, la justice, la droiture & l'innocence au-dessus de tous les autres biens. L'homme de la nature apprend à porter en toute chose le joug de la nécessité & à s'y soumettre, à ne murmurer jamais contre la providence qui commença par le combler de dons précieux, qui promet à son cœur des biens plus précieux encore, mais qui pour réparer les injustices de la fortune & des hommes choisit son heure & non pas la nôtre, & dont les vues sont trop au-dessus de nous pour qu'elle nous doive compte de ses moyens. L'homme de la nature est assujetti par elle & pour sa propre conservation à des transports irascibles & momentanés, à la colere, à l'emportement, à l'indignation; jamais à des sentimens haineux & durables, nuisibles à celui qui en est la proie, & à celui qui en est l'objet, & qui ne menent qu'au mal & à la destruction sans servir au bien ni à la conservation de personne; enfin l'homme de la nature, sans épuiser ses débiles forces à se construire ici-bas des tabernacles, des machines énormes de bonheur ou de plaisir, jouit de lui-



même & de son existence, sans grand souci de ce qu'en pensent les hommes, & sans grand soin de l'avenir.

Tel j'ai vu l'indolent J. J. sans affectation, sans apprêt, livré par goût à ses douces rêveries, pensant profondément quelquefois, mais toujours avec plus de fatigue que de plaisir, & aimant mieux se laisser gouverner par une imagination riante, que de gouverner avec effort sa tête par la raison. Je l'ai vu mener par goût une vie égale, simple & routinière, sans s'en rebuter jamais. L'uniformité de cette vie & la douceur qu'il y trouve, montrent que son ame est en paix. S'il étoit mal avec lui-même, il se lasseroit enfin d'y vivre; il lui faudroit des diversions que je ne lui vois point chercher, & si par un tour d'esprit difficile à concevoir, il s'obstinoit à s'imposer ce genre de supplice, on verroit à la longue l'effet de cette contrainte sur son humeur, sur son teint, sur sa santé. Il jauniroit, il languiroit, il deviendrait triste & sombre, il dépériroit. Au contraire (9)

---

(9) Tout a son terme ici-bas. Si ma santé décline & succombe enfin sous tant d'afflictions sans relâche, il restera toujours étonnant qu'elle ait résisté si long-tems.

il se porte mieux qu'il ne fit jamais. Il n'a plus ces souffrances habituelles, cette maigreur, ce teint pâle, cet air mourant qu'il eut constamment dix ans de sa vie, c'est-à-dire, pendant tout le tems qu'il se mêla d'écrire, métier aussi funeste à sa constitution que contraire à son goût, & qui l'eût enfin mis au tombeau s'il l'eût continué plus long-tems. Depuis qu'il a repris les doux loifirs de sa jeunesse il en a repris la sérénité; il occupe son corps & repose sa tête; il s'en trouve bien à tous égards. En un mot, comme j'ai trouvé dans ses livres l'homme de la nature, j'ai trouvé dans lui l'homme de ses livres, sans avoir eu besoin de chercher expressément s'il étoit vrai qu'il en fût l'auteur.

Je n'ai eu qu'une seule curiosité que j'ai voulu satisfaire; c'est au sujet du Devin du Village. Ce que vous m'aviez dit là-dessus m'avoit tellement frappé que je n'aurois pas été tranquille, si je ne m'en fusse particulièrement éclairci. On ne conçoit gueres comment un homme doué de quelque génie & de talens, par lesquels il pourroit aspirer à une gloire méritée,

pour se parer effrontément d'un talent qu'il n'auroit pas , iroit se fourrer sans nécessité dans toutes les occasions de montrer là-dessus son ineptie. Mais qu'au milieu de Paris & des artistes les moins disposés pour lui à l'indulgence , un tel homme se donne sans façon pour l'auteur d'un ouvrage qu'il est incapable de faire ; qu'un homme aussi timide , aussi peu suffisant s'érige parmi les maîtres en précepteur d'un art auquel il n'entend rien & qu'il les accuse de ne pas entendre , c'est assurément une chose des plus incroyables que l'on puisse avancer. D'ailleurs il y a tant de bassesse à se parer ainsi des dépouilles d'autrui , cette manœuvre suppose tant de pauvreté d'esprit , une vanité si puérile , un jugement si borné , que quiconque peut s'y résoudre ne fera jamais rien de grand , d'élevé , de beau dans aucun genre , & que malgré toutes mes observations , il seroit toujours resté impossible à mes yeux que J. J. se donnant faussement pour l'auteur du Devin du Village , eût fait aucun des autres écrits qu'il s'attribue , & qui certainement ont trop de force & d'élévation pour avoir

pu fortir de la petite tête d'un petit pillard impudent. Tout cela me sembloit tellement incompatible que j'en revenois toujours à ma première conséquence de *tout ou rien*.

Une chose encore animoit le zèle de mes recherches. L'auteur du Devin du Village, n'est pas, quel qu'il soit, un auteur ordinaire, non plus que celui des autres ouvrages qui portent le même nom. Il y a dans cette pièce une douceur, un charme, une simplicité sur-tout qui la distinguent sensiblement de toute autre production du même genre. Il n'y a dans les paroles ni situations vives, ni belles sentences, ni pompeuse morale : il n'y a dans la musique ni traits savans, ni morceaux de travail, ni chants tournés, ni harmonie pathétique. Le sujet en est plus comique qu'attendrissant, & cependant la pièce touche, remue, attendrit jusqu'aux larmes ; on se sent ému sans savoir pourquoi. D'où ce charme secret qui coule ainsi dans les cœurs tire-t-il sa source ? Cette source unique, où nul autre n'a puisé, n'est pas celle de l'hypocrène : elle vient d'ailleurs. L'auteur doit être aussi

ſingulier que la pièce eſt originale. Si connoiſſant déjà J. J. j'avois vu pour la première fois le Devin du Village ſans qu'on m'en nommât l'auteur, j'aurois dit ſans balancer, c'eſt celui de la nouvelle Héloïſe, c'eſt J. J., & ce ne peut être que lui. Colette intéreſſe & touche comme Julie ſans magie de ſituations, ſans apprêts d'événemens romanefques; même naturel, même douceur, même accent; elles ſont ſœurs ou je ferois bien trompé. Voilà ce que j'aurois dit ou penſé. Maintenant on m'affûre au contraire que J. J. ſe donne fauſſement pour l'auteur de cette pièce & qu'elle eſt d'un autre: qu'on me le montre donc cet autre-là, que je voye comment il eſt fait. Si ce n'eſt pas J. J., il doit du moins lui reſſembler beaucoup, puisſque leurs productions ſi originales, ſi caractérisées ſe reſſemblent ſi fort. Il eſt vrai que je ne puis avoir vu des productions de J. J. en muſique, puisſqu'il n'en fait pas faire; mais je ſuis sûr que s'il en favoit faire, elles auroient un caractère très-approchant de celui-là. A m'en rapporter à mon propre jugement, cette muſique eſt de lui; par les preuves que  
l'on

l'on me donne, elle n'en est pas : que dois-je croire ? Je résolus de m'éclaircir si bien par moi-même sur cet article, qu'il ne me pût rester là-dessus aucun doute, & je m'y suis pris de la façon la plus courte, la plus sûre pour y parvenir.

LE FRANÇOIS.

Rien n'est plus simple. Vous avez fait comme tout le monde ; vous lui avez présenté de la musique à lire, & voyant qu'il ne faisoit que barbouiller, vous avez tiré la conséquence, & vous vous en êtes tenu là.

ROUSSEAU.

Ce n'est point là ce que j'ai fait, & ce n'étoit point de cela non plus qu'il s'agissoit ; car il ne s'est pas donné, que je sache, pour un croquesol, ni pour un chanteur de Cathédrale. Mais en donnant de la musique pour être de lui, il s'est donné pour en savoir faire. Voilà ce que j'avois à vérifier. Je lui ai donc proposé de la musique non à lire mais à faire. C'étoit aller, ce me semble, aussi directement qu'il étoit possible au vrai point de la question. Je l'ai prié de composer cette musique en ma présence sur des paroles



qui lui étoient inconnues & que je lui ai fournies sur le champ.

L E F R A N Ç O I S.

Vous aviez bien de la bonté ; car enfin vous assurer qu'il ne favoit pas lire la musique , n'étoit-ce pas vous assurer de reste qu'il n'en favoit pas composer ?

R O U S S E A U.

Je n'en fais rien ; je ne vois nulle impossibilité qu'un homme trop plein de ses propres idées ne sache ni saisir , ni rendre celles des autres ; & puisque ce n'est pas faute d'esprit qu'il fait si mal parler , ce peut aussi n'être pas par ignorance qu'il lit si mal la musique. Mais ce que je fais bien , c'est que si de l'acte au possible la conséquence est valable , lui voir sous mes yeux composer de la musique , étoit m'assurer qu'il en favoit composer.

L E F R A N Ç O I S.

D'honneur , voici qui est curieux ! Hé bien , Monsieur , de quelle défaite vous payat-il ? Il fit le fier , sans doute , & rejetta la proposition avec hauteur ?

R O U S S E A U.

Non , il voyoit trop bien mon motif



pour pouvoir s'en offenser, & me parut même plus reconnoissant qu'humilié de ma proposition. Mais il me pria de comparer les situations & les âges. « Consi-  
 » dérez, me dit-il, quelle différence  
 » vingt-cinq ans d'intervalle, de longs  
 » ferremens de cœur, les ennuis, le dé-  
 » couragement, la vieillesse doivent met-  
 » tre dans les productions du même  
 » homme. Ajoutez à cela la contrainte  
 » que vous m'imposez, & qui me plaît  
 » parce que j'en vois la raison, mais qui  
 » n'en met pas moins des entraves aux  
 » idées d'un homme qui n'a jamais su les  
 » assujettir, ni rien produire qu'à son  
 » heure, à son aise & à sa volonté ».

## LE FRANÇOIS.

Somme toute, avec de belles paroles il refusa l'épreuve proposée ?

## ROUSSEAU.

Au contraire, après ce petit préambule il s'y soumit de tout son cœur, & s'en tira mieux qu'il n'avoit espéré lui-même. Il me fit avec un peu de lenteur, mais moi toujours présent, de la musique aussi fraîche, aussi chantante, aussi bien traitée

que celle du Devin , & dont le style assez semblable à celui de cette piece , mais moins nouveau qu'il n'étoit alors , est tout aussi naturel , tout aussi expressif & tout aussi agréable. Il fut surpris lui-même de son succès. « Le desir , me dit-il , que » je vous ai vu de me voir réussir m'a » fait réussir davantage. La défiance m'é- » tourdit , m'appesantit , & me resserre » le cerveau comme le cœur ; la con- » fiance m'anime , m'épanouit & me fait » planer sur des aîles. Le Ciel m'avoit » fait pour l'amitié : elle eût donné un » nouveau ressort à mes facultés , & j'au- » rois doublé de prix par elle ».

Voilà , Monsieur , ce que j'ai voulu vérifier par moi-même. Si cette expérience ne suffit pas pour prouver qu'il a fait le Devin du Village , elle suffit au moins pour détruire celle des preuves qu'il ne l'a pas fait , à laquelle vous vous en êtes tenu. Vous savez pourquoi toutes les autres ne font point autorité pour moi : mais voici une autre observation qui acheve de détruire mes doutes , & me confirme ou me ramene dans mon ancienne persuasion.

Après cette épreuve , j'ai examiné toute la musique qu'il a composée depuis son retour à Paris & qui ne laisse pas de faire un recueil considérable , & j'y ai trouvé une uniformité de style & de faire qui tomberoit quelquefois dans la monotonie si elle n'étoit autorisée ou excusée par le grand rapport des paroles dont il a fait choix le plus souvent. J. J. avec un cœur trop porté à la tendresse eut toujours un goût vif pour la vie champêtre. Toute sa musique , quoique variée selon les sujets , porte une empreinte de ce goût. On croit entendre l'accent pastoral des pipeaux , & cet accent se fait par-tout sentir le même que dans le Devin du Village. Un connoisseur ne peut pas plus s'y tromper qu'on ne se trompe au faire des Peintres. Toute cette musique a d'ailleurs une simplicité , j'oserois dire une vérité , que n'a parmi nous nulle autre musique moderne. Non-seulement elle n'a besoin ni de trilles , ni de petites notes , ni d'agrémens ou de fleuris d'aucune espece , mais elle ne peut même rien supporter de tout cela. Toute son expression est dans les seules nuances du fort & du

doux , vrai caractère d'une bonne mélodie ; cette mélodie y est toujours une & bien marquée , les accompagnemens l'animent fans l'offusquer. On n'a pas besoin de crier sans cesse aux accompagnateurs ; *doux , plus doux*. Tout cela ne convient encore qu'au seul Devin du Village. S'il n'a pas fait cette piece , il faut donc qu'il en ait l'auteur toujours à ses ordres pour lui composer de nouvelle musique , toutes les fois qu'il lui plaît d'en produire sous son nom , car il n'y a que lui seul qui en fasse comme celle-là. Je ne dis pas qu'en épluchant bien toute cette musique , on n'y trouvera ni ressemblances , ni reminiscences , ni traits pris ou imités d'autres auteurs ; cela n'est vrai d'aucune musique que je connoisse. Mais , soit que ces imitations soient des rencontres fortuites ou de vrais pillages , je dis que de la maniere dont l'auteur les emploie les lui approprie ; je dis que l'abondance des idées dont il est plein & qu'il associe à celles-là , ne peut laisser supposer que ce soit par stérilité de son propre fonds qu'il se les attribue ; c'est paresse ou précipitation , mais ce n'est pas pauvreté : il lui

est trop aisé de produire pour avoir jamais besoin de piller (10).

Je lui ai conseillé de rassembler toute cette musique, & de chercher à s'en défaire pour s'aider à vivre quand il ne

(10) Il y a trois seuls morceaux dans le Devin du Village qui ne sont pas uniquement de moi ; comme dès le commencement je l'ai dit sans cesse à tout le monde ; tous trois dans le divertissement. 1°. Les paroles de la chanson qui sont, en partie, & du moins l'idée & le refrain de M. Collé. 2°. Les paroles de l'Ariette qui sont de M. Cahufac, lequel m'engagea à faire après coup cette Ariette pour complaire à Mlle. Fel qui se plaignoit qu'il n'y avoit rien de brillant pour sa voix dans son rôle ; 3°. & l'entrée des Bergères que, sur les vives instances de M. d'Holbach, j'arrangeai sur une picce de Clavecin d'un recueil qu'il me présenta. Je ne dirai pas quelle étoit l'intention de M. d'Holbach, mais il me pressa si fort d'employer quelque chose de ce recueil que je ne pus, dans cette bagatelle, résister obstinément à son desir. Pour la romance, qu'on m'a fait tirer tantôt de Suisse, tantôt de Languedoc, tantôt de nos Pseaumes & tantôt je ne sais où, je ne l'ai tirée que de ma tête ainsi que toute la pièce. Je la composai revenu depuis peu d'Italie, passionné pour la musique que j'y avois entendue, & dont on n'avoit encore aucune connoissance à Paris. Quand cette connoissance commença de s'y répandre, on auroit bientôt déeouvert mes pillages si j'avois fait comme font les Compositeurs François, parce qu'ils sont pauvres d'idées, qu'ils ne connoissent pas même le vrai chant & que leurs accompagnemens ne sont que du barbouillage. On a eu l'impudence de mettre en grande pompe dans le recueil de mes écrits la romance de M. Vernes pour faire croire au public que je me l'attribuois. Toute ma réponse a été de faire à cette romance deux autres airs meilleurs que celui-là. Mon argument est simple. Celui qui a fait les deux meilleurs airs n'avoit pas besoin de s'attribuer faussement le moindre.

pourra plus continuer son travail , mais de tâcher sur toute chose que ce recueil ne tombe qu'en des mains fidelles & sûres qui ne le laissent ni détruire ni diviser : car quand la passion cessera de dicter les jugemens qui le regardent , ce recueil fournira , ce me semble , une forte preuve que toute la musique qui le compose est d'un seul & même auteur ( 11 ).

Tout ce qui est sorti de la plume de J. J. durant son effervescence porte une empreinte impossible à méconnoître & plus impossible à imiter. Sa musique , sa prose , ses vers , tout dans ces dix ans est d'un coloris , d'une teinte qu'un autre ne

( 11 ) J'ai mis fidèlement dans ce recueil toute la musique de toute espece que j'ai composée depuis mon retour à Paris , & dont j'aurois beaucoup rerranché si je n'y avois laissé que ce qui me paroît bon. Mais j'ai voulu ne rien omettre de ce que j'ai réellement fait , afin qu'on en pût discerner tout ce qu'on m'attribue aussi fausement qu'impudemment , même en ce genre , dans le public , dans les journaux & jusques dans les recueils de mes propres écrits. Pourvu que les paroles soient grossières & malhonnêtes , pourvu que les airs soient maussades & plats , on m'accordera volontiers le talent de composer de cette musique-là. On affectera même de m'attribuer des airs d'un bon chant faits par d'autres , pour faire croire que je me les attribue moi-même , & que je m'approprie les ouvrages d'autrui. M'ôter mes productions & m'attribuer les leurs , a été depuis vingt ans la manœuvre la plus constante de ces Messieurs & la plus sûre pour me décrier.



trouvera jamais. Oui, je le répète, si j'ignorois quel est l'auteur du Devin du Village, je le sentirois à cette conformité. Mon doute levé sur cette piece acheve de lever ceux qui pouvoient me rester sur son auteur. La force des preuves qu'on a qu'elle n'est pas de lui, ne sert plus qu'à détruire dans mon esprit celle des crimes dont on l'accuse, & tout cela ne me laisse plus qu'une surprise; c'est comment tant de mensonges peuvent être si bien prouvés.

J. J. étoit né pour la musique; non pour y payer de sa personne dans l'exécution, mais pour en hâter les progrès & y faire des découvertes. Ses idées dans l'art & sur l'art sont fécondes, intarissables. Il a trouvé des méthodes plus claires, plus commodes, plus simples qui facilitent, les unes la composition, les autres l'exécution, & auxquelles il ne manque pour être admises que d'être proposées par un autre que lui. Il a fait dans l'harmonie une (\*) découverte qu'il ne

---

(\*) Les Editeurs sont persuadés que l'Auteur a laissé quelques écrits sur la découverte intéressante dont il parle, mais il ne leur a pas été possible de les recouvrer.

daigne pas même annoncer, sûr d'avance qu'elle seroit rebutée, ou ne lui attireroit comme le Devin du Village que l'imputation de s'emparer du bien d'autrui. Il fera dix airs sur les mêmes paroles, sans que cette abondance lui coûte ou l'épuise. Je l'ai vu lire aussi fort bien la musique, mieux que plusieurs de ceux qui la professent. Il aura même en cet art l'*impromptue* de l'exécution, qui lui manque en toute autre chose, quand rien ne l'intimidera, quand rien ne troublera cette présence d'esprit qu'il a si rarement, qu'il perd si aisément, & qu'il ne peut plus rappeler dès qu'il l'a perdue. Il y a trente ans qu'on l'a vu dans Paris chanter tout à ivre ouvert. Pourquoi ne le peut-il plus aujourd'hui ? C'est qu'alors personne ne doutoit du talent qu'aujourd'hui tout le monde lui refuse, & qu'un seul spectateur malveillant suffit pour troubler sa tête & ses yeux. Qu'un homme auquel il aura confiance lui présente de la musique qu'il ne connoisse point. Je parie, à moins qu'elle ne soit baroque ou qu'elle ne dise rien, qu'il la déchiffre encore à la première vue & la chante passablement. Mais

si , lifant dans le cœur de cet homme il le voit mal intentionné , il n'en dira pas une note , & voilà parmi les fpectateurs la conclufion tirée fans autre examen. J. J. eft fur la mufique & fur les chofes qu'il fait le mieux , comme il étoit jadis aux échecs. Jouoit-il avec un plus fort que lui qu'il croyoit plus foible , il le battoit le plus fouvent ; avec un plus foible qu'il croyoit plus fort , il étoit battu ; la fuffifance des autres l'intimide & le démonte infailliblement. En ceci l'opinion l'a toujours subjugué , ou plutôt , en toute chofe , comme il le dit lui-même , c'eft au degré de fa confiance que fe monte celui de fes facultés. Le plus grand mal eft ici que fentant en lui fa capacité , pour défabufer ceux qui en doutent , il fe livre fans crainte aux occafions de la montrer , comptant toujours pour cette fois refter maître de lui-même , & toujours intimidé quoi qu'il faffe , il ne montre que fon ineptie. L'expérience là-deffus a beau l'inftuire , elle ne l'a jamais corrigé.

Les difpofitions d'ordinaire annoncent l'inclination & réciproquement. Cela eft encore vrai chez J. J. Je n'ai vu nul hom-

me auffi passionné que lui pour la musique , mais seulement pour celle qui parle à son cœur ; c'est pourquoy il aime mieux en faire qu'en entendre , sur-tout à Paris , parce qu'il n'y en a point d'aussi bien appropriée à lui que la sienne. Il la chante avec une voix foible & cassée , mais encore animée & douce ; il l'accompagne non sans peine , avec des doigts tremblans , moins par l'effet des ans que d'une invincible timidité. Il se livre à cet amusement depuis quelques années avec plus d'ardeur que jamais , & il est aisé de voir qu'il s'en fait une aimable diversion à ses peines. Quand des sentimens douloureux affligent son cœur , il cherche sur son clavier les consolations que les hommes lui refusent. Sa douleur perd ainsi sa sécheresse & lui fournit à la fois des chants & des larmes. Dans les rues il se distrait des regards insultans des passans en cherchant des airs dans sa tête ; plusieurs romances de sa façon d'un chant triste & languissant , mais tendre & doux n'ont point eu d'autre origine. Tout ce qui porte le même caractère lui plaît & le charme. Il est passionné pour le chant du rossignol , il aime

les gémiffemens de la tourterelle & les a parfaitement imités dans l'accompagnement d'un de fes airs : les regrets qui tiennent à l'attachement l'intéreffent. Sa paffion la plus vive & la plus vaine étoit d'être aimé ; il croyoit fe sentir fait pour l'être : il fatisfait du moins cette fantafie avec les animaux. Toujours il prodiga fon tems & fes foins à les attirer , à les caffer ; il étoit l'ami , prefque l'esclave de fon chien , de fa chatte , de fes fereins : il avoit des pigeons qui le fuivoient par-tout , qui lui voloient fur les bras , fur la tête jufqu'à l'importunité : il apprivoifoit les oifeaux , les poiffons avec une patience incroyable , & il eft parvenu à Monquin à faire nicher des hirondelles dans fa chambre avec tant de confiance , qu'elles s'y laiffoient même enfermer fans s'effaroucher. En un mot, fes amufemens , fes plaifirs font innocens & doux comme fes travaux , comme fes penchans ; il n'y a pas dans fon ame un goût qui foit hors de la nature , ni coûteux ou criminel à fatisfaire , & pour être heureux autant qu'il eft poffible ici-bas , la fortune lui eût été inutile , encore plus la célébrité , il ne lui falloit que la fanté , le néceffaire , le repos & l'amitié.

Je vous'ai décrit les principaux traits de l'homme que j'ai vu, & je me suis borné dans mes descriptions, non-seulement à ce qui peut de même être vu de tout autre, s'il porte à cet examen un œil attentif & non prévenu, mais à ce qui n'étant ni bien, ni mal en foi, ne peut être affecté long-tems par hypocrisie. Quant à ce qui quoique vrai n'est pas vraisemblable, tout ce qui n'est connu que du Ciel & de moi, mais eût pu mériter de l'être des hommes, ou ce qui, même connu d'autrui, ne peut être dit de soi-même avec bienséance, n'espérez pas que je vous en parle, non plus que ceux dont il est connu; si tout son prix est dans les suffrages des hommes, c'est à jamais autant de perdu. Je ne vous parlerai pas non plus de ses vices; non qu'il n'en ait de très-grands; mais parce qu'ils n'ont jamais fait de mal qu'à lui, & qu'il n'en doit aucun compte aux autres: le mal qui ne nuit point à autrui peut se taire, quand on tait le bien qui le rachete. Il n'a pas été si discret dans ses Confessions, & peut-être n'en a-t-il pas mieux fait. A cela près, tous les détails que je pourrois ajouter aux précédens n'en font



que des conséquences , qu'en raisonnant bien , chacun peut aisément suppléer. Ils suffisent pour connoître à fond le naturel de l'homme & son caractère. Je ne saurois aller plus loin , sans manquer aux engagements par lesquels vous m'avez lié. Tant qu'ils dureront , tout ce que je puis exiger & attendre de J. J. est qu'il me donne , comme il a fait , une explication naturelle & raisonnée de sa conduite en toute occasion ; car il seroit injuste & absurde d'exiger qu'il répondît aux charges qu'il ignore , & qu'on ne permet pas de lui déclarer ; & tout ce que je puis ajouter du mien à cela est de m'assurer , que cette explication qu'il me donne , s'accorde avec tout ce que j'ai vu de lui par moi-même , en y donnant toute mon attention. Voilà ce que j'ai fait : ainsi je m'arrête. Ou faites-moi sentir en quoi je m'abuse , ou montrez-moi comment mon J. J. peut s'accorder avec celui de vos Messieurs , ou convenez enfin que deux êtres si différens ne furent jamais le même homme.

LE FRANÇOIS.

Je vous ai écouté avec une attention dont vous devez être content. Au lieu de vous croiser par mes idées ; je vous ai

suivi dans les vôtres, & si quelquefois je vous ai machinalement interrompu, c'étoit, lorsqu'étant moi-même de votre avis, je voulois avoir votre réponse à des objections souvent rebattues que je craignois d'oublier. Maintenant je vous demande en retour un peu de l'attention que je vous ai donnée. J'éviterai d'être diffus; évitez, si vous pouvez, d'être impatient.

Je commence par vous accorder pleinement votre conséquence, & je conviens franchement que votre J. J. & celui de nos Messieurs ne sauroient être le même homme. L'un, j'en conviens encore, semble avoir été fait à plaisir pour le mettre en opposition avec l'autre. Je vois même entr'eux des incompatibilités qui ne frapperoient peut-être nul autre que moi. L'empire de l'habitude & le goût du travail manuel sont par exemple à mes yeux des choses inaliables avec les noires & fougueuses passions des méchants, & je réponds que jamais un déterminé scélérat ne fera de jolis herbiers en miniature & n'écrira en six ans huit mille pages de musique (12). Ainsi

---

(12) Ayant fait une partie de ce calcul d'avance & fermement par comparaison, j'ai mis tout trop au rabais, & dès

dès la première esquisse nos Messieurs & vous ne pouvez vous accorder. Il y a certainement erreur ou mensonge d'une des deux parts ; le mensonge n'est pas de la vôtre, j'en suis très - sûr ; mais l'erreur y peut être. Qui m'assurera qu'elle n'y est pas en effet ? Vous accusez nos Messieurs d'être prévenus quand ils le décrivent, n'est-ce point vous qui l'êtes quand vous l'honorez ? Votre penchant pour lui rend ce doute très - raisonnable. Il faudroit , pour démêler sûrement la vérité, des observations impartiales , & quelques précautions que vous ayez prises , les vôtres ne le sont pas plus que les leurs. Tout le monde, quoique vous en puissiez dire , n'est pas entré dans le complot. Je connois d'honnêtes gens qui ne haïssent pas J.J. , c'est-à-dire , qui ne professent point pour lui cette bienveillance traîtresse qui selon vous n'est qu'une haine plus meurtrière. Ils estiment ses talens sans aimer ni haïr sa personne, & n'ont pas une grande confiance

---

c'est ce que je découvre bien sensiblement à mesure que j'avance dans mon registre, puisqu'au bout de cinq ans & demi seulement j'ai déjà plus de neuf mille pages bien articulées, & sur lesquelles on ne peut contester.

*Supplément.* Tome V. F f

en toute cette générosité si bruyante qu'on admire dans nos Messieurs. Cependant sur bien des points, ces personnes équitables s'accordent à penser comme le public à son égard. Ce qu'elles ont vu par elles-mêmes, ce qu'elles ont appris les unes des autres, donne une idée peu favorable de ses mœurs, de sa droiture, de sa douceur, de son humanité, de son désintéressement, de toutes les vertus qu'il étaloit avec tant de faste. Il faut lui passer des défauts, même des vices, puisqu'il est homme; mais il en est de trop bas pour pouvoir germer dans un cœur honnête. Je ne cherche point un homme parfait, mais je méprise un homme abject, & ne croirai jamais que les heureux penchans que vous trouvez dans J. J. puissent compatir avec des vices tels que ceux dont il est chargé. Vous voyez que je n'insiste pas sur des faits aussi prouvés qu'il y en ait au monde; mais dont l'omission affectée d'une seule formalité énerve selon vous toutes les preuves. Je ne dis rien des créatures qu'il s'amuse à violer, quoique rien ne soit moins nécessaire; des écus qu'il escroque aux passans dans les tavernes, & qu'il nie

ensuite d'avoir empruntés ; des copies qu'il fait payer deux fois, de celles où il fait de faux comptes, de l'argent qu'il escamote dans les payemens qu'on lui fait, de mille autres imputations pareilles. Je veux que tous ces faits, quoique prouvés, soient sujets à chicane comme les autres ; mais ce qui est généralement vu par tout le monde ne fauroit l'être. Cet homme en qui vous trouvez une modestie, une timidité de vierge est si bien connu pour un satyre plein d'impudence, que dans les maisons même où l'on tâchoit de l'attirer à son arrivée à Paris, on faisoit, dès qu'il paroïsoit, retirer la fille de la maison, pour ne pas l'exposer à la brutalité de ses propos & de ses manieres. Cet homme qui vous paroît si doux, si sociable, fuit tout le monde sans distinction, dédaigne toutes les caresses, rebute routes les avances, & vit seul comme un loup-garou. Il se nourrit de visions, selon vous, & s'extasie avec des chimères : mais s'il méprise & repousse les humains, si son cœur se ferme à leur société, que leur importe celle que vous lui prêtez avec des êtres imaginaires ? Depuis qu'on s'est avisé de

l'éplucher avec plus de soin , on l'a trouvé non - seulement différent de ce qu'on le croyoit , mais contraire à tout ce qu'il prétendoit être. Il se disoit honnête , modeste , on l'a trouvé cynique & débauché ; il se vantoit de bonnes mœurs , & il est pourri de vérole ; il se disoit désintéressé , & il est de la plus basse avidité ; il se disoit humain , compatissant , il repousse durement tout ce qui lui demande assistance ; il se disoit pitoyable & doux , il est cruel & sanguinaire ; il se disoit charitable , & il ne donne rien à personne ; il se disoit liant , facile à subjuguier , & il rejette arrogamment toutes les honnêtetés dont on le comble. Plus on le recherche , plus on en est dédaigné : on a beau prendre en l'accostant , un air béat , un ton patelin , dolent , lamentable , lui écrire des lettres à faire pleurer , lui signifier net qu'on va se tuer à l'instant si l'on n'est admis , il n'est ému de rien , il seroit homme à laisser faire ceux qui seroient assez sots pour cela , & les plaignans qui affluent à sa porte s'en retournent tous sans consolation. Dans une situation pareille à la sienne , se voyant observé de si près , ne devoit-il pas s'at-



tacher à rendre contents de lui tous ceux qui l'abordent , à leur faire perdre à force de douceur & de bonnes manieres , les noires impressions qu'ils ont sur son compte , à substituer dans leurs ames la bienveillance à l'estime qu'il a perdue , & à les forcer au moins à le plaindre , ne pouvant plus l'honorer. Au lieu de cela il concourt par son humeur sauvage & par ses rudes manieres à nourrir, comme à plaisir, la mauvaise opinion qu'ils ont de lui. En le trouvant si dur , si repoussant , si peu traitable , ils reconnoissent aisément l'homme féroce qu'on leur a peint , & ils s'en retournent convaincus par eux - mêmes , qu'on n'a point exagéré son caractere & qu'il est aussi noir que son portrait.

Vous me répéterez sans doute que ce n'est point là l'homme que vous avez vu ; mais c'est l'homme qu'a vu tout le monde excepté vous seul. Vous ne parlez , dites-vous , que d'après vos propres observations. La plupart de ceux que vous démentez , ne parlent non plus que d'après les leurs. Ils ont vu noir où vous voyez blanc ; mais ils sont tous d'accord sur cette couleur noire , la blanche ne frappe nuls

autres yeux que les vôtres ; vous êtes seul contre tous ; la vraisemblance est-elle pour vous ? La raison permet-elle de donner plus de force à votre unique suffrage qu'aux suffrages unanimes de tout le public ? Tout est d'accord sur le compte de cet homme que vous vous obstinez seul à croire innocent , malgré tant de preuves auxquelles vous-même ne trouvez rien à répondre ? Si ces preuves sont autant d'impostures & de sophismes , que faut-il donc penser du genre-humain ? Quoi , toute une génération s'accorde à calomnier un innocent , à le couvrir de fange , à le suffoquer pour ainsi dire , dans le borbier de la dif-  
 famation ? Tandis qu'il ne faut , selon vous , qu'ouvrir les yeux sur lui pour se convaincre de son innocence & de la noir-  
 ceur de ses ennemis ? Prenez garde , Mon-  
 sieur Rousseau ; c'est vous-même qui prou-  
 vez trop. Si J. J. étoit tel que vous l'avez  
 vu , seroit-il possible que vous fussiez le  
 premier & le seul à l'avoir vu sous cet  
 aspect ? Ne reste-t-il donc que vous seul  
 d'homme juste & sensé sur la terre ? S'il  
 en reste un autre qui ne pense pas ici  
 comme vous , toutes vos observations sont

anéanties, & vous restez seul chargé de l'accusation que vous intentez à tout le monde, d'avoir vu ce que vous desiriez de voir, & non ce qui étoit en effet. Répondez à cette seule objection, mais répondez juste, & je me rends sur tout le reste.

R O U S S E A U :

Pour vous rendre ici franchise pour franchise, je commence par vous déclarer que cette seule objection à laquelle vous me sommez de répondre, est à mes yeux un abyme de ténèbres où mon entendement se perd. J. J. lui-même n'y comprend rien non plus que moi. Il s'avoue incapable d'expliquer, d'entendre la conduite publique à son égard. Ce concert avec lequel toute une génération s'empresse d'adopter un plan si exécrationnable, la lui rend incompréhensible. Il n'y voit ni des bons, ni des méchans, ni des hommes : il y voit des êtres dont il n'a nulle idée. Il ne les honore, ni ne les méprise, ni ne les conçoit ; il ne fait pas ce que c'est. Son ame incapable de haine aime mieux se reposer dans cette entière ignorance, que de se livrer par des interprétations cruelles, à des sen-

timens toujours pénibles à celui qui les éprouve, quand ils ont pour objet des êtres qu'il ne peut estimer. J'approuve cette disposition, & je l'adopte, autant que je puis pour m'épargner un sentiment de mépris pour mes contemporains. Mais au fond je me surprends souvent à les juger malgré moi : ma raison fait son office en dépit de ma volonté, & je prends le Ciel à témoin que ce n'est pas ma faute si ce jugement leur est si défavantageux.

Si donc vous faites dépendre votre assentiment au résultat de mes recherches de la solution de votre objection, il y a grande apparence que me laissant dans mon opinion vous resterez dans la vôtre; car j'avoue que cette solution m'est impossible; sans néanmoins que cette impossibilité puisse détruire en moi la persuasion commencée par la marche clandestine & tortueuse de vos Messieurs, & confirmée ensuite par la connoissance immédiate de l'homme. Toutes vos preuves contraires tirées de plus loin se brisent contre cet axiome qui m'entraîne irrésistiblement, que la même chose ne sauroit être & n'être pas, & tout ce que

difent avoir vu vos Messieurs est, de votre propre aveu, entièrement incompatible avec ce que je suis certain d'avoir vu moi-même.

J'en use dans mon jugement sur cet homme comme dans ma croyance en matière de foi. Je cede à la conviction directe sans m'arrêter aux objections que je ne puis résoudre; tant parce que ces objections sont fondées sur des principes moins clairs, moins solides dans mon esprit, que ceux qui operent ma persuasion, que parce qu'en cedant à ces objections je tomberois dans d'autres encore plus invincibles. Je perdrois donc à ce changement la force de l'évidence, sans éviter l'embarras des difficultés. Vous dites que ma raison choisit le sentiment que mon cœur préfere, & je ne m'en défends pas. C'est ce qui arrive dans toute délibération où le jugement n'a pas assez de lumieres pour se décider sans le concours de la volonté. Croyez-vous, qu'en prenant avec tant d'ardeur le parti contraire, vos Messieurs soient déterminés par un motif plus impartial?

Ne cherchant pas à vous surprendre je



vous devois d'abord cette déclaration. A présent jettons un coup-d'œil sur vos difficultés, si ce n'est pour les résoudre, au moins pour y chercher s'il est possible, quelque sorte d'explication.

La principale & qui fait la base de toutes les autres, est celle que vous m'avez ci-devant proposée sur le concours unanime de toute la génération présente à un complot d'impostures & d'iniquité, contre lequel il seroit, ou trop injurieux au genre-humain de supposer qu'aucun mortel ne réclame s'il en voyoit l'injustice, ou, cette injustice étant aussi évidente qu'elle me paroît, trop orgueilleux à moi, trop humiliant pour le sens commun de croire qu'elle n'est apperçue par personne autre.

Faisons pour un moment cette supposition triviale que tous les hommes ont la jaunisse & que vous seul ne l'avez pas. . . . . Je prévient l'interruption que vous me préparez. . . . . Quelle plate comparaison ! qu'est-ce que c'est que cette jaunisse ? . . . Comment tous les hommes l'ont-ils gagnée excepté vous seul ? C'est poser la même question en d'autres termes, mais ce



*n'est pas la résoudre, ce n'est pas même l'éclaircir.* Vouliez-vous dire autre chose en m'interrompant ?

LE FRANÇOIS.

Non ; poursuivez.

ROUSSEAU.

Je réponds donc. Je crois l'éclaircir quoique vous en puissiez dire, lorsque je fais entendre qu'il est, pour ainsi dire, des épidémies d'esprit qui gagnent les hommes de proche en proche comme une espèce de contagion ; parce que l'esprit humain naturellement paresseux aime à s'épargner de la peine en pensant d'après les autres, sur-tout en ce qui flatte ses propres penchans. Cette pente à se laisser entraîner ainsi s'étend encore aux inclinations, aux goûts, aux passions des hommes ; l'engouement général, maladie si commune dans votre nation, n'a point d'autre source, & vous ne m'en dédirez pas quand je vous citerai pour exemple à vous-même. Rappelez-vous l'aveu que vous m'avez fait ci-devant dans la supposition de l'innocence de J. J., que vous ne lui pardonneriez point votre injustice envers lui. Ainsi par la peine que vous

donneroit son souvenir, vous aimeriez mieux l'aggraver que la réparer. Ce sentiment, naturel aux cœurs dévorés d'amour-propre, peut-il l'être au vôtre où regne l'amour de la justice & de la raison? Si vous eussiez réfléchi là-dessus pour chercher en vous-même la cause d'un sentiment si injuste, & qui vous est si étranger, vous auriez bientôt trouvé que vous haïssiez dans J. J. non-seulement le scélérat qu'on vous avoit peint, mais J. J. lui-même, que cette haine excitée d'abord par ses vices, en étoit devenue indépendante, s'étoit attachée à sa personne, & qu'innocent ou coupable, il étoit devenu, sans que vous vous en aperçussiez vous-même, l'objet de votre aversion. Aujourd'hui que vous me prêtez une attention plus impartiale, si je vous rappellois vos raisonnemens dans nos premiers entretiens, vous sentiriez qu'ils n'étoient point en vous l'ouvrage du jugement, mais celui d'une passion fougueuse qui vous dominoit à votre insçu. Voilà, Monsieur, cette cause étrangère qui séduisoit votre cœur si juste, & fascinoit votre jugement si sain dans leur état naturel. Vous trou-

viez une mauvaise face à tout ce qui venoit de cet infortuné, & une bonne à tout ce qui tendoit à le diffamer ; les perfidies, les trahisons, les mensonges perdoient à vos yeux toute leur noirceur lorsqu'il en étoit l'objet, & pourvu que vous n'y trempassiez pas vous-même, vous vous étiez accoutumé à les voir sans horreur dans autrui : mais ce qui n'étoit en vous qu'un égarement passager, est devenu pour le public un délire habituel, un principe constant de conduite, une jaunisse universelle, fruit d'une bile âcre & répandue, qui n'altère pas seulement le sens de la vue, mais corrompt toutes les humeurs, & tue enfin tout-à-fait l'homme moral qui seroit demeuré bien constitué sans elle. Si J. J. n'eût point existé, peut-être la plupart d'entr'eux n'auroient-ils rien à se reprocher. Otez ce seul objet d'une passion qui les transporte, à tout autre égard ils sont honnêtes gens, comme tout le monde.

Cette animosité, plus vive, plus agissante que la simple aversion, me paroît à l'égard de J. J. la disposition générale de toute la génération présente. L'air seul dont

il est regardé passant dans les rues , montré évidemment cette disposition qui se gêne & se contraint quelquefois dans ceux qui le rencontrent , mais qui perce & se laisse appercevoir malgré eux. A l'empressement grossier & badaut de s'arrêter , de se retourner , de le fixer , de le suivre , au chuchotement ricaneur qui dirige sur lui le concours de leurs impudens regards , on les prendroit moins pour d'honnêtes gens qui ont le malheur de rencontrer un monstre effrayant , que pour des tas de bandits tout joyeux de tenir leur proie , & qui se font un amusement digne d'eux d'insulter à son malheur. Voyez - le entrant au spectacle entouré dans l'instant d'une étroite enceinte de bras tendus & de cannes , dans laquelle vous pouvez penser comme il est à son aise ! A quoi sert cette barriere ? S'il veut la forcer résistera - t - elle ? Non sans doute. A quoi sert - elle donc ? Uniquement à se donner l'amusement de le voir enfermé dans cette cage , & à lui bien faire sentir que tous ceux qui l'entourent , se font un plaisir d'être , à son égard , autant d'argouzins & d'archers. Est-ce aussi par bonté qu'on

ne manque pas de cracher sur lui, toutes les fois qu'il passe à portée, & qu'on le peut sans être apperçu de lui ? Envoyer le vin d'honneur au même homme sur qui l'on crache, c'est rendre l'honneur encore plus cruel que l'outrage. Tous les signes de haine, de mépris, de fureur même, qu'on peut tacitement donner à un homme, sans y joindre une insulte ouverte & directe, lui sont prodigués de toutes parts, & tout en l'accablant des plus fades complimens, en affectant pour lui les petits soins mielleux qu'on rend aux jolies femmes, s'il avoit besoin d'une assistance réelle, on le verroit périr avec joie, sans lui donner le moindre secours. Je l'ai vu dans la rue St. Honoré faire presque sous un carrosse une chute très-périlleuse; on court à lui, mais si-tôt qu'on reconnoît J. J. tout se disperse, les passans reprennent leur chemin, les marchands rentrent dans leurs boutiques, & il seroit resté seul dans cet état, si un pauvre mercier rustre & mal instruit, ne l'eût fait asseoir sur son petit banc, & si une servante tout aussi peu philosophe, ne lui eût apporté un verre d'eau. Tel

est en réalité l'intérêt si vif & si tendre dont l'heureux J. J. est l'objet.

Une animosité de cette espèce ne fuit pas, quand elle est forte & durable, la route la plus courte, mais la plus sûre pour s'affouvir. Or cette route étant déjà toute tracée dans le plan de vos Messieurs, le public qu'ils ont mis avec art dans leur confiance, n'a plus eu qu'à suivre cette route, & tous avec le même secret entr'eux, ont concouru de concert à l'exécution de ce plan. C'est - là ce qui s'est fait; mais comment cela s'est-il pu faire? Voilà votre difficulté qui revient toujours. Que cette animosité une fois excitée, ait altéré les facultés de ceux qui s'y sont livrés, au point de leur faire voir la bonté, la générosité, la clémence dans toutes les manœuvres de la plus noire perfidie, rien n'est plus facile à concevoir. Chacun fait trop que les passions violentes, commençant toujours par égarer la raison, peuvent rendre l'homme injuste & méchant dans le fait, & pour ainsi dire, à l'insçu de lui-même, sans avoir cessé d'être juste & bon dans l'ame, ou du moins d'aimer la justice & la vertu.

Mais



Mais cette haine envenimée comment est - on venu à bout de l'allumer? Comment a-t-on pu rendre odieux à ce point, l'homme du monde le moins fait pour la haine, qui n'eut jamais ni intérêt, ni desir de nuire à autrui, qui ne fit, ne voulut, ne rendit jamais de mal à personne, qui sans jalousie, sans concurrence, n'aspirant à rien & marchant toujours seul dans sa route, ne fut en obstacle à nul autre, & qui au lieu des avantages attachés à la célébrité, n'a trouvé dans la sienne qu'outrages, insultes, misere & diffamation. J'entrevois bien dans tout cela la cause secrète qui a mis en fureur les auteurs du complot. La route que J. J. avoit prise étoit trop contraire à la leur, pour qu'ils lui pardonnassent de donner un exemple qu'ils ne vouloient pas suivre, & d'occasionner des comparaisons qu'il ne leur convenoit pas de souffrir. Outre ces causes générales, & celles que vous-même avez assignées, cette haine primitive & radicale de vos Dames & de vos Messieurs, en a d'autres particulieres & relatives à chaque individu qu'il n'est ni convenable de dire, ni facile à croire,

& dont je m'abstiendrai de parler, mais que la force de leurs effets rend trop sensibles pour qu'on puisse douter de leur réalité, & l'on peut juger de la violence de cette même haine par l'art qu'on met à la cacher en l'assouviſſant. Mais plus cette haine individuelle ſe décele, moins on comprend comment on eſt parvenu à y faire participer tout le monde, & ceux même ſur qui nul des motifs qui l'on fait naître ne pouvoit agir. Malgré l'adreſſe des chefs du complot, la paſſion qui les dirigeoit étoit trop viſible pour ne pas mettre à cet égard le public en garde contre tout ce qui venoit de leur part. Comment, écartant des ſoupiçons ſi légitimes, l'ont-ils fait entrer ſi aisé-ment, ſi pleinement dans toutes leurs vues, juſqu'à le rendre auſſi ardent qu'eux-mêmes à les remplir? Voilà ce qui n'eſt pas facile à comprendre & à expliquer.

Leurs marches ſouterraines ſont trop ténébreuſes pour qu'il ſoit poſſible de les y ſuivre. Je crois ſeulement appercevoir, d'eſpace en eſpace, au-deſſus de ces gouffres, quelques ſoupiraux qui peuvent en

indiquer les détours. Vous m'avez décrit vous-même dans notre premier entretien plusieurs de ces manœuvres que vous supposiez légitimes, comme ayant pour objet de démasquer un méchant; destinées au contraire à faire paroître tel, un homme qui n'est rien moins, elles auront également leur effet. Il fera nécessairement haï soit qu'il mérite ou non de l'être, parce qu'on aura pris des mesures certaines pour parvenir à le rendre odieux. Jusques-là ceci se comprend encore; mais ici l'effet va plus loin: il ne s'agit pas seulement de haine, il s'agit d'animosité; il s'agit d'un concours très-actif de tous à l'exécution du projet concerté par un petit nombre, qui seul doit y prendre assez d'intérêt pour agir aussi vivement.

L'idée de la méchanceté est effrayante par elle-même. L'impression naturelle qu'on reçoit d'un méchant dont on n'a pas personnellement à se plaindre, est de le craindre & de le fuir. Content de n'être pas sa victime, personne ne s'avise de vouloir être son bourreau. Un méchant en place, qui peut & veut faire

beaucoup de mal , peut exciter l'animosité par la crainte , & le mal qu'on en redoute peut inspirer des efforts pour le prévenir ; mais l'impuissance jointe à la méchanceté ne peut produire que le mépris & l'éloignement ; un méchant sans pouvoir peut donner de l'horreur , mais point d'animosité. On frémit à sa vue , loin de le poursuivre on le fuit , & rien n'est plus éloigné de l'effet que produit sa rencontre qu'un souris insultant & moqueur. Laisant au ministère public le soin du châtement qu'il mérite , un honnête homme ne s'avilit pas jusqu'à vouloir y concourir. Quand il n'y auroit même dans ce châtement d'autre peine afflictive que l'ignominie & d'être exposé à la risée publique , quel est l'homme d'honneur qui voudroit prêter la main à cette œuvre de justice & attacher le coupable au carcan ? Il est si vrai qu'on n'a point généralement d'animosité contre les malfaiteurs , que si l'on en voit un poursuivi par la justice & près d'être pris , le plus grand nombre , loin de le livrer , le fera sauver s'il peut , son péril faisant oublier qu'il est criminel pour se souvenir qu'il est homme.

Voilà tout ce qu'opere la haine que les bons ont pour les méchans ; c'est une haine de répugnance & d'éloignement, d'horreur même & d'effroi, mais non pas d'animosité. Elle fuit son objet, en détourne les yeux, dédaigne de s'en occuper : mais la haine contre J. J. est active, ardente, infatigable ; loin de fuir son objet, elle le cherche avec empressement pour en faire à son plaisir. Le tissu de ses malheurs, l'œuvre combinée de sa diffamation montre une ligue très-étroite & très-agissante où tout le monde s'empresse d'entrer. Chacun concourt avec la plus vive émulation à le circonvenir, à l'environner de trahisons & de pièges ; à empêcher qu'aucun avis utile ne lui parvienne, à lui ôter tout moyen de justification, toute possibilité de repousser les atteintes qu'on lui porte, de défendre son honneur & sa réputation, à lui cacher tous ses ennemis, tous ses accusateurs, tous leurs complices. On tremble qu'il n'écrive pour sa défense, on s'inquiète de tout ce qu'il dit, de tout ce qu'il fait, de tout ce qu'il peut faire ; chacun paroît agité de l'effroi de voir paroître de

lui quelque apologie. On l'observe ; on l'épie avec le plus grand soin pour tâcher d'éviter ce malheur. On veille exactement à tout ce qui l'entoure , à tout ce qui l'approche , à quiconque lui dit un seul mot. Sa santé , sa vie sont de nouveaux sujets d'inquiétude pour le public : on craint qu'une vieillesse aussi fraîche ne démente l'idée des maux honteux dont on se flattoit de le voir périr ; on craint qu'à la longue les précautions qu'on entasse ne fussent plus pour l'empêcher de parler. Si la voix de l'innocence alloit enfin se faire entendre à travers les huées , quel malheur affreux ne seroit - ce point pour le Corps des Gens de lettres , pour celui des Médecins , pour les Grands , pour les Magistrats , pour tout le monde ? Oui , si forçant ses contemporains à le reconnoître honnête homme , il parvenoit à confondre enfin ses accusateurs , sa pleine justification seroit la désolation publique.

Tout cela prouve invinciblement que la haine dont J. J. est l'objet , n'est point la haine du vice & de la méchanceté , mais celle de l'individu. Méchant ou bon ,



il n'importe ; consacré à la haine publique il ne lui peut plus échapper , & pour peu qu'on connoisse les routes du cœur humain , l'on voit que son innocence reconnue ne serviroit qu'à le rendre plus odieux encore , & à transformer en rage l'animosité dont il est l'objet. On ne lui pardonne pas maintenant de secouer le pesant joug dont chacun voudroit l'accabler , on lui pardonneroit bien moins les torts qu'on se reprocheroit envers lui , & puisque vous - même avez un moment éprouvé un sentiment si injuste , ces gens si pétris d'amour - propre supporteroient - ils sans aigreur l'idée de leur propre bassesse comparée à sa patience & à sa douceur ? Eh soyez certain que si c'étoit en effet un monstre on le fuïroit davantage , mais on le haïroit beaucoup moins.

Quant à moi , pour expliquer de pareilles dispositions je ne puis penser autre chose sinon , qu'on s'est servi pour exciter dans le public cette violente animosité , de motifs semblables à ceux qui l'avoient fait naître dans l'ame des auteurs du complot. Ils avoient vu - ces

homme, adoptant des principes tout contraires aux leurs, ne vouloir, ne suivre ni parti, ni secte, ne dire que ce qui lui sembloit vrai, bon, utile aux hommes, sans consulter en cela son propre avantage ni celui de personne en particulier. Cette marche & la supériorité qu'elle lui donnoit sur eux fut la grande source de leur haine. Ils ne purent lui pardonner de ne pas plier comme eux sa morale à son profit, de tenir si peu à son intérêt & au leur, & de montrer tout franchement l'abus des lettres & la forfanterie du métier d'auteur, sans se soucier de l'application qu'on ne manqueroit pas de lui faire à lui-même des maximes qu'il établissoit, ni de la fureur qu'il alloit inspirer à ceux qui se vantent d'être les arbitres de la renommée, les distributeurs de la gloire & de la réputation des actions des hommes, mais qui ne se vantent pas, que je sache, de faire cette distribution avec justice & désintéressement. Abhorrant la satire autant qu'il aimoit la vérité, on le vit toujours distinguer honorablement les particuliers & les combler de sinceres éloges, lorf-

qu'il avançoit des vérités générales dont ils auroient pu s'offenser. Il faisoit sentir que le mal tenoit à la nature des choses & le bien aux vertus des individus. Il faisoit & pour ses amis & pour les auteurs qu'il jugeoit estimables, les mêmes exceptions qu'il croyoit mériter, & l'on sent en lisant ses ouvrages, le plaisir que prenoit son cœur à ces honorables exceptions. Mais ceux qui s'en sentoient moins dignes qu'il ne les avoit crus, & dont la conscience repoussoit en secret ces éloges, s'en irritant à mesure qu'ils les méritoient moins, ne lui pardonnerent jamais d'avoir si bien démêlé les abus d'un métier qu'ils tâchoient de faire admirer au vulgaire, ni d'avoir par sa conduite déprisé tacitement, quoiqu'involontairement la leur. La haine envenimée que ces réflexions firent naître dans leurs cœurs, leur suggéra le moyen d'en exciter une semblable dans les cœurs des autres hommes.

Ils commencèrent par dénaturer tous ses principes, par travestir un républicain sévère en un brouillon féditieux, son amour pour la liberté légale en une li-

cence effrénée, & son respect pour les loix en averfion pour les Princes. Ils l'accuferent de vouloir renverfer en tout l'ordre de la fociété parce qu'il s'indignoit, qu'ofant confacrer fous ce nom les plus funeftes défordres, on insultât aux miferes du genre-humain en donnant les plus criminels abus pour les loix dont ils font la ruine. Sa colere contre les brigandages publics, fa haine contre les puiffans fripons qui les foutiennent, fon intrépide audace à dire des vérités dures à tous les états, furent autant de moyens employés à les irriter tous contre lui. Pour le rendre odieux à ceux qui les rempliffent, on l'accufa de les méprifer personnellement. Les reproches durs mais généraux qu'il faisoit à tous furent tournés en autant de fatires particulieres dont on fit avec art les plus malignes applications.

Rien n'infpire tant de courage que le témoignage d'un cœur droit, qui tire de la pureté de fes intentions, l'audace de prononcer hautement & fans crainte, des jugemens dictés par le feul amour de la juftice & de la vérité : mais rien

n'expose en même tems à tant de dangers & de risques de la part d'ennemis adroits, que cette même audace, qui précipite un homme ardent dans tous les pièges qu'ils lui tendent, & le livrant à une impétuosité sans regle, lui fait faire contre la prudence mille fautes où ne tomba qu'une ame franche & généreuse, mais qu'ils savent transformer en autant de crimes affreux. Les hommes vulgaires, incapables de sentimens élevés & nobles, n'en supposent jamais que d'intéressés dans ceux qui se passionnent, & ne pouvant croire que l'amour de la justice & du bien public puisse exciter un pareil zele, ils leur controuvent toujours des motifs personnels, semblables à ceux qu'ils cachent eux-mêmes sous des noms pompeux, & sans lesquels on ne les verroit jamais s'échauffer sur rien.

La chose qui se pardonne le moins, est un mépris mérité. Celui que J. J. avoit marqué pour tout cet ordre social prétendu, qui couvre en effet les plus cruels défords, tomboit bien plus sur la constitution des différens états que sur les sujets qui les remplissent, & qui, par

cette constitution même, font nécessités à être ce qu'ils font. Il avoit toujours fait une distinction très-judicieuse entre les personnes & les conditions, estimant souvent les premières quoique livrées à l'esprit de leur état, lorsque le naturel reprenoit de tems à autre quelque ascendant sur leur intérêt, comme il arrive assez fréquemment à ceux qui font bien nés. L'art de vos Messieurs fut de présenter les choses sous un tout autre point de vue, & de montrer en lui comme haine des hommes, celle que pour l'amour d'eux, il porte aux maux qu'ils se font. Il paroît qu'ils ne s'en font pas tenus à ces imputations générales, mais qu'ils lui prêtant des discours, des écrits, des œuvres conformes à leurs vues, ils n'ont épargné ni fictions, ni mensonges pour irriter contre lui l'amour-propre, & dans tous les états, & chez tous les individus.

J. J. a même une opinion qui, si elle est juste, peut aider à expliquer cette animosité générale. Il est persuadé que dans les écrits qu'on fait passer sous son nom, l'on a pris un soin particulier de



lui faire insulter brutalement tous les états de la société , & de changer en odieuses personnalités les reproches francs & forts qu'il leur fait quelquefois. Ce soupçon lui est venu ( 13. ) sur ce que dans plusieurs lettres , anonymes & autres , on lui rappelle des choses , comme étant de ses écrits , qu'il n'a jamais songé à y mettre. Dans l'une , il a , dit-on , mis *fort plaisamment en question si les marins étoient des hommes ?* Dans une autre , un officier lui avoue modestement que , selon l'expression de lui J. J. , lui militaire *rade de bonne foi comme la plupart de ses camarades.* Tous les jours il reçoit ainsi des citations de passages qu'on lui attribue faussement , avec la plus grande confiance , & qui sont toujours outrageans pour quelqu'un. Il apprit il y a peu de tems qu'un homme de lettres de sa plus ancienne connoissance , & pour lequel il avoit conservé de l'estime , ayant trop marqué peut-être un reste d'affection pour

---

( 13 ) C'est ce qu'il m'est impossible de vérifier . parce que ces Messieurs ne laissent parvenir jusqu'à moi aucun exemplaire des écrits qu'ils fabriquent ou font fabriquer sous mon nom.

lui, on l'en guérit en lui persuadant que J. J. travailloit à une critique amere de ses écrits.

Tels sont à-peu-près les ressorts qu'on a pu mettre en jeu pour allumer & fomentier cette animosité si vive & si générale dont il est l'objet, & qui, s'attachant particulièrement à sa diffamation, couvre d'un faux intérêt pour sa personne, le soin de l'avilir encore par cet air de faveur & de commisération. Pour moi je n'imagine que ce moyen d'expliquer les différens degrés de la haine qu'on lui porte, à proportion que ceux qui s'y livrent, sont plus dans le cas de s'appliquer les reproches qu'il fait à son siecle & à ses contemporains. Les fripons publics, les intrigans, les ambitieux dont il dévoile les manoeuvres, les passionnés destructeurs de toute religion, de toute conscience, de toute liberté, de toute morale, atteints plus au vif par ses censures, doivent le haïr & le haïssent en effet encore plus que ne font les honnêtes gens trompés. En l'entendant seulement nommer, les premiers ont peine à se contenir, & la modération qu'ils

tâchent d'affecter, se dément bien vite, s'ils n'ont pas besoin de masque pour assouvir leur passion. Si la haine de l'homme n'étoit que celle du vice, la proportion se renverferoit, la haine des gens de bien seroit plus marquée, les méchans seroient plus indifférens. L'observation contraire est générale, frappante, incontestable, & pourroit fournir bien des conséquences: contentons-nous ici de la confirmation que j'en tire, de la justesse de mon explication.

Cette aversion une fois inspirée, s'étend, se communique de proche en proche, dans les familles, dans les sociétés, & devient en quelque sorte un sentiment inné qui s'affermi dans les enfans par l'éducation, & dans les jeunes gens par l'opinion publique. C'est encore une remarque à faire, qu'excepté la confédération secrète de vos Dames & de vos Messieurs, ce qui reste de la génération dans laquelle il a vécu, n'a pas pour lui une haine aussi envenimée que celle qui se propage dans la génération qui suit. Toute la jeunesse est nourrie dans ce sentiment par un soin particulier de vos

Messieurs dont les plus adroits se sont chargés de ce département. C'est d'eux que tous les apprentifs philosophes prennent l'attache, c'est de leurs mains que sont placés les gouverneurs des enfans, les secrétaires des peres, les confidens des meres; rien dans l'intérieur des familles ne se fait que par leur direction, sans qu'ils paroissent se mêler de rien; ils ont trouvé l'art de faire circuler leur doctrine & leur animosité dans les séminaires, dans les colleges, & toute la génération naissante leur est dévouée dès le berceau. Grands imitateurs de la marche des Jésuites ils furent leurs plus ardens ennemis, sans doute par jalousie de métier, & maintenant, gouvernant les esprits avec le même empire, avec la même dextérité que les autres gouvernoient les consciences, plus fins qu'eux en ce qu'ils savent mieux se cacher en agissant, & substituant peu-à-peu l'intolérance philosophique à l'autre, ils deviennent, sans qu'on s'en apperçoive, aussi dangereux que leurs prédécesseurs. C'est par eux que cette génération nouvelle qui doit certainement à J. J. d'être moins tourmentée

mentée dans son enfance , plus saine & mieux constituée dans tous les âges , loin de lui en favoir gré , est nourrie dans les plus odieux préjugés & dans les plus cruels sentimens à son égard. Le venin d'animosité qu'elle a sucé presque avec le lait , lui fait chercher à l'avilir & le déprimer avec plus de zele encore que ceux mêmes qui l'ont élevée dans ces dispositions haineuses. Voyez dans les rues & aux promenades l'infortuné J. J. entouré de gens qui , moins par curiosité que par dérision , puisque la plupart l'ont déjà vu cent fois , se détournent , s'arrêtent pour le fixer d'un œil qui n'a rien assurément de l'urbanité françoise : vous trouverez toujours que les plus insultans , les plus moqueurs , les plus acharnés sont de jeunes gens qui , d'un air ironiquement poli , s'amuse à lui donner tous les signes d'outrage & de haine qui peuvent l'affliger , sans les compromettre.

Tout cela eût été moins facile à faire dans tout autre siecle. Mais celui-ci est particulièrement un siecle haineux & malveillant par caractère ( 14 ). Cet esprit

( 14 ) Fréron vient de mourir. On demandoit qui seroit  
*Supplément.* Tome V. H h

cruel & méchant se fait sentir dans toutes les sociétés, dans toutes les affaires publiques, il suffit seul pour mettre à la mode, & faire briller dans le monde ceux qui se distinguent par-là. L'orgueilleux despotisme de la philosophie moderne a porté l'égoïsme de l'amour-propre à son dernier terme. Le goût qu'a pris toute la jeunesse pour une doctrine si commode, la lui a fait adopter avec fureur & prêcher avec la plus vive intolérance. Ils se sont accoutumés à porter dans la société ce même ton de maître sur lequel ils prononcent les oracles de leur secte, & à traiter avec un mépris apparent, qui n'est qu'une haine plus insolente, tout ce qui ose hésiter à se soumettre à leurs décisions. Ce goût de domination n'a pu manquer d'animer toutes les passions irascibles qui tiennent à l'amour-propre. Le même fiel qui coule avec l'encre dans les écrits des maîtres, abreuve les cœurs des disciples. Devenus esclaves pour être tyrans, ils ont fini par pres-

---

son épitaphe. *Le premier qui crachera sur sa tombe*, répondit à l'instant M. M\*\*\*. Quand on ne m'auroit pas nommé l'auteur de ce mot, j'aurois deviné qu'il parloit d'une *bonne* philosophe, & qu'il étoit de ce siècle-ci.



crire en leur propre nom les loix que ceux-là leur avoient dictées , & à voir dans toute résistance la plus coupable rebellion. Une génération de despotes ne peut être ni fort douce ni fort paisible , & une doctrine si hautaine , qui d'ailleurs n'admet ni vice ni vertu dans le cœur de l'homme , n'est pas propre à contenir par une morale indulgente pour les autres , & réprimante pour soi , l'orgueil de ses sectateurs. De-là les inclinations haineuses qui distinguent cette génération. Il n'y a plus ni modération dans les ames , ni vérité dans les attachemens. Chacun hait tout ce qui n'est pas lui plutôt qu'il ne s'aime lui-même. On s'occupe trop d'autrui pour favoir s'occuper de soi ; on ne fait plus que haïr , & l'on ne tient point à son propre parti par attachement , encore moins par estime , mais uniquement par haine du parti contraire. Voilà les dispositions générales dans lesquelles vos Messieurs ont trouvé ou mis leurs contemporains , & qu'ils n'ont eu qu'à tourner ensuite contre J. J. ( 15 ) qui , tout aussi

---

( 15 ) Dans cette génération nourrie de philosophie & de fiel , rien n'est si facile aux intrigans que de faire tomber

peu propre à recevoir la loi qu'à la faire ; ne pouvoit par cela seul manquer dans ce nouveau systême, d'être l'objet de la haine des chefs & du dépit des disciples : la foule empesée à suivre une route qui l'égare, ni voit pas avec plaisir ceux qui, prenant une route contraire, semblent par-là lui reprocher son erreur (16).

Qui connoîtroit bien toutes les causes concourantes, tous les différens ressorts mis en œuvre pour exciter dans tous les états cet engoïement haineux, feroit moins surpris de le voir de proche en proche devenir une contagion générale. Quand une fois le branlé est donné, chacun suivant le torrent, en augmente l'impulsion. Comment se défier de son sentiment, quand on le voit être celui de

---

sur qui il leur plaît cet appétit général de haïr. Leurs succès prodigieux en ce point, prouvent encore moins leurs talens que la disposition du public, dont les apparens témoignages d'estime & d'attachement pour les uns, ne font en effet que des actes de haine pour d'autres.

(16) J'aurois dû peut-être insister ici sur la ruse favorite de mes persécuteurs, qui est de satisfaire à mes dépens, leurs passions haineuses, de faire le mal par leurs satellites & de faire en sorte qu'il me soit imputé. C'est ainsi qu'ils m'ont successivement attribué le *systême de la nature*, la *philosophie de la nature*, la note du roman de Madama d'Ormoï, &c, &c.

tout le monde , comment douter que l'objet d'une haine auffi univerfelle foit réellement un homme odieux? Alors plus les chofes qu'on lui attribue font abfurdes & incroyables , plus on eft prêt à les admettre. Tout fait qui le rend odieux ou ridicule eft par cela feul affez prouvé. S'il s'agiffoit d'une bonne action qu'il eût faite , nul n'en croiroit à fes propres yeux , ou bientôt une interprétation fubite la changeroit du blanc au noir. Les méchans ne croyent ni à la vertu ni même à la bonté ; il faut être déjà bon foi-même pour croire d'autres hommes meilleurs que foi , & il eft prefque impoffible qu'un homme réellement bon , demeure ou foit reconnu tel dans une génération méchante.

Les cœurs ainfi difposés , tout le refte devint facile. Dès-lors vos Messieurs auroient pu fans aucun détour , perfécuter ouvertement J. J. avec l'approbation publique , mais ils n'auroient affouvi qu'à demi leur vengeance , & fe compromettre vis-à-vis de lui , étoit rifquer d'être découverts. Le fyftême qu'ils ont adopté , remplit mieux toutes leurs vues & pré-

vient tous les inconvéniens. Le chef-d'œuvre de leur art a été de transformer en ménagemens pour leur victime, les précautions qu'ils ont prises pour leur sûreté. Un vernis d'humanité couvrant la noirceur du complot, acheva de séduire le public, & chacun s'empressa de concourir à cette bonne œuvre ; il est si doux d'affouvir faiblement une passion, & de joindre au venin de l'animosité le mérite de la vertu ! Chacun se glorifiant en lui-même de trahir un infortuné, se disoit avec complaisance ; « ah que je suis » généreux ! C'est pour son bien que je » le diffame, c'est pour le protéger que » je l'avilis ; & l'ingrat loin de sentir mon » bienfait s'en offense ! mais cela ne m'em- » pêchera pas d'aller mon train & de le » servir de la sorte en dépit de lui ». Voilà comment sous le prétexte de pourvoir à sa sûreté, tous en s'admirant eux-mêmes, se font contre lui les satellites de vos Messieurs, &, comme écrivoit J. J. à M\*\*. *sont si fiers d'être des traîtres.* Concevez-vous qu'avec une pareille disposition d'esprit, on puisse être équitable & voir les choses comme elles sont ? On

verroit Socrate, Aristide, on verroit un Ange, on verroit Dieu même avec des yeux ainsi fascinés, qu'on croiroit toujours voir un monstre infernal.

Mais quelque facile que soit cette pente ; il est toujours bien étonnant, dites-vous, qu'elle soit universelle, que tous la suivent sans exception, que pas un seul n'y résiste & ne proteste, que la même passion entraîne en aveugle une génération toute entière, & que le consentement soit unanime dans un tel renversement du droit de la nature & des gens.

Je conviens que le fait est très-extraordinaire, mais en le supposant très-certain, je le trouverois bien plus extraordinaire encore, s'il avoit la vertu pour principe : car il faudroit que toute la génération présente se fût élevée par cette unique vertu, à une sublimité qu'elle ne montre assurément en nulle autre chose, & que parmi tant d'ennemis qu'a J. J., il ne s'en trouvât pas un seul qui eût la maligne franchise de gêner la merveilleuse œuvre de tous les autres. Dans mon explication, un petit nombre de gens adroits, puissans, intrigans, concertés de longue

main , abusant les uns par de fausses apparences , & animant les autres par des passions auxquelles ils n'ont déjà que trop de pente , fait tout concourir contre un innocent qu'on a pris soin de charger de crimes , en lui ôtant tout moyen de s'en laver. Dans l'autre explication , il faut que de toutes les générations la plus haineuse se transforme tout-d'un-coup toute entière , & sans aucune exception , en autant d'Anges célestes en faveur du dernier des scélérats qu'on s'obstine à protéger & à laisser libre , malgré les attentats & les crimes qu'il continue de commettre tout à son aise , sans que personne au monde ose , tant on craint de lui déplaire , songer à l'en empêcher , ni même à les lui reprocher. Laquelle de ces deux suppositions vous paroît la plus raisonnable & la plus admissible ?

Au reste , cette objection tirée du concours unanime de tout le monde à l'exécution d'un complot abominable , a peut-être plus d'apparence que de réalité. Premièrement l'art des moteurs de toute la trame a été de ne la pas dévoiler également à tous les yeux. Ils en ont gardé



le principal secret entre un petit nombre de conjurés ; ils n'ont laissé voir au reste des hommes que ce qu'il falloit pour les y faire concourir. Chacun n'a vu l'objet que par le côté qui pouvoit l'émouvoir, & n'a été initié dans le complot qu'autant que l'exigeoit la partie de l'exécution qui lui étoit confiée. Il n'y a peut-être pas dix personnes qui sachent à quoi tient le fond de la trame, & de ces dix, il n'y en a peut-être pas trois qui connoissent assez leur victime, pour être sûrs qu'ils noircissent un innocent. Le secret du premier complot est concentré entre deux hommes qui n'iront pas le révéler. Tout le reste des complices, plus ou moins coupables, se fait illusion sur des manœuvres qui, selon eux, tendent moins à persécuter l'innocence qu'à s'assurer d'un méchant. On a pris chacun par son caractère particulier, par sa passion favorite. S'il étoit possible que cette multitude de coopérateurs se rassemblât & s'éclairât par des confidences réciproques, ils seroient frappés eux-mêmes des contradictions absurdes qu'ils trouveroient dans les faits qu'on a prouvés à chacun d'eux, & des

motifs non-seulement différens, mais souvent contraires, par lesquels on les a fait concourir tous à l'œuvre commune, sans qu'aucun d'eux en vît le vrai but. J. J. lui-même fait bien distinguer d'avec la canaille à laquelle il a été livré à Motiers, à Trye, à Monquin, des personnes d'un vrai mérite, qui, trompées plutôt que séduites, &, sans être exemptes de blâme, à plaindre dans leur erreur, n'ont pas laissé, malgré l'opinion qu'elles avoient de lui, de le rechercher avec le même empressement que les autres, quoique dans de moins cruelles intentions. Les trois quarts, peut-être, de ceux qu'on a fait entrer dans le complot, n'y restent que parce qu'ils n'en ont pas vu toute la noirceur. Il y a même plus de bassesse que de malice dans les indignités dont le grand nombre l'accable, & l'on voit à leur air, à leur ton, dans leurs manières, qu'ils l'ont bien moins en horreur comme objet de haine, qu'en dérision comme infortuné.

De plus; quoique personne ne combatté ouvertement l'opinion générale, ce qui seroit se compromettre à pure perte,

pensez-vous que tout le monde y acquiesce réellement ? Combien de particuliers , peut-être , voyant tant de manœuvres & de mines souterraines , s'en indignent , refusent d'y concourir , & gémissent en secret sur l'innocence opprimée ! Combien d'autres ne sachant à quoi s'en tenir sur le compte d'un homme enlacé dans tant de pièges , refusent de le juger sans l'avoir entendu , & jugeant seulement ses adroits persécuteurs , pensent que des gens à qui la ruse , la fausseté , la trahison coûtent si peu , pourroient bien n'être pas plus scrupuleux sur l'imposture. Suspendus entre la force des preuves qu'on leur allégué , & celles de la malignité des accusateurs , ils ne peuvent accorder tant de zèle pour la vérité avec tant d'aversifion pour la justice , ni tant de générosité pour celui qu'ils accusent , avec tant d'art à gauchir devant lui & se soustraire à ses défenses. On peut s'abstenir de l'iniquité , sans avoir le courage de la combattre. On peut refuser d'être complice d'une trahifion , sans oser démasquer les traîtres. Un homme juste , mais foible , se retire alors de la foule , reste dans son coin , & n'o-

fant s'exposer , plaint tout bas l'opprimé , craint l'oppreſſeur , & ſe tait. Qui peut ſavoir combien d'honnêtes gens ſont dans ce cas ? ils ne ſe font ni voir , ni ſentir : ils laiffent le champ libre à vos Meſſieurs juſqu'à ce que le moment de parler ſans danger arrive. Fondé ſur l'opinion que j'eus toujours de la droiture naturelle du cœur humain , je crois que cela doit être. Sur quel fondement raifonnable peut-on ſoutenir que cela n'eſt pas ? Voilà, Monsieur, tout ce que je puis répondre à l'unique objection à laquelle vous vous réduifez , & qu'au reſte je ne m'e charge pas de réſoudre à votre gré , ni même au mien , quoiqu'elle ne puiſſe ébranler la perſuaſion directe qu'ont produit en moi mes recherches.

Je vous ai vu prêt à m'interrompre , & j'ai compris que c'étoit pour me reprocher le ſoin ſuperflu de vous établir un fait dont vous convenez ſi bien vous-même , que vous le tournez en objection contre moi , ſavoir qu'il n'eſt pas vrai que tout le monde ſoit entré dans le complot. Mais remarquez qu'en paroiffant nous accorder ſur ce point , nous ſommes

néanmoins de sentimens tout contraires, en ce que, selon vous, ceux qui ne font pas du complot pensent sur J. J. tout comme ceux qui en font, & que, selon moi, ils doivent penser tout autrement. Ainsi votre exception que je n'admets pas, & la mienne que vous n'admettez pas non plus, tombant sur des personnes différentes, s'excluent mutuellement ou du moins ne s'accordent pas. Je viens de vous dire sur quoi je fonde la mienne; examinons la vôtre à présent.

D'honnêtes gens, que vous dites ne pas entrer dans le complot & ne pas haïr J. J., voyent cependant en lui tout ce que disent y voir ses plus mortels ennemis; comme s'il en avoit qui convinssent de l'être & ne se vantassent pas de l'aimer! En me faisant cette objection, vous ne vous êtes pas rappelé celle-ci qui la prévient & la détruit. S'il y a complot, tout par son effet devient facile à prouver à ceux mêmes qui ne font pas du complot, & quand ils croyent voir par leurs yeux, ils voyent, sans s'en douter, par les yeux d'autrui.

Si ces personnes dont vous parlez ne

font pas de mauvaife foi ; du moins elles font certainement prévenues comme tout le public , & doivent par cela feul voir & juger comme lui. Et comment vos Mef- fieurs ayant une fois la facilité de faire tout croire , auroient-ils négligé de porter cet avantage auffi loin qu'il pouvoit aller ? Ceux qui dans cette perfuafion générale ont écarté la plus fûre épreuve pour diftinguer le vrai du faux , ont beau n'être pas à vos yeux du complot , par cela feul ils en font aux miens ; & moi qui fens dans ma confcience , qu'où ils croyent voir la certitude & la vérité , il n'y a qu'erreur , menfonge , impofture , puis-je douter qu'il n'y ait de leur faute dans leur perfuafion , & que s'ils avoient aimé fincèrement la vérité , ils ne l'euffent bientôt démêlée à travers les artifices des fourbes qui les ont abusés. Mais ceux qui ont d'avance irrévocablement jugé l'objet de leur haine , & qui n'en veulent pas démordre , ne voyant en lui que ce qu'ils y veulent voir , tordent & détournent tout au gré de leur paffion , & à force de subtilités , donnent aux chofes les plus contraires à leurs idées , l'interprétation qui



les y peut ramener. Les personnes que vous croyez impartiales ont-elles pris les précautions nécessaires pour surmonter ces illusions ?

LE FRANÇOIS.

Mais, M. Rousseau, y pensez-vous, & qu'exigez-vous là du public ? Avez-vous pu croire qu'il examineroit la chose aussi scrupuleusement que vous ?

ROUSSEAU.

Il en eût été dispensé sans doute, s'il se fût abstenu d'une décision si cruelle. Mais en prononçant souverainement sur l'honneur & sur la destinée d'un homme, il n'a pu sans crime négliger aucun des moyens essentiels & possibles de s'assurer qu'il prononçoit justement.

Vous méprisez, dites-vous, un homme abject, & ne croirez jamais que les heureux penchans que j'ai cru voir dans J. J. puissent compatir avec des vices aussi bas que ceux dont il est accusé. Je pense exactement comme vous sur cet article ; mais je suis aussi certain que d'aucune vérité qui me soit connue, que cette abjection que vous lui reprochez est de tous les vices le plus éloigné de son naturel,

Bien plus près de l'extrémité contraire , il a trop de hauteur dans l'ame pour pouvoir tendre à l'abjection. J. J. est foible fans doute & peu capable de vaincre ses passions ! Mais il ne peut avoir que les passions relatives à son caractère , & des tentations basses ne sauroient approcher de son cœur. La source de toutes ses consolations est dans l'estime de lui-même. Il seroit le plus vertueux des hommes , si sa force répondoit à sa volonté. Mais avec toute sa foiblesse il ne peut être un homme vil , parce qu'il n'y a pas dans son ame un penchant ignoble auquel il fût honteux de céder. Le seul qui l'eût pu mener au mal est la mauvaise honte , contre laquelle il a lutté toute sa vie avec des efforts aussi grands qu'inutiles , parce qu'elle tient à son humeur timide qui présente un obstacle invincible aux ardens desirs de son cœur , & le force à leur donner le change en mille façons souvent blâmables. Voilà l'unique source de tout le mal qu'il a pu faire ; mais dont rien ne peut sortir de semblable aux indignités dont vous l'accusez. Eh ! comment ne voyez-vous pas combien vos Messieurs eux-mêmes  
sont

font éloignés de ce mépris qu'ils veulent vous inspirer pour lui ? Comment ne voyez-vous pas que ce mépris qu'ils affectent n'est point réel, qu'il n'est que le voile bien transparent d'une estime qui les déchire & d'une rage qu'ils cachent très-mal ? La preuve en est manifeste. On ne s'inquiète point ainsi des gens qu'on méprise. On en détourne les yeux, on les laisse pour ce qu'ils font ; on fait à leur égard, non pas ce que font vos Messieurs à l'égard de J. J., mais ce que lui-même fait au leur. Il n'est pas étonnant qu'après l'avoir chargé de pierres, ils le couvrent aussi de boue : tous ces procédés sont très-concordans de leur part ; mais ceux qu'ils lui imputent ne le sont gueres de la sienne, & ces indignités auxquelles vous revenez, sont-elles mieux prouvées que les crimes sur lesquels vous n'insistez plus ? Non, Monsieur, après nos discussions précédentes, je ne vois plus de milieu possible entre tout admettre & tout rejeter.

Des témoignages que vous supposez impartiaux, les uns portent sur des faits absurdes & faux, mais rendus croyables à

force de prévention : tels que le viol , la brutalité , la débauche , la cynique impudence , les basses friponneries : les autres sur des faits vrais , mais faussement interprétés ; tels que sa dureté , son dédain , son humeur colere & repoussante , l'obstination de fermer sa porte aux nouveaux visages , sur-tout aux quidams cajoleurs & pleureux , & aux arrogans mal-appris.

Comme je ne défendrai jamais J. J. accusé d'assassinat & d'empoisonnement , je n'entends pas non plus le justifier d'être un violateur de filles , un monstre de débauche , un petit filou. Si vous pouvez adopter sérieusement de pareilles opinions sur son compte , je ne puis que le plaindre , & vous plaindre aussi , vous qui caressez des idées dont vous rougiriez comme ami de la justice , en y regardant de plus près , & faisant ce que j'ai fait. Lui débauché , brutal , impudent , cynique auprès du sexe ! Eh ! j'ai grand'peur que ce ne soit l'excès contraire qui l'a perdu , & que s'il eût été ce que vous dites , il ne fût aujourd'hui bien moins malheureux. Il est bien aisé de faire à son arrivée , retirer les filles de la maison ;

mais qu'est-ce que cela prouve, sinon la maligne disposition des parens envers lui ?

A-t-on l'exemple de quelque fait qui ait rendu nécessaire une précaution si bizarre & si affectée ? & qu'en dût-il penser à son arrivée à Paris, lui qui venoit de vivre à Lyon très-familièrement dans une maison très-estimable, où la mere & trois filles charmantes, toutes trois dans la fleur de l'âge & de la beauté, l'accabloient à l'envi d'amitiés & de caresses ? Est-ce en abusant de cette familiarité près de ces jeunes personnes, est-ce par des manieres ou des propos libres avec elles qu'il mérita l'indigne & nouvel accueil qui l'attendoit à Paris en les quittant ; & même encore aujourd'hui, des meres très-sages craignent-elles de mener leurs filles chez ce terrible satyre, devant lequel ces autres-là n'osent laisser un moment les leurs, chez elles & en leur présence ? En vérité, que des farces aussi grossieres puissent abuser un moment les gens sensés, il faut en être témoin pour le croire.

Supposons un moment qu'on eût osé publier tout cela dix ans plutôt & lorsque l'estime des honnêtes gens qu'il eut

toujours dès sa jeunesse , étoit montée au plus haut degré : ces opinions , quoique soutenues des mêmes preuves , auroient-elles acquis le même crédit chez ceux qui maintenant s'empressent de les adopter ? Non , sans doute ; ils les auroient rejetées avec indignation. Ils auroient tous dit ; « quand un homme est parvenu jus- » qu'à cet âge avec l'estime publique , » quand sans patrie , sans fortune & sans » asyle , dans une situation gênée , & for- » cé , pour subsister , de recourir sans cesse » aux expédiens , on n'en a jamais em- » ployés que d'honorables , & qu'on » s'est fait toujours considérer & bien » vouloir dans sa détresse , on ne com- » mence pas après l'âge mûr , & quand » tous les yeux sont ouverts sur nous , » à se dévoyer de la droite route pour » s'enfoncer dans les sentiers bourbeux » du vice , on n'associe point la bassesse » des plus vils fripons avec le courage » & l'élévation des ames fieres , ni l'amour » de la gloire aux manœuvres des filoux ; » & si quarante ans d'honneur permet- » toient à quelqu'un de se démentir si » tard à ce point , il perdrait bientôt



» cette vigueur de sentiment , ce ressort ,  
 » cette franchise intrépide qu'on n'a point  
 » avec des passions basses , & qui jamais  
 » ne survit à l'honneur. Un fripon peut  
 » être lâche , un méchant peut être arro-  
 » gant ; mais la douceur de l'innocence  
 » & la fierté de la vertu ne peuvent s'unir  
 » que dans une belle ame ».

Voilà ce qu'ils auroient tous dit ou  
 pensé , & ils auroient certainement refusé  
 de le croire atteint de vices aussi bas , à  
 moins qu'il n'en eût été convaincu sous  
 leurs yeux. Ils auroient du moins voulu  
 l'étudier eux-mêmes avant de le juger si  
 décidément & si cruellement. Ils auroient  
 fait ce que j'ai fait , & avec l'impartialité  
 que vous leur supposez , ils auroient tiré  
 de leurs recherches la même conclusion  
 que je tire des miennes. Ils n'ont rien  
 fait de tout cela ; les preuves les plus té-  
 nébreuses , les témoignages les plus sus-  
 pects leur ont suffi pour se décider en mal  
 sans autre vérification , & ils ont soigneu-  
 sement évité tout éclaircissement qui pou-  
 voit leur montrer leur erreur. Donc quoi-  
 que vous en puissiez dire , ils sont du com-  
 plot ; car ce que j'appelle en être n'est

pas seulement être dans le secret de vos Messieurs, je présume que peu de gens y sont admis; mais c'est adopter leur inique principe : c'est se faire, comme eux, une loi de dire à tout le monde & de cacher au seul accusé le mal qu'on pense ou qu'on feint de penser de lui, & les raisons sur lesquelles on fonde ce jugement, afin de le mettre hors d'état d'y répondre, & de faire entendre les siennes : car si-tôt qu'on s'est laissé persuader qu'il faut le juger, non-seulement sans l'entendre, mais sans en être entendu, tout le reste est forcé, & il n'est pas possible qu'on résiste à tant de témoignages si bien arrangés & mis à l'abri de l'inquiétante épreuve des réponses de l'accusé. Comme tout le succès de la trame dépendoit de cette importante précaution, son auteur aura mis toute la sagacité de son esprit à donner à cette injustice le tour le plus spécieux, & à la couvrir même d'un vernis de bénéfice & de générosité qui n'eût ébloui nul esprit impartial, mais qu'on s'est empressé d'admirer à l'égard d'un homme qu'on n'estimoit que par force, & dont les singularités n'étoient vues de bon œil par qui que ce fût.

Tout tient à la première accusation qui l'a fait déchoir tout d'un coup du titre d'honnête homme qu'il avoit porté jusqu'alors , pour y substituer celui du plus affreux scélérat. Quiconque a l'âme saine & croit vraiment à la probité , ne se départ pas aisément de l'estime fondée qu'il a conçue pour un homme de bien. Je verrois commettre un crime , s'il étoit possible , ou faire une action basse à Milord Maréchal ( 17 ) que je n'en croirois pas à mes yeux. Quand j'ai cru de J. J. tout ce que vous m'avez prouvé , c'étoit en le supposant convaincu. Changer à ce point , sur le compte d'un homme estimé durant toute sa vie , n'est pas une chose facile. Mais aussi ce premier pas fait , tout le reste va de lui-même. De crime en crime , un homme coupable d'un seul devient , comme vous l'avez dit , capable de tous. Rien n'est moins surprenant que le passage de la méchanceté à l'abjection , & ce n'est pas la

---

( 17 ) Il est vrai que Milord Maréchal est d'une illustre naissance , & J. J. un homme du peuple ; mais il faut penser que Rousseau qui parle ici , n'a pas en général une opinion bien sublime de la haute vertu des gens de qualité , & que l'histoire de J. J. ne doit pas naturellement agrandir cette opinion.

peine de mesurer si soigneusement l'intervalle qui peut quelquefois séparer un scélérat d'un fripon. On peut donc avilir tout à son aise l'homme qu'on a commencé par noircir. Quand on croit qu'il n'y a dans lui que du mal , on n'y voit plus que cela, ses actions bonnes ou indifférentes, changent bientôt d'apparence avec beaucoup de préjugés & un peu d'interprétation , & l'on rétracte alors ses jugemens avec autant d'affurance , que si ceux qu'on leur substitue , étoient mieux fondés. L'amour - propre fait qu'on veut toujours avoir vu soi-même ce qu'on fait ou qu'on croit savoir d'ailleurs. Rien n'est si manifeste aussi-tôt qu'on y regarde ; on a honte de ne l'avoir pas apperçu plutôt ; mais c'est qu'on étoit si distrait ou si prévenu qu'on ne portoit pas son attention de ce côté ; c'est qu'on est si bon soi-même qu'on ne peut supposer la méchanceté dans autrui.

Quand enfin l'engoiement devenu général parvient à l'excès, on ne se contente plus de tout croire, chacun pour prendre part à la fête cherche à renchérir, & tout le monde s'affectionnant à ce

syftême , se pique d'y apporter du sien pour l'orner ou pour l'affermir. Les uns ne font pas plus empressés d'inventer que les autres de croire. Toute imputation passe en preuve invincible , & si l'on apprenoit aujourd'hui qu'il s'est commis un crime dans la lune , il seroit prouvé demain , plus clair que le jour , à tout le monde que c'est J. J. qui en est l'auteur.

La réputation qu'on lui a donnée, une fois bien établie , il est donc très-naturel qu'il en résulte , même chez les gens de bonne foi , les effets que vous m'avez détaillés. S'il fait une erreur de compte , ce sera toujours à dessein ; est-elle à son avantage ? c'est une friponnerie : est-elle à son préjudice ? c'est une ruse. Un homme ainsi vu , quelque sujet qu'il soit aux oublis , aux distractions , aux balourdises , ne peut plus rien avoir de tout cela : tout ce qu'il fait par inadvertance est toujours vu comme fait exprès. Au contraire les oublis , les omissions , les bévues des autres à son égard , ne trouvent plus créance dans l'esprit de personne ; s'il les relève , il ment ; s'il les endure , c'est à pure perte. Des femmes étourdies , de jeunes gens évapo-

rés feront des quiproquo dont il restera chargé ; & ce fera beaucoup si des laquais gagnés ou peu fidelles , trop instruits des sentimens des maîtres à son égard , ne sont pas quelquefois tentés d'en tirer avantage à ses dépens ; bien sûrs que l'affaire ne s'éclaircira pas en sa présence , & que quand cela arriveroit , un peu d'effronterie aidée des préjugés des maîtres , les tiroit d'affaire aisément.

J'ai supposé , comme vous , ceux qui traitent avec lui , tous sinceres & de bonne foi ; mais si l'on cherchoit à le tromper pour le prendre en faute , quelle facilité sa vivacité , son étourderie , ses distractions , sa mauvaise mémoire ne donneroient-elles pas pour cela ?

D'autres causes encore ont pu concourir à ces faux jugemens. Cet homme a donné à vos Messieurs par ses confessions qu'ils appellent ses mémoires , une prise sur lui qu'ils n'ont eu garde de négliger. Cette lecture qu'il a prodiguée à tant de gens , mais dont si peu d'hommes étoient capables , & dont bien moins encore étoient dignes , a initié le public dans toutes ses foiblesses , dans toutes ses fautes les plus



secretes. L'espoir que ces confessions ne seroient vues qu'après sa mort, lui avoit donné le courage de tout dire, & de se traiter avec une justice souvent même trop rigoureuse. Quand il se vit défiguré parmi les hommes au point d'y passer pour un monstre, la conscience qui lui faisoit sentir en lui plus de bien que de mal, lui donna le courage que lui seul peut-être eut, & aura jamais de se montrer tel qu'il étoit; il crut qu'en manifestant à plein l'intérieur de son ame, & révélant ses confessions, l'explication si franche, si simple, si naturelle de tout ce qu'on a pu trouver de bizarre dans sa conduite, portant avec elle son propre témoignage, feroit sentir la vérité de ses déclarations & la fausseté des idées horribles & fantastiques qu'il voyoit répandre de lui, sans en pouvoir découvrir la source. Bien loin de soupçonner alors vos Messieurs, la confiance en eux de cet homme si défiant alla, non-seulement jusqu'à leur lire cette histoire de son ame, mais jusqu'à leur en laisser le dépôt assez longtemps.

L'usage qu'ils ont fait de cette im-

prudence a été d'en tirer parti pour dif-  
famer celui qui l'avoit commise , & le  
plus sacré dépôt de l'amitié est devenu dans  
leurs mains l'instrument de la trahison. Ils  
ont travesti ses défauts en vices , ses fautes  
en crimes , les foiblesses de sa jeunesse en  
noirceurs de son âge mûr : ils ont dénaturé  
les effets , quelquefois ridicules , de  
tout ce que la nature a mis d'aimable &  
de bon dans son ame , & ce qui n'est que  
des singularités d'un tempérament ar-  
dent retenu par un naturel timide ; est de-  
venu par leurs soins une horrible dépra-  
vation de cœur & de goût. Enfin toutes  
leurs manieres de procéder à son égard , &  
des allures dont le vent m'est parvenu ,  
me portent à croire que pour décrier ses  
confessions après en avoir tiré contre lui  
tous les avantages possibles , ils ont intri-  
gué , manœuvré dans tous les lieux où il  
a vécu & dont il leur a fourni les rensei-  
gnemens , pour défigurer toute sa vie ,  
pour fabriquer avec art des mensonges  
qui en donnent l'air à ses confessions , &  
pour lui ôter le mérite de la franchise  
même dans les aveux qu'il fait contre lui.  
Eh ! puisqu'ils savent empoisonner ses

écrits qui sont sous les yeux de tout le monde , comment n'empoisonneroient-ils pas sa vie , que le public ne connoît que sur leur rapport ?

L'Héloïse avoit tourné sur lui les regards des femmes ; elles avoient des droits assez naturels sur un homme qui décrivait ainsi l'amour ; mais n'en connoissant gueres que le physique , elles crurent qu'il n'y avoit que des sens très - vifs qui pussent inspirer des sentimens si tendres , & cela put leur donner de celui qui les exprimait , plus grande opinion qu'il ne la méritoit peut-être. Supposez cette opinion portée chez quelques-uns jusqu'à la curiosité , & que cette curiosité ne fut pas assez-tôt devinée ou fatishante par celui qui en étoit l'objet ; vous concevrez aisément dans sa destinée les conséquences de cette balourdise.

Quant à l'accueil sec & dur qu'il fait aux quidams arrogans ou pleureux qui viennent à lui , j'en ai souvent été le témoin moi - même , & je conviens qu'en pareille situation , cette conduite seroit fort imprudente dans un hypocrite démasqué qui , trop heureux qu'on voulût

bien feindre de prendre le change, devroit se prêter, avec une dissimulation pareille à cette feinte, & aux apparens ménagemens qu'on feroit semblant d'avoir pour lui. Mais osez-vous reprocher à un homme d'honneur outragé de ne pas se conduire en coupable, & de n'avoir pas dans ses infortunes la lâcheté d'un vil scélérat? De quel œil voulez-vous qu'il envisage les perfides empressemens des traîtres qui l'obsèdent, & qui tout en affectant le plus pur zele, n'ont en effet d'autre but que de l'enlacer de plus en plus dans les pièges de ceux qui les employent? Il faudroit pour les accueillir qu'il fût en effet tel qu'ils le supposent; il faudroit qu'aussi fourbe qu'eux & feignant de ne les pas pénétrer, il leur rendît trahison pour trahison. Tout son crime est d'être aussi franc qu'ils sont faux: mais après tout, que leur importe qu'il les reçoive bien ou mal? Les signes les plus manifestes de son impatience ou de son dédain n'ont rien qui les rebute. Il les outrageroit ouvertement qu'ils ne s'en iroient pas pour cela. Tous de concert laissant à sa porte les sentimens d'honneur qu'ils peuvent avoir, ne lui montrent

qu'insensibilité, duplicité, lâcheté, perfidie, & font auprès de lui comme il devroit être auprès d'eux, s'il étoit tel qu'ils le représentent; & comment voulez-vous qu'il leur montre une estime qu'ils ont pris si grand soin de ne lui pas laisser? Je conviens que le mépris d'un homme qu'on méprise soi-même est facile à supporter: mais encore n'est-ce pas chez lui qu'il faut aller en chercher les marques. Malgré tout ce patelinage infidieux, pour peu qu'il croye appercevoir au fond des ames, des sentimens naturellement honnêtes & quelques bonnes dispositions, il se laisse encore subjuguier. Je ris de sa simplicité & je l'en fais rire lui-même. Il espere toujours qu'en le voyant tel qu'il est, quelques-uns du moins n'auront pas le courage de le haïr, & croit à force de franchise toucher enfin ces cœurs de bronze. Vous concevez comment cela lui réussit; il le voit lui-même, & après tant de tristes expériences, il doit enfin favoir à quoi s'en tenir.

Si vous eussiez fait une fois les réflexions que la raison suggere, & les perquisitions que la justice exige, avant de juger si sévèrement un infortuné, vous auriez senti

que dans une situation pareille à la sienne , & victime d'aussi détestables complots , il ne peut plus , il ne doit plus du moins se livrer , pour ce qui l'entoure , à ses penchans naturels , dont vos Messieurs se sont servis si long-tems & avec tant de succès pour le prendre dans leurs filets. Il ne peut plus sans s'y précipiter lui-même , agir en rien dans la simplicité de son cœur. Ainsi ce n'est plus sur ses œuvres présentes qu'il faut le juger , même quand on pourroit en avoir le narré fidelle. Il faut rétrograder vers les tems où rien ne l'empêchoit d'être lui-même , ou bien le pénétrer plus intimement , *intus & in cute* , pour y lire immédiatement les véritables dispositions de son ame que tant de malheurs n'ont pu aigrir. En le suivant dans les tems heureux de sa vie , & dans ceux même où déjà la proie de vos Messieurs , il ne s'en doutoit pas encore , vous eussiez trouvé l'homme bienfaisant & doux qu'il étoit & passoit pour être , avant qu'on l'eût défiguré. Dans tous les lieux où il a vécu jadis , dans les habitations où on lui a laissé faire assez de séjour pour y laisser des traces de son caractère , les regrets des habitans



habitans l'ont toujours suivi dans sa retraite, & seul peut-être de tous les étrangers qui jamais vécurent en Angleterre, il a vu le peuple de Wootton pleurer à son départ. Mais vos Dames & vos Messieurs ont pris un tel soin d'effacer toutes ces traces, que c'est seulement tandis qu'elles étoient encore fraîches, qu'on a pu les distinguer. Montmorenci plus près de nous offre un exemple frappant de ces différences. Grace à des personnes que je ne veux pas nommer, & aux Oratoriens devenus je ne fais comment les plus ardens satellites de la ligue, vous n'y retrouverez plus aucun vestige de l'attachement, & j'ose dire de la vénération qu'on y eut jadis pour J. J. & tant qu'il y vécut, & après qu'il en fut parti : mais les traditions du moins en restent encore dans la mémoire des honnêtes gens qui fréquentoient alors ce pays-là.

Dans ces épanchemens auxquels il aime encore à se livrer & souvent avec plus de plaisir que de prudence, il m'a quelquefois confié ses peines, & j'ai vu que la patience avec laquelle il les supporte, n'ôtoit rien à l'impression qu'elles font sur son cœur.

Celles que le tems adoucit le moins se réduisent à deux principales qu'il compte pour les seuls vrais maux que lui aient fait ses ennemis. La premiere est de lui avoir ôté la douceur d'être utile aux hommes & secourable aux malheureux , soit en lui en ôtant les moyens , soit en ne laissant plus approcher de lui sous ce passeport , que des fourbes qui ne cherchent à l'intéresser pour eux , qu'afin de s'insinuer dans sa confiance, l'épier & le trahir. La façon dont ils se présentent , le ton qu'ils prennent en lui parlant , les fades louanges qu'ils lui donnent , le patelinage qu'ils y joignent , le fiel qu'ils ne peuvent s'abstenir d'y mêler , tout décele en eux de petits histrions grimaciers qui ne savent ou ne daignent pas mieux jouer leur rôle. Les lettres qu'il reçoit ne sont avec des lieux communs de college & des leçons bien magistrales sur ses devoirs envers ceux qui les écrivent , que de sottes déclamations contre les Grands & les riches par lesquelles on croit bien le leurrer , d'amers sarcasmes sur tous les états , d'aigres reproches à la fortune de priver un grand homme comme l'auteur de la lettre & par compagnie , l'autre grand homme à

qui elle s'adresse, des honneurs & des biens qui leur étoient dûs pour les prodiguer aux indignes ; des preuves tirées de là, qu'il n'existe point de providence, de pathétiques déclarations de la prompte assistance dont on a besoin, suivies de fieres protestations de n'en vouloir néanmoins aucune. Le tout finit d'ordinaire par la confiance de la ferme résolution où l'on est de se tuer, & par l'avis que cette résolution sera mise en exécution *sonica*, si l'on ne reçoit bien vîte une réponse satisfaisante à la lettre.

Après avoir été plusieurs fois très-fortement la dupe de ces menaçans suicides, il a fini par se moquer & d'eux & de sa propre bêtise. Mais quand ils n'ont plus trouvé la facilité de s'introduire avec ce pathos, ils ont bientôt repris leur allure naturelle, & substitué, pour forcer sa porte, la férocité des tigres à la flexibilité des serpens. Il faut avoir vu les assauts que sa femme est forcée de soutenir sans cesse, les injures & les outrages qu'elle effuye journellement de tous ces humbles admirateurs, de tous ces vertueux infortunés à la moindre résistance qu'ils trou-

vent , pour juger du motif qui les amene & des gens qui les envoient. Croyez-vous qu'il ait tort d'éconduire toute cette canaille & de ne vouloir pas s'en laisser subjuguier ? Il lui faudroit vingt ans d'application pour lire seulement tous les manuscrits qu'on le vient prier de revoir , de corriger , de refondre ; car son tems & sa peine ne coûtent rien à vos Messieurs (18) ; il lui faudroit dix mains & dix secrétaires pour écrire les requêtes , placets , lettres , mémoires , complimens , vers , bouquets dont on vient à l'envi le charger , vu la grande éloquence de sa plume & la grande bonté de son cœur ; car c'est toujours là l'ordinaire refrain de ces personnages sinceres. Au mot d'humanité qu'ont appris à bourdonner autour de lui des effaims de guêpes, elles prétendent le cribler de leurs aiguillons bien à leur aise , sans qu'il ose s'y dérober ,

---

(18) Je dois pourtant rendre justice à ceux qui m'offrent de payer mes peines , & qui sont en assez grand nombre. Au moment même où j'écris ceci , une Dame de province vient de me proposer douze francs , en attendant mieux , pour lui écrire une belle lettre à un Prince. C'est dommage que je ne me sois pas avisé de lever boutique sous les charniers des Innocens. J'y aurois pu faire assez bien mes affaires.

& tout ce qui lui peut arriver de plus heureux est de s'en délivrer avec de l'argent dont ils le remercient ensuite par des injures.

Après avoir tant réchauffé de serpens dans son sein, il s'est enfin déterminé par une réflexion très-simple à se conduire comme il fait avec tous ces nouveaux venus. A force de bontés & de soins généreux, vos Messieurs parvenus à le rendre exécration à tout le monde, ne lui ont plus laissé l'estime de personne. Tout homme ayant de la droiture & de l'honneur, ne peut plus qu'abhorrer & fuir un être ainsi défiguré; nul homme sensé n'en peut rien espérer de bon. Dans cet état, que peut-il donc penser de ceux qui s'adressent à lui par préférence, le recherchent, le comblent d'éloges, lui demandent ou des services ou son amitié, qui, dans l'opinion qu'ils ont de lui, desirent néanmoins d'être liés ou redevables au dernier des scélérats? Peuvent-ils même ignorer que loin qu'il ait ni crédit, ni pouvoir, ni faveur auprès de personne, l'intérêt qu'il pourroit prendre à eux ne seroit que leur nuire aussi bien

qu'à lui ; que tout l'effet de sa recommandation feroit, ou de les perdre s'ils avoient eu recours à lui de bonne foi, ou d'en faire de nouveaux traîtres destinés à l'enlacer par ses propres bienfaits. En toute supposition possible, avec les jugemens portés de lui dans le monde, quiconque ne laisse pas de recourir à lui, n'est-il pas lui-même un homme jugé, & quel honnête homme peut prendre intérêt à de pareils misérables ! S'ils n'étoient pas des fourbes, ne feroient-ils pas toujours des infâmes, & qui peut implorer des bienfaits d'un homme qu'il méprise, n'est-il pas lui-même encore plus méprisable que lui ?

Si tous ces empressés ne venoient que pour voir & chercher ce qui est, sans doute il auroit tort de les éconduire ; mais pas un seul n'a cet objet, & il faudroit bien peu connoître les hommes & la situation de J. J. pour espérer de tous ces gens - là ni vérité ni fidélité. Ceux qui sont payés veulent gagner leur argent, & ils savent bien qu'ils n'ont qu'un seul moyen pour cela, qui est de dire, non ce qui est, mais ce qui plaît, & qu'ils



feroient mal venus à dire du bien de lui. Ceux qui l'épient de leur propre mouvement, mûs par leur passion, ne verront jamais que ce qui la flatte; aucun ne vient pour voir ce qu'il voit, mais pour l'interpréter à sa mode. Le blanc & le noir, le pour & le contre leur servent également. Donne-t-il l'aumône? Ah le cafard! la refuse-t-il? Voilà cet homme si charitable! S'il s'enflamme en parlant de la vertu, c'est un tartuffe; s'il s'anime en parlant de l'amour, c'est un fatyre: s'il lit la gazette (19), il médite une conspiration; s'il cueille une rose, on cherche quel poison la rose contient. Trouvez à un homme ainsi vu quelque propos qui soit innocent, quelque action qui ne soit pas un crime, je vous en défie.

Si l'administration publique elle-même eût été moins prévenue ou de bonne foi, la constante uniformité de sa vie

---

(19) A la grande satisfaction de mes très-inquiets patrons, je renonce à cette triste lecture, devenue indifférente à un homme qu'on a rendu tout-à-fait étranger sur la terre. Je n'y ai plus ni patrie ni freres; habitée par des êtres qui ne me font rien, elle est pour moi comme une autre sphere, & je suis aussi peu curieux désormais d'apprendre ce qui se fait dans le monde, que ce qui se passe à Bicêtre ou aux petites maisons.

égale & simple l'eût bientôt désabusée ; elle auroit compris qu'elle ne verroit jamais que les mêmes choses, & que c'étoit bien perdre son argent, son tems & ses peines que d'espionner un homme qui vivoit ainsi. Mais comme ce n'est pas la vérité qu'on cherche, qu'on ne veut que noircir la victime, & qu'au lieu d'étudier son caractère on ne veut que le diffamer, peu importe qu'il se conduise bien ou mal, & qu'il soit innocent ou coupable. Tout ce qui importe, est d'être assez au fait de sa conduite pour avoir des points fixes sur lesquels on puisse appuyer le systême d'impostures dont il est l'objet, sans s'exposer à être convaincus de mensonge, & voilà à quoi l'espionnage est uniquement destiné. Si vous me reprochez ici de rendre à ses accusateurs les imputations dont ils le chargent, j'en conviendrai sans peine, mais avec cette différence qu'en parlant d'eux, Rousseau ne s'en cache pas. Je ne pense même & ne dis tout ceci qu'avec la plus grande répugnance. Je voudrois de tout mon cœur pouvoir croire que le Gouvernement est à son égard dans l'erreur de

bonne foi , mais c'est ce qui m'est impossible. Quand je n'aurois nulle autre preuve du contraire, la méthode qu'on fuit avec lui m'en fourniroit une invincible. Ce n'est point aux méchans qu'on fait toutes ces choses là , ce sont eux qui les font aux autres.

Pesez la conséquence qui fuit de-là. Si l'administration, si la police elle-même trempe dans le complot pour abuser le public sur le compte de J. J. , quel homme au monde, quelque sage qu'il puisse être, pourra se garantir de l'erreur à son égard ?

Que de raisons nous font sentir que dans l'étrange position de cet homme infortuné, personne ne peut plus juger de lui avec certitude, ni sur le rapport d'autrui, ni sur aucune espece de preuve. Il ne suffit pas même de voir, il faut vérifier, comparer, approfondir tout par soi-même, ou s'abstenir de juger. Ici, par exemple, il est clair comme le jour qu'à s'en tenir au témoignage des autres, le reproche de dureté & d'incommisération, mérité ou non, lui seroit toujours également inévitable : car supposé un moment qu'il remplît de toutes ses forces

les devoirs d'humanité, de charité, de bienfaisance dont tout homme est sans cesse entouré, qui est-ce qui lui rendroit dans le public la justice de les avoir remplis? Ce ne seroit pas lui-même, à moins qu'il n'y mît cette ostentation philosophique qui gâte l'œuvre par le motif. Ce ne seroit pas ceux envers qui il les auroit remplis, qui deviennent, si-tôt qu'ils l'approchent, ministres & créatures de vos Messieurs; ce seroit encore moins vos Messieurs eux-mêmes, non moins zélés à cacher le bien qu'il pourroit chercher à faire, qu'à publier à grand bruit celui qu'ils disent lui faire en secret. En lui faisant des devoirs à leur mode, pour le blâmer de ne les pas remplir, ils tauroient les véritables qu'il auroit remplis de tout son cœur, & lui feroient le même reproche avec le même succès; ce reproche ne prouve donc rien. Je remarque seulement qu'il étoit bienfaisant & bon quand, livré sans gêne à son naturel, il suivoit en toute liberté ses penchans; & maintenant qu'il se sent entravé de mille pièges, entouré d'espions, de mouches, de surveillans; maintenant qu'il ne fait

pas dire un mot qui ne soit recueilli , ne pas faire un mouvement qui ne soit noté , c'est ce tems qu'il choisit pour lever le masque de l'hypocrisie & se livrer à cette dureté tardive , à tous ces petits larcins de bandits dont l'accuse aujourd'hui le public ! Convenez que voilà un hypocrite bien bête & un trompeur bien mal-adroit. Quand je n'aurois rien vu par moi-même , cette seule réflexion me rendroit suspecte la réputation qu'on lui donne à présent. Il en est de tout ceci comme des revenus qu'on lui prodigue avec tant de magnificence. Ne faudroit-il pas dans sa position qu'il fût plus qu'imbécille pour tenter , s'ils étoient réels , d'en dérober un moment la connoissance au public ?

Ces réflexions sur les friponneries qu'il s'est mis à faire , & sur les bonnes œuvres qu'il ne fait plus , peuvent s'étendre aux livres qu'il fait & publie encore , & dont il se cache si heureusement que tout le monde , aussi-tôt qu'ils paroissent , est instruit qu'il en est l'auteur. Quoi , Monsieur , ce mortel si ombrageux , si farouche , qui voit à peine approcher de lui un seul homme qu'il ne fache ou ne croye

être un traître ; qui fait ou qui croit que le vigilant Magistrat, chargé des deux départemens de la police & de la librairie, le tient enlacé dans d'inextricables filets ; ne laisse pas d'aller barbouillant éternellement des livres à la douzaine, & de les confier sans crainte au tiers & au quart pour les faire imprimer en grand secret ? Ces livres s'impriment, se publient, se débitent hautement sous son nom, même avec une affectation ridicule, comme s'il avoit peur de n'être pas connu, & mon butor, sans voir, sans soupçonner même cette manœuvre si publique, sans jamais croire être découvert, va toujours prudemment son train, toujours barbouillant, toujours imprimant, toujours se confiant à des confidens si discrets, & toujours ignorant qu'ils se moquent de lui ! Que de stupidité pour tant de finesse ! que de confiance pour un homme aussi soupçonneux ! Tout cela vous paroît-il donc si bien arrangé, si naturel, si croyable ? Pour moi je n'ai vu dans J. J. aucun de ces deux extrêmes. Il n'est pas aussi fin que vos Messieurs, mais il n'est pas non plus aussi bête que



le public , & ne se payeroit pas comme lui de pareilles bourdes. Quand un libraire vient en grand appareil s'établir à sa porte , que d'autres lui écrivent des lettres bien amicales , lui proposent de belles éditions ; affectent d'avoir avec lui des relations bien étroites , il n'ignore pas que ce voisinage , ces visites , ces lettres lui viennent de plus loin ; & tandis que tant de gens se tourmentent à lui faire faire des livres dont le dernier cuistre rougiroit d'être l'auteur , il pleure amèrement les dix ans de sa vie employés à en faire d'un peu moins plats.

Voilà , Monsieur , les raisons qui l'ont forcé de changer de conduite avec ceux qui l'approchent , & de résister aux penchans de son cœur pour ne pas s'enlacer lui-même dans les pièges tendus autour de lui. J'ajoute à cela que son naturel timide & son goût éloigné de toute ostentation ne sont pas propres à mettre en évidence son penchant à faire du bien , & peuvent même , dans une situation si triste , l'arrêter quand il auroit l'air de se mettre en scène. Je l'ai vu dans un quartier très-vivant de Paris s'abstenir malgré

lui d'une bonne œuvre qui se présentoit, ne pouvant se résoudre à fixer sur lui les regards malveillans de deux cents personnes ; & dans un quartier peu éloigné , mais moins fréquenté , je l'ai vu se conduire différemment dans une occasion pareille. Cette mauvaise honte , ou cette blâmable fierté me semble bien naturelle à un infortuné sûr d'avance que tout ce qu'il pourra faire de bien fera mal interprété. Il vaudroit mieux sans doute braver l'injustice du public ; mais avec une ame haute & un naturel timide , qui peut se résoudre en faisant une bonne action qu'on accusera d'hypocrisie , de lire dans les yeux des spectateurs l'indigne jugement qu'ils en portent ? Dans une pareille situation , celui qui voudroit faire encore du bien s'en cacheroit comme d'une mauvaise œuvre , & ce ne seroit pas ce secret là qu'on iroit épiant pour le publier.

Quant à la seconde & à la plus sensible des peines que lui ont fait les barbares qui le tourmentent , il la dévore en secret , elle reste en réserve au fond de son cœur , il ne s'en est ouvert à personne & je ne la saurois pas moi-même s'il eût

pu me la cacher. C'est par elle que lui ôtant toutes les consolations qui restoient à sa portée , ils lui ont rendu la vie à charge , autant qu'elle peut l'être à un innocent. A juger du vrai but de vos Messieurs par toute leur conduite à son égard , ce but paroît être de l'amener par degrés , & toujours sans qu'il y paroisse , jusqu'au plus violent désespoir , & sous l'air de l'intérêt & de la commisération de le contraindre , à force de secretes angoisses , à finir par les délivrer de lui. Jamais , tant qu'il vivra , ils ne feront , malgré toute leur vigilance , sans inquiétude de se voir découverts. Malgré la triple enceinte de ténèbres qu'ils renforcent sans cesse autour de lui , toujours ils trembleront qu'un trait de lumiere ne perce par quelque fissure & n'éclaire leurs travaux souterrains. Ils espèrent , quand il n'y fera plus , jouir plus tranquillement de leur œuvre ; mais ils se sont abstenus jusqu'ici de disposer tout-à-fait de lui , soit qu'ils craignent de ne pouvoir tenir cet attentat aussi caché que les autres , soit qu'ils se fassent encore un scrupule d'opérer par eux-mêmes l'acte

auquel ils ne s'en font aucun de le forcer, soit enfin qu'attachés au plaisir de le tourmenter encore, ils aiment mieux attendre de sa main la preuve complete de sa misere. Quel que soit leur vrai motif, ils ont pris tous les moyens possibles pour le rendre à force de déchiremens, le ministre de la haine dont il est l'objet. Ils se sont singulièrement appliqués à le navrer de profondes & continuelles blessures par tous les endroits sensibles de son cœur. Ils savoient combien il étoit ardent & sincere dans tous ses attachemens, ils se sont appliqués sans relâche à ne lui pas laisser un seul ami. Ils savoient que, sensible à l'honneur & à l'estime des honnêtes gens, il faisoit un cas très-médiocre de la réputation qu'on n'acquiert que par des talens, ils ont affecté de prôner les siens en couvrant d'opprobre son caractère. Ils ont vanté son esprit pour déshonorer son cœur. Ils le connoissoient ouvert & franc jusqu'à l'imprudence, détestant le mystere & la fausseté; ils l'ont entouré de trahisons, de mensonges, de ténèbres, de duplicité. Ils savoient combien il chérissoit sa patrie; ils n'ont rien épargné

épargné pour la rendre méprisable & pour l'y faire haïr. Ils connoissoient son dédain pour le métier d'Auteur , combien il déplorait le court tems de sa vie qu'il perdit à ce triste métier & parmi les brigands qui l'exercent , ils lui font incessamment barbouiller des livres , & ils ont grand soin que ces livres , très-dignes des plumes dont ils sortent , déshonorent le nom qu'ils leur font porter. Ils l'ont fait abhorrer du peuple dont il déplore la misère , des bons dont il honora les vertus , des femmes dont il fut idolâtre , de tous ceux dont la haine pouvoit le plus l'affliger. A force d'outrages sanglans mais tacites , à force d'atroupemens , de chuchotemens , de ricanemens , de regards cruels & farouches , ou insultans & moqueurs , ils sont parvenus à le chasser de toute assemblée , de tout spectacle , des cafés , des promenades publiques ; leur projet est de le chasser enfin des rues , de le renfermer chez lui , de l'y tenir investi par leurs satellites , & de lui rendre enfin la vie si douloureuse qu'il ne la puisse plus endurer. En un mot , en lui portant à la fois toutes les atteintes qu'ils savoient lui

être les plus sensibles, sans qu'il puisse en parer aucune, & ne lui laissant qu'un seul moyen de s'y dérober, il est clair qu'ils l'ont voulu forcer à le prendre. Mais ils ont tout calculé sans doute, hors la ressource de l'innocence & de la résignation. Malgré l'âge & l'adversité, sa santé s'est raffermie & se maintient : le calme de son ame semble le rajeunir ; & quoiqu'il ne lui reste plus d'espérance parmi les hommes, il ne fut jamais plus loin du désespoir.

J'ai jetté sur vos objections & vos doutes l'éclaircissement qui dépendoit de moi. Cet éclaircissement, je le répète, n'en peut dissiper l'obscurité, même à mes yeux ; car la réunion de toutes ces causes est trop au-dessous de l'effet, pour qu'il n'ait pas quelque autre cause encore plus puissante, qu'il m'est impossible d'imaginer. Mais je ne trouverois rien du tout à vous répondre que je n'en resterois pas moins dans mon sentiment, non par un entêtement ridicule, mais parce que j'y vois moins d'intermédiaires entre moi & le personnage jugé, & que de tous les yeux auxquels il faut que je m'en rapporte, ceux



dont j'ai le moins à me défier sont les miens. On nous prouve, j'en conviens, des choses que je n'ai pu vérifier, & qui me tiendroient peut-être encore en doute, si l'on ne prouvoit tout aussi bien beaucoup d'autres choses que je fais très-certainement être fausses; & quelle autorité peut rester pour être crus en aucune chose à ceux qui savent donner au mensonge tous les signes de la vérité? Au reste, souvenez-vous que je ne prétends point ici que mon jugement fasse autorité pour vous; mais après les détails dans lesquels je viens d'entrer, vous ne sauriez blâmer qu'il la fasse pour moi, & quelque appareil de preuves qu'on m'étale en se cachant de l'accusé, tant qu'il ne sera pas convaincu en personne, & moi présent, d'être tel que l'ont peint vos Messieurs, je me croirai bien fondé à le juger tel que je l'ai vu moi-même.

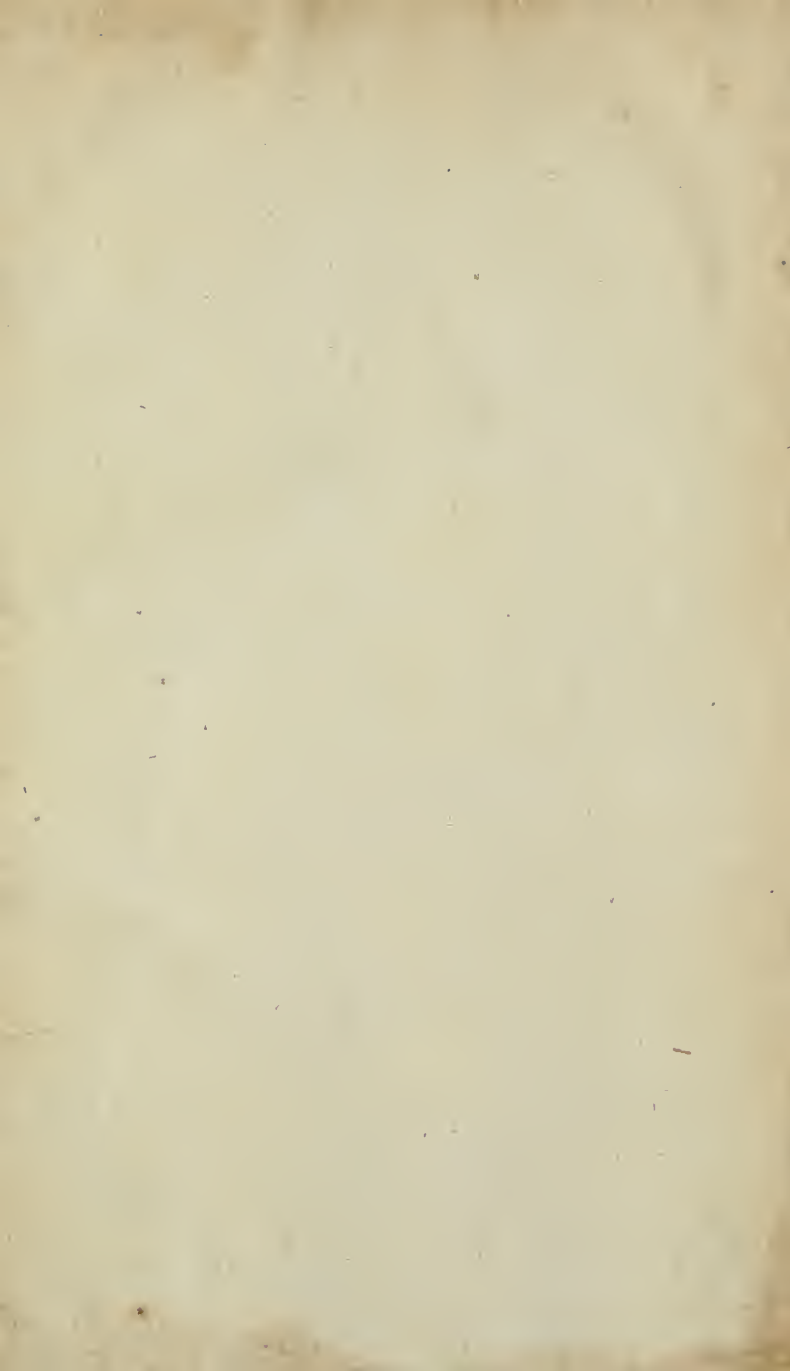
A présent que j'ai fait ce que vous avez désiré, il est tems de vous expliquer à votre tour & de m'apprendre, d'après vos lectures, comment vous l'avez vu dans ses écrits.

532 DEUXIEME, &c.

LE FRANÇOIS.

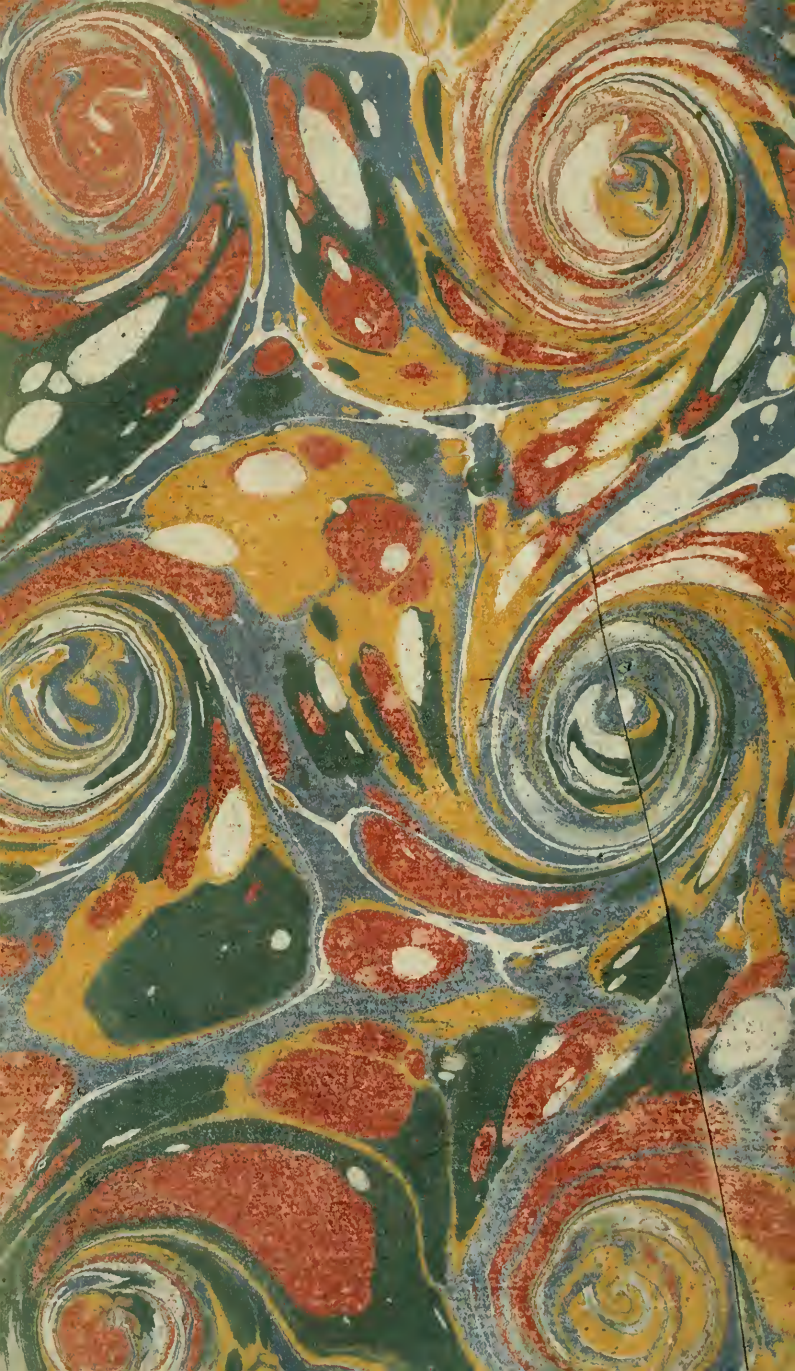
Il est tard pour aujourd'hui ; je pars  
demain pour la campagne : nous nous  
verrons à mon retour.

*Fin du deuxieme Dialogue.*











RB50682



Library  
of the  
University of Toronto

